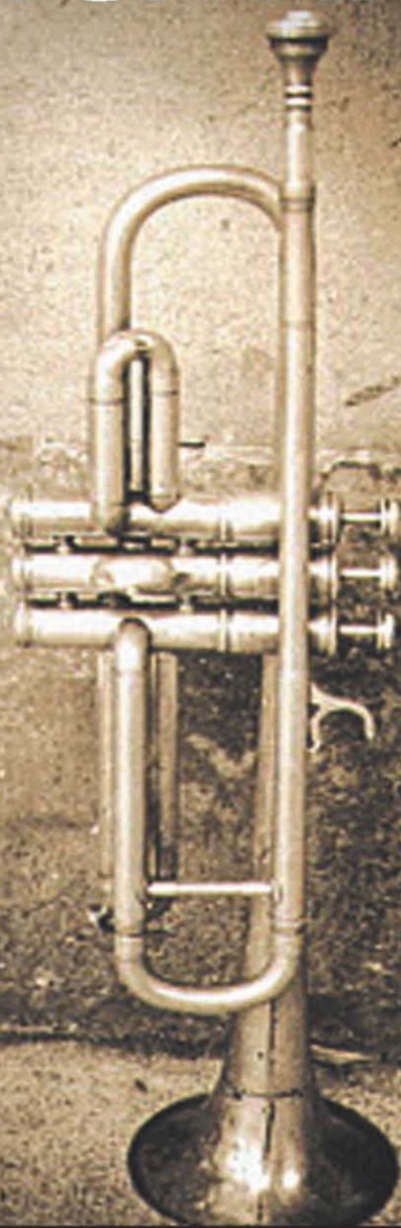


LE TROMPETTISTE DE STALINE

PATRICK ANIDJAR



L'HISTOIRE EN ROMAN

PLON

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Patrick Anidjar

Le trompettiste de Staline

Roman



PLON
www.plon.fr

© Editions Plon, un département d'Edi8, 2014
12, avenue d'Italie
75013 Paris
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
www.plon.fr

Création graphique : V. Podevin
© Andrew Davis / Trevillion Images

ISBN : 978-2-259-221245

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

Composition numérique réalisée par Facompo

Je me rappelle, je me rappelle...
Ma tête rythmant
Quelle marche lasse le long des jours
d'Europe où parfois
Apparaît un jazz orphelin qui sanglote
sanglote sanglote.

« Joal »,
Léopold Sédar Senghor,
Chants d'ombre

Ce roman est très librement inspiré de la vie du trompettiste
russe Ady Rosner.

A mes trois merveilleux enfants Elisheva, Gabriel et
Debbie.
A Avital qui me les a offerts.

Première partie

1

New York, 11 novembre 2001

La bouche est béante, énorme, desséchée. Le masque tragique. Je pense au cri étouffé d'Al Pacino filmé par Coppola. Cette douleur abyssale, piégée au fond de la gorge du Parrain. La mienne se serre. C'est suffocant, ici. Ma chemise me colle à la peau. Je la céderais bien pour un souffle d'air et un verre d'eau fraîche... Je traverse la pièce, passe prestement devant le lit où repose le vieil homme. Et si j'ouvrais la fenêtre ? Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Cette saloperie est bloquée à mi-chemin ! Seulement quelques centimètres pour renouveler l'atmosphère. Je glisse mon nez dans l'étroite embrasure. Le filet d'oxygène suffit à peine à apaiser les battements désordonnés de mon cœur. Au Mount Sinai Hospital, survivre est un défi.

— Monsieur, fermez cette fenêtre ! Immédiatement ! Unless you plan to kill your father !

L'injonction m'a fait sursauter. Tout juste si mon nez n'a pas percuté la vitre. C'est l'infirmière. Elle s'est faufilée en silence par l'entrebâillement de la porte avant de m'apostropher. Sa voix profonde, chaude, conforme à ses courbes généreuses, me fait penser à une cantatrice. Elle en a la corpulence et la sensualité. Comment une femme si provocante peut-elle

travailler ici ? Il y a des grappes de Juifs orthodoxes dans tous les coins ! Quelques-uns sont à proximité, agglutinés autour du lit voisin. Je les vois qui bataillent pour détourner de ses rondeurs leurs yeux fatigués par de doctes lectures. Elle est terriblement intimidante, cette tornade blonde, et elle me fixe avec une telle autorité que je m'exécute.

Je lui précise tout de même que ce vieillard qui s'accroche à la vie n'est pas mon père.

— Un vieil oncle, dis-je.

— Oncle ou pas oncle, il lui est interdit de prendre froid !

— Interdit ?

J'ai bien envie de lui demander si je suis passible d'une amende. Mais je me retiens. Pas certain qu'elle appréciera la remarque.

— J'ignorais... Excusez-moi.

Elle pointe un index à l'ongle rouge vif vers une chaise métallique. Une façon de me montrer que je ferais bien de m'asseoir. Là encore, j'obéis. Ma docilité ne l'amadoue pas pour autant. Elle me fusille de son œil noir. Peut-être a-t-elle perçu ma mauvaise volonté ? Quel spécimen ! A tout hasard, elle s'assure une dernière fois que je ne fomenté pas un nouveau coup et disparaît dans le couloir mal éclairé.

Le vieux n'a pas bougé.

Ses yeux transparents, alourdis par d'épais sourcils bien arqués, fixent avec intensité un point imaginaire sans que les paupières s'abaissent. Ses cheveux blancs, clairsemés, se confondent avec l'oreiller. La barbe hirsute laisse entrevoir un cou mince et plissé qui dépasse de la tunique verdâtre nouée dans le dos. Il porte une kippa foncée dont le velours luisant contraste avec son visage terreux. Et toujours, cette bouche muette, massive, ouverte vers son épaule chétive à demi dénudée. Il paraît déshydraté.

Lui parler ? J'hésite, je ne sais pas pourquoi. Aurais-je des scrupules ? Pourtant, je ne fais rien de mal. Si je comprends bien, c'est lui qui m'a fait venir à New York. L'infirmière doit l'ignorer. Je ne vais tout de même pas lui fournir des explications. Et lui expliquer quoi, d'ailleurs ! Je n'en sais pas beaucoup plus qu'elle.

Je remplis un verre d'eau au cooler et le tends au vieil homme. Aucune réaction. Il a toujours les yeux grands ouverts et je ne sais même pas s'il s'est rendu compte de ma présence. Sans doute n'en a-t-il plus pour longtemps. Je perçois pourtant un léger tressaillement de son corps éreinté. Un dernier sursaut de vie ? On dirait qu'il entend ma voix. Il faudrait que je m'approche un peu plus pour m'en assurer. Prudence. La menace de l'ongle rouge... Une étincelle fugace illumine le regard figé. La pupille se dilate, comme pour mieux saisir l'immensité du vide sidéral où il va bientôt être aspiré. Le visage émacié se tourne péniblement vers moi. La bouche se referme en émettant d'incompréhensibles borborygmes. Il veut me dire quelque chose.

— C'est bien ce que je pensais ! rugit l'infirmière en déboulant dans la chambre. Vous avez vraiment décidé d'achever ce pauvre vieux. Vous imaginez qu'il va pouvoir avaler de l'eau ? Dans son état ? Et pourquoi pas avec une paille tant que vous y êtes ! Vous voulez l'étouffer, c'est ça ?

C'est vrai qu'avec mon verre d'eau à la main, essayer de la persuader du contraire serait vain. Elle a peut-être raison, merde ! J'aurais pu l'asphyxier. Cela ne m'a même pas effleuré. Cette fois, elle va me jeter dehors. Je dois à tout prix l'en dissuader. Et si j'affichais une mine contrite ? Elle y sera probablement sensible. J'ai déjà expérimenté ce stratagème pour m'extraire de situations délicates. Je pose le verre sur la table de nuit. J'incline légèrement la tête et lui sers mon plus beau sourire

timide, sans oublier de regarder mes pieds. Il reste à m'excuser platement et promettre de ne plus faire parler de moi. Son regard est toujours noir, mais la manœuvre a marché. Elle tourne les talons et me laisse seul avec son patient.

Sa respiration a changé. Elle s'est faite plus pesante. La bouche est à nouveau grande ouverte. Sa poitrine légèrement dénudée s'affaisse, puis se gonfle péniblement. Son bras osseux est posé sur la couverture. Tout près de l'intraveineuse plantée sous la peau usée, un numéro est tatoué. J'ai déjà vu ça. Cet homme est un survivant. Je l'imagine sans difficulté, un demi-siècle plus tôt, à demi inconscient, allongé sur une civière, évacué par ses sauveteurs, peut-être des soldats américains ou soviétiques. Au fin fond de la Pologne ? Il devait avoir quinze ans, seize peut-être. Des parents aussi, une famille. Probablement emportés dans la tourmente nazie. Un frère ? Une sœur ? Je ne m'explique pas cette compassion inattendue pour ce malheureux que je ne connais pas. Cela ne me ressemble pas. Moi qui ne ralentis jamais le pas à la vue d'un mendiant. Depuis quand suis-je aussi sensible à la misère humaine ? Il faut que je me surveille. Je dois vieillir.

De ma chaise, je le regarde plus attentivement. Il a le front haut, parcouru par un nombre infini de rides minuscules. J'essaie de me le représenter bouche fermée. Le nez est droit, bien dessiné. Sous les poils, je devine un menton pointu. Rien en tout cas dans ses traits qui évoque une ressemblance, même lointaine, avec mon père ou ma mère. Cet homme serait mon oncle ? Il me fait penser à ces photos en noir et blanc d'intellectuels russes, poètes échevelés d'un autre temps. Un Maïakovski qui préféra choisir le moment de sa mort, ou un Mandelstam emporté par le froid sibérien pour avoir défié Staline. Comment ce type a-t-il échoué aux Etats-Unis ? Et en quoi cela me concerne-t-il ? Qui de mon père ou de ma mère

avait un frère ? C'est absurde. Pourquoi ne m'en ont-ils jamais parlé ! De cette chaleur intenable ou de ces interrogations, je ne sais ce qui m'opprime le plus.

La lettre de l'avocat ! Les réponses s'y trouvent peut-être. Je sors l'enveloppe toute froissée de ma poche. Elle a bien été postée à New York le 4 novembre. Il y a à peine une semaine. Et si je l'avais lue trop vite ? J'aurais dû prendre plus de temps, réfléchir, ne pas sauter dans le premier avion. On ne peut se découvrir un oncle à New York, comme ça, du jour au lendemain ! Cette manie que j'ai de brûler les étapes... Mais là, ce n'est pas simplement pour une « bonne » histoire à raconter à mes lecteurs, une de celles qui les tiendra en haleine pendant au moins une minute et demie... Est-ce que toute ma vie est en train de basculer ? Avais-je réellement besoin de me compliquer l'existence ? Probablement pas. Qu'est-ce qui m'a pris, bon sang ! C'est tout moi, ça. Traverser l'Atlantique sur un coup de tête ! J'ai l'impression que je vais faire un malaise... Quelle nausée ! Ça ressemble au mal de mer. J'ai l'air malin à tanguer de cette façon dans un hôpital. Ça me rappelle mes petits troubles de santé. Ceux qui se manifestent au moment où je m'y attends le moins, dans un trou perdu, au milieu de nulle part. Ceux que je prends pour l'annonce d'une crise cardiaque ou d'une imminente rupture d'anévrisme. J'en ai fait rire, des médecins, avec mes peurs paniques, mes battements de cœur intempestifs, mes inexplicables sueurs froides. Et je ne suis toujours pas mort, contrairement à ce que j'ai si souvent imaginé. Je dois simplement être épuisé. Le décalage horaire. Pas pu dormir une seconde dans cet avion. En plus, dans la précipitation du départ, j'ai oublié ma boîte de Donormyl. Et les trois coupes de moët-et-chandon, cuvée spéciale Air France, n'ont pas été d'un grand secours. Pas plus que l'hôtesse moulée dans son tailleur bleu qui a été aux petits soins durant tout le

trajet. Les délices de la première classe. J'ai passé mon temps à me demander si elle était du genre à porter de la lingerie dépareillée sous son chemisier opaque...

Même entre JFK et Manhattan, vautré au fond de la banquette arrière du taxi, j'ai été incapable de fermer l'œil. Il a fallu que je tombe sur le seul chauffeur de Harlem qui siffle en écoutant de la musique classique ! Et sans fausse note ! J'ai immédiatement reconnu le concerto pour violon en ré majeur de Beethoven. La progression harmonique du violon, tout de suite après les quatre notes égales qui reviennent dans l'introduction. Sublime. Et ce type qui sifflote en suivant la partition comme s'il l'avait écrite... Je me suis forcé à ne pas montrer mon étonnement. Heureusement, il n'a rien vu. Je m'attendais à quoi ? Qu'il déclame du rap en dodelinant de la tête ? Parfois, je me fais honte. Ces maudits préjugés qui me collent au train. Et pour confirmer ma suffisance déplacée, le taxi m'explique que c'est une version « à peu près » acceptable de cette œuvre enregistrée au Lincoln Center il y a quelques mois à peine par Itzhak Perlman.

— Mais David Oïstrakh, il y a trente ans, c'était autre chose. Oh man ! I'm telling you... This Oïstrakh guy... He really was the best of all !

Oïstrakh. Le type a dégainé ce nom sans le moindre avertissement. Je n'ai rien pu dire. Juste eu du mal à cacher mon émotion. Au bout de quelques secondes, je lui ai répondu qu'il avait raison, que je n'avais sans doute pas suffisamment de connaissances pour différencier à l'oreille Perlman et Oïstrakh. Un petit mensonge. Ni le premier ni le dernier. Mais c'est pour la bonne cause. Histoire de me faire pardonner mon inqualifiable a priori. Pour m'achever, en finissant de longer le Park et bifurquer sur Madison, mon chauffeur mélomane a fait en sorte de couper le contact à l'entrée de l'hôpital. Au moment précis

où résonnait la dernière note du troisième mouvement. Du grand art.

— Et voilà, me dit-il avec un sourire en coin. Ça fait 56 dollars. Sans la taxe, sans le supplément pour la valise et sans le pourboire. Of course !

C'est ça, of course. Only in New York. Mais qu'est-ce que je fous dans cet hôpital ? Je vais finir par m'assoupir sur cette chaise en métal. Je ne sais même pas ce que j'attends. Que ce mourant sorte de sa torpeur ? Il doit être bourré de tranquillisants. J'ai largement le temps de me préoccuper d'une chambre d'hôtel. La lettre n'en mentionnait pas. Mais j'ai peut-être mal vu. D'ailleurs, mes yeux me font mal. Il faut d'abord que je vérifie l'identité du vieillard. C'est là que doit être la réponse à mes interrogations. La tablette en aluminium fixée au pied du lit. Je jette un œil prudent vers la porte de la chambre. L'infirmière est sûrement occupée dans le couloir. Et si ce n'était pas la bonne pièce... Il y avait un tel remue-ménage aux Urgences lorsque j'ai donné le nom figurant dans la lettre. Trois ambulances en même temps qui arrivaient avec leurs blessés. Le préposé avait pianoté rapidement sur son clavier afin de m'indiquer l'aile du Mount Sinai Hospital où cet oncle surgi de nulle part avait été admis.

— Esther and Joseph Klingenstein Clinical Center. Vous êtes à la mauvaise entrée, monsieur. Vous devez ressortir sur Madison. Prenez à droite. Jusqu'à la 5^e Avenue. C'est à deux pas. Au numéro 1176. Chambre 426. C'est tout. Next person in line !

Il s'est peut-être trompé. Il aura mal compris. A cause de mon accent ? Je n'ai peut-être rien à faire dans ces murs ! Ce serait trop beau. J'ai si peu envie de me fourrer dans cette intrigue ! Et si tout cela n'était qu'une invention... Ce serait absurde. A quoi cela rimerait-il de m'offrir un aller-retour Paris-

New York ? Et en première classe ! Et cet avocat ? D'où sort-il ? Qui te paye, James Goldman ? Comment m'as-tu trouvé ? Admettons qu'Alexandre Grynberg soit le vieil homme qui gît devant moi, quelle preuve y a-t-il de notre lien de parenté ? Mon nom c'est Linhardt, Jacques ou Jack pour mes amis américains. Cette histoire ne tient pas debout. Il n'y a jamais eu de Juif dans ma famille. Pour tout dire, il n'y a jamais eu personne dans ma famille. Je suis le fils unique de deux parents seuls au monde. Cela simplifie la vie, surtout lorsqu'ils ont disparu tous les deux.

A pas de loup, je me rapproche du malade. Aucune envie que la nurse me surprenne. Je soulève en silence la feuille quadrillée accrochée au lit. Surtout ne pas le réveiller. Même si cela semble improbable. Les pics de température affichés sont vertigineux. Quant au nom qui figure tout en haut de la page, il a été inscrit avec application en grandes lettres majuscules, au feutre rouge, épais. A l'hôpital, un patient ne doit surtout pas être confondu avec un autre. Je repose le tableau. Le froissement du papier l'a fait tressaillir. Un long râle s'échappe de sa poitrine. Il s'agite. C'est affreux... Ce n'est tout de même pas le moment qu'il a choisi pour mourir ! Ça serait la meilleure. Sa tête se tourne vers moi. Les yeux sont pénétrants, exorbités par l'effort. Il essaie de me dire quelque chose. Je m'approche de lui. Un nouveau râle, pénible, douloureux.

— Joseph...

2

Odessa, août 1914

— Quel âge as-tu ? demanda d'un ton glacé l'agent recruteur du district militaire d'Odessa.

— Dix-huit ans, monsieur.

— Dix-huit ans ? Tu es certain ?

— Oui, monsieur.

— Grynberg... Lazare ? C'est ça ?

— Oui, monsieur.

— Tu n'oserais pas te moquer de moi, n'est-ce pas, Grynberg ?

— Non, monsieur.

— Je ne te le conseille pas. Tu sais ce que l'on fait ici aux youpins qui se moquent d'un officier du tsar ?

— Je n'ai aucune raison de me moquer, monsieur.

— Dans ce cas, tu vas me dire pourquoi tu es si costaud. C'est franchement inhabituel. Vous les youpins, vous êtes tous les mêmes ! Des gringalets, des minus, des mauviettes !

— Je suis né comme ça, monsieur.

— Comme ça, hein ?

— Oui, monsieur.

La question de l'agent recruteur n'avait pas surpris Lazare Grynberg. Ce n'était pas la première fois que sa solide

constitution surprenait un Russe. Si on le comparait à d'autres jeunes hommes de son âge, il faut admettre qu'il avait l'air particulièrement massif. Les épaules larges et les mains épaisses, Lazare était bien planté sur une robuste paire de jambes courtes et légèrement arquées. Une impression de force émanait de toute sa personne. En outre, la nature l'avait doté d'une épaisse chevelure noire qui tranchait avec le bleu de son regard. Dans la rangée des futurs conscrits qui attendaient l'appel de leur nom, il se détachait du lot et ressemblait plus à un bûcheron qu'à un talmudiste.

— Et tu ne portes pas de lunettes ? s'étonna l'officier. Je ne sais pas ce que c'est, un Juif sans lunettes. A force de lire vos livres poussiéreux en vous balançant du matin au soir comme des peupliers, vous devenez tous à moitié aveugles. C'est bien ce que tu fais toute la journée, Grynberg ?

— Non, monsieur. Je suis musicien. Trompettiste, monsieur. L'officier marqua un temps d'arrêt.

— Trompettiste ? Un Juif trompettiste ?

— Oui, monsieur.

— Sacré Grynberg ! Tu n'en finis pas de me surprendre ! Et depuis quand joues-tu ?

— Depuis la mort de mes parents. J'étais très jeune. Ce sont les gens qui nous ont recueillis qui m'ont offert une trompette. Et lorsque la guerre sera terminée, je rentrerai à l'Ecole centrale de musique. A Moscou. On dit que c'est la meilleure de Rus...

L'autre s'esclaffa.

— La guerre ? Terminée ? Mais attends au moins qu'elle commence ! J'espère que tu n'es pas trop pressé !

— J'ai tout mon temps, monsieur. Et je crois à ma chance.

— Ta chance, hein ? Tu vas voir, Grynberg, comme tu as de la chance... As-tu idée de ce que tu fais ici ?

— Oui, monsieur. Mes deux frères ont été mobilisés à la fin

du mois de juillet.

— Exact, Grynberg. Je les connais. Deux solides gaillards, eux aussi. Vous êtes décidément des Juifs pas comme les autres. J'aurais été curieux de rencontrer tes parents. Montre-moi tes mains ?... Je vois que tu n'as pas essayé de te trancher le pouce. A cause de la trompette probablement... Tu n'as pas peur de porter une arme ?

— Non, monsieur.

— Je vois. Grynberg, écoute-moi bien. Pour l'instant, tu peux oublier ton instrument. Tu vas te battre pour Nicolas Alexandrovitch, notre tsar bien-aimé. Sais-tu ce que cela signifie ?

— Oui, monsieur.

A cette question aussi, Lazare était préparé. Il commença à réciter d'une voix monocorde un couplet appris par cœur avec ses deux frères : Je servirai notre chère Patrie, je remplirai mon devoir sacré pour notre Souverain et je combattrai jusqu'au bout notre ennemi sournois, l'Allemand, qui s'acharne à vouloir faire couler le sang russe...

Nouvel éclat de rire.

— C'est bien, Grynberg. Il faudrait y mettre plus d'entrain à l'avenir, mais c'est très bien quand même. Tu as fait du bon travail. Et j'imagine que tu sais que chaque jour tu devras réciter notre prière : Dieu sauve tes fidèles...

— ... et donne la victoire à notre Souverain l'Empereur Nicolas Alexandrovitch, enchaîna Lazare.

— Félicitations, Grynberg ! On ne m'avait pas menti sur ton compte. Te voilà soldat de notre vénéré tsar.

L'officier lui notifia qu'aucun grade ne lui serait accordé pendant la durée de son service. Il lui était formellement interdit de pratiquer sa religion, s'exprimer en yiddish, écrire et lire en hébreu.

Un intendant lui remit son paquetage. Outre une gamelle, un gobelet et l'outillage d'entretien de son arme, il contenait une gymnastiorka, sorte de vareuse en drap de laine kaki utilisée été comme hiver, ainsi que le pantalon assorti : un sharovari, à la coupe ample, au double boutonnage et équipé de lacets de serrage à la taille. On lui procura aussi l'indispensable shinel, une lourde cape de couleur terre, fermée par quatre boutons, avec un col élargi spécialement conçu pour protéger les oreilles du froid. Il n'avait jamais porté de vêtements aussi chauds. Deux paires de bottes en cuir noir, sans fers ni clous, et un large ceinturon lui furent également alloués.

La guerre était inévitable. La crise déclenchée par le double assassinat à Sarajevo, le 28 juin 1914, de l'héritier du trône d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand, et de son épouse, la duchesse de Hohenberg, s'envenimait. Peu après cet attentat au revolver perpétré par Gavrilo Princip, un étudiant serbe de Bosnie-Herzégovine, les Allemands avaient assuré leurs voisins austro-hongrois de leur soutien indéfectible. Ils étaient convaincus de pouvoir écraser en même temps les Serbes, les Français et les Russes si ces derniers décidaient de leur venir en aide.

Le 23 juillet, l'Autriche-Hongrie réclama l'autorisation de mener en Serbie l'enquête sur l'assassinat du couple impérial mais se heurta à une fin de non-recevoir. A l'issue d'un Conseil des ministres exceptionnel, Nicolas II ordonna la mobilisation générale pour les régions militaires de Moscou, Kiev, Kazan et Odessa, ignorant les appels à la raison lancés par son cousin Guillaume II dans une ultime tentative d'enrayer l'escalade. Le Kaiser exigeait que cesse la mobilisation des troupes russes. Le refus cinglant du tsar encouragea l'Autriche-Hongrie à déclarer la guerre à la Russie le 6 août. Le 17, Nicolas II déclencha

l'offensive en Prusse-Orientale.

Pour Lazare, cela voulait dire être envoyé au front où étaient déjà postés ses frères, Max et Simon. Ils furent affectés à la 4^e brigade commandée par Anton Denikine. Entre la fin août et le 11 septembre 1914, les trois soldats participèrent à la bataille de Lemberg qui permit aux Russes de repousser dans les Carpates les troupes austro-hongroises et prendre le contrôle de la Galicie. Les combats furent sanglants. Lazare en réchappa miraculeusement. Le hasard avait voulu qu'il ne fasse pas partie de la première vague d'assaut, la plus meurtrière, contrairement à Max et Simon, fauchés aux abords de Lemberg. Leurs corps furent balancés dans une fosse commune. Lazare reçut par l'entremise de son officier supérieur une notification des décès.

Etrangement, il accueillit sans surprise la terrible nouvelle. Comme une implacable fatalité. Ce Dieu qui avait bercé son enfance, auquel il s'adressait sur les bancs du heder¹, ce Dieu omniprésent à travers les innombrables actions de grâces qui rythmaient sa vie quotidienne, ce Dieu avait une fois encore décidé de le mettre à l'épreuve. Après ses parents, Dina et Mendel, sauvagement assassinés, Il lui enlevait maintenant Max et Simon. Quelle raison avait-il désormais de Le craindre ? Il se souvint du récit de Job que, enfant, son père lui contait, l'avalanche de malheurs qui avait enseveli cet homme d'une grande probité, d'une foi inébranlable et d'une générosité sans limites. Sa tragique infortune résultait-elle d'une mystérieuse punition divine ? Avait-elle une explication ? Pourquoi frapper ainsi un homme qui n'avait commis aucune faute, n'avait ni volé, ni tué, ni commis l'adultère ? Lazare se remémora le flot de questions dont il avait inondé son père.

— Nu je suis sorti du ventre de ma mère, nu je retournerai dans le sein de la terre, lui avait répondu Mendel, sa grande Bible ouverte devant lui.

Puis, un doigt brandi vers le ciel, il avait ajouté :

— Dieu a donné, Dieu a repris, loué soit le Nom de Dieu.

Lazare aimait cette histoire car elle finissait bien. Mendel la racontait jusqu'au bout en observant son fils avec tendresse. Le jeune garçon s'apaisait au fur et à mesure que Job recouvrait santé et richesse, bâtissait une nouvelle famille de dix enfants dont les filles étaient considérées comme les plus belles du royaume.

— Chacun d'entre nous trouve sa place dans ce monde, avait conclu Mendel. Et cette place, personne ne peut la lui prendre. Personne. Garde toujours cela à l'esprit, mon fils. Et rappelle-toi que, même dans l'adversité, ta foi doit demeurer inébranlable.

Lazare posa son arme à terre et s'effondra sur sa paille. A proximité de son baraquement, il entendit des éclats de voix. Des soldats se disputaient, probablement pour une ration de pain ou une flasque de vodka. Le ton montait. Des cris fusaient. Les hommes se battaient à coups de poing. Il se sentait si éloigné, si différent des autres conscrits, pour la plupart des brutes et des analphabètes. Si seulement il avait pu prendre la fuite, désertier, et remonter le temps, redevenir pour quelques heures l'enfant qui se réfugiait dans les bras protecteurs de son père... Ses yeux s'embuèrent de larmes. Les paroles de sagesse de Mendel résonnaient toujours dans sa tête. Ces derniers mois pourtant, le souvenir du cocon familial s'était estompé. C'est la disparition de Max et Simon qui venait de le raviver douloureusement. Une immense nostalgie lui noua l'estomac. Il se souvint des odeurs de l'ail, du pickelfleish et du pain torsadé que Dina sortait brûlant de son four, tous ces délices dont débordait la cuisine maternelle lorsque Mendel rentrait à pied, le vendredi soir, de la grande synagogue de Tiraspol. Sous son shtraïml à larges bords, emmitouflé dans son caftan de velours

noir qu'il ne portait qu'à l'occasion du Shabbat, on peinait à reconnaître le modeste cordonnier qui s'acharnait sur une semelle usée ou un talon de travers. Les meubles et le sol luisaient de propreté et d'une cire à l'odeur de miel. Tous s'assemblaient autour de la table recouverte pour l'occasion d'une nappe blanche amidonnée. Au milieu, trônaient deux bougies plantées dans un chandelier en cuivre qui diffusaient une lumière tremblante. Mendel, debout, droit comme une règle, psalmodiait des Zemirots de sa voix profonde. Puis, il entonnait le Eshet H'oyil afin d'honorer, comme elle le méritait, sa vertueuse épouse. Dans un rituel immuable, il appelait ensuite autour de lui ses trois garçons. L'un après l'autre, en commençant par Max, l'aîné, puis Simon et Lazare, le benjamin, il les bénissait en apposant sur leur tête ses deux mains lourdes, épaisses, tailladées par une multitude de coups de ciseaux et de clous, à jamais noircies par les cirages. La maison était paisible, les rideaux tirés, protecteurs. Il faisait doux.

Envahi par la tristesse, Lazare ferma les yeux. Sa gorge se serra. La scène qu'il venait de revivre en pensée lui était si familière. Il soupira. Que restait-il à présent de cette famille ? Des cendres ? De la poussière ? Depuis ces trois journées maudites d'avril 1903.

Il n'avait que sept ans mais les affres de la catastrophe étaient encore bien vivaces. Mendel et Dina avaient décidé de se rendre par le train de Tiraspol à Kishinev, comme ils le faisaient chaque année pour s'approvisionner en viande, vin et matzot avant la fête de Pessa'h. Avec l'ouverture d'un tronçon de chemin de fer de soixante kilomètres entre les deux villes, ils avaient depuis longtemps remisé leur carriole et son attelage, et jouissaient des commodités que leur offrait le monde moderne. Ce déplacement était aussi l'occasion de remplacer des outils de travail, d'acheter un nouvel habit, une paire de chaussures pour l'hiver ou un

chapeau plus convenable. Les quelques troubles déclenchés cette année-là après la mort d'un jeune garçon, Mikhaïl Rybachenko, dans la localité voisine de Dubasari, suscitèrent bien sûr quelques inquiétudes. Mais à aucun moment, une annulation de ce périple ne fut évoquée.

— Ce ne sont tout de même pas ces Cosaques qui vont nous empêcher de célébrer dans les règles la sortie d'Egypte, proclama Mendel. Cette année encore, mes enfants, nous prierons pour rappeler la fin de notre asservissement et pour nous retrouver l'an prochain à Jérusalem.

Comme tout le monde, il avait pourtant entendu les mensonges malfaisants proférés par ce salaud de Pavel Kushevan dans les pages du Bessarabetz. Le journal avait osé prétendre que des Juifs avaient utilisé le sang du malheureux Rybachenko pour confectionner leurs galettes de pain azyme. Qui pouvait encore croire à de telles inanités ? En plus, Dubasari ne comptait pas un seul Juif ! Toute cette histoire n'était que calomnie et pure invention. Et la police du tsar, l'intrépide cordonnier en était persuadé, ne laisserait pas faire. Il fallait avoir confiance. Et, avant toute chose, s'en remettre aveuglément au Saint Béni Soit-Il, prier avec une ferveur redoublée et veiller à consacrer quelques heures par jour à l'étude des textes sacrés.

— Mes enfants, n'oubliez jamais, martela Mendel avant de monter dans le train : Dieu ne nous a jamais abandonnés. Même dans les pires moments. Il a autant besoin de nos prières que nous avons besoin de Sa protection.

Le pieux Mendel se trompait. Il ignorait que, en ces premiers jours d'avril 1903, Dieu qu'il invoquait trois fois par jour en se tournant vers Jérusalem avait justement décidé de faire la sourde oreille. Une centaine d'habitants de Kishinev périrent sous les coups de sabres et de bâtons d'une meute déchaînée menée par des prêtres en soutane qui brandissaient des crucifix. Des

hommes furent égorgés, des femmes violées, des bébés arrachés au ventre de leurs mères, puis piétinés par les sabots de chevaux en furie ou jetés en pâture à des chiens affamés. Des maisons et des commerces furent pillés puis incendiés aux cris de « A mort, les Juifs ». Dans l'une de ces échoppes saccagées se trouvaient Mendel et Dina.

Leurs corps furent identifiés par les autorités puis ramenés quelques jours plus tard à Tiraspol, par le même train qu'ils avaient emprunté pour venir. Ils furent inhumés côte à côte. Max, le seul des trois orphelins qui avait franchi le cap de la Bar Mitzva, récita le Kaddish. Sa voix grave ne trembla pas. Il ne pleura pas non plus. Les trois garçons furent confiés à une famille amie qui se dévoua corps et âme pour les abriter et veiller à poursuivre leur éducation. Ils ne devaient en aucun cas être livrés à eux-mêmes, risquer de s'égarer et s'éloigner des valeurs qui soudaient les Juifs de Tiraspol. Cela aurait été concéder une victoire honteuse aux Cosaques. Il n'en était pas question.

« Si ces barbares ne t'ont pas massacré à l'époque, ce ne sont pas les balles qui te tueront aujourd'hui ! pensa Lazare. Tu as bien mieux à faire, mon vieux ! »

Cette perspective lui rendit instantanément le sourire. Il avait effectivement une bonne raison de sortir vivant de cette maudite guerre. Et cette bonne raison avait un nom : Bela Epstein.

Il l'avait rencontrée peu avant d'être enrôlé, sur les bancs de la bibliothèque d'Odessa. Instantanément, il était tombé amoureux de cette jolie jeune fille aux longues nattes auburn et aux mains si délicates.

Au terme d'une cour brève mais menée tambour battant, la belle avait cédé aux avances de ce jeune homme si déterminé, si attentionné, et qui la faisait rire. Il n'hésitait pas à se moquer de lui-même avec cette faculté étonnante de tourner en dérision les drames qui avaient marqué son enfance. En outre, et ce n'était

pas le moindre de ses attraits, il se rêvait musicien. Bela Epstein fut conquise. Les deux jeunes amants se jurèrent fidélité. Surtout, elle promit d'attendre son retour du front.

— Aucun homme ne m'approchera pendant... cinq années ! proclama-t-elle en se jetant au cou du jeune homme.

— Cinq ans ? s'amusa Lazare en la serrant contre lui. Mais pourquoi cinq ans ? C'est beaucoup trop long et tu es beaucoup trop jolie pour qu'aucun homme ne te désire. Et toi ? Résisteras-tu aux tentations ?

— Je t'ai donné ma parole, le rassura-t-elle en fronçant ses beaux sourcils. Mais je te préviens, Lazare Grynberg. Ma patience n'est pas infinie. Cette maudite guerre ne doit pas durer un jour de plus. Débrouille-toi comme tu l'entends ! Cela m'est complètement égal ! Et tu as intérêt à en revenir bien vivant. Mort, tu ne m'intéresses absolument pas.

Lazare avait éclaté de rire.

— Vivant ? Je te le promets. Jamais tu ne rencontreras un homme aussi vivant que moi ! Mais pour la durée de la guerre, là, tu m'en demandes trop. Je te promets de faire de mon mieux...

Il prit son expression la plus grave.

— Attends-moi, Bela Epstein. Tu n'auras pas à le regretter. Car, en échange, je t'épouserai.

L'année suivante, en février, lors de l'assaut lancé pour repousser les Autrichiens au-delà de la rivière San, Lazare dut à un obus et à un cheval l'occasion de concrétiser le serment fait à sa fiancée. Lorsque le projectile s'abattit avec fracas à quelques dizaines de mètres de l'animal, il se cabra, projetant à terre le soldat qui le montait. Le militaire était le porte-clairon, celui qui sonnait la charge. En s'étalant de tout son long, sa bouche cogna l'embout de l'instrument fixé à son épaulette avec un cordon. Le visage en sang, il se mit à hurler de douleur. Le cheval, les

yeux fous, s'enfuit au galop et heurta violemment Lazare au bras gauche. Lorsqu'il reprit connaissance, il était immobilisé sous une tente d'infirmerie et souffrait atrocement.

— Les plaies vont te laisser deux grandes cicatrices dans le dos, Grynberg, l'informa le médecin. Mais pour ton bras, c'est une autre histoire. Il a été brisé en plusieurs endroits, d'abord par ta monture, puis par la chute sur des pierres. Je ne vois pas comment je peux réparer ça. J'envisage donc l'amputation. J'espère que tu n'es pas gaucher !

Lazare crut défaillir. Il l'était.

— A moins que tu ne préfères un bras infirme, poursuivit froidement le médecin. C'est comme tu veux, Grynberg. Mais il faut te décider rapidement. J'ai d'autres blessés. Tu as de la chance de t'être réveillé à temps... J'ai bien failli ne pas te demander ton avis ! Tu ne pourras pas prétendre que tu as été mal soigné dans l'armée du tsar !

— Je veux garder mon bras, répondit Lazare. Peu importe dans quel état.

— Je m'en doutais, dit le médecin avec un sourire carnassier. Qu'il en soit ainsi. Nous allons t'enlever les pansements. Et s'il n'y a pas de gangrène, on te le laisse, ton bras !

Aucun signe de nécrose n'apparut. Mais le coude était broyé. La blessure déformait le bras. Il ne pourrait plus jamais se déplier entièrement le long du corps ou s'élever au-dessus de la tête. Lazare fut dispensé du port d'arme, déclaré infirme et inapte au combat par une commission médicale.

Le 10 juillet 1915, il fut démobilisé et autorisé à rentrer à Odessa.

Bela Epstein avait tenu parole. Elle l'avait attendu avec l'intuition prémonitoire qu'elle verrait cet homme survivre aux terribles épreuves de la guerre, revenir à elle afin qu'ensemble ils construisent une famille.

Il fallait maintenant le présenter à sa famille qui ignorait encore tout de l'idylle qu'ils avaient soigneusement tenue secrète. Bela redoutait que Lazare ne trouve pas grâce aux yeux de son père.

Le docteur Theodore Epstein, connu pour sa sévérité mais aussi pour l'amour immodéré qu'il vouait à ses filles, était l'un des chirurgiens les plus respectés d'Odessa. Sa réputation dépassait largement les frontières de la ville. On racontait que des généraux du tsar effectuaient le voyage depuis Moscou ou Saint-Pétersbourg afin d'être opéré par cet homme corpulent au large visage dont les joues rouges étaient accentués par des favoris grisonnants et un bouc pointu de la même couleur. Affecté d'une forte myopie, il portait une paire d'épaisses lunettes cerclées de métal. D'une élégance et d'une distinction incontestables, il était issu d'une lignée de médecins de renom, plus proche des idées modernes de la Haskalah² que des archaïsmes du judaïsme traditionnel. Avec Bluma, une petite femme ronde, volontaire et au chignon imposant, ils avaient donné naissance à Hanna, Cyrla, Perla et Bela, quatre filles, et renoncé à l'espoir d'un héritier mâle.

Chez les Epstein, on transigeait peu, mais jamais avec les bonnes manières. Leur progéniture avait été encouragée à s'ouvrir au monde, le seul qui comptait aux yeux de Theodore, celui des Lumières, de l'émancipation, de la littérature française et allemande, de la mythologie grecque et de la philosophie. Bluma, pianiste accomplie, avait veillé à leur éducation musicale et à leur apprentissage rigoureux de la danse. Avec les années, elles s'étaient l'une après l'autre muées en jeunes filles gracieuses, au maintien parfait, à la fois vives d'esprit et dotées d'un caractère bien trempé, écumant avec assiduité les bibliothèques, les salles de ballets et de concerts. Très tôt, elles

avaient été invitées à choisir leur instrument de musique. Hanna était harpiste, Cyrla excellait au violoncelle et Perla au violon. Bela, la benjamine, avait préféré l'instrument le plus noble, le piano, au grand soulagement de sa mère qui avait dès lors vu en sa petite dernière l'accomplissement musical qu'elle avait un jour ambitionné pour elle-même.

Hanna, Cyrla, Perla et Bela étaient non seulement brillantes et studieuses, mais élégantes, jolies, et en grandissant, de plus en plus courtisées. En trois ans, trois mariages furent célébrés. Les gendres, qui se distinguaient par leur bon goût, avaient en commun d'appartenir à des familles aisées et d'une irréprochable respectabilité. Si Bluma Epstein en fut comblée, il en fallut plus pour son époux, perpétuel insatisfait et jamais en retard d'une calamité. Bela l'inquiétait.

— Nous aurons des cheveux bien blancs, ou plus de cheveux du tout, d'ici qu'elle trouve chaussure à son pied, prédisait-il.

Il est vrai qu'à vingt ans passés Bela ne montrait aucun empressement à se marier. Elle multipliait les amourettes au grand dam de ses parents qui commencèrent à craindre sérieusement pour sa réputation.

— C'est tout ce qu'il nous manquait, se lamenta Theodore, que ta fille s'affiche avec tous les hommes de la ville. Qu'avons-nous fait pour mériter cela...

La bourgeoisie juive d'Odessa, pour autant qu'elle soit laïque, montrait en effet peu de tolérance à l'égard d'une jeune femme aux mœurs que l'on pouvait soupçonner légères.

L'annonce de son union prochaine avec Lazare fut donc accueillie avec un grand soulagement. Bela informa ses parents qu'elle avait fixé au 11 septembre la date de son mariage. Theodore ne put s'empêcher de réprimer son étonnement. Que cachait à présent tant d'impatience ? N'y avait-il pas anguille sous roche ? Des regards suspicieux se portèrent sur le ventre de

l'intéressée. Mais aucune rondeur alarmante n'était apparente.

Les présentations eurent lieu cinq semaines avant la cérémonie, chez les Epstein, rue de Richelieu.

Theodore et Bluma furent évidemment surpris par l'apparence modeste de Lazare. Ils se regardèrent, sans rien dire : les deux jeunes gens n'étaient pas du même rang social. Lazare sentit immédiatement l'embarras que causait sa présence. Il se pressa donc de rassurer ses futurs beaux-parents. Certes, il n'appartenait pas à la bourgeoisie d'Odessa, mais il avait de l'ambition et promettait de toujours veiller au confort et au bien-être de leur fille. En fin de compte, les deux parents succombèrent au charme de cet opiniâtre « sans famille » qui avait démontré sa bravoure au front et semblait homme de parole.

Theodore, qui avait d'entrée remarqué le bras légèrement replié de Lazare, lui posa quelques questions sur les circonstances de sa blessure et les soins prodigués. Il en conclut qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Lazare était irrémédiablement infirme. Theodore, pourtant enclin au scepticisme, n'en fut que plus admiratif. Son futur gendre déployait beaucoup de courage pour surmonter son handicap. Sa volonté de se constituer un solide bagage intellectuel était inébranlable.

— Voilà un garçon qui a la trempe d'un futur professeur, en déduit-il.

La suite ne fit que le conforter dans cette conviction. Chaque matin, le médecin apercevait le jeune homme, qui louait une chambre exigüe dans les bas-fonds de la ville, passer d'un pas vif sous ses fenêtres. Il longeait le théâtre de l'Opéra, gravissait d'un pas volontaire les marches de la bibliothèque et s'engouffrait entre ses colonnes pour s'enfermer toute la journée et dévorer tous les livres qui lui tombaient sous la main.

Il s'imprégnait de littérature, d'histoire et de philosophie, se plongeait dans les textes de Socrate, s'échappait avec son élève de la pénombre de la Caverne, se délectait des syllogismes d'Aristote, et surtout se persuadait avec Descartes qu'il maîtrisait seul le cours de son existence.

Le soir, pour calmer la douleur sourde qui lui tordait toujours le bras et l'empêchait de dormir, il se mit à écumer les cabarets de la ville. C'est là qu'en sirotant de la vodka il découvrit des rythmes aussi révolutionnaires qu'inconnus. Une fantastique révélation, venue tout droit de l'Amérique lointaine.

— Lazare a incontestablement du caractère, admit le docteur Epstein. Mais ces nuits gaspillées à écouter cette cacophonie ! Que va-t-il chercher dans ces cabarets ? Et qu'a-t-il de commun avec ces Noirs bruyants et gesticulants ? Bela, ma fille ! Cette vulgarité ! Il faut lui faire entendre raison ! Ce jazz n'est qu'une mode passagère. Et puis, n'a-t-il aucune mémoire ? A-t-il oublié que ce sont les soldats du tsar qui en jouent ? Il devrait le savoir ! A quoi sert donc cette solide culture qu'il se forge ! Tous ces livres, toute cette philosophie ! Va-t-il sortir quelque chose d'intelligent de ce garçon ?

Toutefois, une autre question, autrement plus sensible, préoccupait Theodore Epstein.

Lazare, depuis son retour du front, ne se contentait pas de hanter les cabarets de jazz. Il osait aussi s'y afficher avec des bolcheviks et surtout des bundistes à l'égard desquels il avait développé une indéniable sympathie. Il s'identifiait ouvertement avec la lutte menée par le Bund en faveur des travailleurs juifs. L'organisation militait pour une Russie démocratique et socialiste, prônait l'égalité entre hommes et femmes et tenait ses réunions en yiddish, la langue de son organe de presse clandestin, Die Arbeiter Shtime. Elle s'opposait en revanche aux premiers sionistes, estimant que la création d'un Etat pour les

Juifs ne résoudre pas leurs problèmes, bien au contraire. Une position qui ne rendait pas les bundistes moins suspects aux yeux de certains marxistes qui les assimilaient à des sionistes « souffrant du mal de mer ». Ils n'avaient pas tout à fait tort. De nombreux bundistes avaient pu surmonter leur faible pied marin et fait scission avec leur mouvement pour embarquer vers la Palestine. Les plus engagés s'étaient portés volontaires pour se battre contre l'armée du tsar. Plusieurs tombèrent sous les balles de ses soldats, notamment en 1905, à Odessa.

Lazare avait développé une grande admiration pour ces intrépides auxquels, trop jeune à l'époque, il n'avait pu se joindre. Tout comme il se serait bien vu combattre aux côtés des milices d'autodéfense juives afin de protéger les communautés des pogroms, plutôt que de s'enrôler dans l'armée de Nicolas II.

Lorsque son père critiquait Lazare, Bela avait pris le parti de se taire. Dans son for intérieur, elle était convaincue que son futur époux entendait se hisser dans l'échelle sociale, accéder à la respectabilité d'un professeur d'histoire ou de philosophie, et admettre que le jazz était incompatible avec un environnement raffiné.

Mais lorsque les mots « bolchevik » et « bundiste » firent irruption dans le vocabulaire de Lazare, Bela vit son père se raidir sur son luxueux fauteuil de cuir, le visage crispé, au bord de l'explosion. Elle vola alors sans hésiter au secours de son bien-aimé.

— Lazare n'est pas bolchevik, assura-t-elle. L'injustice le révolte. Papa, tu ne peux pas oublier que ce sont les soldats du tsar qui ont laissé ses parents se faire massacrer. Sa colère est légitime. Mais elle ne l'aveugle pas. En tout cas, pas au point de tomber dans les griffes de Lénine ! Il a trop de bon sens pour cela. D'ailleurs cela n'arrivera pas, car je l'en empêcherai !

Theodore serra les dents, lissa de sa main gauche le bouc qui

prolongeait son menton et ne prononça pas un mot. Un futur gendre qui prônait la lutte des classes et complotait peut-être contre le tsar était plus qu'il n'en pouvait supporter. Il n'avait aucune intention de lui démontrer que les bolcheviks allaient bientôt disparaître de l'échiquier politique. Mais le médecin se trompait. L'Empire russe était en passe de s'effondrer sous les coups de boutoir des généraux allemands, soucieux avant tout de mettre à terre ce géant qui leur avait fait de l'ombre. La misère et l'instabilité gagnèrent peu à peu toutes les couches de la société. Les grèves se multiplièrent dans tout le pays en raison des carences du réseau ferroviaire, incapable d'assurer le ravitaillement. Le mécontentement des paysans grandissait. La loi initiée par Piotr Stolypine, le Premier ministre de Nicolas II, n'avait pas abouti à la liquidation de la grande et injuste propriété foncière. Déçus de n'avoir pu devenir propriétaires de leurs champs, ils devinrent les moteurs de la révolte qui grondait. Par millions, des Russes affamés placèrent tous leurs espoirs dans les discours enflammés des mouvements révolutionnaires qui opéraient en dépit de l'impitoyable répression des agents tsaristes de l'Okhrana. Les prisons débordaient. On se dirigeait inexorablement vers de nouveaux « Dimanches rouges », à l'image de celui qui avait marqué la fin du mois de janvier 1905. Des flots de sang avaient alors coulé dans les rues de Saint-Pétersbourg lorsque, à l'appel du pope Gheorghi Gapone, cent mille ouvriers russes avaient manifesté contre le tsar hautainement cloîtré dans son palais d'Hiver. Un millier d'entre eux avaient été tués. Leurs corps criblés de balles s'étaient entassés sur le pavé. Les soldats impeccablement alignés devant l'Arc de triomphe de Narva, leurs fusils en joue, tous pointés vers la foule, avaient ouvert le feu. Les meneurs qui avaient survécu avaient été expédiés vers les camps d'internement les plus éloignés, en Sibérie, tandis que d'autres avaient grossi les

rangs des exilés.

Une décennie après cette tragédie, l'Histoire se répétait.

Pour éviter un embrasement généralisé, Nicolas II prit en main le commandement des armées. Sous son ordre, la répression s'intensifia. Les exactions du régime devinrent intolérables et l'affrontement avec les bolcheviks, inéluctable. Les temps changeaient mais pas Theodore Epstein.

Le mariage fut pourtant célébré à la date prévue et dans les règles de la tradition, à la demande de Lazare. La guerre avait beau l'avoir éloigné de sa foi, il avait invoqué la mémoire de ses parents et de ses frères. Son futur beau-père y consentit non sans mal. Laïc impénitent, il exprima quelques réserves bien senties.

— Ton futur gendre veut un rabbin maintenant ? Et une houppa³ en plus ? lança-t-il à Bluma. Moi qui croyais que les bolcheviks et les bundistes avaient rompu avec la tradition juive ! Ce garçon ne fait décidément rien comme tout le monde... Eh bien, soit ! Si ça peut lui faire plaisir, après tout. Notre fille s'est entichée d'un paysan superstitieux. J'espère qu'elle sait ce qu'elle fait.

Theodore Epstein, à l'image de bon nombre de Juifs d'Odessa, était de ceux qui rejetaient tous les rituels religieux. C'était d'ailleurs le seul domaine qu'il partageait avec les bundistes. Comme eux, il assimilait ces pratiques à des croyances méprisables ne pouvant être observées que par des gens simples, suffisamment ignorants pour penser servir une force occulte et supérieure. Etaient-ils si aveugles qu'ils ne pouvaient percevoir la succession de catastrophes qui secouaient le monde en permanence ? Y avait-il ne serait-ce qu'une seule raison de se réjouir face à la guerre, la misère, la famine, les bolcheviks ?

On lui recommanda un certain Rabbi Salenter, éminente

personnalité connue dans toute la région pour sa sagesse, sa tolérance et ses travaux sur l'éthique juive. Theodore acquiesça avec mauvaise grâce et se dit qu'il profiterait de l'occasion pour lui glisser quelques réflexions de morale kantienne sur la difficulté empirique de prouver l'existence de Dieu. Ce qu'il fit bien évidemment le jour des noces.

Le rabbin, qui n'était pas tombé de la dernière pluie, se contenta de lever très haut un sourcil broussailleux et esquiva avec habileté ce qui ressemblait à s'y méprendre à la sournoise tentative d'un vulgaire apikoros⁴ de le déstabiliser dans un environnement hostile.

— Ce n'est ni le lieu ni l'occasion de polémiquer sur un sujet aussi grave, coupa le vieux sage avec un large sourire. Si vous le souhaitez, je vous invite à venir en discuter un jour. Je suis tout entier à votre disposition. Il y a un temps pour tout. Je vous rappelle que vous mariez votre fille conformément aux lois de Moïse et d'Israël, et qu'en son honneur il est de votre devoir de vous réjouir.

Theodore se renfroga, dépité de n'avoir pu déstabiliser le vieillard à la longue barbe blanche.

Ce fut une belle fête. Les plus dignes représentants de la bourgeoisie juive d'Odessa se pressèrent dans la luxueuse résidence des Epstein. Les commentaires allèrent bon train lorsque le couple pénétra sous la houppa. Theodore fut gratifié de quelques plaisanteries de la part de collègues qui demandèrent à haute voix si le buffet dressé dans le salon et les serveurs en livrée étaient « strictement kasher ». Le rabbin feignit d'ignorer la perfidie et demeura de glace. Il demanda aux futurs époux de signer la ketouba, l'acte de mariage, en présence de deux témoins, prononça les bénédictions nuptiales dans l'ordre requis, puis demanda à Lazare de passer la bague au doigt de Bela avant de casser un verre avec le talon de sa chaussure en

souvenir de la destruction du Temple de Salomon. Le rabbin entonna quelques chants traditionnels en yiddish d'une voix chevrotante. L'assistance l'écouta poliment. Puis Stepan Kazakevitch, un éminent collègue de Theodore, enchaîna avec des airs d'opéras en allemand et en italien. Les quatre filles Epstein gratifièrent l'audience de quelques pièces de Georg Philipp Telemann et de Felix Mendelssohn. Bela, radieuse, essaya avec un relatif succès d'initier Lazare à la valse, sous les regards compatissants de l'assistance. Le marié avait un incontestable sens du rythme qui contribuait à atténuer sa naturelle maladresse et faire oublier son handicap. Theodore et Bluma versèrent aussi quelques larmes de circonstance. Bela était la dernière à se marier, mais aussi la seule à s'être choisi un bolchevik, sympathisant du Bund, infirme et amateur de djhazz.

Quelques mois plus tard, le jeune couple annonça avec émotion qu'il attendait un heureux événement.

— Déjà ? s'étonna le docteur Epstein. Pour un homme encore sans situation et qui habite avec sa femme sous mon toit, je trouve notre gendre bolchevik décidément bien pressé !

— Mon cher époux, le sermonna Bluma, cet enfant, Lazare ne l'a pas fait tout seul. Et si des deux, c'était ta fille qui était la plus impatiente ? Y as-tu songé ?

Le docteur Epstein ronchonna. Son épouse, comme à son habitude, se montrait bornée. Ce n'était pas la première fois qu'il était convaincu d'avoir raison et qu'elle le tournait en dérision. Il était le seul à voir la réalité. Il savait que le tsar avait besoin d'encore un peu de temps pour rétablir le calme et se débarrasser des bolcheviks et de leurs chefs. Et Lazare qui n'avait pas encore de situation. Serait-il un jour professeur ? Il était trop tôt pour amener un enfant au monde. Il s'inquiétait pour sa benjamine, sa fille chérie. Bientôt, elle aussi quitterait le nid et l'abandonnerait seul face à la vindicte de Bluma. Cette

perspective peu réjouissante suscita en lui une incontrôlable bouffée d'angoisse qu'il mit plusieurs jours à réprimer.

Un beau garçon vit le jour. Il avait de grands yeux clairs et une seule mèche foncée en forme de tire-bouchon plantée sur le sommet du crâne. Il semblait d'une constitution solide, bien que légèrement court et un peu trop rond.

— Surtout les cuisses, nota Theodore Epstein d'un air réprobateur. En voilà un qui ne risque pas un jour de se cogner la tête au fronton d'une porte d'entrée ou de courir trop vite avec ses petits camarades.

Il était dit que le docteur Epstein était un esprit naturellement critique, qui ne laissait jamais rien passer, surtout les défauts qu'il relevait impitoyablement, chez les autres. Bela fit remarquer que de telles cuisses étaient souvent l'attribut de bébés bien nourris et bien portants.

— Regarde, papa, comme il a les mains fines, lui dit-elle toute à la joie de serrer son fils contre sa poitrine. Il sera pianiste, j'en suis certaine. Ce sont des doigts de pianiste, je le vois bien.

— C'est à voir, poursuivit Theodore. C'est à voir. Enfin, l'essentiel est qu'il ait l'air en bonne santé. Pour le reste, on ne peut pas faire grand-chose...

La question de la circoncision ne se posa pas. Elle restait une évidence, même si Theodore avait un avis sans appel sur la question. Il décida cependant de ne rien dire. Il était des domaines pour lesquels il s'était résolu à admettre son impuissance. Il ne pouvait se confronter à la majorité, même s'il trouvait que certaines traditions avaient depuis longtemps fait long feu. Il ne pipa donc mot et invita à nouveau le vénérable Rabbi Salenter. Le vieil homme crut d'abord à une plaisanterie de mauvais goût. Pour quelle raison saugrenue cet impie faisait-il encore appel à ses services ?

— Ces deux-là n'ont pas perdu de temps, observa le vieux

rabbin avec malice en pénétrant à petits pas dans la demeure familiale où Theodore avait réuni un myniane de dix fidèles indispensables à la prière collective.

— Oui, oui, répliqua avec impatience Theodore. Nous savons, nous savons. Pas besoin de nous étendre là-dessus.

— Quant à vous, n'aviez-vous pas quelques questions à me poser ? A moins que vous n'ayez déjà trouvé les réponses tout seul, plaisanta-t-il.

Il demanda à Bluma une petite bassine d'eau chaude, un linge propre et se mit à prier à voix basse, les yeux fermés, concentré à l'extrême. Bela tenait le bébé dans ses bras. Lazare était debout à ses côtés. Le rabbin demanda à Theodore de se saisir du petit.

— C'est vous, le parrain, l'informa le vieil homme. Au cas où vous auriez oublié nos traditions...

Ni lui, ni Theodore, ni Bluma, ni d'ailleurs aucun des membres de l'assistance, ne soupçonnait l'intensité de la crise qui couvait.

Ces dernières semaines, une discussion faisait rage au sein du jeune couple. Avant même de connaître le sexe de leur progéniture, Bela et Lazare s'étaient mis à débattre âprement du choix d'un prénom. Le fossé semblait infranchissable. Par attachement pour Mendel, son défunt père, Lazare exigeait que son fils en portât le nom au complet, Isaac-Mendel, tandis que Bela essayait farouchement d'imposer un prénom à consonance moins marquée, c'est-à-dire moins juive.

— Mon fils ne portera jamais le nom d'un vieux religieux décrépit, quand bien même s'agirait-il de ton père.

— Comment oses-tu ! avait répliqué Lazare. Tu n'as donc aucun respect pour nos traditions ? Tu ne peux pas m'obliger à renier mes origines. Isaac-Mendel est un nom chargé de sens, très honorable, et qui ouvrira à notre fils les portes du grand

monde.

— Celles du ghetto, tu veux dire ! Jamais, m'entends-tu ? Jamais ! Je refuse que mon fils soit affublé pour la vie d'un prénom moyenâgeux. Il vivra avec son temps Je veux qu'il puisse être reconnu et accepté... Pourquoi pas Avraham-Isaac-Jacob pendant que nous y sommes ! Voilà un prénom qui serait tout aussi convenable, n'est-ce pas ? Quelle absurdité !

Mais Lazare était décidé à ne rien lâcher.

— Tu ne peux pas faire de notre fils ce qu'il n'est pas, dit-il calmement. A quoi cela sert-il de le nier ?

— Je ne nie rien du tout. J'ai déjà accepté qu'il soit circoncis. Que veux-tu de plus ? Qu'il naisse avec une longue barbe et une redingote noire ?

— Ne sois pas ridicule. Je veux seulement respecter une vieille tradition. Si c'est un garçon, il portera le nom de son grand-père.

— C'est toi qui es grotesque, mon pauvre Lazare. Il faut à notre fils un prénom moderne. Et moderne aujourd'hui, cela veut dire français. Ah, la France, ajouta-t-elle rêveusement, la France des Lumières, de la liberté...

— Et de la tolérance, ironisa Lazare. La France qui a craché sur Dreyfus, par exemple ! Tiens, notre fils, appelons-le Alfred ! Pourquoi pas, après tout ? Alfred Grynberg ! Et il échouera lui aussi à l'île du Diable !

Les tergiversations se poursuivirent jusqu'à la naissance. Lorsque Rabbi Salenter commença à marmonner ses prières, Lazare et Bela n'étaient toujours pas tombés d'accord. Il enchaîna avec quelques psaumes, puis expliqua avec un sourire plein d'une bienveillante malice que l'arrivée de chaque nouveau-né dans un couple contribuait à le souder et lui apporter joie et fortune.

— Que cet enfant guide sur une voie meilleure les esprits les

plus réfractaires de cette maison, que sa jeunesse et son innocence balaient l'obscurantisme de certains des adultes qui l'entourent, qu'il soit un phare les illuminant de sa lumière, et qu'il fasse pleinement partie de la maison d'Israël afin d'encourager ses parents à vivre dans le respect de la tradition, insista-t-il en évitant soigneusement de croiser le regard exaspéré du docteur Epstein.

Il récita ensuite les quelques prières d'usage et procéda de sa main experte à la délicate opération. Le bébé pleura sous l'œil inquiet de ses deux parents. Lorsqu'il fut apaisé à l'aide d'une goutte de vodka délicatement déposée sur sa minuscule langue, le rabbin se tourna vers Bela et Lazare afin qu'ils lui communiquent le prénom qu'ils avaient choisi pour leur fils, comme le veut la tradition.

— Il n'y a pas de prénom, annonça sèchement Bela.

Le silence se fit instantanément. Les membres de la petite assistance pâlirent. Le bébé sembla ouvrir grandes ses oreilles dans l'attente anxieuse de ce qui allait se passer. Quelqu'un poussa une chaise sous les jambes de Bluma au bord de l'évanouissement. Theodore observait la scène, les sourcils froncés, les deux mains serrées dans le dos. Le rabbin, interloqué, crut un instant que ses tympans usés l'avaient trahi. Il marqua un temps d'hésitation, se racla la gorge et reformula sa question, la respiration haletante.

— Pas de prénom, répéta Bela avec le même entêtement.

Scandalisé, le rabbin se tourna vers Theodore qui ne réagit pas, puis vers Lazare qui baissa honteusement la tête. Il n'était pas parvenu à imposer son opinion à Bela, ce qui le chagrinait beaucoup. Le vieil homme entra alors dans une colère noire, leva son poing serré vers le ciel, mit en garde contre le danger de laisser cet enfant entrer dans la vie sous de mauvais auspices, et brandit le spectre d'une malédiction qui risquait de s'abattre sur

cette maison, accusant en bloc parents et grands-parents d'être aussi irrespectueux qu'irresponsables. Il ne compléta pas les bénédictions généralement prononcées après le coup de scalpel et jura que cette famille d'hérétiques ne l'y reprendrait plus. Il claqua la porte sans se retourner et rentra chez lui sans demander à être raccompagné.

Une semaine s'écoula. Elle fut rythmée de disputes et d'intenses tractations menées tambour battant par Bluma qui avait recouvré ses esprits et décidé de sauver la situation. Au matin du huitième jour, l'impossible, c'est-à-dire un miracle, se produisit.

Probablement attendris par l'incessant gazouillis du bébé qui agitait avec insouciance ses minuscules poings fermés et paraissait observer tout ce remue-ménage avec un détachement amusé, Lazare et Bela parvinrent à un compromis qui restaura sur-le-champ la quiétude au sein du couple. Le bébé se prénommerait Isidore-Mendel. Lazare s'en trouva satisfait et Bela put désormais user avec fierté de ce prénom emprunté à un personnage dont elle admirait la culture et les poésies, un certain Isidore Ducasse, plus connu sous le nom du comte de Lautréamont.

La nouvelle fut accueillie comme une délivrance. Preuve du réel miracle qui venait de se produire, Rabbi Salenter accepta même de revenir, il est vrai en échange d'une promesse de donation substantielle à ses étudiants talmudistes que Theodore consentit du bout des lèvres. La nouvelle cérémonie, qui se déroula cette fois en tout petit comité, fut joyeusement expédiée. Mais sous le toit des Epstein où, faut-il le rappeler, l'irruption d'une calamité était la règle, la gaieté fut tout naturellement de courte durée. En quelques jours, l'humeur de Bela changea radicalement. Elle devint de plus en plus irritable. Un rien l'exaspérait.

— Ne peux-tu donc marcher sans faire tant de bruit ! assenait-elle à Lazare chaque fois qu'il rentrait à la maison, contraignant le pauvre homme à se déplacer sur la pointe des pieds pour ne pas distraire Isidore-Mendel visiblement décidé à ne pas s'endormir.

Cette agressivité fit ensuite place à un terrible sentiment de culpabilité.

— Je ne suis pas digne de cet enfant. Ne vois-tu pas que je suis incapable de m'en occuper comme il le faudrait ? Lazare, tu t'en rends bien compte, n'est-ce pas ?

— Mais non, voyons, ma chérie, la rassurait Lazare. Tu dis des sottises. Tu es une mère parfaite. Tu es juste un peu fatiguée. Cela va passer. Il te faut simplement du repos.

— Du repos ? Mais j'ai l'impression de ne rien faire d'autre que dormir ! Faudrait-il que je passe encore plus de temps au lit ? C'est impossible. Regarde notre maison. Elle commence à ressembler à un bazar ottoman. Et toi, comment peux-tu trouver un travail si tu rentres tous les jours aussi tôt pour aider ta femme qui n'est plus bonne à rien ! Lazare, mon Lazare, qu'allons-nous devenir ?

Il la prenait alors dans ses bras, tentait de la réconforter. Sans succès. La jeune femme sombra progressivement dans une profonde mélancolie. Elle négligea son apparence et laissa ses cheveux à l'abandon, devint plus silencieuse et refusa bientôt de s'alimenter, restant le plus souvent inactive, au fond de son lit, omettant de faire sa toilette des jours durant. C'était comme si, par une intervention surnaturelle, elle avait perdu le goût de vivre. Elle en arriva même au point où elle se désintéressa d'Isidore-Mendel, ce qui alarma grandement Lazare déjà ébranlé par la tournure inattendue que prenait son quotidien.

Il s'en ouvrit à Bluma et Theodore. Ce dernier dépêcha sur-le-champ l'un de ses collègues, l'éminent professeur Anton

Pavlovitch Adler, adepte des théories sur l'hypnose de l'Ecole de la Salpêtrière à Paris et qui avait côtoyé à Vienne Josef Breuer et Sigmund Freud.

— C'est un mal mystérieux qui frappe souvent les femmes qui viennent d'accoucher, confirma le médecin après un examen approfondi de sa patiente. C'est un peu comme si elle prenait la mesure de son écrasante responsabilité vis-à-vis de l'enfant.

Lazare écouta attentivement, sans être convaincu de bien comprendre ce qui se passait.

Le médecin prescrivit de fortes doses journalières de chloral qui eurent pour effet de plonger Bela dans un état léthargique entrecoupé de nausées et de convulsions. Sous l'emprise d'hallucinations, il lui arrivait d'en sortir brutalement en pleine nuit pour pousser des cris stridents qui terrorisaient le petit Isidore-Mendel.

Lazare ne savait plus où donner de la tête. Il courait du lit au berceau, s'activant tant bien que mal pour apaiser cette maisonnée où il avait un temps pensé trouver la sérénité. Sa nature enjouée se révéla d'un grand secours pour l'aider à ne pas sombrer à son tour dans le même état. Chaque jour, il s'évertuait à arracher un sourire à sa femme. Il réussit même à convaincre Bluma d'inviter Vladimir de Pachmann à interpréter quelques pièces de Chopin pour sa fille. Une petite réception fut organisée chez les Epstein. Bela y fit une brève apparition et retourna se coucher. Sa tentative de l'égayer avait échoué. Lazare attribua cet échec autant à l'interprète particulièrement remuant qu'au répertoire du compositeur romantique qu'il jugeait trop sombre.

Mais il ne se découragea pas. Il entreprit alors de lire à sa jeune épouse des pages entières de la saga des Rougon-Macquart. Il avait découvert Emile Zola dans les rayonnages de la bibliothèque d'Odessa. Là encore, ses efforts se révélèrent

inutiles. Lazare n'en incrimina toutefois pas l'illustre écrivain, mais plutôt son indécrottable accent russe qui lestait sa langue d'une maladroite pesanteur. Bela demeurait prostrée, enfermée dans ce mal étrange qui relevait d'un insondable mystère. En l'absence d'une amélioration de son état, il se mit à craindre qu'il ne soit tout aussi mystérieux pour le médecin. Néanmoins ce dernier prédit que Bela sortirait un jour de sa léthargie.

— Cela prendra quelques semaines ou quelques mois. Trois ou quatre peut-être. La maladie disparaîtra comme elle est apparue. Vous verrez. Tout ira bien.

Lazare prit donc son mal en patience et se dévoua tout entier au bien-être de sa femme. Il se montra particulièrement attentionné, se démenant comme un forcené pour dénicher des vivres à Odessa qui, comme le reste de l'Empire, était frappée par la pénurie. Des coopératives, qui prenaient de plus en plus le relais de l'Etat en perdition, peinaient à assurer le ravitaillement de la population affamée. Et l'hiver qui approchait promettait d'être rude.

Le médecin avait vu juste. Un matin exceptionnellement ensoleillé du mois d'octobre 1916, Bela se leva de son lit. Elle se planta devant la fenêtre, laissant les rayons chauds caresser son visage pâle et amaigri, à la grande stupeur de Lazare qui avait passé une nouvelle nuit dans un fauteuil.

— Qu'avons-nous à manger ce matin ? demanda-t-elle avec un faible sourire.

Lazare bondit sur ses deux pieds, n'en croyant pas ses oreilles.

— Tu as faim ? Tu veux vraiment manger ? Tu n'as pas de nausées ?

— Oui, répondit-elle doucement. Je suis affamée. J'ai l'impression de n'avoir rien avalé depuis des mois. Mais pourquoi me regardes-tu ainsi ? On dirait que...

— On ne dirait rien du tout, mentit Lazare, trop heureux. Je vais immédiatement te préparer un bon repas. Je ne sais pas encore avec quoi, mais ça n'a pas d'importance. Je vais me débrouiller. Viens t'asseoir. Allez, allez... Viens t'asseoir.

Bela semblait être sortie de son inexplicable mélancolie. Elle revint progressivement à son activité journalière, s'occupa à nouveau d'Isidore-Mendel et reprit un peu de poids. Plus jamais, ils n'évoquèrent l'épreuve qu'ils venaient de traverser.

L'année suivante, en février, les ouvrières de Saint-Pétersbourg, pour la plupart des femmes de soldats, cessèrent le travail en réclamant du pain. Elles peignirent des banderoles, formèrent des rangs et marchèrent d'usine en usine, bravant la neige et le vent. Pour réussir dans leur entreprise, elles durent aussi mobiliser les hommes. Pris de court, les bolcheviks, emmenés par Lénine et Staline, embrayèrent le pas sur ce mouvement de masse qui réclamait du pain, plus de liberté et la paix. Ils décrétèrent un mot d'ordre de grève générale. Les manifestants profitèrent de la confusion générale pour piller les commissariats de police et s'approprièrent des armes. Après trois jours de violences, le tsar tenta de mobiliser les troupes de la garnison de Saint-Pétersbourg. Sans succès. Les mutineries dans les rangs de l'armée se multiplièrent, entraînant l'effondrement de la capitale et la conquête du palais d'Hiver. Dos au mur, Nicolas II abdiqua le 2 mars. L'Empire des Romanov avait vécu.

Une vague d'allégresse déferla sur l'immense territoire. Certains Juifs suivirent pourtant ces événements avec un sentiment mitigé. Lénine et Staline venaient en effet de décider qu'ils devaient une fois pour toutes s'assimiler au reste de la population et ne pouvaient constituer une entité nationale séparée au sein des nouvelles Républiques soviétiques. Des critiques se firent entendre à l'encontre des sionistes. Dans la

confusion générale, des rumeurs se répandirent : le pouvoir allait limiter les droits de cette minorité religieuse, lui interdire à nouveau de se déplacer dans le pays et rétablir certaines des réglementations en vigueur avant même l'arrivée sur le trône de Nicolas II. On disait même que les bolcheviks allaient prohiber la circoncision et nationaliser les synagogues, qu'ils étaient prêts à tout pour unifier au plus vite toutes les couches de la population.

— Le diable est à nos portes, décréta Bela. Notre fin est proche.

— Le diable ? Pas du tout, ma chérie, tempéra Lazare. Tu te fais du souci pour rien. La fin des temps n'est pas pour demain, je peux te l'assurer. Mon père, qu'il repose en paix, disait que le Messie annoncerait sa venue par une série de bouleversements, de grandes catastrophes. Je ne vois rien de tel. Seulement quelques rumeurs ridicules !

Il expliqua encore que les motivations des bolcheviks reposaient sur des principes nobles comme l'égalité, la justice, une meilleure répartition des richesses et la fin de l'oppression tsariste, y compris pour les Juifs.

— Je suis prêt à leur donner une chance de démontrer leurs bonnes intentions, conclut Lazare. D'ailleurs, s'il fallait croire ces ragots, je préfère ceux qui prétendent que les bolcheviks vont émettre un oukase interdisant officiellement les pogroms !

— Tu as perdu le sens des réalités, l'interrompit brutalement Bela. Je te dis qu'ils sont l'incarnation du mal. Ils sont probablement plus sanguinaires que les soldats du tsar. Kichinev ? Mais mon pauvre Lazare, si tu savais ce qu'ils nous préparent. C'est bien pire que Kichinev. Il serait temps que tu ouvres les yeux.

— Ils sont grands ouverts, ma chérie. Mais pourquoi me parles-tu de Kichinev ?

Bela se lança dans une longue et douloureuse diatribe. La

mélancolie et le mutisme avaient laissé place à un torrent de rancœur et d'amertume dont Lazare était la cible. Tout y passa. Elle énuméra pêle-mêle une série de récriminations : son comportement irresponsable, le fait qu'il n'avait toujours pas de métier, son obstination à perdre son temps dans des cabarets mal fréquentés où l'on écoutait une musique vulgaire, son incapacité à discerner l'imminence du danger qui menaçait non seulement les Juifs en général, mais sa propre famille.

— Et ne me parle pas de ces mauvais Juifs qui tournoient comme des corbeaux autour des bolcheviks ! Tout ce qui les intéresse, c'est le pouvoir ! Ils n'en ont jamais eu. Qu'en feront-ils ? Hein ? Je te le demande ! Toi qui les connais si bien ! Tout cela va se retourner contre nous, j'en suis sûre, et tu ne t'en rends même pas compte. Nous devons partir, ajouta-t-elle gravement. Nous ne savons pas comment cette révolution va tourner. Il faut nous mettre à l'abri. Nous avons un fils maintenant. Il n'est pas question de prendre le moindre risque. Quittons Odessa. Le plus tôt sera le mieux.

— Partir ? Mais, Bela... Est-ce que tu te rends compte des conséquences d'un tel départ ?

— J'en suis parfaitement consciente. C'est le seul moyen que nous ayons d'élever notre fils. Il nous faut quitter ce chaos.

Lazare était abasourdi. Bela avait parfaitement mûri sa décision.

— Mais où penses-tu partir ?

Elle ne répondit pas. Elle en aurait été bien incapable car elle n'en avait pas la moindre idée. Or la tournure que prirent rapidement les événements la conforta dans son intuition. Une nouvelle vague de pogroms déferla sur la Russie. Des conscrits des troupes tsaristes en déroute et l'armée Rouge qui suspectait les Juifs de n'avoir pas ouvertement adhéré à la Révolution les attaquèrent brutalement. Ils furent pris en tenaille entre les

dirigeants bolcheviks et les tsaristes qui les soupçonnaient, quant à eux, de collusion avec l'ennemi révolutionnaire. Des centaines d'hommes, de femmes et d'enfants furent assassinés aux cris de Hep, Hep, Jude !

Lorsque, à la demande des Russes blancs, les troupes françaises arrivèrent à la rescousse et s'emparèrent d'Odessa, les 17 et 18 décembre 1918, avec pour ordre de combattre la Révolution, Bela trouva la réponse à ses interrogations.

— Paris, décréta-t-elle d'une voix sans appel. Nous nous installerons à Paris.

Trois mois plus tard, le 8 février 1919, Bela, Lazare et Isidore Grynberg débarquèrent gare de l'Est, leurs valises à la main.

Ils furent directement orientés vers le numéro 60 de la rue Rodier où siégeait le Comité de bienfaisance israélite de Paris chargé de l'accueil des immigrants. On les informa qu'ils ne figuraient pas parmi les plus démunis en raison du pécule que Theodore avait consenti à sa fille et à son gendre. Se voir allouer un appartement à loyer modéré était exclu. Le représentant de la Fondation Halphen, propriétaire d'un immeuble avec des logements modestes, sur la rue des Deux-Ponts, juste en face du quai des Célestins, justifia aussi ce refus par le fait qu'ils n'avaient qu'un seul enfant. On leur recommanda donc un certain Wolf Speiser, un natif d'Odessa devenu libraire dans le Marais. Grâce à lui, ils dénichèrent un appartement petit mais convenable, rue des Tournelles, au cœur de l'enclave juive qui enjambait depuis le Moyen Age la rue de Rivoli et la rue Saint-Antoine. Un quartier que traversaient une multitude de rues et ruelles entre les églises Saint-Paul et Saint-Gervais. La grande majorité de ses habitants, originaires d'Europe centrale, essayaient d'y faire fortune. Beaucoup étaient passés maîtres dans la fabrication de manteaux en fourrure et de casquettes. D'autres travaillaient dans les Grands Magasins. Ils étaient

tailleurs, coupeurs assembleurs ou modélistes. Certains, les plus nantis, avaient réussi à se mettre à leur compte. Il y avait des épiciers, des bouchers, des libraires. D'autres étaient devenus ébénistes, luthiers ou accordeurs de piano. Quelques médecins avaient ouvert leur cabinet.

Lazare n'avait pas de diplôme. Son bras infirme l'empêchait de coudre. Et son rêve de devenir trompettiste s'était évanoui sur le champ de bataille. Même les épiciers ne voulaient pas de lui. Pour soulever un simple cageot de légumes, il posait un genou à terre, se contorsionnait afin de pouvoir enserrer la caisse de ses deux mains et la soulever en la faisant peser sur son bras valide pour finalement la caler sur son épaule droite. Ce spectacle affligeant rebutait les commerçants qui craignaient d'endommager leur marchandise et de perdre leur clientèle. Les portes se fermèrent les unes après les autres. A Paris, personne ne voulait d'un employé estropié.

[1.](#) L'école primaire juive.

[2.](#) Mouvement de pensée juif du XVIII^e au XIX^e siècle favorable à l'intégration des Juifs dans les sociétés européennes.

[3.](#) Dais nuptial.

[4.](#) Qui renie sa propre tradition.

3

New York, 11 novembre 2001

Anna, mon amour... Tu as sans doute raison. Qu'est-ce que je fabrique sur Park Avenue ! Dans quel pétrin t'es-tu encore fourré, mon pauvre Jack ! Et ce foutu décalage horaire. Je le supportais mieux il y a quelques années. Même si je n'ai jamais pu fermer l'œil dans un avion. Toujours cette idée saugrenue de ne pas voir la mort frapper en cas de crash... Surtout ne jamais perdre le contrôle. Mais c'est pourtant ce qui est en train de se passer. Quelque chose dans l'enchaînement des événements de ces dernières vingt-quatre heures m'échappe.

Il est bientôt 20 heures. Si j'allais me vautrer au St Bart sur Park Avenue et observer le vieux Bucky Pizzarelli qui survole le manche de sa guitare Benedetto... Il faut plutôt que je dépose mon sac à l'hôtel. Ils m'ont réservé une chambre au Waldorf. J'avais lu trop vite leur lettre. Pas mal, finalement. Le Waldorf-Astoria. La classe. Un vieil oncle qui aime l'Art déco et qui a quelques moyens... Je vais m'y rendre à pied, ça va sans doute me faire du bien. J'en ai pour une cinquantaine de minutes. Anna, mon amour, tu rirais bien de me voir ici, parler tout seul. C'est grotesque. Tu es si loin. En tout cas, je ne t'ai pas menti. Pas cette fois. Et puis, j'ai perdu la main. Tu m'aurais probablement démasqué. C'est difficile de te flouer, ma douce

Anna. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé. Tout juste si tu m'accordes de temps en temps un semblant de crédibilité. Le plus souvent, tes grands yeux noirs s'évertuent à percer tous mes secrets. Mais qu'est-ce que tu as à fouiller mon âme ? Six ans que nous vivons ensemble, et tu creuses encore et encore. A croire que je te cache quelque obscur et terrifiant secret.

— Jack Linhardt, tu ne serais pas un tueur en série ? Ou le petit-fils de Jack l'Eventreur et d'une prostituée ? Un disciple de Charles Manson peut-être ? Ou un complice de Ted Bundy, ce taré qui tuait des collégiennes ?

Je me souviens du jour où tu m'avais lancé ces inepties à la figure. Tu disais vouloir me démasquer. Tu avais ri aux éclats, et moi, j'avais chaviré. Je t'ai tant aimée, Anna. J'ai encore envie de te serrer contre moi, sentir ton corps frémir sous mes mains, t'embrasser sans fin, caresser délicatement le creux de tes bras... Mais tu m'en empêches. Ces deux derniers mois auront été un enfer. Est-il possible que tu sois tombée amoureuse de ce type ? Qu'a-t-il de plus que moi ? Il est plus grand ? So what ! Il est plus vieux aussi ! Vingt ans de plus, merde ! Un papy ! C'est tout ce que tu t'es trouvé ? C'est pour ça que tu pleures sans arrêt ? Que tu me bombardes de reproches ? Tu me trouves égoïste, narcissique ? Que veux-tu que je te dise ? Que, sans doute, tu aurais mieux vécu avec un autre ? A quoi bon me répéter que je t'étouffe, que je te manipule, que je te fais tourner en bourrique ? Je te tue à petit feu ? Moi ? Mais comment est-ce possible... Tu es si attirante, Anna. Plus tu te cabres, plus tu me charmes. Je dois être dingue, moi aussi. Même tes injures me font rire : misogynie, phallocrate, pervers, cyclothymique, tyran...

Et pourquoi cette question que tu poses sans cesse ? Pourquoi me demandes-tu qui je suis ? Tu dis que je te fais peur. Ça me dépasse. Je suis doux comme un agneau, tu me connais

bien maintenant. Et puis tu n'as pas besoin de tout savoir, de tout comprendre. Ça t'avance à quoi ? Je n'en peux plus de tes interrogatoires méthodiques où tu ne laisses rien au hasard. Toi qui te rêvais journaliste... Tu aurais sans doute bien réussi dans le métier. J'en connais de moins habiles que toi. Il y a des moments où tu me fais plutôt penser à un inspecteur de police. Je n'aimerais pas être à la place d'un terroriste qu'on t'aurait chargée de cuisiner ! Tu es capable de passer sans transition du chaud au froid, de la rudesse à la douceur. Good cop, bad cop ! Mais toujours avec élégance et distinction. Toujours à l'image de ton environnement si chic. Tes employés ne connaissent pas leur chance... Anna, mon amour. Tu es si belle que j'en suis encore à me demander comment, du haut de tes stilettos, tu as daigné jeter ton regard cendré sur moi. Tu dois te poser la même question.

Allez, encore un petit effort. Il va bientôt pleuvoir. Plus que quelques centaines de mètres et je m'effondre dans un grand lit. Les taxis jaunes ressemblent à une monstrueuse chenille qui arpente l'avenue vers le sud de Manhattan encore dévasté.

Tiens, je ne suis pas loin du Peacock Alley. Si j'allais me boire un verre finalement... Cela me ferait du bien. Si c'est mon jour de chance, le pianiste sera bon et je n'aurai pas totalement perdu ma soirée. Il ne me manquera plus que de rencontrer une fille au bar. Juste pour te donner raison, Anna. Après tous ces efforts pour te convaincre que je n'inventais pas un prétexte pour aller batifoler à New York ! Que je devais réellement filer ! Que cela tombait très mal ! Est-ce que tu sais que j'ai dû annuler tous mes rendez-vous ? Cette interview avec Norman Granz. Cela fait des mois que je me prépare à le rencontrer. Je t'avais déjà parlé de ce producteur de jazz. Un mythe. Les attentats m'ont forcé à tout reporter une première fois. Et là, je laisse encore tomber. Dommage. Il vaut plus qu'un papier, ce type.

Des parents modestes, nés à Tiraspol, près d'Odessa, et qui émigrent à Long Beach. Une petite vie rangée. Sous ses fenêtres, des manifestations du Ku Klux Klan contre les Noirs et les Juifs. La haine du racisme qu'il en conçoit. Une attirance fugace pour le marxisme version Harold J. Laski, cet économiste incroyable de la London School of Economics. Et puis la rencontre déterminante avec le frère de Lester Young. Le virus du jazz. Tu aimes tellement ces histoires... Il va t'en raconter, ton papy ? Sait-il que Granz a produit les plus grands, d'Armstrong à Eldridge, de Tal Farlow à Duke, en passant par Hodges et Illinois Jacquet, Gene Krupa, Sonny Stitt et Bird ? Sait-il que ce type, aussi nerveux que moi, s'est accroché avec un flic qui braquait son pistolet sur lui parce qu'il forçait un chauffeur de taxi blanc à transporter un musicien noir ? J'ai des pages entières de notes sur le bonhomme. De quoi faire un livre ! J'espère qu'il ne va pas me claquer entre les doigts, celui-là. C'est un vieillard, lui aussi. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous à vouloir mourir en ce moment !

Tu vois, Anna, rien n'était prévu. Ce « parent lointain » qui surgit de nulle part, je ne le connais pas. Tu as vu la lettre de l'avocat. C'est troublant tout de même. J'ai fait ce qu'il me demandait. Je ne sais même pas pourquoi. Je sens que c'est important. Au point de passer Norman Granz à la trappe... Je ne peux pas croire que j'ai fait ça. Toi non plus, d'ailleurs. Tu m'as regardé avec ton scepticisme habituel. Ce n'est pas la première fois que je pars précipitamment. Combien de petits week-ends, de vacances, j'ai dû annuler à cause de mon job. Tu as vite pris l'habitude. Je me souviens de t'avoir prévenue qu'avec moi, ce ne serait pas de tout repos. Tout de suite après notre rencontre, je t'avais parlé de mon métier. Grand reporter. Tu sais bien ce que cela signifie. Rappelle-toi. Notre rencontre dans le New York-Paris, il y a quatre ans. Je t'avais tout dit en quelques

heures. Les guerres, les attentats, les coups d'Etat. Ça t'avait impressionnée.

Cette fois, j'admets, c'est différent. Jamais, je n'ai évoqué le souvenir d'un oncle. Pourquoi l'aurais-je fait ? Tu es ma seule famille. Je sais. Je n'ai jamais aimé parler de mes parents. Mais ils sont morts maintenant. Je peux t'en dire plus, si tu veux. Peut-être cela t'aidera-t-il à mieux me comprendre ? Ce ne sont pas de grandes révélations que j'ai à te faire. Deux petits vieux. Ils sont partis comme ils avaient vécu. Sans faire de bruit. Mon père, en premier. Enfoncé dans un fauteuil usé, seul devant sa télévision. Il avait été pris d'un malaise. Ma mère s'était absentée pour faire une course au coin de l'avenue d'Italie. A son retour, elle l'a retrouvé les yeux grands ouverts devant l'écran. Son cœur battait encore. Elle m'avait prévenu. J'avais pris un avion en catastrophe. J'étais en Allemagne, juste de l'autre côté du Rhin. Un reportage insignifiant. Un de plus. Une espèce de type bizarre et sa femme. Ils utilisaient du chanvre, non pas pour le fumer (ça devait leur arriver aussi) mais pour en faire des confitures et des ustensiles domestiques. De joyeux dingues. Une vraie perte de temps. Pendant que l'on raccordait mon père à d'énormes machines avec des tuyaux... Elles ont apparemment mal fonctionné. Il s'est éteint au bout de vingt-quatre heures, paisiblement, les yeux clos, sans avoir prononcé un seul mot. Ça lui ressemblait bien.

Ma mère ? Elle l'a rejoint trois ans plus tard. Je regrette de n'avoir pas pu te la présenter. Nous nous étions rencontrés peu avant. Je lui avais un peu parlé de toi. Elle avait semblé heureuse.

— Anna... C'est très joli, Anna. Est-elle russe ? m'avait-elle demandé.

A quoi pensait-elle, en me posant une telle question ? A l'héroïne de Tolstoï ? Peut-être. Je n'en sais rien.

— Non, avais-je répondu, quelle idée saugrenue. Russe ? Mais pourquoi russe ? C'est une Parisienne, voyons.

— Ah..., avait-elle dit avec une moue de déception.

Lorsqu'elle est morte, j'étais au Chili. Deux semaines après le passage à l'an 2000. Ricardo Lagos avait remporté les élections face au candidat pro-Pinochet. Le premier socialiste à devenir président depuis Allende. Le même jour, le 16 janvier, elle est partie. Elle aussi à la Pitié. Elle avait senti la mort s'impatience. Elle avait elle-même appelé l'ambulance. Ma mère, toujours si organisée, si prévoyante. Quelques heures après son admission aux Urgences, elle ne respirait déjà plus. Toujours ce souci de ne pas déranger, de ne jamais être un fardeau. Elle n'avait même pas eu le temps de perdre la raison. Sa pire angoisse. Tout juste si elle avait pu communiquer mes coordonnées téléphoniques à une infirmière pour qu'on me prévienne. J'avais sauté dans le premier avion. Trop tard. Elle, contrairement à mon père, m'aurait sans doute dit quelques mots.

Tu vois, Anna, je n'ai personne d'autre. Pas de famille, pas de proches. Lorsque je te dis personne, c'est personne. Je te jure que j'ignore d'où sort ce vieil oncle. C'est la vérité. Alors pourquoi ce regard si noir, Anna ? Pourquoi ne me crois-tu pas ? Je suis de bonne foi. Oublie, je t'en supplie, ces quelques escapades sans intérêt. J'essayais bêtement de me rassurer. Je voulais vérifier que mon charme opérait toujours. Je sais, j'ai menti. C'est impardonnable. Une note froissée d'un hôtel près de Paris, un Kleenex à petites fleurs parfumé au fond d'une poche de pantalon et une boîte entamée de cigarillos. Je sais, je me suis toujours moqué des hommes qui en fumaient. Encore un truc macho. Mais cela ne fait pas de moi un menteur. Juste un imbécile. Je t'ai même montré la lettre à en-tête de Goldman and Associates, Ltd., ce gros cabinet d'avocats new-yorkais. Ça

ne s'invente pas. L'enveloppe était à mon nom, mon adresse parisienne soigneusement écrite en lettres capitales, à l'anglo-saxonne, avec ce drôle de 7 qui ressemble plutôt à une grande virgule. Et je t'ai laissée lire le document. Tu avais la bouche sévère, tes jolis sourcils rehaussés, parfaitement symétriques. Tu as été troublée par ce que tu découvrais. Autant que moi ! Mais tu n'es pas du genre à perdre la face. Alors, il a fallu que tu sois cinglante, glaciale, comme tu sais si bien l'être.

— Toi et ton imagination ! Tu as bien failli me prendre de court ! Ça suffit maintenant ! Qu'est-ce que c'est que cette farce ! Un oncle ? Quel oncle ? Tu as un oncle maintenant ?

— Oui. Il vit du côté de Brooklyn. Je ne connais pas très bien ce coin. Brighton Beach. Enfin, par là. C'est ce que dit la lettre. Il est à l'article de la mort et souhaite me rencontrer. Très vite. Regarde, enfin ! Je ne te raconte pas n'importe quoi ! J'ai des instructions à suivre. Une vraie feuille de route. Avec une liste de documents à fournir pour certifier mon identité, d'éventuelles photos de famille.

— Tu te moques de moi. Je savais que Jack Linhardt était connu pour son imagination débordante. Mais, là, je dois reconnaître... Tu m'épates.

— Anna, j'ai besoin de ton aide. Je suis sérieux. Tu sais comme je suis désordonné. Il faut que tu m'aides à retrouver les quelques malheureuses photos qu'il me reste de mes parents.

— Oh ! Les photos ? Bien sûr, les photos. Je suis absolument désolée, mon chéri. Je n'en ai pas la moindre idée... C'est vraiment très fâcheux !

— Très bien. Tant pis. Sans importance. Je vais me débrouiller. L'avocat a l'air de dire que ce ne sera pas un obstacle. Il paraît n'avoir aucun doute sur ma filiation avec son client. Il a dû faire son enquête et ne me laisse pas d'autre option que de venir sur-le-champ.

Bien sûr, nous n'avons pas dérogé à nos bonnes habitudes. Cette énième dispute, il a aussi fallu la conclure. Il faut toujours conclure une dispute. Comme s'il était impensable de ne pas profiter de l'occasion pour tout déballer, ressortir des dossiers poussiéreux, ceux liés à une vie antérieure qu'on aimerait avoir gommés, assener les coups les plus vils, les plus douloureux, ceux qui laissent à vif d'anciennes cicatrices qu'on espérait refermées. Un de ces coups bas dont tu as le secret.

— Moi qui ai toujours rêvé de faire ma vie avec un homme grand, svelte, blond, élancé. Au lieu de ça, je perds mon temps avec un voyou, un menteur, qui plus est grassouillet et court sur pattes !

Là, j'ai encaissé. J'ai toujours vécu péniblement ma petite taille et mes kilos superflus. Tu le savais. Alors tu fais allusion à ce journaliste ? Ce vieux beau ! Et comme si ce n'était pas suffisant, ton entreprise de démolition a pris une tournure inattendue. Tu as décidé d'innover.

— C'est ta barbe qui t'a sauvé, mon pauvre chéri. Sans elle, je ne t'aurais certainement jamais regardé !

— Ma barbe ? Qu'est-ce que ma barbe vient faire dans cette discussion ? C'est absurde... Quant au reste, je l'ai compris depuis longtemps, mon amour, je sais bien que tu regrettes le temps béni où de grands blonds aux yeux bleus s'apprêtaient à régner pendant mille ans sur le monde... Dire qu'ils ressemblaient tous à ton fantasme, ces Boches. Tu ne vis pas dans ton époque. Que puis-je y faire ?

Je plaisantais, Anna, voyons. Tu n'as pas apprécié ? Pour tout dire, je ne suis pas convaincu d'avoir été drôle. J'aurais préféré t'arracher un vrai sourire, faire en sorte que tu t'approches encore une fois de moi, que tu me prennes le visage dans tes mains si sensuelles, que tu me caresses tendrement la barbe justement, et que tu m'embrasses avec fougue ! Tu n'as

pas pu les oublier ces baisers. C'est impossible. Mes mots, ma douceur, notre émoi lorsque nous nous retrouvions après quelques journées interminables sans se voir, se toucher, s'embrasser goulûment. Tu vivais encore avec ce type. Je ne veux pas me rappeler son nom. Tu disais que tu souffrais, qu'il était trop dur, trop ambitieux, égoïste, brutal parfois. Il te prenait à sa guise, sans prêter attention à tes désirs, à tes blessures. Je n'étais pas célibataire non plus. Nos couples respectifs s'étiolaient. Nos rendez-vous étaient furtifs, passionnés. Nous étions avides l'un de l'autre. Nous nous retrouvions avec fièvre, échangeions à peine quelques mots et nous précipitions sur un lit d'hôtel. Nous étions invincibles. L'amour-armure. Nous nous aimions d'une tendresse animale, cachés derrière des rideaux d'un goût douteux, à l'abri de la lumière et de ce monde que tu trouvais si hostile. Une année tout entière s'était écoulée ainsi, un bonheur au goût d'absolu, l'extase à chacune de nos rencontres brûlantes. Vivre éloignés l'un de l'autre était devenu inconcevable, quitter nos conjoints respectifs, une évidence qui allait se concrétiser rapidement, presque une formalité. Peu nous importait les dommages collatéraux. Nous étions aveugles, c'est-à-dire faits l'un pour l'autre.

Six ans se sont écoulés depuis. Et nous avons tous deux recouvré la vue.

4

Paris, décembre 1919

Aucune note ne sortit du pavillon de la trompette. Tout juste un chuintement à peine audible. L'homme qui la tenait dans ses mains crasseuses était complètement soûl. A peine s'il tenait sur ses jambes. Il devait être frigorifié. Une bouteille de vodka vide était couchée à ses pieds.

— Ce n'est pas comme ça que tu vas y arriver, mon pauvre, dit Lazare en s'approchant.

L'autre émit un grognement étrange sans pour autant extraire l'embout vissé à ses lèvres. Il avait visiblement l'intention de récidiver en soufflant à nouveau. Un sifflement strident s'échappa cette fois de l'instrument. Lazare grimaça.

— Il va me rendre sourd, celui-là...

Il leva la tête afin de s'assurer qu'il était bien au numéro 60 de la rue Rodier. C'était là. Ce type n'inspirait que de la pitié. Il aurait mieux fait de sonner à la porte. Une plaque indiquait qu'il s'agissait du « Comité de bienfaisance israélite de Paris ».

— Allez, mon vieux... Je pense qu'ils ne sont pas très regardants ici. Ils vont bien nous trouver quelque chose. Toi, tu dois manger et te réchauffer. Une bonne toilette ne te ferait pas de mal non plus. Et moi, je cherche quelqu'un d'assez charitable pour employer un infirme.

L'homme le regarda avec des yeux vitreux et se décida à éloigner sa trompette de la bouche.

— On se connaît ? questionna-t-il avec un fort accent russe.

Il approcha de Lazare son visage rougi par l'alcool.

— Je ne crois pas, répondit Lazare en se bouchant les narines.

— Mais tu es russe, toi aussi.

— Oui, dit Lazare qui tentait vainement de détourner son nez de l'haleine pestilentielle.

— Alors, on se connaît, insista le poivrot.

— Je vis à Paris depuis trois mois et je ne connais personne encore dans cette ville. La seule chose qui me préoccupe, c'est de trouver un travail. Sans cette saloperie de blessure, ça serait déjà...

— Quelle blessure ? l'interrompit l'homme.

— Mon bras, dit Lazare. Es-tu donc aveugle ?

— J'en étais sûr ! dit l'autre en se tapant sur la cuisse.

Lazare fit un pas en avant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'emporta-t-il.

— Je suis peut-être plein de vodka, mais c'est toi qui as la vue basse...

Il se mit soudain au garde-à-vous, redressant péniblement la tête, le regard tout aussi glauque mais tourné vers le lointain. Il chancelait légèrement, d'avant en arrière.

— Huitième corps d'armée... Quatrième division d'infanterie... Sous les ordres du général Anton Ivanovitch Denikine ! La rivière San... L'assaut contre les Autrichiens ! Alors, ta mémoire... Elle est infirme, elle aussi ?

Lazare se mit à bégayer.

— Je... Je...

— Mais c'est toi qui es soûl, mon pauvre ami ! Je... Je... Je..., s'amusa le type en l'imitant. Le clairon ! C'est mon cheval

qui t'est tombé dessus ! On s'est pris un obus et il a eu peur...
Tu te souviens maintenant ?

— Oui, dit Lazare, complètement abasourdi. Mais... Mais...

— Non, mais voilà que ça le reprend à présent... Mais quoi ?
Tu veux savoir ce que je fais ici ? Je vais te le dire. Je suis musicien, camarade. Mais j'ai un peu de mal à souffler dans cette trompette. Mes poumons ne sont plus ce qu'ils étaient. Après la guerre, je n'avais plus rien, ni femme, ni enfants, ni parents. J'ai décidé de tenter ma chance à Paris. Cela fait deux ans que je suis là. Et toi ?

— Je te l'ai dit. Je viens d'arriver. Je cherche du travail. Mais c'est difficile. Ce bras... Moi aussi, je voulais être trompette...

— Moi, mes poumons sont probablement percés, je te l'ai dit. A cause de la guerre sans doute. Et puis t'as vu mes dents. Sur moi aussi cette chute a laissé des traces.

Lazare regarda la bouche dévastée. On aurait dit un champ de bataille. Pas une dent n'était entière.

— Je suis infirme, en quelque sorte, renchérit-il en affichant son sourire ravagé. Mais si tu veux, je te donne de bonnes adresses ici, au cas où tu voudrais écouter du bon djhazz !

— Ça m'intéresse, dit Lazare.

Le type fit un geste de la main.

— Tu n'as qu'à marcher dans cette direction. C'est facile. Tu ne peux pas te tromper. C'est tout droit. Tu trouveras tous les cabarets que tu veux.

Il baissa sa voix d'un ton. Sa respiration était rapide. Il avait vraiment les poumons en mauvais état.

— Tu n'aurais pas quelques pièces ? Il faudrait que j'achète une bonne bouteille.

Lazare lui donna ce qu'il avait au fond de la poche et lui recommanda tout de même de s'adresser au Comité.

— Pas question ! C'est pour les Juifs, ça. Je ne rentre pas là-

dedans. Plutôt crever ! Je me suis arrêté ici en pensant qu'il y en aurait bien un qui me donnerait de l'argent. Ils sont tous riches, ceux-là. Au fait, ta tête me disait bien quelque chose, mais ton nom par contre...

— C'est sans importance, esquiva Lazare.

Il le remercia pour les cabarets et s'en alla sans se retourner. Il en avait pour quelques minutes de marche, il suffisait de suivre la rue Condorcet jusqu'au croisement avec la rue des Martyrs et il y serait.

En approchant, il découvrit une terrible pauvreté. Elle était visible à tous les coins de rue. Des enfants en haillons essayaient de se réchauffer près d'un feu de bois. Un terrain vague accueillait des cabanes en bois où vivaient des familles entières, à en juger par les misérables lessives pendues à des ficelles. Lazare écuma jusqu'à l'étourdissement tout le quartier où il croisa également des bourgeois aux guêtres lustrées qui garaient leurs berlines tout aussi reluisantes contre les trottoirs où se recroquevillaient des mendiants. Il y avait en outre des peintres, leurs chevalets sous le bras, qui cherchaient le bon emplacement, la bonne lumière, avec l'air de ne voir personne.

Le coin grouillait aussi de prostituées. Plusieurs se moquèrent du bras replié de Lazare.

— Alors, mon pti't gars, pour quelques pièces je te le déplie ton membre, lui jeta l'une d'elles en éclatant de rire.

Pas convaincu d'avoir bien compris ces railleries lancées avec un accent étrange, un peu comme si cette femme lui avait parlé en mâchant un bout de bois, il accéléra le pas vers la rue Fontaine, coupa par Fromentin pour déboucher sur la rue de Clichy, puis le Moulin-Rouge et la place Blanche. Là, il eut la surprise de voir des musiciens noirs qui jouaient en plein air. Il y avait une trompette, un trombone, un banjo pour la rythmique et une contrebasse. Des couples dansaient avec frénésie. De toute

sa vie, Lazare n'avait vu une telle concentration d'hommes et de femmes noirs. Certaines montraient ostensiblement leurs jambes jusqu'à des hauteurs vertigineuses en se déhanchant. Il eut toutes les peines du monde à se détacher de ce spectacle car la petite formation semblait partie pour jouer jusqu'à la nuit tombée. Lorsque le trompettiste se mit à fendre la foule des passants pour récolter des pièces, Lazare lui demanda d'où il venait.

— New York, my man !

— New York, répéta Lazare avec une étincelle dans les yeux.

Le type lui raconta sans détour qu'il avait débarqué deux semaines plus tôt avec ses amis, gare Saint-Lazare, qu'il était communiste et économisait tout ce qu'il pouvait pour partir à Odessa jouer de la trompette.

— On y a va tous, lui précisa-t-il. Odessa's the place to be, man !

Des Noirs qui allaient jouer du jazz à Odessa... Si Bela entendait ça, pensa Lazare en redescendant la rue Blanche jusqu'à la place de la Trinité. Il prit les rues Mansart et Chaptal, revint ensuite vers la place Clichy et la rue d'Amsterdam. Il dut refaire ce parcours à trois reprises, poussant chaque fois jusqu'à la rue de Clignancourt à l'est, l'avenue Junot à l'ouest, la rue des Abbesses au sud et Caulaincourt plus au nord, autant d'artères qui semblaient clairement former le périmètre du saint des saints du jazz parisien. Il faisait encore jour, mais les enseignes des cabarets étaient déjà allumées. Il vit celles du Casino de Paris, le Chat Noir, le restaurant la Mère Catherine où chantait, en échange d'un bout de pain noir, une fillette en guenilles. Il se demanda si le trémolo émouvant de sa voix était dû à son talent ou au froid. Il passa devant le Moulin de la Galette puis Les Folies-Bergère. Partout, des affiches colorées rappelaient les derniers passages d'artistes dans la capitale. Sur une palissade en

bois, il reconnut Will Marion Cook et son Southern Syncopated Orchestra. Cook. Déjà à Odessa, il avait entendu parler de ce violoniste noir, élève d'Antonín Dvořák à New York, à qui on avait interdit de jouer en solo en raison de la couleur de sa peau. De colère, il en avait brisé son violon et se consacrait depuis au music-hall, mettant sur pied une troupe de musiciens noirs qui allait déclencher la première déferlante du jazz sur l'Europe et sur Paris en particulier. A en croire l'affiche, la formation avait bouclé à l'Olympia une tournée européenne qui l'avait menée au Palace Theater de Londres et au Schumann Circus de Berlin. Un jeune clarinettiste, Sydney Bechet, et un batteur, Benny Peyton, avaient été la sensation de ces représentations.

« C'est la dernière fois que je manque un tel spectacle », se promit Lazare.

Le soleil d'hiver se couchait. Les rues se remplissaient. Les cabarets allaient bientôt ouvrir leurs portes. Lazare eut un instant d'hésitation. Non, il ne pouvait se permettre de passer une partie de la nuit ici. Bela l'attendait avec Isidore. Il reprit le chemin de la maison. S'il avait prédit l'accueil que lui réservait son épouse, il aurait sans doute moins hâté son pas.

— Prends-tu donc ta femme pour une idiote ? l'invectiva Bela, ulcérée, lorsqu'il finit de lui décrire ses pérégrinations dans le nord de Paris. Ne m'avais-tu pas promis à Odessa de ne jamais retourner dans ces lieux de perdition ? Tout ce temps déjà gâché ne t'a donc pas suffi ?

Furieuse, elle lui rappela qu'il avait prévu de se rendre au Comité de bienfaisance.

— Tu n'y es même pas rentré ? Que vas-tu m'annoncer maintenant ? Que tu veux te faire embaucher dans un cabaret ? De djhazz ? C'est ça ? Mais comme quoi ? Percussionniste, peut-être ? lui assena-t-elle méchamment.

Elle n'avait pas tout à fait tort. Il ne pouvait ni taper sur une

batterie ni jouer de la trompette, mais il était déterminé à trouver du travail à Montmartre. Il y avait sûrement un club qui serait prêt à le prendre. Il avait l'intuition que la proximité des musiciens allait lui porter chance. Et puis, le besoin d'argent était pressant. La somme offerte par Theodore avant leur départ allait être engloutie en quelques mois s'il ne trouvait pas un emploi solide.

Il décida donc de faire la sourde oreille aux remontrances de sa femme et se présenta dès le lendemain à l'entrée d'un des cabarets du quartier, l'Apollo. L'établissement avait besoin d'un plongeur.

— Ton bras, ça va aller ? lui demanda d'entrée le patron. Il ne va pas t'empêcher de faire la vaisselle ?

— Non. Et l'autre est très fort, l'avait assuré Lazare.

— D'accord... Mais je te préviens, chaque assiette ou chaque verre que tu casseras sera pris sur ton salaire.

— Il n'y aura pas de casse, promit Lazare.

Il se mit au travail le jour même. La pile d'assiettes s'était accumulée toute la nuit. Elle était si haute qu'elle touchait presque le plafond des cuisines.

— Il faut que tout soit propre avant la fin de l'après-midi, pour l'ouverture, l'avertit son chef. Allez, allez... Pas de temps à perdre. Il y en a encore quatre autres aussi hautes !

Lazare ne vit pas le temps passer. De son évier, ses mains immergées dans l'eau froide, il s'amusa toute la journée à identifier les musiciens qui répétaient à tour de rôle sur la scène.

Quelques semaines et plusieurs milliers d'assiettes plus tard, les mains rougies et gonflées, les reins endoloris par l'inconfortable posture qu'il devait maintenir jusque très tard le soir, il fit la connaissance d'Eugene James Bullard.

Bullard était un Noir américain, très élégant, la tête couverte par une casquette en tweed au large bord assortie à sa veste.

Lazare le vit pour la première fois alors qu'il était escorté par deux splendides créatures, vêtues des mêmes robes de danseuses qui, adolescent à Odessa, le faisaient rêver. Devant son expression hébétée, le béret de travers, le pantalon trop court et le bras à demi plié, Bullard fut pris d'un incontrôlable fou rire.

— D'où est-ce que tu sors, toi ? lui demanda-t-il de sa voix profonde. On dirait que tu viens d'assister à un défilé de fantômes.

Lazare sourit. Le gars devait avoir raison, il avait probablement l'air ridicule. Mais le tableau de ces deux femmes blanches au bras de ce Noir au lourd accent américain avait quelque chose de surréaliste.

— Je m'excuse, bafouilla-t-il.

— Ne t'inquiète pas. Moi aussi, je suis un étranger ici. My God... Cet accent ! Tu es russe, c'est ça ?

— Oui. Tiraspol, près d'Odessa. Je viens de là-bas.

— Bienvenue à Montmartre, mon gars. Moi, je suis américain. Columbus, dans l'Etat de Géorgie.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Tu as une sacré poigne, toi alors ! Heureusement que tu n'as qu'un seul bras valide ! plaisanta-t-il.

Il renvoya les deux femmes chez elles, non sans les avoir chacune gratifiées d'un baiser sonore sur leurs lèvres peintes et d'une claque sur leur postérieur.

La nuit promettait d'être longue. Tels des vieux amis qui se retrouvent après s'être perdus de vue, les deux hommes passèrent les heures qui suivirent à bavarder. Ces deux-là se reconnaissaient. S'étaient-ils rencontrés dans une vie antérieure ? Pourquoi pas. Ils en avaient en tout cas la forte impression. Tout les séparait. A l'exception d'une seule chose : ils étaient tous les deux des déracinés.

A la terrasse d'un café, place Pigalle, Bullard raconta le premier. Fils d'esclaves, il avait connu la souffrance, la misère, le fouet dans les plantations de coton.

— Lorsque mon père a failli mourir lynché, il m'a dit : Sonny boy... you have to leave. Quitte ce pays. Va en Europe. Là-bas, on ne te jugera pas pour la couleur de ta peau mais pour ce que tu es. Je l'ai écouté.

Lazare, fasciné, avait l'impression d'entendre son père lui recommander de se méfier des Cosaques.

Bullard s'était retrouvé à douze ans en partance pour l'Ecosse à bord d'un bateau à vapeur allemand. Il avait échoué à Londres où il était devenu boxeur.

— Il fallait bien vivre. J'étais un costaud. Les coups de lanières, ça te forme un bonhomme. Je n'avais pas peur d'avoir mal.

Il se mit à gagner beaucoup de matchs. On le réclamait un peu partout, y compris à Paris. Il y débarqua pour un match en 1913 à l'Elysée-Montmartre, le remporta et ne quitta plus le quartier. Sauf pour aller se battre encore une fois, mais cette fois loin des rings de boxe : contre les Allemands. Lorsque la guerre éclata, il s'engagea avec enthousiasme dans la 1^{re} brigade marocaine qui faisait partie de la Légion étrangère, également composée de zouaves et de tirailleurs sous le commandement d'Hubert Lyautey, et échoua directement dans la zone des combats.

— Nous étions dans la Somme, sur le front de Picardie, puis en Champagne, et à Verdun avec les Hironnelles de la Mort. Le 170^e régiment d'infanterie. Je m'en suis tiré avec une grave blessure à la cuisse et je suis bancal maintenant, comme toi, mon vieux ! Fini, la boxe ! Mais j'ai été décoré de la croix de guerre et j'ai rencontré des gens extraordinaires. Moïse Kisling, un peintre juif ! Et Blaise Cendrars aussi. Que du beau monde !

Bullard était une tête brûlée. Rien ne l'arrêtait.

— Je boitais, je ne pouvais plus tenir une arme, mais j'avais encore envie de me battre. A force de chercher une solution, j'ai finalement trouvé.

Il devint pilote de chasse dans l'armée de l'air française.

— J'ai abattu deux avions allemands. On pilotait des cages à poules, faites de papier, de colle et de câbles. Je ne sais pas comment ces trucs pouvaient voler. On se rapprochait tellement qu'on voyait qui tenait le manche à balai. Je peux te dire... Jamais ces Allemands ne s'étaient fait mitrailler par un pilote noir ! Et je m'en sortais plutôt pas mal pour un fils d'esclave ! J'avais inscrit sur mon SPAD S.VII All Blood Runs Red. Tu as compris ? Le sang qui coule est toujours rouge !

Il n'était retourné qu'une seule fois aux Etats-Unis, à New York, lorsque le Lafayette Flying Corps s'était mis à recruter des pilotes à partir d'août 1917.

— Ça n'a pas vraiment marché, plaisanta-t-il. Ils m'ont dit qu'un pilote noir, ça n'existait pas. Que le temps où un Noir tirerait sur des Blancs, même des Allemands, n'arriverait jamais ! Et que je n'avais qu'à retourner dans ma case ! Je ne sais pas si je remettrai un jour les pieds en Amérique. Je n'ai pas l'impression qu'on veut de moi, là-bas. On verra. Life is full of surprises, my friend !

La guerre terminée, Bullard était revenu s'installer à Paris. Pour gagner sa vie, il s'était reconverti en batteur de jazz, imitant le style « slam-bang » et la technique très populaire de Louis Mitchell. Il commença à jouer Chez Florence qui fut plus tard vendu à l'Italien Joe Zelli. Il se produisait depuis dans plusieurs cabarets de Montmartre, notamment Le Grand Duc, au 52, rue Jean-Baptiste-Pigalle.

Les deux hommes ne se contentèrent pas de parler. Bullard, ému aux larmes par le récit que Lazare lui fit à son tour de sa vie,

lui proposa immédiatement du travail.

— Et toi, mon vieux, de quel instrument peux-tu jouer ? lui demanda-t-il.

— Je joue dans ma tête, lui répondit Lazare en montrant son bras replié.

— OK. Mais si tu es capable de jouer dans ta tête, c'est que tu as de bonnes oreilles. Ils ont aussi besoin d'un portier blanc à l'Apollo. Ils auraient pu te le proposer. Je vais leur parler. Ça te permettra de gagner ta vie plus correctement, toucher quelques pourboires en plus et écouter mes musiciens en même temps. Alright ?

— Pourquoi un Blanc ? s'étonna Lazare.

— Pour calmer certains de mes compatriotes qui pensent qu'on n'emploie que des Noirs ici !

Il lui expliqua qu'après la guerre l'arrivée en masse de musiciens noirs à Montmartre avait attisé outre-Atlantique la colère d'Américains blancs. Le Ku Klux Klan avait dépêché une dizaine de ses membres à Paris. Ils avaient élu domicile dans un hôtel glauque de la rue d'Amsterdam, surtout fréquenté par des prostituées. Le soir, ils sillonnaient le quartier, collaient des affichettes au message explicitement raciste et tentaient d'intimider les Parisiens qui se pressaient à l'entrée des cabarets pour les dissuader d'y pénétrer. La police était déjà intervenue alors qu'ils tabassaient un homme noir accompagné d'une jeune femme blanche.

Lazare accepta sans hésiter la proposition de Bullard.

— Very well. Tu peux tout de suite passer chez mon tailleur. Voici son adresse. Il ajustera à ta taille une livrée et une casquette. Tu commences demain. Je pense que nous allons bien nous entendre, toi et moi, et j'ai l'impression que nous allons faire de grandes choses ensemble. J'ai ma petite idée... Mais il est encore un peu tôt. Je ne t'ai même pas demandé ton

nom.

— Lazare. Lazare Grynberg.

Eugene Jacques Bullard lui décocha un large sourire.

— Le sang qui coule est toujours rouge... Tout le monde m'appelle Bullard. Sans exception. Welcome aboard, my friend !

L'année 1919 s'achevait. Cela faisait à peine quelques semaines qu'il était arrivé et la vie lui souriait. Il allait pouvoir annoncer à Bela qu'il avait trouvé un travail sérieux.

— Sérieux ? C'est un métier sérieux, ça ? Portier ?

— C'est très respectable. J'en ai fini avec la plonge dans les cuisines. Je porterai une livrée noire avec une belle casquette. Et je vais gagner trois fois plus d'argent, sans compter les pourboires. Isidore vient d'avoir trois ans et nous sommes en sécurité. A l'abri des soucis. Cet homme est honnête. Il veut que je le suive chaque fois qu'il joue dans un cabaret différent.

— Que tu le suives ? Comme un petit chien ? Dans des cabarets ? Tu vas passer ta vie dans des cabarets ? Mon pauvre père avait donc raison. Tu n'es qu'un bon à rien, Lazare ! Un bon à rien ! Et qui est cet homme qui veut t'entraîner avec lui dans ces lieux de perdition ?

— Il s'appelle Eugene Bullard. C'est un ancien pilote. Un héros de la guerre. Il a de grands projets. Il pense faire de moi son bras droit...

— Eugène qui ? Bras droit ? C'est un travail, ça ? Une chance pour ce Poullarde que tu ne sois pas son bras gauche !

— Bullard, répéta Lazare.

— Peu importe son nom, Lazare. Que vas-tu faire exactement pour ce Bullard ?

— Tu verras bien. Et tu ne le regretteras pas. Nous allons avoir plus d'argent maintenant. Bientôt je t'achèterai un piano.

Tu sais ce que cela signifie ? Que tu vas pouvoir ressortir tes partitions ! J'avais promis à ton père de t'en offrir un nouveau pour remplacer le tien qui est resté à Odessa. Bela, ma chérie... Tout va bien se passer à partir de maintenant. Très bien même.

Une semaine plus tard, à la stupéfaction de Bela, un piano lui fut livré. Une nouvelle sérénité s'installa au sein du foyer. Et si elle avait eu tort... Si elle avait été trop dure. Lazare n'avait peut-être pas la carrière qu'elle avait escomptée pour lui, mais il prenait soin d'elle et d'Isidore. Ce piano en était bien la preuve. D'ailleurs, elle savait déjà ce qu'elle allait en faire. Elle était trop vieille pour réaliser son rêve d'enfance. En voyant son petit poser ses doigts minuscules sur le clavier, elle comprit que l'instrument lui était destiné. Il ne restait qu'à lui trouver un bon professeur.

Lazare ne s'en tint pas au piano. Il fit aussi l'acquisition d'un Gramophone Victor et de cinq cires toutes pressées en Amérique. L'objet fut installé dans le salon mais ne servit qu'à prendre la poussière. L'intraitable Bela interdisait à son époux d'écouter les enregistrements qu'il s'était offerts.

— Je refuse que tu contamines les oreilles d'Isidore. Il est exclu que cette musique rentre chez moi, lui signifia-t-elle.

Il la supplia de ne pas jeter les disques qui avaient coûté une fortune et promit à son épouse de ne pas les écouter. Avec le temps, dans une vaine tentative de l'amadouer, il prit l'habitude de déposer des liasses de billets sur la table du salon en lui demandant ce qui lui ferait plaisir. Elle ne répondait pas et ne posait pas de questions non plus. Elle avait compris que Bullard était le bienfaiteur de son mari, qu'il était d'une grande générosité et ne supportait pas de voir souffrir quelqu'un dans l'adversité.

Au contact de Bullard, Lazare vit Montmartre grandir et ses hot spots se multiplier : le Zelli's, le premier à rester ouvert toute

la nuit, le Bricktop qu'allait ouvrir l'extravagante chanteuse à la chevelure rousse Ada Bricktop Smith, le Casino de Paris de Louis Mitchell, tous ressemblaient à s'y méprendre aux boîtes de jazz new-yorkaises. Un promeneur, même doué d'une imagination limitée, se serait cru à Harlem en fredonnant juste Ain't We Got Fun, le premier standard enregistré à Paris en 1922, ou encore l'endiablé I'm Just Wild About Harry, qui triomphait au même moment à Broadway. Au petit matin, le même promeneur aurait pu croiser au détour de la rue de Clichy Jean Cocteau ou Ernest Hemingway attrapant un taxi pour rentrer chez eux. On déversait tant de champagne à Montmartre, disait-on, qu'il en coulait jusque dans les caniveaux. Lazare en avait le vertige. Le quartier était une ruche en perpétuelle activité. En comparaison, Odessa lui faisait plutôt penser à un village de provinciaux attardés.

Les deux hommes se faisaient confiance et devinrent inséparables. Au fil des mois, Bullard confia de nouvelles responsabilités à Lazare qui se mit à veiller à sa sécurité au cas où le Klan aurait la mauvaise idée de pointer à nouveau ses cagoules. Il écuma les rings de boxe pour recruter quelques costauds. La police parisienne avait une fâcheuse tendance à prendre à la légère la menace que représentaient ces Américains qui débarquaient dans la capitale pour terroriser leurs compatriotes noirs. Les policiers arrivaient trop tard, ou trop peu nombreux, ou pas du tout, lorsqu'un incident se produisait. Le phénomène les dépassait. Plusieurs fois, Lazare avait lui-même mis au tapis des nervis qui cherchaient à en découdre avec son patron. Son bras valide était redoutable.

Au début de l'automne 1924, Bullard annonça à Lazare son intention d'assurer la gestion du cabaret Le Grand Duc avec l'ambition d'en faire le club le plus populaire de Paris. Et surtout d'y associer pleinement celui qu'il considérait désormais

comme son homme de confiance et son ami.

— Les musiciens doivent venir chez nous et jouer aussi longtemps qu'ils le désirent, sans jamais regarder leur montre, expliqua Bullard.

— Je suis d'accord, dit Lazare. On pourrait leur proposer de finir la nuit au Duc même s'ils jouent ailleurs avant.

— Ou s'ils sont entre deux sets, renchérit Bullard. Ce cabaret doit être un carrefour pour tous les musiciens noirs de passage à Paris. Quant à toi, Lazare, je te désigne officiellement comme mon principal collaborateur. Tu veilleras à la sécurité du club, des clients, des artistes, mais aussi à la recette et au personnel !

Dès le début de l'année 1925, le succès fut au rendez-vous. Les jolies serveuses passaient entre la douzaine de tables et encourageaient les clients à boire et manger. La piste de danse ne désemplissait pas. Il y avait même quelques gigolos empressés d'offrir leurs charmes à des femmes en mal de cavaliers pour la soirée. L'arrivée avec fracas sur la scène du club de Florence Embry Jones, considérée comme la meilleure entertainer noire sur la place de Paris et dont devait plus tard s'inspirer Joséphine Baker, fit littéralement exploser la fréquentation du lieu. Puis ce fut au tour d'Ada Bricktop Smith de prendre la relève après avoir enflammé de ses cheveux rouges et sa luisante peau noire le théâtre Pékin de Chicago puis le Barron's Exclusive Club, à l'angle de la 7^e Avenue et de la 134^e Rue, et le Cotton Club, à Harlem. Le Grand Duc devint le lieu de rencontres des célébrités de l'époque : Charlie Chaplin en pleine gloire, le prince de Galles, Gloria Swanson, et F. Scott Fitzgerald qui venait de faire lire son dernier manuscrit, *The Great Gatsby*, à Ernest Hemingway. Le jeune journaliste déserta même La Closerie des Lilas et Montparnasse, avec Picasso, Kiki et Man Ray, pour devenir des habitués du Joint de Bullard. Mistinguett y fit également plusieurs apparitions, ainsi que

Maurice Chevalier et des dizaines de musiciens noirs qui avaient choisi de rester à Paris après la Grande Guerre pour échapper au racisme dans leur pays. Une fois démobilisés, tous ces anciens soldats avaient pris leurs distances avec les lois ségrégationnistes en vigueur à New York, Boston et Chicago, pour jouer tranquillement de leur instrument à Paris, s'y afficher à la même table que des Blancs, et même boire un verre de vin sans se soucier des limites imposées outre-Atlantique par la Prohibition. Pour ces artistes, Montmartre était devenu synonyme de liberté et de tolérance. C'est aussi à cette époque que Joséphine Baker mit le feu au Tout-Paris avec sa Revue nègre. Sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées, elle suscita un enthousiasme sans précédent en dévoilant ses seins et en remuant ses hanches à peine dissimulées derrière une ceinture de bananes scandaleusement suggestives. Tout cela en mimant un accouplement d'un érotisme brûlant avec un acteur géant ! Une chance que la vertueuse Ligue américaine de la morale n'ait pas d'équivalent en France ! Un gitan magnifique, Django Reinhardt, commençait à lorgner au-delà de « la Zone » où il avait parqué sa caravane et faire parler de lui à Pigalle avec son banjo en livrant de premières improvisations époustouflantes. Il s'inspirait d'airs de Billy Arnold et d'autres entendus sur les premiers enregistrements de jazz noir américain qu'il avait assimilés à une vitesse inouïe. Quelques années plus tard, avec sa guitare, son génie s'exprimerait pleinement à travers des centaines de standards au swing débridé. Sidney Bechet, s'il n'avait pas été embarqué au commissariat du coin après une rixe, déchaînait le Zelli's avec lui aussi des solos d'une célérité encore inconnue. Bullard avait même dû déboursier une importante caution pour le sortir de prison après un duel au pistolet, rue Fontaine, près du Bricktop. Tout ça à cause d'un homme qui reluquait sa compagne d'un peu trop près.

A l'aube, après avoir veillé sur Bullard et la recette de la nuit, Lazare retrouvait son patron dans le cagibi qui servait d'arrière-salle. Les seaux à glace avaient été débarrassés, de même que les bouteilles de champagne et les cendriers bourrés d'énormes mégots de cigares.

Les deux hommes se faisaient servir du café, du bacon et des œufs. Il y avait toujours quelques musiciens dans le coin qui rapprochaient leurs chaises pour entamer une jam session effrénée, parfois sur un seul morceau sans s'arrêter, enchaînant les solos, avant de s'effondrer d'épuisement.

Lorsque Bullard annonça son mariage avec Marcelle Straumann, une fille de riches commerçants alsaciens, il pria Lazare d'être son témoin.

La cérémonie se déroula à la mairie du 10^e arrondissement. Bela y fit une brève apparition. C'était la première fois qu'elle pénétrait l'univers où évoluait son mari et découvrit avec stupéfaction que Bullard était noir. Lazare n'avait pas jugé nécessaire d'en faire mention.

— En quoi est-ce important ? se défendit-il lorsqu'elle le prit à l'écart pour lui en faire reproche.

— Mais enfin, toute cette débauche... Ces femmes noires à moitié nues... J'espère que tu te rends bien compte des conséquences de tes actes, Lazare. Que se passera-t-il si ton fils rencontre ce Bullard ?

Lazare éclata de rire.

— Il se transformera en statue de sel ! plaisanta-t-il. Que veux-tu qu'il se passe ! Et n'oublie pas que c'est grâce à « ce Bullard » que tu vis aujourd'hui dans le confort.

— Je t'interdis de lui montrer ces gens ! Tu m'entends, Lazare ! Jamais !

Elle quitta les lieux rapidement, sans même avoir porté ses

lèvres à une seule coupe de champagne. Elle n'était incontestablement pas dans son élément.

La fête fut somptueuse. Bullard invita d'anciens compagnons d'armes, parmi eux des pilotes et d'anciens musiciens des Harlem Hellfighters, la fanfare noire du 369^e régiment d'infanterie, qui vivaient à Paris depuis l'assassinat de leur chef, Jim Reese Europe. Furent également conviés des gens du spectacle, des intellectuels, des peintres, et des sportifs de classe internationale. Tous se pressèrent sous les ors de la Brasserie Universelle, au coin de l'avenue de l'Opéra et de la rue Daunou. La fête se poursuivit au Grand Duc, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Lazare et Bela n'évoquèrent plus cette soirée, ni même la dispute qu'elle suscita. Les jours recommencèrent à s'écouler, paisibles. Bela avait lié quelques relations dans le quartier. Après tout, la vie leur souriait. Surtout, et c'était pour elle le plus important, Isidore se familiarisait avec le piano.

C'est à cette même période que Lazare annonça à sa femme que, chaque jeudi, il emmènerait désormais Isidore au jardin public.

— N'est-il pas trop petit ? s'inquiéta Bela.

— Pas du tout, s'empressa Lazare. Il a besoin de grand air. Vois comme il est pâle à force d'être devant son clavier !

Ce petit mensonge fut le premier d'une longue série. Car chaque jeudi, Lazare promenait son fils non pas au jardin public, mais à Montmartre. Il en revenait en le portant serré contre lui, assommé de fatigue, pour directement le mettre au lit.

C'est là que le jeune garçon découvrit, extasié, les enseignes lumineuses des cabarets, les couleurs vives des affiches, le brouhaha incessant des voitures, et une faune colorée de musiciens, de peintres et d'écrivains.

5

New York, 12 novembre 2001

Je me demande ce qu'ils m'ont fourré dans cet énorme Turkey Club Sandwich. Il est 3 h 30. A cette heure-ci, je doute que le chef du Waldorf-Astoria soit lui-même aux fourneaux. Probablement un sous-fifre inexpérimenté. Il a dû m'étaler de la mayonnaise frelatée. A moins que ce ne soit leur foutue dinde, bourrée d'hormones et d'antibiotiques. C'est tout ce qui me manque, des troubles intestinaux pour fêter ma première nuit à New York...

J'ai d'abord pensé à un frère de mon père. Ça lui aurait bien ressemblé de me cacher une telle information. Et du même coup, contraindre ma mère à garder le secret. Ils ont été si peu bavards, ces deux-là. La moindre référence à un oncle, une tante, un cousin ne m'aurait pas échappé. Mon père aurait pu se laisser aller, pour une fois, et prendre un air grave, se tourner vers moi, me regarder droit dans les yeux, et exhumer un pan de son histoire, lever le voile sur sa famille.

Jamais il ne l'a fait. Pas un mot, pas la moindre allusion à quoi que ce soit qui puisse aujourd'hui m'aider à comprendre. Mon vieux, à l'usine du matin au soir ou occupé le dimanche à réparer sa mobylette, était un homme sombre, un insatisfait

chronique, un intermittent du mutisme.

— Parfois, il vaut mieux se la fermer, maugréait-il.

Il y avait les sujets, c'est-à-dire le sujet que l'on abordait quotidiennement et ceux, innombrables, que l'on esquivait. Car la majeure partie du temps, il vivait dans une sorte de silence ouaté. En silence, il roulait ses cigarettes. En silence, il buvait son demi-litre de rouge. En silence, il pestait devant les images en noir et blanc du téléviseur. Pester en silence... ! Les disputes avec ma mère, elles aussi, étaient aussi fréquentes que silencieuses. Les deux s'enfermaient dans la minuscule salle d'eau. J'avais pris l'habitude de coller l'oreille contre la porte dans l'espoir de saisir au vol quelques bribes, comprendre ce qui se passait entre eux. Allaient-ils se quitter ? Je le redoutais. J'entendais vaguement des mots que je ne pouvais comprendre mais qui résonnaient longtemps dans ma tête de gosse : « inconscience », « aberration », « insensé », « pétrin », « foutoir », ou encore « ça va nous coûter cher, cette histoire ». Ils avaient peur. Mais de quoi ? De qui ?

Au bout de quelques minutes, ils s'extrayaient de la pièce exiguë et sans fenêtre, l'air absent, chacun partant de son côté vaquer à ses insignifiantes occupations, comme si rien ne s'était passé.

Nous habitions rue du Four-à-Moulin. Elle donnait sur le square Scipion, coincé au pied d'un couvent. J'observais parfois le ballet des bonnes sœurs qui allaient et venaient dans le quartier. Au loin, de ma fenêtre, j'apercevais la coupole du Panthéon. Au sud, l'horizon gris.

L'appartement où nous vivions était minuscule. Une vieille machine à coudre encombraient le salon. Ma mère s'y activait lorsqu'elle ne travaillait pas à son atelier. Un tourne-disque Teppaz qui se fermait comme une mallette en similicuir beige était posé sur un buffet aux lignes grossières qu'ils avaient dû

choisir pour sa contenance considérable. Quelques plantes vertes dans un coin soulignaient encore plus la modestie du lieu. Mêmes serrées les unes aux autres, elles ne ressembleraient jamais à un véritable coin de verdure. Les feuilles lustrées tranchaient avec le rouge éclatant des fauteuils pivotants. Une corde tendue entre un mur du salon et la cuisine servait d'étendoir pour la lessive que ma mère s'exténua à faire dans un baquet en zinc. Le même qu'elle utilisait pour me donner le bain, chaque soir, avant d'aller dormir. Jusqu'à ce jour d'avril 1953, j'allais avoir sept ans, où ils firent installer une petite baignoire. L'occasion d'une nouvelle discussion dans la salle d'eau qu'il fallait désormais agrandir. Ce que mon père trouvait bien entendu superflu et trop coûteux. L'appartement dégageait une sensation diffuse d'inconfort et d'insécurité, le tout dans une solitude intrinsèque que nous partagions à trois. Jamais d'invités, jamais de parents, ni proches ni lointains. Pas de famille, pas d'amis. A croire qu'ils avaient bâti leur existence autour de cette sinistre devise. Ils ne sortaient pas non plus, lisaient peu, ne pratiquaient aucun instrument de musique, ne parlaient pas du dernier film, du dernier concert. D'ailleurs, un concert, ils n'en avaient vu qu'un, en 1956. Pour mon anniversaire. Je venais d'avoir dix ans. Nous étions allés écouter un violoniste.

— Un très grand violoniste, avait précisé ma mère.

Il s'appelait David Oïstrakh et arrivait directement d'Union soviétique, un pays qui revenait souvent dans les conversations à la maison. J'étais trop jeune et je n'avais jamais entendu parler du musicien. Mais je n'ai jamais oublié son nom. Mon père avait seulement fait remarquer qu'il était juif. J'ignorais aussi le sens de ce mot. Il l'avait prononcé en baissant légèrement la voix, avec une intonation négative, comme un reproche qu'il formulait à l'adresse de ma mère. Elle n'avait d'ailleurs pas

réagi. Je gardai longtemps l'impression que l'on devait en user avec parcimonie et discrétion, voire pas du tout. Juif ne se criait pas, mais se chuchotait.

— C'est un grand musicien, avait insisté ma mère comme s'il fallait nous en convaincre. D'ailleurs, les Juifs sont de grands musiciens.

— Je ne vois pas le rapport, avait répliqué mon père. Ces gens-là sont des tas de choses, pas forcément des musiciens. Ce sont surtout des emmerdeurs. Là où ils se trouvent, ils doivent se faire entendre. Ils ne savent pas se faire tout petits. Ça leur aurait pourtant évité bien des déboires. Je le vois bien à l'usine. Ce Rosenthal, avec sa grande gueule ! C'est lui qui crie le plus fort à chaque réunion syndicale.

Je m'attendais à ce qu'ils gagnent la salle de bains. Mais non. J'assistais cette fois à une dispute mesurée.

— Et alors, qu'y a-t-il de mal à cela ? Ce Rosenthal, comme tu dis, défend tes intérêts et ceux des autres salariés. Ça ne te ferait pas de mal à toi aussi de hausser le ton de temps à autre au lieu de râler tout seul dans ton coin. L'injustice sociale, ce n'est pas devant ta télé que tu vas la combattre !

— Peut-être, avait admis mon père de mauvaise grâce. Mais il pourrait au moins le faire plus discrètement. Ça marcherait tout aussi bien. D'ailleurs qu'est-ce qui te prend maintenant de défendre ce brailleur !

— Il peut l'être, brailleur. Il en a le droit. Les inégalités, il connaît. Il les a vécues dans sa chair. Lui et les siens. Ils n'ont pas été entendus pendant trop longtemps. Tu oublies cette catastrophe qui les a frappés ? Qu'est-ce que tu veux ? Que ça recommence ? C'est pour ça que tu te mets en colère ?

— C'est absurde. Comment peux-tu me dire une chose pareille ? Je ne veux rien du tout. Je sais parfaitement ce qui leur est arrivé, à tous ces Juifs. Il n'empêche : ces gens-là sont des

emmerdeurs. Tiens, c'est bien à cause d'eux qu'on se dispute aujourd'hui !

La discussion s'était poursuivie ainsi pendant encore quelques minutes. Je me souviens que ma mère y avait mis un terme abruptement en m'y associant, à ma grande surprise.

— Cette conversation devant ton fils est ridicule, avait-elle coupé. Il n'a pas à subir ton bavardage à son âge. Il aura bien le temps. Je préfère qu'on en reste là. Cela vaudra mieux.

Mon père avait obéi. Ce fut l'unique épisode où je les vis discuter avec virulence en ma présence et la première fois que le mot « juif », que je ne connaissais pas, était prononcé à la maison.

Je me souviens aussi d'avoir vu à l'époque, dans le métro, des affiches rouges avec le nom du musicien en grandes lettres blanches.

David Oïstrakh
interprétera
le célèbre Concerto
pour violon de Tchaïkovski en ré majeur, op. 35
Salle Pleyel.

Et en plus petit :

Sous le haut patronage de l'ambassade de l'Union des Républiques socialistes soviétiques à Paris

J'étais intrigué. A quoi pouvait ressembler un concert ? Je n'en avais jamais vu. Le musicien serait-il seul sur la scène ? Combien de temps jouerait-il de son instrument ? Allait-il parler ? Qui était ce Tchaïkovski ?

Le jour venu, l'effervescence à la maison était perceptible. Mon père était rentré plus tôt de l'usine. C'était la première fois. Il avait demandé une autorisation spéciale. Cela avait été compliqué. Il lui avait fallu trouver quelqu'un pour le remplacer sur la chaîne de montage. Je me rappelle qu'il était resté plus longtemps que d'habitude dans la salle de bains et en était ressorti tout rouge, dans un nuage de vapeur, les cheveux brillants plaqués en arrière. Il semblait différent, le visage plus fin. Ma mère était allée chez le coiffeur. Sa chevelure avait subitement gonflé et formait un arrondi particulièrement volumineux. Elle m'avait paru beaucoup plus haute de taille. Peut-être à cause des inhabituels talons de ses chaussures qui affinaient sa silhouette. Elle portait une robe bleu marine que je ne connaissais pas non plus et un collier de perles. Jamais, je ne l'avais vue aussi élégante. Je l'observais avec curiosité alors qu'elle se mettait du rouge à lèvres. Pour la première fois, je la trouvais même jolie. Elle ressemblait à certaines de ces mamans qui venaient chercher leurs enfants à la sortie de l'école. Hubert avait l'air content. Un événement ! Il riait beaucoup et fort. Je crois qu'il avait été ému de la voir ainsi et lui avait embrassé les mains avec effusion. Il avait troqué sa casquette et sa veste en velours pour un blazer foncé, un chapeau, et une gabardine noire qui avait dû appartenir à son père. Lui aussi était plus élégant que de coutume. Sans doute à cause de la chemise blanche et de la cravate noire et fine qui lui enserrait le cou. Il me faisait penser à ces gens qui allaient travailler dans les bureaux et ne se salissaient pas les mains. Je me disais qu'un père qui changerait de chemise blanche et de cravate chaque matin, ça ne m'aurait finalement pas déplu.

J'avais quant à moi un pantalon tout neuf en velours marron et une veste assortie, tous les deux sortis de l'atelier où travaillait ma mère. Bref, une fois n'était pas coutume, nous avions l'air

riches. Etrangement, je m'accommodais très bien de cette idée.

Nous avons pris le métro jusqu'à la place de l'Etoile, puis remonté à pied l'avenue Hoche. Il pleuvait. Nous ne parlions pas.

Je n'ai jamais su pourquoi ma mère avait choisi de nous offrir cette sortie à un prix sans doute exorbitant. Que cela fût son initiative, c'est probable. Mon père paraissait si peu dans son élément qu'il ne pouvait en être à l'origine. Mais pourquoi ce concert en particulier ? Elle ne me l'a jamais dit. J'étais, je suppose, trop jeune à l'époque pour poser la question. Et lorsque, des années plus tard, peu de temps avant sa mort, je l'interrogeai, elle hésita. Elle cherchait ses mots. Puis, elle me livra cette réponse, si énigmatique :

— C'est à cause de toi, mon fils. A cause de toi uniquement. Ton pauvre père. Il avait eu tant de mal... Lui, à la salle Pleyel ? Tu penses bien... Ce n'était pas sa faute. Je ne lui en veux pas. Surtout pas aujourd'hui. Ce musicien, Jacques, mon fils... Il n'était pas n'importe qui. Il représentait un peu ce dont nous t'avions privé sans que tu le saches. Cette musique. Cette culture... Je voulais te restituer une part de toi-même, de ton héritage, de tes racines. Juste le temps d'un concert. Un jour, tu comprendras.

Je ressassais cette phrase depuis des années. Qu'avait-elle voulu dire ?

Nous étions assis à la deuxième rangée.

— Ce sont les meilleures places, avait assuré ma mère avec un large sourire.

Elle paraissait si heureuse de pénétrer dans ce lieu. Mon père, lui, ne parvenait pas à dissimuler son malaise. Et, son naturel aidant, il était à nouveau mécontent.

— Pourquoi s’asseoir si près ? avait-il marmonné. On a les moyens de s’asseoir au même rang que tous ces bourgeois ?

— Hubert, s’il te plaît, pas ce soir ! lui avait intimé ma mère à voix basse. Ce soir, pour une fois, tu ne râles pas. Tu n’es pas devant ton téléviseur ou dans une de tes réunions syndicales. Nous sommes là pour écouter de la musique, de la grande musique.

Elle avait dit « grande musique » sur un ton différent, avec du respect dans la voix. Mon père avait baissé la tête. Je détestais cette soumission dont il était capable face à elle. Mais je comprenais confusément qu’elle avait raison. Il n’avait plus desserré les dents.

Cet incident passé, je me mis à tout observer autour de moi. J’étais fasciné. Je levais mes yeux vers le plafond si haut, les luminaires inaccessibles, l’alignement des fauteuils. Je regardais mes chaussures qui s’enfonçaient dans la moquette claire. Les gens étaient bien habillés. Certains spectateurs portaient des costumes noirs, avec un nœud papillon. Ils sortaient de grosses montres d’une petite poche de leur gilet et regardaient l’heure en grimaçant comme s’ils craignaient d’être en retard. Les femmes les plus élégantes s’affichaient dans des robes longues qui les enveloppaient entièrement. A leur cou, pendaient des pierres dont le brillant me faisait cligner des yeux. J’en vis qui posaient sur leur nez de minuscules jumelles dorées ou argentées et se tournaient dans tous les sens probablement à la recherche d’une connaissance ou d’un visage familier. Derrière l’épais rideau de velours baissé, j’eus l’impression d’un vaste remue-ménage. On déplaçait des chaises en les traînant d’un côté, puis de l’autre. Pendant ce temps, des musiciens accordaient leurs instruments. D’autres se lançaient dans une succession rapide de notes, comme pour se délier des doigts longtemps engourdis par le froid. J’essayais, sans succès, d’identifier les différents

instruments. Il y en avait des dizaines, y compris des tambours et des cymbales qui rajoutaient à ce tintamarre. Une série de notes qui surpassaient les autres par leur sonorité cristalline s'éleva cependant et captiva mon attention.

— C'est lui, me dit ma mère. C'est le violoniste. Il accorde son instrument. Ecoute. Ecoute bien. C'est merveilleux.

Les quatre notes se succédèrent de la plus grave à la plus aiguë, montant et descendant à plusieurs reprises, toujours dans le même ordre.

L'intensité des lumières faiblit et le silence s'installa. Le rideau en velours rouge en s'écartant avait révélé les musiciens. Ils étaient assis, hommes et femmes mélangés, tous vêtus de noir. Dans un ensemble parfait, ils se levèrent comme un seul homme lorsque le chef d'orchestre fit son entrée sous un tonnerre d'applaudissements qui fit sursauter mon père. Il se mit lui aussi à applaudir, porté par l'enthousiasme général. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Tout à coup, il était déchaîné. Ma mère tapait avec force dans ses mains et j'en fis autant avec délectation. La clameur s'apaisa une seconde pour reprendre de plus belle lorsque le violoniste pénétra sur la scène. Des voix puissantes jaillirent du public.

— Oïstrakh ! Oïstrakh !

Les applaudissements redoublèrent. Face au public, le violoniste au visage rond arborait un large sourire, visiblement heureux et ému de cet accueil. En contrebas de la scène, à chacune de ses extrémités, je distinguai des individus en imperméables foncés, le visage étrangement caché par des lunettes de soleil et des chapeaux, leurs mains dans les poches. Ils n'applaudissaient pas. De temps à autre, ils jetaient un regard suspicieux en direction de la salle puis du violoniste. Ils m'inspirèrent une crainte immédiate. Pourquoi étaient-ils là ? J'avais l'impression d'être le seul à m'inquiéter. Le public ne

semblait pas s'en préoccuper ni même les voir.

— Merci, merci, murmura du bout des lèvres David Oïstrakh en s'inclinant.

Il tenait son violon par le manche et son archet de sa seule main gauche, levant l'autre au-dessus de sa tête en direction de l'assistance pour la saluer.

Le silence retomba. Le violoniste passa un mouchoir sur son front et prit une expression subitement soucieuse, les yeux mi-clos, les sourcils froncés. Je regardai ma mère à l'affût d'une indication. Se passait-il quelque chose ? Était-ce à cause de ces hommes en imperméable noir ? Le musicien semblait pourtant les ignorer depuis son apparition sous les projecteurs.

— Il se concentre, me rassura ma mère en chuchotant à mon oreille. Toutes les notes qu'il va maintenant jouer défilent dans sa tête en ce moment précis. Il ne doit pas en oublier une seule !

— Comment sais-tu tout ça, maman ?

Elle n'avait pas répondu, mais avait continué de m'abreuver d'informations. Et moi, j'écoutais, j'observais. Je ne voulais laisser échapper aucun détail. Ce moment était magique. Subjugué, toute mon attention était concentrée sur cet homme à la stature impressionnante. L'audience entière avait les yeux braqués sur lui et retenait son souffle.

Il se tourna vers le chef d'orchestre qui dominait tous les musiciens du haut de son pupitre. Les deux hommes échangèrent quelques mots. Le violoniste avait coincé son violon sous le menton. L'instrument tenait dans cette position, tout seul, à l'horizontale. Le chef tourna quelques pages de la partition qui se trouvait devant lui, jeta un dernier coup d'œil au violoniste qui lui fit un signe de la tête, puis tapota sur son pupitre. Le silence était absolu. Le maestro leva les deux bras en l'air. Il pointa sa baguette en direction de tous les violons, sur la partie gauche de la scène. Les archets se levèrent dans un

ensemble parfait et l'orchestre se mit en mouvement.

J'en eus la chair de poule. Je pressentais que nous allions vivre un moment exceptionnel. Ce fut au tour des flûtes et des instruments à vent, puis de nouveau celui des violons. Avant que tous ne se taisent pour laisser la place au soliste. En une fraction de seconde, des dizaines de notes s'élevèrent. La main gauche courait sur le minuscule manche au rythme saccadé des coups d'archet. Le violoniste était concentré à l'extrême. Ses épais sourcils noirs étaient si froncés qu'ils en cachaient presque ses yeux. Paralysé sur mon siège, comme confronté brutalement à un fantôme surgi de nulle part, des frissons parcouraient mon dos. J'étais en nage. Jamais je n'avais entendu pareille mélodie. Jamais je n'avais éprouvé une telle émotion. Je réussis à grand-peine à tourner la tête vers mon père. Ses yeux semblaient rivés sur le violoniste. Il pleurait. Ma mère elle aussi était sous le charme. Quant à moi, j'étais conquis et émerveillé, bouleversé par la grâce de cette mélodie qui me toucha mystérieusement au plus profond de moi.

Les trois mouvements s'enchaînèrent jusqu'au dernier, allegro et vivace, pour finalement s'achever en une apothéose endiablée. Je me rappelle encore la clameur qui jaillit de toutes les gorges lorsque la dernière note s'évanouit. Les applaudissements retentirent comme un grondement de tonnerre.

Le silence du retour à la maison contrasta considérablement avec ce débordement d'enthousiasme. Nous n'échangeâmes pas une seule parole. Des années durant, autour de la table familiale, je me demandai pourquoi nous n'avions jamais plus parlé de ce violoniste de génie et de la magie de ce moment.

Peut-être à cause de la peur que j'avais lue sur son visage au moment où il quitta la scène. Les hommes en imperméable noir et en chapeau étaient soudain montés sur la scène et avaient

escorté le violoniste vers la sortie. Aux applaudissements nourris, succédèrent des sifflets et des quolibets à l'encontre de ceux qui empêchaient Oïstrakh de revenir saluer son public.

Le lendemain, mon père se plongeait dans les pages de L'Huma, comme à son habitude, dès son retour de l'usine. A aucun moment, il n'émit le moindre commentaire sur le concert. Je me souviens juste d'avoir entendu ma mère lui demander si le journal qu'il ramenait tous les jours à la maison évoquait l'événement.

— Non, avait-il répondu, agacé.

Si seulement j'avais encore pu lui parler, lui poser la question : pourquoi cette irritation ?

Je suis épuisé. Anna, mon amour. Est-ce que tu penses à moi ? J'ai une folle envie de t'appeler. Il est à peine 8 heures du matin à Paris. Tu dois être en train de boire ton café dans notre cuisine. Non. Je ne vais pas te déranger. Je risque de te retarder. Tu as peut-être des rendez-vous importants ce matin. Cette nouvelle boutique que tu essayais d'ouvrir en face du Bon Marché. Tu courais après l'architecte pour obtenir un rendez-vous. Tu me manques, Anna. Toujours cette envie de t'embrasser. Cette nuit est interminable. Je ne vais jamais fermer l'œil. Si ça continue, j'allume la télé. Avec un peu de chance, je tomberai sur un vieux épisode de Seinfeld... Personne ne le connaît celui-là, en France. Ils ne savent pas ce qu'ils ratent. L'humour juif new-yorkais. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est celui qui me fait le plus rire. Aux larmes.

6

Paris, décembre 1929

— Cet enfant est aussi fou que toi, asséna Bela à son époux, hilare.

Du haut de ses treize ans, Isidore venait de décréter : « J'aimerais être tout noir. » Lazare lutta à grand-peine pour se départir du sourire idiot qui barra son visage à la vue de l'aîné de ses deux garçons, le visage barbouillé de cirage. Conscient du désarroi de sa femme, il tenta d'y remédier par quelques mots de réconfort.

— Mais enfin... Tu devrais te réjouir d'avoir un fils doué d'une telle imagination ! Il se déguise en musicien américain. Et alors ? Qu'y a-t-il de mal à cela ?

— Un enfant juif ? Et noir ? Tu me demandes ce qu'il y a de mal ? s'indigna Bela en pressant contre elle son petit dernier. Est-ce que tu es à ce point dérangé ? Pourim et la période des déguisements sont passés depuis longtemps et tu ne vis plus à Tiraspol. Alors pourquoi un tel accoutrement ? C'est tout ce qui nous manque en ce moment ! Tu as vu ce qui se passe en Allemagne ? Tout le monde se moque de ce Hitler. Mais cet homme apportera le malheur sur nous ! Souviens-toi de ce que je te dis ! Un Juif noir... Il faudrait vous enfermer, tous les deux !

La jeune femme déposa délicatement un baiser sur le front du bébé qui cligna des paupières.

— Toi, toi, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Mon tout-petit. Ne prête pas attention à ces absurdités. Tu deviendras un grand violoniste. Personne ne t'en empêchera !

Le nourrisson aux doux yeux clairs qui répondait au prénom d'Alexandre répliqua par une longue quinte de toux. Ce qui rajouta à l'angoisse déjà palpable de sa mère.

— Quant à toi, martela la jeune femme en se tournant brusquement vers Isidore, tu seras pianiste. C'est ainsi ! Tu ne peux pas lutter contre ton destin. Nous t'avons mis au piano à cinq ans. Ce n'est pas pour tout arrêter maintenant. Alors va te préparer pour ton cours. Et enlève-moi ce cirage !

Isidore baissa la tête sans rien dire. Bela était furieuse, comme cela se produisait souvent. Ce qui cette fois stupéfia l'enfant, ce fut la combativité de son père. Quelque chose se passait. Son père, tenir tête à sa mère ? C'était une nouveauté. Il se rappela du même coup les histoires que Lazare lui racontait. Il avait combattu pour le tsar. Il avait été blessé. C'était un héros.

Mais le plus surpris de cette hardiesse retrouvée fut Lazare lui-même. Depuis leur mariage, il avait la plupart du temps baissé les bras face aux coups de boutoir de sa femme. Là, c'était différent. Un peu comme lorsqu'il lui avait relaté sa découverte de Montmartre, dix ans auparavant. A l'époque, il n'avait pas cédé et il avait eu raison. Il ne manquerait pas de le lui rappeler si nécessaire. Pour l'instant, la diplomatie lui sembla le meilleur moyen de protéger son fils de l'ire maternelle.

— Ma chérie, s'il te plaît, essaye d'être raisonnable. Je ne suis pas certain de comprendre ton entêtement. Si mon pauvre père était encore de ce monde, il te dirait que le Saint Béni Soit-Il est le maître de toute chose et qu'il n'a pas créé un enfant à l'image de sa mère ! Tout ce que tu fais, c'est interdire à ton fils

d'être un enfant ! Alors calme-toi, Bela, ma chérie. Et laisse-le vivre !

Elle le fusilla du regard. Elle détestait ce lourd accent russe dont il refusait de se débarrasser, cette façon qu'il avait de s'appesantir sur certaines syllabes et de rouler les « r ». Elle lui reconnaissait sa capacité à s'être instruit seul et à avoir absorbé des centaines de livres. Il parvenait même parfois à la surprendre avec un vocabulaire châtié. Mais il aurait au moins pu faire l'effort de se fondre dans la masse. Dix ans après leur arrivée à Paris, il avait encore l'air d'un immigrant avec sa casquette de travers et sa veste grossièrement coupée dans une étoffe trop épaisse. Toujours cette insupportable volonté de marquer sa différence avec le reste du monde. Isidore ferma les yeux dans l'attente de l'explosion de colère qui ne tarda pas à survenir.

— Qu'est-ce que Dieu et ton père, qu'il repose en paix, viennent faire dans cette discussion ? fulmina-t-elle. Ce n'est tout de même pas Dieu qui lui commande de se barbouiller la figure ! Lazare, je ne veux plus avoir à le répéter ! Sa leçon de piano commence dans une demi-heure. J'exige qu'il soit présentable. Veux-tu que nous soyons la risée de son professeur ?

— Exactement, répliqua malicieusement Lazare. Je suis très curieux de le voir rire, ton Vernik. Ça nous changera !

Simon Vernik était l'heureux élu d'une longue liste d'enseignants respectables que Bela avait consciencieusement auditionnés. De tous les candidats, « Monsieur Vernik », comme elle l'appelait avec déférence, s'était clairement distingué des autres. Les raisons en échappaient encore à Lazare, mais il avait docilement cédé au choix de sa femme. Depuis, chaque samedi après-midi, à 15 heures précises, Simon Vernik se présentait chez les Grynberg pour donner sa leçon de piano à Isidore. Sans oublier les cours de théorie musicale et d'harmonie.

Au fil de ces huit années, probablement à son contact, Bela avait acquis la conviction qu'un pianiste trouverait plus aisément son salut dans le monde impitoyable qu'elle voyait se profiler avec effroi. Bela était une femme inquiète. La peur était son moteur, surtout depuis la naissance de ses enfants.

— Le plus sanguinaire des tyrans, avait-elle un jour décrété, ne pensera jamais à persécuter un pianiste. S'il est talentueux, il obtiendra ses faveurs. C'est aussi simple que cela.

Lazare, qui ne rechignait jamais à l'idée de poser une question, s'était enquis du fondement d'une telle certitude, mais jusque-là sans succès. Il tenta à nouveau sa chance.

— Je le sais, c'est tout. D'ailleurs je suis d'accord avec M. Vernik. Il s'y entend sur ce sujet.

— Ton M. Vernik s'y connaît en tyrans ? ironisa Lazare. Voilà décidément un homme qui a toutes les vertus !

Bela se boucha les oreilles. Elle refusait généralement de réagir ou même de prêter attention aux sarcasmes de son mari qui l'accusait pour un oui ou pour un non de vivre dans la crainte d'une catastrophe imminente. Pour se rassurer, elle se mit à imaginer avec fierté son fils qui côtoierait un jour les grands de ce monde après avoir séduit un public nombreux et raffiné sur la scène d'une prestigieuse salle de concerts à Paris, Londres ou New York.

Toute occasion était donc bonne pour tenter de persuader Isidore de la beauté d'un concerto de Mozart ou de la technicité d'un impromptu de Schubert. Dans le Panthéon de Bela se côtoyaient Chopin, Brahms et même, au grand dam de Lazare qui le haïssait, Wagner. Ce qu'elle ne manqua pas de lui rappeler une nouvelle fois pour le faire enrager. Elle y parvint sans trop d'efforts.

— Wagner ?

Lazare faillit s'étouffer, rouge de colère. Sa haine pour le

compositeur allemand était sans bornes. Il la cristallisa par un seul mot : antisémite. Tout était dit.

— Antisémite ? s'esclaffa Bela. Mon pauvre ami. C'est tout ce que tu trouves à dire à propos de ce génie. Et le prélude de Tristan et Yseult ? Tu n'y comprendras décidément jamais rien. Qui d'autre que toi serait capable de voir de l'antisémitisme dans un tel éclair de génie ?

— Un antisémite restera toujours un antisémite, résuma Lazare, excédé.

Bela éclata encore une fois de son rire sonore et profita de l'occasion pour critiquer vertement Satie et Ravel, « trop modernes » à son goût.

— Qu'attendre de prétendus pianistes qui se produisent dans des cabarets mal famés ?

— Qu'ils jouent au piano, répondit sèchement Lazare.

— Tu appelles ça du piano ? Le ragtime du Paquebot ? Tu as osé nous mettre ça sur ton gramophone ! C'est une plaisanterie. Ce Satie devrait avoir honte.

— Et Debussy ? C'est un clown de cirque, peut-être ? Sais-tu que des jazzmen américains s'inspirent de ses mélodies et de ses arrangements ? Sans doute pas !

Bela fit un geste agacé. L'heure n'était pas à une ridicule joute culturelle. Il fallait rapidement mettre un terme à cette conversation qui de toute façon ne menait à rien. Il y avait plus urgent. Lazare ne semblant pas vouloir céder et ne voulant pas que le ton monte encore plus devant son fils, elle l'expédia donc dans sa chambre.

— Que se passe-t-il ? reprit-elle d'un ton plus mesuré. Tu te rends bien compte que notre fils est très doué. Il a l'oreille absolue. C'est un don extraordinaire. Il doit s'en servir, et pas pour faire n'importe quoi. N'oublie tout de même pas que c'est un Epstein !

— Je n'oublie rien du tout, rétorqua Lazare sur un ton doux. On dirait plutôt que c'est toi qui perds la boule...

— Mais... Comment oses-tu !

— Isidore me ressemble, poursuivit Lazare, imperturbable. Si je suis amnésique, eh bien toi tu es sourde comme ce vase. Notre fils a le rythme dans la peau. Comme son père !

— Son père ? Te rends-tu compte de ce que tu dis ? Tu veux donc qu'il finisse épicier comme toi ?

Lazare encaissa.

— Sans cette guerre et cette maudite blessure, je serais musicien moi aussi, tu le sais bien. Pas épicier ! Et ne t'en déplaie, ma chère et tendre épouse, il serait grand temps que tu acceptes que le jazz, c'est aussi de la musique !

— Je t'interdis de prononcer ce mot ! Je te l'ai déjà dit cent fois. Pas dans ma maison ! explosa-t-elle.

Alexandre, qui n'avait pas bronché en dépit de l'agitation ambiante, émit un léger ronflement et se blottit contre le sein protecteur de sa mère. Lazare et Bela se regardèrent en retenant leur souffle. Il ne fallait surtout pas qu'il se réveille. Encore moins avant la leçon de piano ! Il serait impossible de le rendormir. Par miracle, il referma ses mains potelées, remua ses lèvres comme s'il suçait avec une énergie renouvelée un téton imaginaire, et sombra à nouveau dans un profond sommeil. Bela en profita pour le déposer délicatement dans son lit et revenir à la charge, cette fois à voix basse.

— Ecoute-moi bien, Lazare Grynberg ! chuchota-t-elle, si Isidore a hérité de mon sens musical, ce n'est pas pour le gâcher avec cette musique de dépravés. Et ne me parle pas de Debussy s'il te plaît ! Je sais que mon fils a vraiment un grand talent. Un jour, tu verras, il sera reconnu. On viendra de partout pour l'applaudir. Mais en attendant, qu'il se lave la figure !

— Les applaudissements ? s'insurgea Lazare, mais tu sais

bien que c'est toi qui en rêves, de ces applaudissements. Bela ma chérie, c'est fini, terminé ! Tu veux la vérité ? Personne ne t'applaudira plus maintenant. C'est ainsi. Il y a un temps pour tout. Ne regrette rien. Regarde autour de toi ! Vois ce que nous avons construit ! Tu as une belle famille, un mari qui t'aime et gagne honnêtement sa vie. Et deux magnifiques enfants. Une dernière fois, je t'en conjure : cesse de persécuter Isidore ! Tu vas finir par étouffer cet enfant. Tu n'en as pas le droit et je ne te laisserai pas faire.

Bela se tut quelques instants. Son silence encouragea Lazare à croire que, pour une fois, il avait visé juste. Il se trompait. Son épouse n'avait nulle intention de baisser les bras.

— Te souviens-tu de Vladimir de Pachmann ? l'interrogea-t-elle abruptement.

— Comment pourrais-je oublier ce clown ! se risqua Lazare. Un pitre qui embrassait sa propre main lorsqu'il était content de lui !

— Tu ne te moquais pas de lui à l'époque de notre rencontre... Quel pianiste ! Quelle audace ! Il aimait jouer dans sa ville natale. Tu semblais avoir du respect pour lui et pour son interprétation de Chopin ! Je m'en souviens très bien, Lazare Grynberg ! Cela ne fait pas si longtemps. C'était avant que tu ne commences à t'intéresser à tes pitres gesticulants et à lire cette ridicule Revue du jazz ! Mon Dieu, quelle horreur !

— Tu te trompes lourdement. Et depuis quand invoques-tu Dieu dans nos conversations ? Je croyais que c'était démodé... Mais je vais te faire une révélation, ma chérie. Contrairement à ce que, moi aussi, je croyais, Dieu, finalement, existe ! Oui. Je sais que cela doit te surprendre. Mais Dieu existe vraiment et je l'ai rencontré !

Il se tourna vers la chambre à coucher où s'était enfermé Isidore. Il voulait que son fils entende ce qu'il avait à dire.

— Ecoute bien. J'ai la tête bien plantée sur mes épaules. Je te dis que Dieu existe ! Il s'appelle Armstrong. Louis Armstrong. Et c'est le plus grand des trompettistes.

Décomposée, Bela se sentit défaillir. Comment avait-elle pu épouser cet individu ? Elle n'en finissait pas de se poser la question, elle qui avait grandi dans la bourgeoisie d'Odessa, qui avait baigné dans la littérature française et allemande, dans l'art et la musique, certainement pas celle qu'on pratiquait à Montmartre ! Le fossé culturel dont Theodore avait brandi le spectre avant leur mariage paraissait désormais infranchissable. Si seulement elle avait su se montrer plus attentive aux réticences de ses parents. L'amour ? Elle n'arrivait pas croire qu'il lui avait à ce point voilé les yeux. Elle était jeune et naïve. Et lui, alors si tendre, si prévenant, si fort qu'elle en avait oublié son bras handicapé.

— Il fait des apparitions régulières à Chicago, à Boston, à New York, poursuit Lazare. Les gens l'applaudissent. Il les rend heureux ! Il fait du bien à leur âme ! N'est-ce pas là ce que l'on attend d'un Dieu ?

Isidore, plaqué contre la porte, n'en croyait pas ses oreilles. Son père révélait à sa mère les histoires qu'il lui racontait le soir pour l'endormir. C'était leur secret.

— En tout cas, conclut Lazare d'une voix solennelle, ce Dieu-là aurait sans doute réussi à amadouer les Cosaques avec sa musique. Et mes chers parents seraient peut-être encore de ce monde, qui sait ? Quant à ton Pachmann, il faut aussi que je te fasse un aveu...

Effondrée, elle attendait quelle ineptie son mari allait encore lui asséner.

— Bela, je n'ai jamais osé te le dire... Ce pianiste, il ne m'intéressait pas. Pas plus que Godowsky, Lhévine ou Rachmaninov ! Lorsque nous nous sommes rencontrés, je

fréquentais déjà des cabarets de jazz. Je te l'avais caché par peur de te perdre...

Lazare transpirait à grosses gouttes. Il s'interrompit un bref instant, visiblement ému. Elle l'observait, impatiente.

— J'allais aussi régulièrement à la bibliothèque. J'avais tellement de choses à apprendre. Je n'avais que cette idée en tête. Je ne savais par où commencer pour rattraper le temps perdu. C'est là que je t'ai vue pour la première fois. Et je n'ai plus eu qu'une seule envie : t'entraîner dans l'aile la plus déserte de la bibliothèque pour t'embrasser !

— Lazare ! Veux-tu qu'Isidore t'entende dire de telles idioties ? N'as-tu pas honte ?

— Ce ne sont pas des idioties. Et il n'y a rien de mal à ce qu'il les entende. Un jour, je t'ai suivie lorsque tu sortais de la bibliothèque. Tu allais à ce concert. Je voulais absolument t'approcher. Je me suis assis tout près de toi. Tu m'as fait un petit sourire. Tu te souviens ? C'est toi uniquement qui m'intéressait. Jamais je n'aurais dépensé un sou pour aller écouter ce pitre. Je m'en souviens parfaitement. Il parlait en jouant ! Il s'adressait au public et remuait tout le temps ! Il se levait, se rasseyait. Pendant un Nocturne ! Je suis sûr que Chopin aurait préféré écouter du jazz plutôt que de se voir interpréter de cette façon.

— Laisse Chopin là où il est et arrête de ressasser ces histoires. C'est du passé. Mais regarde-toi ! Tu es pire qu'un troisième enfant !

Du fond de sa chambre, Isidore écoutait avec appréhension, inquiet de l'issue de la bataille que se livraient ses parents. Surtout, il tremblait à l'idée que sa mère ne découvre le secret qu'il partageait avec son père. Il connaissait bien l'entêtement de Bela. Avec le temps, il avait appris à y remédier à sa façon : sans rien faire. Il demeurerait passif et attendait que l'orage passe afin

d'éviter une confrontation dont il serait sorti perdant. Le plus difficile était de se taire lorsqu'elle déclinait le mot « chemin » pour lequel il avait développé une véritable aversion. Bela, plus que tout au monde, espérait que son fils emprunterait le « chemin » de la musique. Ses tirades, fréquentes, étaient donc truffées d'expressions telles que : « Ton chemin est tout tracé. » Ou : « Le chemin le plus court vers la gloire, c'est la musique. » Ou encore : « Tu n'as pas le droit de t'arrêter en si bon chemin ! » Cette dernière, qui revenait souvent, était la plus énigmatique au regard du mécontentement chronique qu'elle affichait après sa leçon de piano.

Il la laissait parler et son silence était parfois si explicite qu'elle le prenait pour une marque d'insolence. Alors, comme un aveu d'impuissance, elle le giflait. Isidore baissait la tête, ravalait ses larmes. Il sentait bien qu'il la peinait. Mais l'importance qu'elle donnait aux apparences était démesurée.

— Jouer du piano, disait-elle, est une marque de respectabilité.

Elle devrait pourtant accepter un jour l'idée qu'il ne choisirait pas le « chemin » qu'elle avait tracé à sa place. A treize ans, il était tout aussi déterminé qu'elle. Depuis qu'il était en âge de réfléchir, Isidore ne cultivait qu'une seule ambition : être trompettiste.

Le moment était venu de le lui faire comprendre par tous les moyens.

Il décida donc de faire brunir sa peau en exposant son visage aux quelques rayons du soleil parisien. Le résultat ne fut pas celui escompté. Au bout de quelques jours, il vira au rouge pivoine. Bela, intriguée, ne s'en inquiéta pas outre mesure. D'autant que les jours qui suivirent cet épisode furent marqués par de fortes pluies qui délavèrent complètement le teint cramoisi d'Isidore.

Une autre solution lui vint tout naturellement à l'esprit un jour qu'il passait devant l'atelier du cordonnier de la rue Froissart. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt !

Il fouilla dans l'un des tiroirs de la commode de l'entrée et en sortit triomphalement une boîte de cirage noir. Il s'enferma dans sa chambre et barbouilla son visage de l'épaisse pâte malodorante en prenant soin d'accentuer le contour de la bouche et des yeux. Son nez le dérangeait. Il le trouvait un peu trop busqué et l'aurait voulu plus épaté. Il s'amusa à prendre des poses devant le miroir, sourire démesuré et mains grandes ouvertes de part et d'autre du visage. Le résultat était assez convaincant. Sa mère admettrait enfin qu'il était né dans la mauvaise peau.

Les hurlements stridents qu'elle poussa en le voyant sortir de sa chambre confirmèrent qu'il avait visé juste. Elle ne l'avait pas reconnu.

— Dehors ! Dehors ! Allez-vous-en ! Je vais appeler la police ! cria-t-elle, horrifiée.

L'éclat de rire de Lazare la ramena à la réalité. Son fils l'avait tournée en ridicule. Mais Isidore était satisfait. Le stratagème avait fonctionné. Elle n'y avait vu que du feu. Même si le recours à la pâte noire avait ses limites, à en juger par le col noirci de sa chemise.

Lorsque Bela se ressaisit, ce qu'Isidore craignait le plus finit par arriver. Son père l'appela.

— Et voilà, soupira le jeune garçon. Il a dû tout lui dire.

Dépité, il sortit de sa chambre en traînant les pieds. Il regarda sa mère pour vérifier si elle « savait » ou non. Mais elle ne dit rien. Lazare lui saisit la main et l'entraîna près du poêle à charbon. Sur un tabouret étaient posés un broc et une cuvette en porcelaine. Il humecta d'eau savonneuse une serviette et la passa avec douceur sur le visage rond de son fils. Les traces de cirage

s'effacèrent progressivement.

Le silence reprit ses droits dans le minuscule salon. Bela était effondrée. Les bornes avaient largement été dépassées. Dans ses pires cauchemars, elle n'aurait pu imaginer que son fils se défigure pour ressembler à un Noir. Ces deux-là allaient finir par la tuer... Elle avait besoin d'un soutien. Il fallait qu'elle s'en ouvrît à Simon Vernik, le professeur de piano.

Inébranlable, elle garda un œil sur Lazare qui bataillait âprement contre l'épaisse pâte noire. Elle ne lui faisait plus confiance. Elle le soupçonnait d'encourager Isidore à cultiver son attirance pour « cette musique de Nègres ». Mais elle ignorait de quelle manière.

Elle tâta anxieusement les poches de sa blouse. C'est là qu'elle gardait l'argent pour la leçon. Depuis que son mari ne travaillait plus pour ce Bullard et que leur train de vie avait changé, elle mettait un point d'honneur à ne jamais lui réclamer cette somme et préférait la mettre de côté à la sueur de son front. Le lundi et le jeudi, elle faisait des ménages dans des appartements bourgeois du Marais.

Elle profita de ce que le calme soit revenu pour se poudrer légèrement le visage. Simon Vernik allait bientôt sonner à la porte. A l'aide de deux pincettes, elle ajusta son abondante chevelure et prit soin de dissimuler les quelques cheveux blancs qui étaient apparus ces derniers temps. Elle n'avait plus vingt ans. Pourtant, ce qu'elle vit dans le miroir ne lui déplut pas. Elle était encore fine et jolie, même si les traits de son visage s'étaient un peu durcis avec les années. La perte tragique de ses parents l'avait aussi beaucoup affectée. Après son départ pour la France, la situation s'était dégradée à Odessa. Au début de l'année 1919, en pleine débâcle, l'armée ukrainienne commandée par Simon Petlioura avait perpétré une série de pogroms à Odessa et dans ses environs, notamment à Berditchev et Zhitomir. Le

paroxysme avait été atteint à Proskurov, le 15 février, lorsque 1 700 Juifs avaient été massacrés en quelques heures. L'armée Rouge, qui occupait désormais Kiev, n'était pas en reste. Des hommes, des femmes furent assassinés par centaines aux cris de « Liquidez la bourgeoisie et ses Juifs ». Au printemps, Theodore fut renvoyé de l'hôpital d'Odessa. Profondément affecté, lâché par la plupart de ses confrères qui avaient préféré rejoindre à temps les bolcheviks, il succomba à une foudroyante crise cardiaque, un matin de pluie, seul dans sa salle de bains. Bluma qui le retrouva au réveil, sans vie, assis par terre, le menton sur la poitrine, lui survécut une année avant de s'éteindre à son tour.

Bela se tapota doucement les joues qui rosirent légèrement.

« Voilà qui est mieux » se dit-elle.

Elle jeta un rapide coup d'œil sur le piano à queue qui envahissait presque tout le salon. Il était impeccablement dépoussiéré. Dans la bibliothèque fixée au mur, elle mit en évidence quelques livres de poésie sur lesquels Simon Vernik ne manquerait pas de s'attarder. Ces derniers mois, il avait pris l'habitude de lui déclamer des vers pris au hasard dans l'un de ces ouvrages. Elle choisit pour cette fois Théophile Gautier, en marquant d'un signet un poème qu'elle affectionnait particulièrement.

Vous avez un regard singulier et charmant ;
Comme la lune au fond du lac qui la reflète,
Votre prunelle, où brille une humide paillette
Au coin de vos doux yeux roule languissamment¹.

Mais qu'allait-il penser ? A quel petit jeu se livrait-elle ? Quelle folie ! Elle ne pouvait se le permettre, elle, une femme respectable. Que dirait-on dans le quartier ? Elle en frémit de terreur et referma le livre tout en y maintenant le marque-page. Mais que risquait-il de se passer, après tout ? Absolument rien,

comme à l'accoutumée. Ce n'était pas la première fois que le professeur de piano à la fine moustache lui lisait un poème pendant qu'Isidore répétait ses gammes. Son fils s'était-il rendu compte de quelque chose ? Et Lazare ?

Car Vernik, personnage anguleux et tout en longueur, incarnait sans doute son idéal masculin. Ses remords à l'égard de Lazare l'empêchaient de s'en convaincre pleinement. Mais nul doute qu'elle éprouvait un plaisir certain à le regarder. Elle aimait son élégance, le raffinement de ses vestes en tweed, ses bottines toujours impeccablement cirées. Simon Vernik en imposait aussi par sa stature. Il dépassait Lazare de plusieurs têtes, ce qui lui donnait fière allure. Pianiste peu talentueux, force était de le reconnaître, Bela lui accordait d'être doué d'une grande sensibilité, d'une maîtrise absolue de la théorie musicale et de la pédagogie.

Il avait aussi la chance de pouvoir se produire occasionnellement dans quelques salons parisiens. Une opportunité que les mauvaises langues attribuaient à son mariage avec une riche collectionneuse de tableaux, une belle femme qui aimait s'entourer d'artistes. C'est elle qui sélectionnait avec soin l'auditoire de ses prestations musicales. Irène de Clermont-Tonnerre aimait Simon Vernik d'un amour à son image : fantasque. Elle avait le verbe haut, une impressionnante garde-robe, et des manières aguicheuses qui avaient le don d'irriter certaines de ses amies. Elles voyaient d'un mauvais œil cette femme libérée, dont l'aisance naturelle captivait un peu trop l'attention de leurs maris. Car outre les tableaux, Irène collectionnait aussi les amants. Son union avait donc été accueillie avec soulagement par les plus anxieuses qui craignaient de voir leur conjoint ravi par cette croqueuse d'hommes. Elle avait aussi provoqué quelques grincements de dents au sein de sa propre famille. Les Clermont-Tonnerre

formaient un clan aristocratique fermé et peu enclin à tolérer l'ingérence d'un immigré juif, pauvre de surcroît.

Personne n'était parvenu à lui faire entendre raison. La jeune femme avait été littéralement envoûtée par ce déraciné dont le fort accent russe et le romantisme désuet avaient suscité chez elle une réaction extatique. Elle lui avait ouvert grands ses bras. Trois ans plus tard, sa passion ne faiblissait pas. Le génie de Vernik, en avait déduit Bela, s'exprimait mieux en amour qu'au piano. Le professeur, et c'était sans doute son seul point commun avec son mari, était un déraciné, incapable de dissimuler sa condition d'écorché vif. Mais à la différence de Lazare qui avait connu l'adversité et se débattait depuis avec ses démons, Vernik était né tourmenté. Il en ignorait la raison profonde et avait renoncé à élucider le mystère de cette angoisse quotidienne. Il avait les joues creuses, les traits tirés, et affichait en permanence une expression de fugitif. De ce visage torturé émanaient des propos pesants sur les difficultés de la condition humaine. Curieusement, c'était aussi ce qui contribuait au charme qu'il exerçait sur les femmes. Elles se bousculaient littéralement à sa porte, chacune partageant le sentiment d'être la seule et l'unique capable de le rassurer, le dorloter comme un enfant sorti d'un mauvais rêve.

Bela connaissait bien cette sensation. Elle sentit le sol se dérober sous ses pieds. Il fallait absolument qu'elle se ressaisisse. Comment pouvait-elle se laisser aller à de tels sentiments ? Elle ne le voyait que quelques heures par semaine entre les murs de sa maison. Et en présence de son fils par-dessus le marché ! Elle craignait de se ridiculiser. D'autant que Simon Vernik était doté d'une oreille fine et attentive. Et s'il avait été en mesure de capter ses signaux de détresse... Elle rougit. Ses disputes répétées avec Lazare l'ébranlaient. Leurs désaccords se multipliaient. Elle était en peine de réconfort.

Peut-être Simon Vernik pouvait-il lui en procurer ? Pourquoi n'aurait-il pas été sensible à son charme ? Elle était encore jolie et tout à fait capable de faire vibrer un homme. Se pouvait-il qu'il soit aussi malheureux qu'elle ? D'ailleurs, qu'avait-il été chercher chez cette shickse² ? Une Clermont-Tonnerre allait-elle comprendre un homme aussi désarmé ? C'était impossible. Elle n'osait concevoir le type de réconfort que cette femme était susceptible d'offrir à cette âme si complexe. Simon Vernik ravivait chez elle la profonde nostalgie qu'elle éprouvait pour Odessa et qu'elle s'évertuait en vain à occulter depuis son arrivée à Paris. Par sa seule compagnie, elle replongeait dans ses origines lointaines, ravivait les odeurs et les images de son enfance. Ensemble, ils se remémoraient la Moldavanka, l'ancien quartier, où se mélangeaient Juifs et Roumains, riches et pauvres. Les terrasses de café où l'on grignotait des graines de tournesol en se riant gentiment des marieurs affairés et des rabbins toujours en retard d'une action de grâces. La rue de Richelieu où se trouvait la maison familiale. Jusqu'à ce que cette gaieté se volatilise dans les flammes de la Révolution. Ils avaient été nombreux à fuir en même temps à Paris. Ensemble, ils se plaisaient à évoquer ces militaires français et britanniques accourus en masse à la rescousse de l'armée Blanche de l'amiral Alexandre Vassilievitch Koltchak.

— Celui qu'on appelait « Koltchak le Polaire », avait précisé Vernik en évoquant le passé d'explorateur de l'officier.

Une porte claqua et la fit sursauter. Elle avait oublié que Lazare était encore à la maison. D'habitude, à cette heure de l'après-midi, il s'arrangeait toujours pour s'absenter.

— Je sors prendre l'air, annonça-t-il. Que se passe-t-il ? Tu as l'air bizarre. Tu te sens mal ?

— Je me sens parfaitement bien, répondit-elle en reprenant ses esprits.

— Ton fils est propre pour sa leçon de piano. Quant à moi, j'ai mieux à faire que de croiser ton Vernik et écouter ses balivernes. Je risquerais de lui mettre ma main dans la figure.

Bela haussa les épaules et tourna les talons. Elle ne tenait pas à engager cette conversation qui risquait en plus de se prolonger devant témoin. Lazare n'insista pas non plus. Il passa affectueusement une main dans les cheveux ébouriffés d'Isidore et le serra contre lui, comme pour lui souhaiter bonne chance avant un mauvais moment à passer, puis franchit la porte d'un pas décidé. En la fermant derrière lui, il ressentit un pincement au cœur. Comment en étaient-ils arrivés là ? Il n'était certes pas le mari idéal. Epicier ! C'est toute la brillante carrière qu'il avait finalement réussi à accomplir. Il n'était pas fier. Mais il l'aimait toujours. Le charme qu'elle exerçait sur lui opérait encore et il avait plaisir à la regarder, surtout lorsqu'elle libérait sa belle chevelure sur sa peau blanche délicatement clairsemée de taches de rousseur. Il regrettait qu'elle la ramène le plus souvent en un chignon trop strict et dénué de sensualité. Lorsqu'elle le voulait, elle savait se montrer attirante.

« Comme aujourd'hui », se dit-il en enfourchant sa bicyclette.

Cette observation le mit mal à l'aise. Il se faisait probablement des idées. Bela était une vraie bourgeoise naturellement raffinée. Tout en elle trahissait son éducation, y compris ses mains fines, son maintien. Mais ce qui frappait le plus, c'était le ton déterminé de sa voix. Elle débordait de convictions et avait coutume d'exprimer des opinions sur tout, de l'alimentation de sa famille qu'elle surveillait avec rigueur, à l'organisation de l'appartement qui tenait en deux mots : simple et fonctionnel. La sélection des voisins qu'elle acceptait de côtoyer avait été rigoureuse. Elle les avait classés en deux catégories : les fréquentables et les autres. Elle avait relégué ces

derniers aux oubliettes dès les premières semaines de leur installation. L'un était trop bruyant, l'autre parlait avec vulgarité, un troisième avait des enfants mal élevés qui risquaient d'avoir une mauvaise influence sur Isidore. L'école s'était rapidement métamorphosée en champ de bataille. Elle entraînait régulièrement en conflit avec l'instituteur, contestant telle lecture ou en recommandant une autre, selon elle plus appropriée. Les entretiens fréquents avec le directeur de l'établissement viraient à de véritables joutes verbales dont le pauvre homme sortait rarement victorieux. La santé constituait aussi un thème récurrent de disputes avec Lazare, peu enclin à s'émouvoir d'un gros rhume ou d'une légère fièvre de son fils. Il se doutait qu'Isidore se préservait ainsi de l'embarras que lui causerait sa mère. Le médecin alerté à la moindre inquiétude écopait généralement d'un bon quart d'heure de remontrances au cours duquel il s'entendait dire qu'il ne connaissait rien à son métier. Ce qui ne l'empêchait pas de respecter scrupuleusement la médication prescrite d'une plume tremblante.

« Cette femme est épuisante, conclut Lazare alors qu'il pédalait en direction du parc Montsouris. Aucun autre homme que moi ne voudrait d'elle. »

Comme chaque samedi après-midi, plutôt que d'assister au calvaire de la leçon de piano, il préférait retrouver pour une partie d'échecs ses deux amis de la petite communauté d'exilés juifs d'Odessa.

Jacob Sliozberg et Lev Ginzburg étaient d'un abord aussi simple et chaleureux que ce Vernik jouait de ses grands airs, de ses manières d'aristocrate pédant et de ses ricanements. On aurait dit un coq, les plumes en moins. Et cet empressement à l'égard de Bela lui était finalement insupportable. A plusieurs reprises, il l'avait surpris posant sur elle des yeux par trop langoureux.

— Lazare, que t'arrive-t-il, mon ami ? s'inquiéta Jacob Sliozberg en le voyant arriver, tout ruisselant de transpiration.

— Rien, lui rétorqua Lazare, sans plus de politesse.

Sliozberg se tut. Il le connaissait bien. Ce comportement irascible ne lui ressemblait pas. Il avait sûrement une bonne raison d'être en colère.

Lazare prit une chaise et s'assit à proximité de ses amis. Sliozberg le regarda avec insistance, comme s'il essayait de lire dans ses pensées. Outre sa vivacité intellectuelle, c'était la raison pour laquelle il était redouté sous les érables du parc Montsouris. Sa réputation de vainqueur s'était bâtie sur une seule histoire mythique qu'il racontait sans relâche : à Odessa, lorsqu'il n'avait que quinze ans, quelques années avant la guerre, il avait affronté simultanément vingt joueurs, dont trois officiers du tsar. En moins d'une heure, il les avait tous mis échec et mat. Par chance, les officiers humiliés par ce Juif insolent ne l'avaient pas passé au fil de l'épée. L'un d'eux lui avait même discrètement serré la main en le félicitant pour sa faculté t'anticiper tant de coups simultanément.

— C'est encore Vernik, bougonna Lazare.

— Vernik ?... Ou bien ta femme ? s'enquit Jacob.

— Les deux, répondit Lazare.

— La femme est faible, concéda Lev Ginzburg, amateur éclairé de Marcel Proust et fervent admirateur de Joséphine Baker dont il ne reconnaissait pas seulement le talent musical, surtout lorsqu'elle exposait ses seins nus.

— Vernik n'est qu'un imbécile. Méfie-toi toujours d'un imbécile, lui conseilla Jacob en déplaçant sa tour, le petit doigt en l'air.

— Cela ne signifie pas que ton fils doit souffrir des lubies de ce meshigene³, renchérit Ginzburg.

Lev Ginzburg aimait le mot « lubie ». Il s'arrangeait pour le

placer autant qu'il le pouvait dans ses conversations.

— Bela est lucide, s'insurgea Lazare qui préférait être le seul à pouvoir critiquer sa femme. Elle ne permettra pas que quiconque fasse souffrir ses fils.

— Oï vé... Mon pauvre Lazare, tu es bien aveugle ! Tu n'es qu'un pauvre épicier et ton professeur entre chez toi avec ses beaux vêtements neufs ! Si je te dis que la femme est faible, ce n'est pas une lubie. Je sais de quoi je parle.

— Oui, renchérit Jacob, soudain pensif. Faible... C'est le mot. Elle cède facilement à la tentation. Tout le monde le sait. Surtout si cette tentation est riche.

Lazare sentit le sang lui monter à la tête. La tournure que prenait cette discussion lui déplaisait de plus en plus. L'imbécile, c'était lui, pas Vernik. Comment avait-il pu se voiler la face si longtemps ? Il se leva brusquement, salua à la va-vite ses deux camarades qui n'avaient à aucun moment interrompu leur partie, et sauta à nouveau sur sa bicyclette avant de se lancer dans une course effrénée vers la maison.

[1.](#) « A deux beaux yeux ».

[2.](#) Femme non juive (mot yiddish).

[3.](#) Fou en yiddish.

New York, 12 novembre 2001

Nombreux sont ceux qui se découvrent tardivement des qualités, des défauts, une face cachée, un talent qui se manifeste un beau jour, ou des pulsions qui jaillissent sans raison apparente. Un père de famille tranquille, se transforme brutalement en prédateur pervers, un jeune homme qui aidait des vieilles dames à porter leurs paniers à provisions devient célèbre en précipitant un Boeing contre un gratte-ciel, un autre arrivé au sommet de sa carrière plaque tout pour traverser l'océan Pacifique à la rame.

Tu pourrais aisément être l'un de ces hommes, ou les trois à la fois, m'aurait sûrement balancé Anna dans un moment de colère. Mais surtout le pervers, aurait-elle ajouté avec son si charmant sourire ironique.

Elle aurait sans doute eu raison. J'ai toujours été un drôle d'oiseau, toujours un peu seul sur ma branche. On ne m'approche pas comme ça. Il faut y mettre les formes, se préparer, être désireux de s'exposer à un tir de barrage, c'est-à-dire mille questions. Faire confiance ? Connais pas. Peut-être parce que je ne me suis jamais senti nulle part à ma place. Cela, il faut l'admettre, facilite grandement les déménagements successifs. Vivre out of place, comme l'a un jour écrit un

professeur de littérature que j'ai rencontré il y a quelques années, ici, à New York. Lui-même était un apatride déchiré entre son pays d'adoption et l'inaccessible terre de son enfance, et moi, en exil au sein de ma propre cellule familiale avec laquelle je ne parvenais pas à m'identifier pleinement. Nous partagions pour des raisons différentes ce sentiment d'étrangeté. Je m'étais façonné un moi inconsistant, en recherche du regard des autres pour cerner à travers eux la source de mon impalpable désarroi.

Ainsi c'est aujourd'hui que j'élucide le mystère de mon existence ? Tu parles d'un mystère ! C'était donc ça ! D'autres parents... Les vrais, ceux-là, qui m'attendaient depuis plus d'un demi-siècle ailleurs ? La belle affaire ! Aurais-je pu m'en douter ? Probablement pas. Il y a pourtant eu quelques indices semés ici et là, qui ont progressivement contribué à développer ma proximité avec Jeanne et Hubert, tout en maintenant une inexplicable distance. J'étais si différent. Peut-être à cause de leur grande taille à tous les deux. Jeanne me dépassait d'une bonne tête et Hubert se vantait de son mètre quatre-vingt-six. Même adulte, je n'avais cessé de penser qu'il me faudrait encore grandir pour leur ressembler enfin !

Mais les années passaient, inexorablement, et ma croissance était au point mort, m'empêchant obstinément de décoller de mon mètre cinquante-sept. Trois misérables centimètres qui m'interdisaient d'atteindre une hauteur acceptable. Et ces cheveux noirs, si épais. Sans parler de ma peau étrangement mate. Je ne comprenais pas. Jeanne et Hubert avaient tous les deux des cheveux clairs, des yeux clairs, la peau claire.

Si je les ai aimés ? Probablement. Leur bienveillance était sans limites. Mais au-delà de cet amour, ce fossé permanent entre nous. Mon incompréhension totale du sens qu'ils donnaient à leur vie quotidienne, la monotonie, l'isolement, leur

refus entêté de changement. Et ce silence, toujours feutré. A peine un mot plus haut que l'autre, de temps en temps. Que faisaient-ils d'autre, à part survivre ? Les jours s'écoulaient, selon un emploi du temps immuable, désespérément vide. Chez moi... Enfin, chez eux, il ne se passait rien.

Ils me parlaient peu, intervenaient avec parcimonie dans mes petites affaires, s'intéressaient de loin à mes résultats scolaires. J'étais un très bon élève, je marchais bien en classe, comme disait ma mère. L'école puis le lycée ne furent jamais un souci. Pour eux qui n'avaient jamais eu de diplômes, je me lancerais comme une évidence dans des études poussées. Mon avenir était assuré. Eux n'avaient jamais eu la possibilité de se laisser aller à une telle insouciance. Très jeunes, ils avaient été contraints de gagner leur vie. Ils se contentaient donc de veiller sur moi, leur fils unique.

— As-tu suffisamment mangé ? Tu es certain que tu ne veux rien d'autre ? Est-ce que tu es assez couvert ? La température a baissé et il risque de pleuvoir. Tu ne peux pas te permettre de tomber malade.

Je voyais bien que ce comportement était singulier, mais j'obéissais. Au moins, à l'encontre de mes camarades de classe, je ne prenais jamais froid, passais au travers des gripes, et me portais bien. J'étais en réalité assez rondouillard, ce qui me valait d'être la cible des railleries incessantes de mes camarades, surtout lorsqu'ils me voyaient engoncé dans un gros col roulé au printemps ou pas suffisamment agile pendant les cours de gymnastique en raison de mon poids et de ma petite taille. Adolescent, j'avais donc opté pour une sorte de détachement protecteur afin de m'épargner cette souffrance. J'avais l'intuition que ces tracasseries et obligations étaient provisoires. Je volerais un jour de mes propres ailes. Je devais juste être patient. Je réprimais toute rancœur. Même si, parfois, je n'y parvenais

pas. Ils réussissaient à m'irriter, à m'exaspérer même. Jusqu'au jour où je décidai de les pousser à bout. Ils devinrent une proie facile. Je laissai pousser mes cheveux en veillant à ne pas raser la timide barbe qui pointait. Je monopolisai le Teppaz que je faisais chauffer en écoutant en boucle I Saw Her Standing There et Love Me Do. Mes yeux étaient tournés vers Liverpool, vers New York et la Côte Ouest. Je tombai amoureux de Joan Baez, je développai une sourde jalousie à l'égard de Bob Dylan à qui je tentais désespérément de ressembler en m'offrant ma première guitare et des blue-jeans bien délavés, sur lesquels je dessinais au feutre indélébile.

— Des pantalons de ce prix, s'insurgea mon père. Les miens ne coûtent pas aussi cher et je n'écris pas dessus !

Lorsque j'accrochai un drapeau américain dans ma chambre, je crus qu'il allait faire un malaise. Il fallut à ma mère des heures de patientes discussions, assis sur le rebord de la baignoire, pour lui faire prendre conscience que j'avais une personnalité très riche puisqu'il y avait aussi dans ma chambre le portrait de Che Guevara. Sans oublier tout le bien que j'avais dit un jour de Mao, surtout de ses vestes dont j'adorais le col.

Je les bombardais de questions, les embarrassais, les mettais face à leurs contradictions. Pire : je leur envoyais en pleine figure leur mode de vie si monotone et sans intérêt en le comparant avec celui bien sûr plus excitant des parents de mes camarades. Je les sentais alors profondément blessés.

Très vite, ils furent dépassés par mon énergie, ma curiosité insatiable, mon questionnement permanent, tout ce remue-ménage sans lequel j'étais incapable de vivre, le perpétuel chaos de ma chambre, inondée de livres, de disques, d'objets aussi farfelus qu'inutiles. Je collectionnais des percussions africaines marchandées pour rien chez des vendeurs à la sauvette près des Puces de Saint-Ouen. J'entamai une collection de pipes de

toutes tailles et de toutes sortes : en écume de mer, avec des bagues en argent travaillées à la main, en bruyère, classiques, ou en cerisier, en érable, plus rares, ou encore des pipes portraits, en maïs, en faïence ou en porcelaine. Des sculptées aussi, sans oublier les pipes en verre et en métal, pour fumer du hash. J'en avais accumulé des centaines. La pauvre Jeanne, qui manquait parfois de glisser sur l'une d'elles que j'avais abandonnée par terre, ne savait à quel saint se vouer. D'autant que ses saints s'appelaient Marx et Lénine et ne pouvaient pas grand-chose pour elle.

J'avais à peine droit à quelques remontrances de sa part, et la réprobation étouffée de mon père. Lorsque j'y repense... Elle aurait vraiment pu se blesser en trébuchant dans le désordre de ma chambre qu'elle s'activait tant à rendre vivable.

L'impression qu'ils appréhendaient de me réprimander avec sévérité fit que je ne tardai évidemment pas à en profiter allègrement, évitant de leur rendre des comptes détaillés concernant ma vie quotidienne, mes amis, et encore moins, plus tard, mes « petites » amies. Je ne voyais pas l'intérêt de leur faire partager mes premiers émois amoureux, eux qui semblaient si éloignés des choses du cœur, de la fantaisie et de l'imagination dont j'avais été, par je ne sais quel prodige, gratifié.

Lorsque par ennui, par jeu, ou par défi, je faisais appel à ce don, je me racontais des histoires. Par crainte de les oublier, je les notais précieusement dans une multitude de petits carnets noirs que je cachais sous mon matelas. Je m'inventais un inconnu veillant sur moi de loin, un homme dont mes parents redoutaient la puissance et leur imposait à travers moi sa volonté. Je les reléguais alors au second rang, je les gommait, les faisais disparaître en me réinventant un présent que je préférais. Je me transportais dans une autre maison, spacieuse, confortable, ensoleillée. Un pays nouveau, fait de forêts, de

prairies et de rivières qui traversaient des villes aux avenues et aux immeubles chargés d'histoire. J'étais le rejeton d'un homme célèbre, au passé glorieux, qui avait marqué son temps d'une empreinte indélébile et qui m'ouvrait la voie vers un grand destin.

Les dimanches pluvieux, je m'enfouissais au creux de mon lit. Après avoir failli provoquer un début d'incendie en me glissant sous mes draps avec la lampe de chevet, j'avais opté pour une lampe de poche. Avec ma main libre, j'agrippais un livre et m'évadais le plus loin possible. Je n'étais plus l'ado de personne. Je me catapultais vers des contrées éloignées et ensoleillées. Il y avait la mer, le désert, la jungle. Je dévalais des montagnes, descendais des torrents, planais vers le soleil couchant. Je m'agrippais au sommet du mât d'un grand voilier qui traversait un océan. J'assistais à l'éruption d'un volcan, d'un geyser, d'un puits de pétrole. Je bâtissais une maison dans la brousse, avec des lits enveloppés de moustiquaires, des hélices fixées au plafond brassant un air chaud et humide. Il y avait des coups de feu, des crissements de pneus d'une Jeep sur des graviers. Je m'inventais une grande sœur imaginaire. Je fourrais avec elle mes deux mains dans la crinière drue du lion de Kessel. J'étais le fils d'Albert Londres. J'errais à ses côtés sous le soleil de l'Orient compliqué. Je me brûlais à celui de Corfou en compagnie d'un oncle cette fois, fantasmé lui aussi, un autre Albert, mais plus fantasque celui-là, capricieux, certes dépressif, mais si lumineux. Mon sang irriguait les sillons de la Catalogne labourée par la plume d'Hemingway, un grand-père comme j'en aurais voulu un, courageux, pétri d'idéalisme, capable de s'extasier face à une nature sauvage, humain à l'extrême. Je partageais avec lui les mêmes désirs, les mêmes engouements. J'étais fasciné par les corridas, le rouge du sang et des banderilles, la muleta virevoltante, et l'estocade, la mort portée

sans vaciller par le fil de l'épée. J'en sortais plus aguerri, prêt à panser mes plaies entre les bras soyeux d'une Emma Bovary, sosie craché de ma frêle voisine du dessus, bien réelle celle-là, source de mes premières désillusions sentimentales. Longtemps après avoir tourné la dernière page, je restais imprégné de ces paysages lointains et de ces inaccessibles périples amoureux, tout transpirant d'émotions, effaré de ces improbables rencontres, cloîtré dans ma chambre.

La réalité était plus terre à terre. Nous ne « partions » pas en voyage, nous ne « sortions » pas le soir et nous ne « recevions » pas à la maison. A l'encontre de la grande majorité de nos voisins, nous n'avions pas de voiture. Notre mobilier était spartiate et l'élégance n'était pas la priorité du trio que nous formions.

— Tout ça n'a aucune importance, me disait ma mère en balayant mes reproches du revers de sa main. L'essentiel, ce ne sont pas ces objets futiles, comme ces ridicules percussions africaines ou ces pipes que tu collectionnes. L'essentiel, c'est le travail. Tu suivras notre exemple. Tu seras un travailleur.

Je percevais mal à l'époque le sens de ce mot. « Un travailleur. » Enfant, il me semblait confusément qu'il s'agissait d'un homme mécontent par nature, taciturne, le plus souvent porteur de réclamations insatisfaites, forcé de se battre au quotidien pour survivre dans un monde injuste et qui n'avait jamais suffisamment de temps pour se reposer. La perspective de devenir « un travailleur » ne m'enthousiasmait guère. Mais je préférais ne rien dire. D'autant que j'interprétais le silence paternel comme une conformité aux propos de ma mère. Ils s'étaient apparemment mis d'accord pour faire de ma vie un cauchemar, autrement dit me contraindre à rejoindre la cohorte de ces « travailleurs » à laquelle ils appartenaient tous deux.

Pour échapper à cette destinée qui me terrorisait déjà bien

avant l'adolescence, j'avais imposé un rituel. Je devais impérativement faire fonctionner mon cerveau différemment et ainsi accéder à des opportunités alléchantes. La réponse, je le savais, était dans les livres. Leurs auteurs étaient dépositaires de ce savoir libérateur. Chaque semaine, je demandais donc à ma mère de m'accompagner chez la libraire de la rue Monge pour y choisir un nouveau livre. Bien sûr, elle s'était d'abord montrée réticente. Que pouvait bien cacher chez cet enfant une telle frénésie de lecture ?

— Cela va t'empêcher de faire tes devoirs, avait-elle décidé.

Elle se trompait. J'étais bon élève et il n'y avait aucune raison que cela change. J'avais insisté. Pas question de me résigner. Dubitative, elle avait mis quelques jours avant de céder à contrecœur, convaincue que j'avais une idée derrière la tête.

— Non, pas celui-là... Celui-là non plus ! disait-elle. Tu es un peu jeune pour celui-ci. Celui-là te fera faire des cauchemars. Mais qu'est-ce qui peut bien t'attirer dans des histoires pareilles ? Un jour, il faudra que tu m'expliques. Oui, celui-là, je veux bien.

A la caisse, la libraire observait notre manège sans rien dire. C'était une dame âgée, toujours vêtue de noir, peut-être en signe de deuil car je ne lui connaissais pas de mari. Je me souviens de ses lunettes en écaille, de son poignet aussi pâle qu'épais, entouré d'élastiques providentiels dès qu'un emballage devait être consolidé. Son avant-bras était agité d'un tremblement perturbant qui distrayait mon attention. Plus le temps passait, plus il semblait se rebeller contre le reste du corps auquel il était rattaché. Pour combien de temps ? Je me le demandais à chacune de nos visites. Lorsque je montrais d'un index assuré l'ouvrage de mon choix, en essayant d'ignorer l'éventuel signe de tête désapprobateur de ma mère, je fixais avec des yeux hypnotiques les convulsions de la main, convaincu qu'elle se

saisirait du livre d'à côté. Je poussais parfois la malice jusqu'à réclamer celui qui se trouvait sur une étagère plus élevée. Mais non. Chaque semaine, le miracle opérait, et ma collection de livres grandissait régulièrement.

— A quoi bon tant de livres, si on ne comprend pas le sens des mots, avait un jour dit ma mère, pensant freiner ma boulimie.

Mal lui en prit. Je me mis à lire aussi le dictionnaire. Je me faisais des listes de mots, des tableaux, j'en marquais les pages, je pestais lorsqu'un nouveau mot, appris la veille, réussissait à se faire la belle pendant la nuit, m'obligeant à le retrouver, le cerner, le verrouiller, pour contrecarrer une nouvelle évasion. Je le conservais alors attentivement, le récitais mille fois pour m'habituer à sa présence, le familiariser à la mienne, puis l'intégrer dans une luxuriance de phrases où il trouverait enfin sa place et ne songerait plus à s'enfuir. Victorieux, je l'assénais alors, hors de tout contexte, à ma mère, qui me demandait gentiment quelle mouche m'avait piqué, puis me déposait un doux baiser sur le front.

— Quand te calmeras-tu, mon fils, disait-elle d'un ton las. Où cela te mènera-t-il ? Ce ne sont pas de belles phrases et cette perpétuelle agitation qui te feront gagner ta vie.

Là aussi, elle se trompait. Mais nous ne le savions pas encore.

Après les dimanches sous la grisaille, il y avait ceux plus ensoleillés. C'était alors vers mon père que je me tournais. J'exigeais avec force un vrai pique-nique. Cela me permettrait, le lundi matin, à l'école, d'avoir moi aussi quelque chose de croustillant à raconter.

Ces dimanches-là, il se levait le premier. Il lui fallait d'abord bichonner sa mobylette bleue avec laquelle il se rendait à l'usine. Nous n'avions pas de voiture. Il y passait une bonne heure, graissant la chaîne, vérifiant les tambours des freins et regonflant

les pneus au liseré blanc. Je me réveillais à mon tour et le pressais de préparer des sandwiches. Il s'exécutait docilement. En quelques minutes, le panier était plein, sans oublier une grande bouteille d'eau fraîche, trois pommes, quelques biscuits et son paquet de Gitane maïs dont je détestais la fumée âcre. Nous grimpions ensuite dans un autobus, direction le parc de Sceaux.

Il n'était plus question de livres. Nous étions là pour nous amuser. Sous l'œil contrarié de cygnes que notre présence dérangeait, j'empêchais avec détermination mon père de faire sa sieste. De bonne grâce, ce qui était aussi un événement, il se pliait à mes caprices et me renvoyait comme un métronome la balle que je lui lançais.

— Quand j'avais ton âge, me raconta-t-il un jour, je faisais ce que je voulais de ce ballon.

Joignant à ce flot inattendu de paroles un geste vif, il avait fait mine de jongler avec le ballon, le passant habilement dans son dos et le projetant en direction d'un invisible panier. Ses deux bras lancés vers le ciel en signe de triomphe, il s'était mis à courir sous des applaudissements imaginaires, les yeux mi-clos, un large sourire sur son beau visage buriné de « travailleur » irréprochable. Il m'avait ensuite saisi par les épaules et serré affectueusement contre lui en m'embrassant sur le sommet du crâne, dans une manifestation rare d'une infinie tendresse. Ma mère l'avait laissé faire, sans pour une fois intervenir, trop heureuse de ne plus l'entendre pendant quelque temps bougonner contre le patronat, l'injustice sociale et son « salaire de merde ». Elle nous observait sans en avoir l'air, se détournant une seconde d'un interminable tricot qui, en raison de sa lenteur, n'eut jamais la chance de devenir un pull.

Soûls de fatigue et de grand air, à l'ombre étroite d'un peuplier, je m'allongeais entre eux, les deux yeux grands ouverts vers le ciel, en espérant que dimanche prochain serait

tout aussi ensoleillé.

Qu'est-ce qui me prend ? Pourquoi ce soudain accès de nostalgie ? C'est peut-être l'hôpital qui éveille ces souvenirs. C'est étrange. Cela fait des siècles que je n'ai pensé à eux avec une telle émotion.

Ma fatigue n'arrange rien. A moins que ce ne soit la proximité du vieil homme, la perspective de sa mort prochaine qui me renvoie à leur disparition, l'éclairage au néon, les odeurs d'éther, le ballet des infirmières...

— Vous êtes encore là, vous ? me bombarde celle qui semble définitivement m'avoir pris en grippe.

J'ai la bouche pâteuse. J'ai dû somnoler sans m'en rendre compte. J'invente un prétexte, tentative désespérée de convaincre cette femme qui me regarde sans la moindre compassion.

— J'attends quelqu'un.

— Ah, fait-elle, soupçonneuse.

Elle s'éloigne d'un pas alerte non sans se retourner pour s'assurer que je reste bien à ma place. En dépit de son agressivité, le dévouement dont elle fait preuve pour les malades m'impressionne. Elle veille sur eux bec et ongles. Sacré morceau. Encore une qui doit mener son mari à la baguette. Surtout si, comme moi, le pauvre homme est bien-portant...

8

Paris, décembre 1929

Une fois seule avec Isidore, Bela s'assura qu'il était tout à fait présentable.

— J'espère que tu as tiré la leçon de ce qui vient de se passer, lui dit-elle en réajustant son col de chemise. Voilà ce qui arrive à ceux qui n'ont pas de but dans la vie.

Isidore baissa la tête et regarda ses chaussures. Il préférerait encore entendre les instructions de Vernik qu'un nouveau refrain sur le « chemin ».

La sonnerie d'entrée retentit à cet instant. Bela s'empressa d'ouvrir. La silhouette de Vernik emplit la totalité de l'encadrement de la porte. Il portait un costume clair et une chemise d'un blanc étincelant. Il ôta son chapeau et franchit d'un pas le perron avant de baiser délicatement la main qui lui était tendue. Isidore, gêné, détourna la tête.

— Chère Bela, il faut que je vous parle. Je dois vous entretenir d'une question importante... C'est à propos d'Isidore... Est-ce que son père est dans les parages ? s'enquit-il avec un brin d'appréhension.

— Non, le rassura Bela.

— Très bien, fit l'autre, soulagé. Isidore, mon garçon, peux-tu nous laisser quelques minutes avec ta mère ? Tiens. En

attendant, relis attentivement quelques pages de ton précis de solfège. Et, s'il te plaît, je te demande instamment de ne pas y gribouiller des remarques ou des modifications. Tu vois ce que je veux dire, mon garçon ?

Sans se faire prier, Isidore repartit dans sa chambre, trop heureux de ce répit inattendu.

— Chère, très chère Bela, reprit tout de go Vernik. Voilà. C'est à propos d'Isidore, comme je vous le disais. Un garçon fort intelligent. Mais je ne vous apprends rien. Il a aussi l'oreille musicale et des mains parfaitement adaptées à la pratique du piano.

Bela écoutait avec attention. Elle avait beau aimer son accent raffiné et ses belles paroles, elle se demandait où il voulait en venir et regretta un instant qu'il ne lui lise pas directement du Théophile Gautier.

— Ah oui, ses mains, répéta Simon Vernik. Elles sont comme les vôtres. Si fines, si délicates. Cette souplesse du poignet... Incomparable. Ma chère Bela, si seulement vous aviez persévéré... Ces années de pratique, pour rien. Quel dommage... Quel dommage, répéta-t-il, l'air soudain absent.

— Où voulez-vous en venir ? monsieur Vernik. Vous me faites peur.

Mais l'autre n'entendait rien.

— C'est de vous qu'il tient ce don exceptionnel. J'en suis convaincu. Son sens musical est réellement très développé. Bela, je vous le dis. Vous pouvez me croire sur parole. Cet enfant est très doué.

Simon Vernik marqua un temps d'arrêt. Il caressait nerveusement le pommeau en argent de son interminable canne. La jeune femme, quant à elle, buvait ses paroles apaisantes et le scrutait avec intensité pour tenter de lire encore plus loin dans ses pensées. Lorsqu'il s'en aperçut, ses joues s'empourprèrent.

Il fut pris d'un incontrôlable bégaiement. Elle lui proposa une liqueur. Mais il refusa. Il était sur la bonne voie et ce n'était pas le moment de flancher. Il avait besoin de tous ses esprits.

— Mon souci est ailleurs, chère Bela. Je ne sais comment l'expliquer sans vous inquiéter. Ce serait plutôt son étrange... Euh... Voilà. Je dois vous le dire franchement et sans plus tergiverser...

Bela cru que son cœur allait exploser. Sa première impression avait été la bonne. Quelque chose n'allait pas.

— Mais parlez, parlez donc, monsieur Vernik. Qu'y a-t-il ? Qu'il y a-t-il à la fin ?

— N'ayez pas peur. Il ne faut pas. Il s'agit en fait de... de... Comment vous dire. De... De son très préoccupant sens du rythme ! C'est cela. Son sens du rythme.

Les deux mots « étrange » et « préoccupant » eurent un effet dévastateur sur Bela. Elle les encaissa dans la douleur et pâlit.

— Mais que va devenir cet enfant ? gémit-elle. Que voulez-vous dire exactement ? Qu'y a-t-il de grave dans son sens du rythme ? Est-ce que cela peut se soigner ?

— Se soigner ? Oui. Je veux dire... Non. Enfin, pour tout vous avouer, je l'ignore. Car je dois bien admettre n'avoir jamais rien vu de pareil. J'en parlais d'ailleurs pas plus tard que ce matin avec Irène, mon ép...

— Oui, l'interrompt-elle. Je sais qui est votre épouse.

— Bien sûr, bien sûr, pardonnez-moi, se reprit Vernik, honteux de sa propre maladresse.

Cette femme, décidément, le troublait et lui faisait dire des sornettes. Devant son insistance, il entreprit cependant de lui donner quelques explications supplémentaires. Car, à en croire Simon Vernik, l'enfant, une fois assis devant son piano, se métamorphosait.

— Isidore ose des accélérations sacrilèges sur le clavier, qu'il

s'agisse d'une Toccata de Bach ou d'un Nocturne de Chopin !

Bela était abasourdie. Pire, aux dires du maître, il arrivait à son fils de prendre l'initiative de barrer lui-même de son crayon des indications de tempo données par d'illustres compositeurs, remplaçant un andante ou un moderato par un vivace déplacé ou un scandaleux presto.

A ce moment, la porte d'entrée claqua. Vernik s'interrompit brutalement. Le souffle court et ruisselant de transpiration, Lazare fit irruption dans le salon.

— J'espère que je ne vous dérange pas, lança-t-il, furieux, au professeur. Je vois que la leçon de piano se passe très bien, ajouta-t-il en montrant du doigt le tabouret vide devant le piano. Quelqu'un peut-il me dire où se trouve Isidore ?

Vernik était pétrifié.

— Dans sa chambre, répondit froidement Bela. Où veux-tu donc qu'il soit ?

— Où ? Pendant sa leçon de piano ? Mais devant le piano par exemple ! rugit-il.

— Une fois de plus, tu ne comprends rien, l'apostropha Bela. Ton fils ne veut plus jouer de piano. M. Vernik était...

— Isidore a raison ! le coupa sèchement Lazare. A sa place, je n'en voudrais pas non plus, de ces cours de piano !

— Lazare ! Je t'interdis ! glapit Bela. M. Vernik était justement en train...

— ... de s'en aller, enchaîna Lazare, ulcéré.

— Lazare ! A broch tzi dir¹ !

Loin de le calmer, cette injonction ne fit que décupler sa rage. Bela le maudissait devant cet énergumène, ce faux-jeton tiré à quatre épingles qui se prenait pour un musicien. Déchaîné, il se mit à tutoyer un Vernik décomposé face à tant de familiarité.

— C'est que tu commences sérieusement à me casser les pieds avec ton piano et tes manières ! lui jeta-t-il. Alors, tu

retournes de ce pas à Odessa. Au moins, là-bas, tu n'importunerai ni ma femme ni mon fils.

Il prit une profonde inspiration. Son cœur battait à tout rompre.

— Farmach doz moyl² ! Ecoute-moi bien, Simon Vernik. Tu vas déguerpir de ma maison. Je ne veux plus te voir ici. Et rentre-toi bien ça dans ta tête creuse : Isidore ne veut pas faire de piano. Isidore ne sera pas pianiste. Ni grand, ni même petit et médiocre comme toi. Isidore est un musicien. Un vrai. Il a du talent. Moi, Lazare Grynberg, son père, je te le dis ! Isidore veut être trompettiste. Et il sera trompettiste. C'est tout. Mon fils adoré ! De la trompette, Vernik ! Tu m'entends bien ? Trompettiste ! Et pas pour jouer du Bach ! Avec un rythme pareil ! Quel gâchis ! Tu n'y comprends décidément rien, Vernik !

Il marqua un temps d'arrêt. Il avait besoin d'air. Il se tourna vers Bela mais sans la voir, et continua de s'adresser à l'enseignant.

— Et pendant que j'y pense, Simon Vernik, cesse de tourner autour de ma femme. Tu as compris ? Sinon, tu vas voir comment un Juif peut se transformer en Cosaque !

Là-dessus, il poussa l'infortuné de toute la force de son bras valide hors de l'appartement, et referma violemment la porte sur lui. Epuisé, mais satisfait, il s'affala dans son fauteuil. Il n'avait qu'un regret : ne pas l'avoir fait plus tôt !

— Il doit détalé, l'animal. Dommage qu'il ne coure pas aussi vite sur son clavier. Oï vaï iz mir ! Ce Chopin... Quel ennui ! Quelle lenteur ! Un vrai somnifère ! Cet homme est vraiment un imbécile ! Sliozberg a raison. Comment ai-je pu être aveugle si longtemps. Meshigene ! Une andouille ! Et en plus, il nous coûtait trop cher. Fini les ménages ! Bon débarras !

Debout dans le salon, Bela, au bord de l'évanouissement,

s'appuya sur le piano et se sentit défaillir. Lazare avait réussi à la surprendre. Elle l'observa. Blanc comme un linge, sa main droite tapotait son genou nerveusement et son regard encore plein de rage était rivé au plancher. Même si l'idée de ne peut-être plus jamais revoir Simon Vernik la perturbait, celle de l'imaginer courant à toutes jambes dans les rues de Paris la fit sourire. Lazare venait de lui prouver qu'il tenait toujours à elle et que sa jalousie était intacte.

Cela faisait dix ans qu'ils avaient quitté Odessa. Le temps avait filé. Il y avait eu Le Grand Duc qui avait fait faillite, l'épicerie ouverte dans l'urgence. Et puis la naissance difficile d'Alexandre, l'année dernière. Elle soupira. L'enfant était né tout bleu, le cordon ombilical enroulé autour du cou. Il suffoquait. Ses poumons étaient remplis d'eau. Les médecins étaient intervenus rapidement mais avaient mis en garde contre des séquelles.

— Il aura peut-être des problèmes respiratoires, avaient-ils prédit.

Elle s'en était prise à Lazare. Elle lui en avait voulu à lui et son indécrottable optimisme. Vouloir un deuxième enfant, à Paris, alors qu'il venait de perdre son travail avec Bullard, et ce monde si incertain, si menaçant ! Comment avait-elle pu céder ? Comme si la naissance d'Isidore ne lui avait pas suffi ! Les médecins s'étaient affairés autour d'elle. Toute cette agitation... Elle avait appelé son père à la rescousse. Mais Theodore Epstein avait beau avoir la réputation d'un chirurgien brillant, il craignait de voir son scalpel trembler au contact du ventre de sa fille. Il avait donc fait appel à l'un de ses disciples. L'opération s'était bien passée, mais elle avait mis de longs mois à s'en remettre et s'était juré de ne plus jamais avoir un autre enfant. Elle payait maintenant pour sa faiblesse. Elle se sentait comme prisonnière à bord d'une frêle embarcation, à la merci d'éléments déchaînés.

Lazare ne la rassurait plus depuis longtemps. L'avait-elle jamais vraiment aimé ? Elle en était parfois à se le demander. C'était si loin. Même s'ils n'avaient jamais connu la passion folle, elle se rappelait des bons moments. Les épreuves aussi les avaient rapprochés. Qu'en restait-il aujourd'hui ? Quelques sursauts de tendresse qui se raréfiaient. La déception, l'amertume, cette existence qu'elle avait imaginée et qui était restée un rêve. Elle ne pouvait évidemment l'accuser de tous les maux. La Révolution, la guerre, la disparition brutale de ses parents, ses sœurs qu'elle avait laissées derrière elle à Odessa... Ce Staline était pire que le tsar. Finalement, il fallait bien se méfier des bolcheviks. Et ces bundistes... Ils n'étaient plus qu'une poignée en Russie.

Lazare, tête baissée, semblait s'être calmé. Elle l'observa en silence. Lui aussi avait été marqué par ces événements tragiques. Son infirmité lui donnait cette allure gauche qui, certains jours, l'attendrissait. Une boîte de conserve, une assiette parfois échappaient à sa main invalide. Peut-être avait-elle été trop dure ? Après tout, il avait fait de son mieux. Elle ne pouvait lui tenir rigueur d'avoir quitté Odessa, d'avoir interrompu ses études. C'est elle qui l'avait exigé. Elle ne se sentait plus en sécurité dans sa ville natale. Mais était-ce une raison pour s'être entiché de ce voyou de Bullard ! Elle lui en voulait tellement pour toutes ces années où il rentrait au petit matin après avoir traîné dans des cabarets mal famés. Tout ça pour que cet aventurier le laisse tomber en prétextant la crise économique qui frappait l'Amérique ! Elle sentit à nouveau la rage lui monter aux joues.

C'est précisément l'instant qu'Alexandre choisit, peut-être par solidarité avec son père et son frère aîné, pour toussoter à nouveau. Sans doute essayait-il de détourner vers lui l'attention maternelle. Mais Bela, perdue dans sa colère, ne l'entendit pas.

Le petit s'interrompt donc de lui-même, après un hoquet de dépit.

— Cet enfant, proclama-t-elle solennellement. Cet enfant finira dans une cave où il fera danser des vauriens avec sa trompette. Lazare, c'est un grand malheur qui s'abat sur nous aujourd'hui. Un grand malheur, je te le dis. Et tu devras en payer les conséquences.

Lazare releva la tête. Il avait gagné. C'était tout le « malheur » qu'il souhaitait à son fils aîné. Il savait qu'un jour Bela lui serait reconnaissante d'avoir tenu bon. Il se sentait si léger à présent et savait Isidore soulagé.

Le jeune garçon, qui avait préféré rester dans sa chambre, avait bien mesuré la portée de ce qu'il venait t'entendre. Il en ressentit une infinie reconnaissance à l'égard de son père qui l'appela à cet instant précis.

— Viens ici, mon fils, que je t'embrasse, et ensuite tu iras embrasser ta mère. Nous allons lui prouver que nous avons eu raison. Approche-toi. Qu'est-ce que tu tiens dans tes mains ?

L'enfant tendit un livret à la couverture jaunie et écornée. Lazare se mit à lire lentement, en détachant chaque syllabe.

Pré-cis de sol-fè-ge.

— Ah, dit-il. Il faudra penser à le rendre à ton ancien professeur de piano.

Il l'ouvrit machinalement pour le feuilleter et éclata d'un rire si sonore que le petit Alexandre se remit à tousser. Les pages de portées étaient noircies d'annotations et remarques, toutes écrites d'une main d'enfant, ferme et déterminée.

[1.](#) « Que la malédiction soit sur toi », en yiddish.

[2.](#) « Silence ! »

9

New York, novembre 2001

C'est insensé. Il ne peut y avoir aucun rapport entre moi et cet homme qui gît de l'autre côté du mur. C'est une farce. En même temps, ce vieillard m'inspire de la tendresse, une étrange compassion que je ne m'explique pas. De la familiarité ? Peut-être. Mais pour quelle raison ?

Au fur et à mesure que les heures passent, je le perçois encore différemment. Sa physionomie me fait désormais penser à celle de ces Juifs pieux de la rue Mouffetard que nous croisions parfois, lorsque nous marchions, mes parents et moi, à quelques centaines de mètres de chez nous. Nous ne leur parlions jamais. Ils appartenaient à un autre monde. Je n'avais aucune passerelle pour y accéder, mais je ressentais pour eux une inexplicable attirance en les voyant se hâter ou discuter avec passion, sans se soucier des regards extérieurs, des ricanements, des insultes parfois.

Il est encore tôt. L'infirmière est déjà là, fidèle au poste. Elle a à peine dû dormir quelques heures, comme moi. Tout juste si elle me laisse jeter un œil sur le malade.

— Vous avez de la chance, me dit-elle. On vient juste de finir sa toilette.

Les yeux clairs d'Alexandre Grynberg sont grands ouverts,

tournés vers la fenêtre. Les rideaux tirés laissent entrer un soleil purificateur. Il a été coiffé et changé, mais semble totalement indifférent à l'agitation ambiante. Deux aides s'activent à passer une serpillière sous le lit. Je me retrouve à nouveau hors de la chambre à errer dans le couloir.

Je cherche en vain des similitudes entre la maigreur de ce vieillard osseux, à la peau translucide parcourue par d'épaisses veines bleuâtres, et la sereine corpulence de mon père sur son lit d'hôpital. Quelques jours avant d'être happé par la mort, allongé et relié à une tuyauterie complexe, il dégageait encore cette sensation de force indestructible. Un peu comme les rares fois où il oubliait d'être sombre et sifflotait allègrement Petite Fleur. Il s'obstinait à imiter les intonations de la clarinette de Sidney Bechet. Je n'avais à l'époque pas encore lu une page de musique ni même tenu entre mes mains un instrument, mais j'avais une conviction : mon père sifflait et chantait faux, complètement faux.

Et comme il n'en avait pas conscience, il était convaincu de faire plaisir à son entourage immédiat en massacrant allègrement cette mélodie sublime. J'adorais cette musique. J'arrivais à en profiter en feignant d'ignorer sa maladroite interprétation. Son adoration exclusive pour le clarinettiste américain avait été communicative. Bien des années après, dans des moments difficiles, voire dangereux que je traversais, je me surprénais à fredonner à mon tour Petite Fleur pour me donner du courage.

Il y avait aussi « l'autre » 33 tours de sa « discothèque », deux disques en tout. Mais il le passait plus rarement. Sur la pochette, on voyait une chorale de militaires en uniformes rutilants, tout souriants, la tête coiffée d'une casquette, la poitrine bombée, bardée de médailles. Les chœurs de l'armée Rouge.

Mais c'est « le Bechet » qu'il dépoussiérait avec une

déférence toute particulière, qu'il déposait avec un excès de précaution sur le vieux Teppaz avant que je me l'approprie. Il l'écoutait religieusement, parfois à cinq ou six reprises durant le même après-midi. Ce communiste taciturne, pétri de syndicalisme, qui pendant les événements de mai n'avait pas manqué une occasion de descendre dans la rue avec ses vieux camarades pour brandir son drapeau rouge, ce coco à l'éternelle veste en épais velours côtelé marron, ce doux géant qui même avant sa mort me dépassait encore d'une tête et demie, fermait les yeux au son de la clarinette aérienne de ce Créole de La Nouvelle-Orléans, et esquissait un imperceptible sourire. Toujours sans rien dire. A quoi pouvait-il penser ? Quels mots lui passaient par la tête ? Il n'y en avait jamais un de trop. A l'exception d'un seul cependant, intrigant, qui revenait régulièrement dans des conversations volées entre entre lui et ma mère : « déçu ».

Mon père était « déçu », en proie à une profonde, une douloureuse et mystérieuse « déception ».

Enfant, j'avais développé la conviction d'en être la cause. J'étais pourtant un bon élève. Même s'il arrivait qu'il soit convoqué pour un embarrassant coup de poing flanqué sur le nez de l'un de mes camarades de classe qui trouvait suspectes mes notes en dictée. Il est vrai que je me jouais des difficultés de la langue, accordais les adjectifs avec délectation, conjuguais les verbes avec une désinvolture qui avait le don d'irriter mes camarades de classe. La dictée musicale était aussi mon domaine réservé. Mon premier professeur de musique à l'école avait remarqué ma faculté de reproduire des accords note par note au piano et de chanter d'oreille des mélodies complexes. Il avait convoqué mes parents pour leur faire part de ce don qu'il découvrait chez moi. Il leur recommanda chaudement de m'aider à le cultiver en dehors de l'école, dans un conservatoire

par exemple. Il avait aussi été surpris d'apprendre que mes parents n'avaient aucun talent musical.

— Ni son père, ni moi, ni personne d'autre dans la famille. Mais merci pour vos conseils, monsieur Rubio. Ce n'est pas très grave s'il ne pratique aucun instrument. La musique, vous savez, ce n'est pas un vrai métier... Enfin sauf pour un enseignant comme vous, bien sûr. Lorsqu'il sera grand, Jacques gagnera sa vie honnêtement, lui avait répondu ma mère sans prêter attention à l'effarement de son interlocuteur.

Avec le temps, et quelques baffes bien senties, les élèves qui se moquaient de moi avaient fini par me laisser tranquille. En dépit de mon exaspérante petite taille, j'étais parvenu à m'imposer et faire comprendre à mon entourage qu'un fort en thème et en dictée n'en était pas moins costaud et courageux.

— Quelle déception, répétait pourtant mon père.

Il me fallut arriver à l'adolescence pour comprendre que je n'étais pas l'objet de son amertume. Un soir, autour de la table, comme par enchantement, sa langue se délia.

— Jamais nous n'aurions dû accepter, avait-il dit.

— Qu'est-ce que tu racontes ? avait rétorqué ma mère.

— Tu sais parfaitement de quoi je parle...

— Tais-toi ! Pas devant le petit ! l'avait-elle interrompu avec une inhabituelle virulence avant de lui indiquer le chemin de la salle de bains.

Il ne fallait pas que j'entende. J'avais seulement réussi à capter des mots dé cousus : « monstre »... « cet assassin »... « Comité central »... « on nous a trompés »... « Budapest »... « des chars, tu te rends compte »... « Des tanks ! » « Jusqu'où iront-ils ? »

Je n'y comprenais rien. La voix étouffée par la porte de la salle de bains et par ma mère qui le bridait littéralement, il avait

déversé contre elle ce qui ressemblait à une terrible et inexplicable colère.

— Tous ces morts ! Tous ces malheureux ! C'est la droite qui avait raison ! Quand je pense que j'étais là-bas, moi aussi. Comme un mouton. Comme tous les autres. Tous au CC, tous au 44, rue Le Peletier ! Venez tous pleurnicher devant le monstre ! Quelle honte ! Comment avons-nous pu y croire... Un monde meilleur ? Avec ce boucher ? Pour qui, pour quoi sont-ils tombés, nos soixante quinze mille fusillés ?

Il se débattait fiévreusement avec ces « antifascistes morts pour rien » ou encore ces « malheureux Juifs » de la rue Mouffetard qui avaient « perdu deux fois les leurs, à Auschwitz et dans la Kolyma ». C'était la première fois que j'entendais ces mots.

— J'ai honte, avait ajouté mon père.

Sa fureur encore lorsqu'il évoqua un jour « cette paire de bourgeois hypocrites ». Bien des années plus tard, je compris qu'il parlait de Montand et Signoret, leur voyage à Moscou peu après l'écrasement de l'insurrection de Budapest. Son exaspération aussi lorsque L'Huma rapporta que de jeunes Français de l'Union des étudiants communistes avaient été invités au Kremlin.

— Toi, m'avait-il averti, tu n'iras jamais à Moscou ! Jamais tu m'entends ?

Je n'y comprenais rien. Lui, d'habitude si renfermé, enrageait. Mais il avait tort de s'inquiéter pour moi. Mes centres d'intérêt à l'époque étaient à mille lieues de ces révolutionnaires en herbe et de ces artistes myopes qui se cherchaient une identité sous l'œil des caméras. Je garde en revanche le souvenir rémanent de cette affolante affiche de cinéma qui dévoilait le corps voluptueux d'une blonde incendiaire que l'on disait créée par Dieu lui-même.

Et cette question étrange, demeurée sans réponse, qui s'échappa un soir de la salle de bains pour parvenir à mon oreille plaquée contre la porte...

— Comment avons-nous pu accepter ? Dis-le-moi maintenant ! Il fallait refuser ! On ne peut imposer un tel fardeau à personne ! Même LUI n'en avait pas le droit. Surtout pas LUI ! Ce criminel ! Ce boucher en qui nous avons mis tant d'espoir ! Ce tyran qui nous a fait croire aux lendemains qui chantent ! Nous avons été complices. Nous sommes complices. Est-ce que tu t'en rends compte ? Ils n'ont jamais cessé de mentir. Crois-tu que SON émissaire disait la vérité ? Il nous a menti, bien entendu. Et cette infirmière ? Elle ressemblait à une gardienne de prison ! Ils l'ont sûrement arraché à de pauvres bougres. Les malheureux... Il a dû les faire liquider. Pourquoi avons-nous eu confiance ? Parce que c'est Thorez lui-même qui nous le demandait ? Et alors ? Il est mort l'année dernière, Thorez ! Mais nous, nous sommes toujours là !

— Tais-toi, répétait ma mère. Mais tais-toi donc !

Mister Jack Linhardt is requested at the nurse's front desk...
Mister Jack Linhardt...

Mon nom résonne dans les haut-parleurs de l'hôpital. C'est étrange, je ne l'ai donné à personne en entrant.

Mon infirmière à nouveau. Une grande nerveuse, décidément. Elle m'appelle en agitant ses bras potelés.

— Jack Linhardt ? Il fallait le dire que c'était vous ! Allez, venez ! Venez vite ! Il vient de se réveiller. Il essaye de parler. Je vous laisse avec lui. Et ni eau, ni fenêtre ouverte, je vous prie ! Essayez plutôt de le rassurer sur son état. Il doit être inquiet. Vous êtes sa seule famille, after all. Vous et cet autre type qui vient régulièrement... C'est lui qui m'a prévenue de votre visite. Il avait juste oublié de vous décrire. Vous ne vous ressemblez

pas du tout. C'est votre frère ? Votre cousin ? Ça a l'air compliqué, votre famille. Je sais, je pose trop de questions. Vous devez me trouver très indiscrete. Je suis curieuse. Ces gens, vous comprenez, on s'en occupe, une semaine, parfois deux, et ils disparaissent. Et nous, nous sommes toujours là. Tous ces visages... C'est difficile... Vous comprenez, n'est-ce pas ?

Je lui dis que oui. En réalité, j'ignore de quel frère ou de quel cousin elle parle. Elle a raison, ça devient compliqué. La seule chose qui me rassure, c'est de ne pas m'être trompé sur le compte de cette infirmière : elle est pleine d'humanité. Mais comme elle se rend compte que je la regarde différemment, elle réintègre brutalement son personnage et me pousse sans ménagement à l'intérieur de la pièce, avant de disparaître.

Les rideaux sont fermés. Il y a un lit vide. Le type qui était là hier est sans doute mort. Mon vieillard est encore bien là, lui. Ses yeux brillants ont changé d'expression. Ils ne sont plus éberlués, pétrifiés par la peur panique de la mort imminente. Ils me dévisagent avec minutie. La kippa noire a été ajustée et ne glisse plus dangereusement sur le côté. Sa bouche s'est refermée. Seules ses mains posées le long de son corps sont agitées d'un léger tremblement. Son regard est incandescent, tout entier tourné vers moi.

— Joseph... Joseph... Yossef..., murmure-t-il.

La respiration s'accélère, devient saccadée. Il s'agite et ses longs doigts fripés remuent de plus en plus. Il essaie de soulever la tête.

— Calmez-vous, monsieur, calmez-vous.

— Joseph... C'est toi, n'est-ce pas ?... Tu es venu... Yossef... Yossele...

— Joseph ? Je ne comprends pas, monsieur.

L'accent du vieillard est rocailleux, plus proche du russe que de l'anglais. Sa tête est retombée lourdement sur l'oreiller. Il

respire péniblement à présent. Ses yeux se sont refermés. Mais l'expression du visage cirieux révèle une tension extrême.

— Je m'appelle Jack, monsieur. Jack Linhardt. Je ne connais ni de Joseph, ni de Yossef. Qui est ce Joseph, monsieur ? Attendez une seconde... J'appelle l'infirmière.

Par chance, elle est derrière la porte. Je suis sûr qu'elle me surveillait. Elle doit encore penser que je le torture. Elle déboule dans la chambre, furieuse.

— What did you do to this poor old man ?

— Rien, madame, je vous assure, je n'ai rien fait.

Elle ne me croit pas bien sûr. J'ai le sentiment d'être un sale gosse réprimandé après un mauvais coup.

— Je n'ai rien fait, madame, je vous promets. C'est lui qui... Attendez. Regardez, il dit quelque chose. Il essaye de...

— Ton père... Ton père..., murmure le vieil homme.

— Mon père ? Vous connaissez mon père ?

Paris, décembre 1929

Le lendemain, comme à son habitude, Lazare sortit de son lit avec un sourire satisfait. Celui qu'il affichait ce matin, accentué par ses pommettes saillantes, était particulièrement radieux. Il étira ses jambes, glissa ses pieds dans ses savates et lissa sa grosse moustache. S'être enfin débarrassé de Vernik lui apportait une immense satisfaction. Il savoura une fois de plus l'instant mais brièvement. Une longue journée l'attendait.

L'idée qui avait germé dans sa tête était limpide. Cela faisait des semaines qu'il en peaufinait tous les détails. L'incident d'hier n'avait fait que le renforcer dans sa conviction. Toutes ces années à bien tenir sa langue, à ne jamais parler de ces jeudis passés avec son fils à Montmartre, à se frotter à tous ces musiciens. Là encore, il garderait bien le secret. L'avenir d'Isidore était en jeu. Tout était arrangé. Le jeune garçon le rejoindrait à l'épicerie, en milieu d'après-midi, en sortant de l'école communale dont l'entrée donnait sur le Pletzel¹, la petite place du même nom. Là encore, pas de quoi éveiller les soupçons de Bela, car Isidore venait parfois faire ses devoirs à l'épicerie et donnait aussi un coup de main à Lazare. Aujourd'hui il ne serait pas question de dictée ou de calcul mental. Isidore avait compris que quelque chose se tramait, mais

il n'avait pas posé de questions.

Il se rasa de près, enfila sa chemise la plus blanche, en ajusta le col empesé, puis choisit l'un des costumes qu'il ne portait qu'à Montmartre à la belle époque du Grand Duc. Bela dormait. Aucun risque qu'elle remarquât son étrange manège et son accoutrement. Elle ne l'avait vu qu'une seule fois dans un tel vêtement. C'était il y a quelques années à peine, au mariage de Bullard.

A 7 heures tapantes, il arriva à l'épicerie, comme chaque matin à l'exception du Kippour, le seul jour du calendrier juif qu'il respectait encore avec assiduité, y compris lorsqu'il travaillait avec Eugene. Sans doute les ultimes relents de l'ancestrale crainte de Dieu que lui avait inculquée son père. La rue des Rosiers était silencieuse. Seul Zoubritzky, le boulanger, était déjà au fourneau. L'odeur du pain chaud se répandait jusqu'à la rue Vieille-du-Temple. Sur le trottoir d'en face, au 34, Speiser n'avait pas encore ouvert. Qui se réveillerait à pareille heure pour lui acheter des livres ? L'affaire de ce petit Juif, exilé lui aussi d'Odessa, était pourtant florissante. Les gens du quartier étaient friands de lecture, y compris les plus modestes. L'Almanach de Speiser était très demandé. Il l'écoulait au rythme où Zoubritzky vendait ses brioches car il l'avait écrit pour les nouveaux venus d'Europe de l'Est perdus dans les méandres administratifs, à la recherche d'une adresse utile, d'un cordonnier ou d'une synagogue. Un exemplaire traînait d'ailleurs sur l'étagère de l'épicerie.

Lazare releva le rideau de fer, sortit la charrette qu'il poussait pour ses livraisons à domicile, et chassa à coups de balai quelques souris égarées entre les bidons d'huile, les sacs d'épices, de haricots secs, et derrière les tonneaux de cornichons noyés dans la saumure. Il alluma toutes les lumières. Il faisait encore sombre à cette heure de la matinée. Puis il accrocha sa

casquette à un clou et boutonna jusqu'en haut sa blouse grise en veillant à bien couvrir son veston. Il n'était pas question de le salir. Il sortit sur le trottoir pour déposer les cageots de fruits et de légumes sur une planche. Il veillait toujours à ce qu'elle soit bien alignée sur ses tréteaux, le long de la devanture. Le ciel commençait à peine à s'éclaircir. Une belle journée s'annonçait.

Les premiers clients, les plus matinaux, qui avaient déjà pris le temps de faire un détour par la rue Pavée, se pressèrent quelques minutes plus tard devant l'épicerie. Ceux-là avaient le don d'irriter Lazare. Ils allaient encore lui rebattre les oreilles avec l'importance de la prière, de la vie communautaire, du respect des fêtes et du Shabbat. Il connaissait la chanson par cœur. Elle commençait généralement par :

— Franchement, Lazare, tu n'aurais pas à te lever beaucoup plus tôt pour te joindre à nous avant d'ouvrir le magasin.

Les dirigeants de l'Agoudas Hakehilos, l'association d'exilés juifs de Russie et de Pologne qui avait inauguré la synagogue de la rue Pavée en 1914, ne lésinaient pas eux non plus pour ramener au bercail cette « brebis égarée », comme ils disaient.

— Si c'est pour cela que vous venez chez moi, c'est une perte de temps ! s'emportait Lazare en brandissant rageusement son bras valide. Ou alors expliquez-moi vers qui vous adressez vos prières ! Le Dieu qui a aiguisé les lames coupables de la mort de Mendel et Dina, qu'ils reposent en paix, ou celui qui m'a estropié ?

Il avait beau couper court à toute discussion, ces oiseaux étaient têtus et revenaient régulièrement à la charge. C'est d'ailleurs à l'usure qu'ils avaient réussi à lui imposer de ne vendre que des produits « strictement kasher », tout en le menaçant d'inciter les habitants du quartier à ne pas s'approvisionner chez lui s'il refusait de se plier à leurs conditions. Ce que Lazare ne pouvait se permettre. Cette

épicerie était sa seule chance de permettre à sa famille de subsister décemment. Depuis, l'établissement était placé sous le contrôle du Consistoire de Paris et ne désemplassait plus. Les clients raffolaient de ces produits d'Europe centrale qu'ils connaissaient bien et dont les noms étaient peints en yiddish, en russe et en français sur la vitrine. Ils y retrouvaient tous les ingrédients indispensables à la farce du gefilte fisch, du chou, et la préparation du bortsch, du tchoul'nt, sept sortes de raifort et de variantes salées. Autant d'ingrédients et de senteurs qui étaient comme un onguent destiné à apaiser les déchirures de l'exil. Chez Lazare, on venait aussi pour cicatriser ses plaies. Ce n'était certes pas la seule épicerie du quartier, mais quelques années après son ouverture, Lazare s'était forgé une clientèle d'habitues, y compris de « vrais » Parisiens qui fréquentaient les églises du quartier et raffolaient de ses produits. Son sourire permanent et le bon mot qu'il offrait à tous y étaient aussi pour beaucoup. Sa capacité à plaisanter d'un rien et à tourner en dérision les événements de l'heure était grandement appréciée. Alors, on passait aussi à l'épicerie pour se détendre et apaiser quelques craintes existentielles. Et puis son fort accent d'Europe centrale, qu'il s'amusait à volontairement exagérer après s'être assuré que Bela ne rôdait pas dans les parages, réjouissait ses clients.

Il l'aimait, son épicerie, Lazare. Au fil des années, elle était devenue son refuge. Surtout depuis que les disputes avec Bela se faisaient plus fréquentes. Il avait plaisir à s'y isoler et savait apprécier les moments de répit, trop rares à son goût, que lui accordait son travail.

Une raison toute particulière le faisait sortir du lit tout réjoui et rendait son épicerie si attrayante. Si l'on exceptait bien sûr l'étagère croulante de livres qu'il réservait à son usage personnel – et celui de quelques privilégiés de passage – ou encore le

guéridon sur lequel était posé un échiquier avec une partie en cours. Un Juif lisant des livres et jouant aux échecs dans son échoppe n'avait franchement rien de très exceptionnel. Il y avait beaucoup mieux.

L'épicerie de Lazare était la seule de Paris et probablement la seule au monde où, en 1929, on pouvait acheter une boîte de sardines à l'huile d'olive ou un sac de riz en écoutant du jazz.

Sur le comptoir alourdi de cartons de biscuits, de bocaux de harengs marinés, de dizaines de boîtes de conserves et d'une balance de Roberval, trônait un Gramophone Victor, manufacturé dans le New Jersey. Impeccablement dépoussiéré, l'objet imposant fabriqué en bois d'érable vernis et en métal lustré était le premier qui attirait l'attention de ceux qui pénétraient dans l'échoppe. Et surtout, en poussant la porte, ce n'était pas le tintement de la clochette suspendue qui accueillait le chaland, mais la musique qui sortait de l'énorme cône en tôle finement gravée.

Lazare remonta le moteur à ressort en donnant plusieurs coups de manivelle, déposa sur le plateau tournant un disque et déplaça l'épais bras chromé vers la surface en latex noire. Dans un léger balancement de la gauche vers la droite, l'aiguille se mit à suivre la gravure des sillons. Un grésillement s'échappa du pavillon, suivi d'une mélodie nasillarde et rythmée.

Il se raidit fièrement sur ses deux jambes et sentit l'air brassé par le ventilateur accroché au plafond lui caresser le visage. Il était l'heureux détenteur d'un exemplaire rarissime de Livery Stable Blues gravé en février 1926 à Chicago par l'orchestre blanc de Nick La Rocca. En fermant les yeux, il se délecta de chaque note. Il les connaissait par cœur. Bullard lui avait offert la totalité des enregistrements réalisés entre 1925 et 1927 chez Columbia Records par son idole absolue, Louis Armstrong, accompagné par le Hot Five et le Hot Seven. La virtuosité et le

sens de l'improvisation de ce trompettiste dépassaient l'entendement. Armstrong était d'une audace et d'une liberté qui ravissaient Lazare, brisaient les barrières qui entravaient son quotidien. Cette musique l'avait pénétré au point de devenir une part indissociable de lui-même. C'est elle qui l'avait littéralement sauvé d'une mélancolie certaine après la mort tragique de ses parents. Elle encore qui l'avait aidé à surmonter sa douleur au bras. Elle toujours dans laquelle il s'était plongé en réalisant qu'il ne serait jamais trompettiste. Le jazz lui avait redonné goût à la vie. Il eut une pensée émue pour Mendel, homme d'une immense bonté mais si peu réceptif à la musique qu'il considérait comme une perte de temps.

— Mon fils, disait-il au jeune Lazare qui lui demandait la permission d'apprendre à jouer de la trompette, la musique, c'est un peu le même gaspillage qu'une conversation avec une femme. Une vie entière peut passer ainsi et pour quoi ? Rien ! Des notes ! Crois-moi, c'est à l'étude de nos textes que tu dois te consacrer.

Lazare acquiesçait sans rien dire. Comment s'opposer à l'autorité de son père ?

Au cours des années qui suivirent la disparition tragique de ses parents, Lazare prit l'habitude d'accompagner Max et Simon à Odessa par le chemin de fer. C'est là, dans les squares et les places publiques, qu'il découvrit avec étonnement des orchestres militaires qui jouaient du ragtime, des airs étranges et entraînants, si éloignés de leurs partitions habituelles de valse, polkas et mazurkas. Nicolas II, très friand de ce nouveau tempo, avait donné sa bénédiction. De petites formations apparaissaient un peu partout dans des cabarets de la ville et faisaient danser un nombre grandissant de couples qui délaissaient les danses traditionnelles pour se trémousser sur les cadences syncopées : le cake-walk, le fox-trot et le turkey-trot. Tout était bon pour se

déhancher en riant aux éclats. Ces pas endiablés dévoilaient des jambes fuselées à souhait et des bras nus qui s'agitaient dans toutes les directions. A peine vêtues de robes chamarrées et fendues jusqu'au-dessus des genoux, les danseuses incendièrent pour toujours le cœur de l'adolescent. La blessure de guerre et l'infirmité qui en résulta n'entamèrent pas cette passion naissante. Lazare se transforma très vite en collectionneur compulsif de microsillons dès leur première apparition en 1917. Le 7 mars de cette année-là, à Camden, dans le New Jersey, une petite révolution éclata mais passa presque inaperçue dans les derniers fracas de la Grande Guerre : deux standards, Livery Stable Blues et Original Dixieland Jass Band One Step, furent gravés sur une rondelle de cire noire. Pour la première fois, du jazz fut enregistré, distribué sur le marché américain et exporté. L'événement, confidentiel, coïncida avec un autre qui bouleversa l'équilibre du monde. A Saint-Pétersbourg, une vague populaire balaya le régime tsariste et propulsa les bolcheviks au pouvoir. Après quelques semaines, une cargaison de ces enregistrements américains fut livrée sur le sol russe en ébullition. Un des exemplaires qui échoua à Odessa fut raflé par Lazare, au grand dam de Bela, horrifiée par ce brouhaha que déversait l'austère Gramophone familial.

Très vite, à la demande du Parti qui recherchait les outils nécessaires à la mobilisation générale du peuple, l'Association des artistes de la Révolution se mit à plancher sur la compatibilité de certaines formes d'art, notamment la musique, avec la Révolution en marche. En quelques semaines des milliers de partitions, de chants et danses populaires furent passés au crible des idéaux révolutionnaires. Le Parti mit au goût du jour les mélodies qui allaient donner du cœur à l'ouvrage aux travailleurs chargés de reconstruire un pays affamé et déchiré par la guerre civile.

En même temps que l'Amérique, l'URSS naissante entra de plain-pied dans le Jazz Age avec l'espoir de balayer le monde ancien sur des rythmes inédits. A La Nouvelle-Orléans autant qu'à Odessa, des musiciens débridés envahirent les scènes des cabarets et soulevèrent l'enthousiasme de leurs auditoires. Leur musique était non seulement jubilatoire mais ils l'agrémentaient de pas de danse libérateurs et brandissaient leurs instruments vers les étoiles. Le Parti avait vu juste : le jazz né sur les rives du Mississippi de l'oppression des esclaves réussissait à mobiliser les Russes écrasés par le joug tsariste. Des orchestres se formèrent par dizaines dans les régions les plus reculées de l'empire déchu. Leur répertoire, d'abord timide, s'enrichit rapidement. Un orchestre ukrainien se risqua même à reprendre un cake-walk intitulé A Negro's Dream et des microsillons dont les titres allaient de The Creole Girl à Negro Dance en passant par The Holiday of Negroes furent pressés en Russie. La collection de microsillons de Lazare se mit à grossir. Et avec elle, la répulsion qu'éprouvait Bela pour ces airs livrés dans des pochettes dévoilant des danseuses outrageusement dénudées.

— Eh bien, monsieur Grynberg, vous êtes perdu dans votre musique ? Cela fait plusieurs minutes que je vous fais signe. Vous aviez l'air si loin...

— Ah, mais pardonnez-moi, chère madame Tiloupe. J'étais loin, très loin d'ici. Vous avez raison. Alors, comment se porte-t-on ce matin ?

— Tuloup, monsieur Grynberg, pas Tiloupe, s'amusa la jeune mère de famille. Essayez encore une fois. Vous allez finir par y arriver.

— J'ai bien peur que non, chère madame Tiloupe. C'est ma langue. Elle fait ce qu'elle veut. C'est ce que me dit ma femme. D'ailleurs, j'ai l'impression qu'une fois ou deux, elle me l'aurait bien coupée pour me faire taire.

— Oh, monsieur Grynberg, vous exagérez. Votre épouse est si charmante. Et elle a bien de la chance d'avoir un mari si mélomane !

— Très charmante, madame Tiloupe. Très très charmante. Et très persuasive aussi... Voilà vos œufs, madame Tiloupe. Profitez-en bien. J'ai l'impression que les poules auront bientôt peur d'en pondre avec cette omelette que ce M. Briand nous prépare ! Voilà. Cela vous fait 8 centimes pour les huit œufs. Bonne journée, madame Tiloupe.

— Et n'oubliez pas... Le bonjour à votre dame de ma part, monsieur Grynberg.

— Ah oui, ma femme... Que Dieu la bénisse. Je ne sais même pas pourquoi je vous dis ça. Il faut que je me surveille, ces derniers temps. Je me laisse aller. Ou bien c'est Dieu qui veut absolument me prouver qu'il existe. Enfin, quoi qu'il en soit, qu'elle soit bénie. Elle a tant de qualités. Une femme exceptionnelle. Oui, oui, exceptionnelle. Et si difficile à convaincre parfois. Mais je n'y manquerai pas... Merci, madame Tiloupe. A bientôt, madame Tiloupe. Ah, mais c'est Trokbetriger ! Bonjour, Emile ! Comment vas-tu ? Alors cet Aristide ? Pas si Briand que ça en fin de compte ! Ha ha ha !

— Bonjour, Lazare. Tu es particulièrement gai, ce matin. Mais tu dis vrai. Je me demande bien pourquoi on lui a donné le prix Nobel de la paix, à cette andouille. Mon petit doigt me dit que son ami Stresemann ne vient pas de mourir par hasard. Sa disparition n'est pas un bon présage...

— Ah, oui. Ce pauvre Gustav. Un brave homme. Mais ne t'inquiète surtout pas, Emile. Ce n'est pas demain que les Français et les Allemands se feront une nouvelle guerre.

— Que le bon Dieu t'entende, Lazare. Que le bon Dieu t'entende...

— Je ne sais pas s'Il m'entend, Emile. Je le trouve parfois un

peu dur d'oreille. Je peux te dire une chose cependant : nos bons soldats n'auraient jamais évacué la Rhénanie s'il y avait le plus petit risque de guerre. Il faut avoir confiance, Emile. Tu es trop méfiant, je t'assure. Il y a des expériences dans la vie qui rendent méfiant. Un bon pogrom, par exemple. Ou deux années dans les rangs de l'armée russe. Crois-moi. Je sais de quoi je parle. Mais là, honnêtement, Emile, tu exagères. A ta place, je dormirais tranquille.

— L'armée du tsar ? Toi, Lazare ? Tu m'avais caché ça ? Non seulement tu écoutes du jazz dans ton épicerie, mais tu es probablement le seul épicier que je connaisse avec une telle histoire. Jamais je n'aurais pu penser ça de toi. Je suis admiratif, Lazare. Quel cachottier ! Se battre contre les Rouges ! Tu es un héros, Lazare ! Comment peut-on être communiste aujourd'hui ! Ils ont eu raison, nos gendarmes. Tu as vu les nouvelles ce matin ? Ils ont perquisitionné au siège de leur Parti et de leur torchon de journal ! Il y a longtemps qu'ils auraient dû le faire ! Ces Rouges, je te le dis, ce sont des gens qui n'aiment pas la France ! Allez, donnez-moi ma bouteille. Cette conversation m'a donné soif. Merci, mon vieux Lazare. Bonne journée et bien le bonjour à ton épouse.

— Je n'y manquerai pas, Emile, répondit Lazare en serrant les dents.

Celui-là, il ne l'aimait pas trop. Ces Juifs qui avaient la nostalgie du tsar... Il avait déployé beaucoup d'efforts pour ne pas réagir à ce qu'il entendait.

— C'est ça... Le bonjour à madame Grynberg. Bolchevik... Meshigué ! maugréa-t-il à nouveau lorsqu'il se retrouva seul. Alors, monsieur Thibault ? Et ces douleurs ? s'entendit questionner Lazare en entendant le cliquetis de la clochette.

— Ah, ne m'en parlez pas, monsieur Grynberg. Vous au moins, la douleur, vous ne savez pas ce que c'est... Je vous

envie. Allez mettez-moi deux boîtes de sardines et cela ira pour aujourd'hui. Je reviendrai demain.

— Vous avez raison, répondit Lazare en les enveloppant dans du papier journal. C'est tout ce que je me souhaite. Bonne journée, monsieur Thibault.

Lazare sourit intérieurement. Les rhumatismes, c'était ça, la vraie douleur... Décidément, il était gâté ce matin. En une demi-heure, il avait eu sa dose d'idioties. Ces gens qui se succédaient dans son épicerie du matin au soir... Que savaient-ils ? Ils ne posaient jamais une question de trop. C'était peut-être mieux comme ça. Sinon, il aurait été pris sous un feu incessant d'interrogations et il n'était pas certain de le vouloir. Le jazz était un bon dérivatif. Ça faisait partie de sa vie et en même temps ça amusait la clientèle. Qui sait... ? Peut-être même qu'elle grossissait grâce à cette musique ?

La dispute avec Bela lui avait laissé un goût amer. Avait-elle vraiment éprouvé un quelconque sentiment pour cet idiot de Vernik ou bien était-ce un simple moment d'égarement ? Dire qu'il ne s'était rendu compte de rien. Cet aveuglement ! Cela ne se reproduirait plus. Désormais, il se devrait d'être plus attentif. Peut-être l'avait-il délaissée sans s'en rendre compte ? Comment était-ce possible ? Lui, dont les sentiments ne s'étaient jamais démentis. Et il s'apprêtait justement à courir le risque de provoquer une nouvelle explosion... De toute façon, il était trop tard maintenant pour faire marche arrière. Il fallait mettre en œuvre le plan qu'il élaborait secrètement depuis plusieurs mois dans son épicerie.

Le Victor ne tournait plus. Il posa un autre enregistrement sur le tourniquet. Une nouveauté. West End Blues de Joe King Oliver interprété par Armstrong. Une merveille de virtuosité. Il remonta la manivelle et la mélodie époustouflante démarra. Comme par enchantement, les clients se remirent à affluer.

« Cet Armstrong, c'est un magicien », pensa Lazare.

Il regarda la pendule. La journée avait filé sans qu'il y prête vraiment attention. Dans moins d'une heure Isidore sortirait de l'école et Jacob Slizberg viendrait tenir l'épicerie à sa place jusqu'à la fermeture.

[1.](#) Place en yiddish.

11

New York, novembre 2001

— Ton père, ton père...

L'infirmière ne me laisse pas le temps de digérer ces quelques mots et me pousse encore une fois vers la sortie. C'est une manie

— Vous faites trop de dégâts. En plus, quelqu'un vous demande là-bas, dans la salle d'attente. Je vous conseille de vous dépêcher. Il a l'air pressé.

En le voyant arpenter rageusement la petite pièce sans fenêtre, je comprends de quoi elle parle. L'homme est au téléphone. Sa voix est forte, cassante. Il regarde sans cesse sa montre. Sans coup férir, il lâche à son interlocuteur un retentissant :

— Go to hell, man !

Et raccroche. Il porte un costume à rayures discrètes mais une cravate trop voyante. Il a le style d'un homme d'affaires ou d'un sénateur. A moins qu'il ne soit avocat. J'espère qu'il ne va pas me facturer chaque demi-heure passée en sa compagnie... Il paraît que c'est une habitude ici. A moins que ce ne soit un gangster.

— Bonjour, se présente-t-il. Je suis James Goldman. De Goldman and Associates.

C'est l'avocat. Son français est impeccable, à peine teinté d'accent américain. Il marque un léger temps d'arrêt.

— Je savais où vous trouver, poursuit-il. C'est moi qui vous ai fixé rendez-vous ici. Cher monsieur, euh... Linhardt. Je n'irai pas par quatre chemins. Ce que j'ai à vous apprendre va probablement vous surprendre. Même si ma lettre en touchait déjà un mot. On n'est jamais trop prudent. Je suis du genre à prendre des précautions. Nous ne sommes pas des voyous tout de même. Bien sûr, il nous arrive d'en défendre quelques-uns. Vous seriez surpris... De tous nos clients, ce ne sont pas ceux qui manquent le plus de considération à notre égard. Mais ce n'est pas ce qui m'amène aujourd'hui.

— Enchanté, dis-je, étourdi par ce flot de paroles et cette nervosité. Je vous écoute.

— My pleasure. Voilà. Ah ! Souhaitez-vous boire quelque chose ? Un café ? Vous devez être épuisé. Le décalage horaire... Probablement. OK ! Pardonnez-moi. Où en étions-nous ? Ah, oui ! Le vieil homme. Celui que vous venez de rencontrer. Vous voyez de qui je parle ? Oui ? OK. Enfin, vous l'avez compris sans doute. Du moins, je l'espère. Ça me facilitera les choses en tout cas. Ce vieillard qui approche de sa fin... Eh bien, cher monsieur, euh... Linhardt ?

— Linhardt, c'est ça.

Cet homme m'épuise.

— Oui... Voilà. Cet homme donc que vous venez de voir, c'est votre oncle.

— Monsieur Goldman, jamais...

— Oui, oui. Je me doute que c'est un choc pour vous. I understand. Mais vous vous en remettrez, j'en suis convaincu. Vous en avez vu d'autres. Quoi qu'il en soit, j'ai tous les documents légaux qui l'attestent. Le doute n'est pas permis. Même si vous êtes en droit de me poser des questions. Pour des

raisons qui lui sont personnelles, votre oncle a décidé de prendre contact avec vous. Il sait qu'il n'en a plus pour très longtemps. Il m'a contacté pour que je vous fasse venir à New York. Il a quelque chose à vous dire, quelque chose d'important. J'espère que Dieu lui en laissera le temps. J'ai malheureusement quelques appréhensions, vu son état. Les médecins parlent de quelques jours. Là, il se repose et m'a demandé de vous remettre ceci.

Il me tend une clef. Il faut que je le fasse taire.

— Ecoutez-moi, monsieur...

— Don't worry, Mister Linhardt. Laissez-moi finir, s'il vous plaît. Cette clef, c'est celle de son appartement. Il habite à Brighton Beach. Voici l'adresse. Là. Vous lisez ? OK. Tout est inscrit sur ce document. Il souhaiterait que vous vous y rendiez immédiatement et que vous y preniez une petite mallette noire posée sur son bureau afin de la ramener ici, à l'hôpital. J'ignore ce qu'elle contient. Il ne m'a rien dit. Peu importe. Il faut y aller. Le pauvre homme est, je pense, convaincu qu'il ne retournera plus jamais chez lui. Je crois qu'il a raison. Faites ce qu'il dit. Même si tout cela vous semble saugrenu. Croyez-moi, vous avez tout à y gagner. Arrive un moment dans la vie où nous avons besoin de savoir qui nous sommes. Vous êtes encore jeune. Enfin, vous en avez l'air. Pourtant, cette barbe, ça vous vieillit un peu, si je peux me permettre... Nous ne nous connaissons pas vraiment. Déjeunons un de ces jours, OK ? Anyway... Voici ma carte. Si vous vous heurtez au moindre problème, n'hésitez pas, vous m'appellez. Vous êtes journaliste, je crois ? Débrouillard donc. Enfin, j'espère pour vous. Sinon, comment pourriez-vous exercer un tel métier ! Mais est-ce encore un vrai métier ? Je me demande... Tous ces commérages, ces ragots... Anyway, anyway... le moindre accroc, la moindre question, call James Goldman, c'est moi, et

on en parle. Nous pouvons déjeuner éventuellement. Je radote ? Ah oui. Déjeuner. Mais rapide, s'il vous plaît. Terrible agenda. Trop de rendez-vous. Trop de dossiers... Voilà. Je vous salue, cher monsieur. Enjoy your stay in New York !

Sa poignée de main est énergique, très professionnelle. En fait de questions, je n'ai pas eu le temps d'en poser une seule. Il s'engouffre dans l'ascenseur et disparaît en répondant à un nouvel appel téléphonique.

Il faut que je garde mon calme. Mon nom est Jacques Linhardt. J'ai cinquante-quatre ans. Je suis grand reporter, le fils unique d'un père communiste, tourneur-ajusteur à Renault-Billancourt, qui chantait faux, et d'une mère couturière. Je vis avec une femme que j'aime, qui supporte mal mes névroses et préférerait mourir sur-le-champ que de m'épouser. J'oublie Albert, le chat. Et mes guitares.

Je n'ai plus rien à faire ici. La réponse au mystère de cette deuxième journée à New York ne se trouve pas dans les couloirs du Mount Sinai Hospital.

J'ouvre l'enveloppe de l'avocat. Elle est plus épaisse, avec le même en-tête que sur celle que j'ai reçue chez moi. Il y a deux pages. La première porte simplement une adresse imprimée, avec quelques indications pour m'y rendre. Ça n'a pas l'air compliqué.

Brighton Avenue, 501. Appartement 12B.

Prendre le métro. Ligne 1. Changer à Penn Station. Prendre la Q. Descendre à Brighton Beach.

J'en ai pour une petite heure.

L'autre feuille est également imprimée. C'est un texte dont la police de caractère et les interlignes ont été réduits au minimum, comme si son auteur avait voulu que tout tienne sur une seule

page. La lettre est datée de New York. Elle a été écrite le 12 septembre 2001 et commence par un seul mot : Joseph.

Mon cœur s'emballe. J'ai la bouche sèche. Impossible de déglutir. Je dois perdre la tête. Quelqu'un va surgir de nulle part et me réveiller de ce mauvais rêve... Il me faut de l'air ou je vais finir par crever ici. Je dévale l'escalier. Fuir cet hôpital.

Madison Avenue. Il fait doux pour un mois de novembre. A croire que ces attentats ont tout dérégulé dans cette ville. Même le climat. J'ai complètement perdu la notion du temps. Bientôt mon anniversaire. Je sens que je vais réussir à l'esquiver, celui-là. Gagner l'illusion que le temps file moins vite. Je ne suis pas parvenu à me débiter pour mon demi-siècle. Anna était si déterminée à organiser une grande fête, marquer le coup, et montrer à ses amies comme j'étais bien pour mon âge. Bien pour mon âge... Si elle me voyait maintenant. Non, Anna, je suis mal pour mon âge. Bientôt cinquante-cinq ans, merde ! Je ne connais personne qui soit bien pour son âge. Que de belles paroles pour masquer la vérité, freiner l'inexorable progression du temps, l'inférieur sablier qui ne se retournera plus. Mais, merci quand même. C'est l'intention qui compte. J'imagine qu'à quatre-vingts ans, on me trouvera aussi pas mal pour mon âge... En tout cas, pour cette fois, je ne serai pas à Paris. Le blizzard devrait commencer à souffler à New York dans quelques semaines. Mes pas m'entraînent vers Bleecker Street, ses disquaires, l'ombre de Dylan. Je passe devant Saint-Nicolas, la cathédrale russe orthodoxe, puis le Jewish Museum. Je coupe par le Park. Je n'arrive pas à croire que je me promenais encore ici avec Anna il y a moins de trois mois, comme chaque année depuis notre rencontre.

— Les vacances de la dernière chance, m'avait-elle averti.

Main dans la main, nous avons longé le Réservoir en nous

extasiant devant le ballet des hérons argentés. New York, était encore insouciant. Ce n'était pas la première fois que nous passions du temps dans cette ville. Nous y étions encore cet été, en juin. Mon agence m'avait envoyé aux Etats-Unis. Elle avait tenu à m'accompagner.

— Tu travailleras et moi je t'attendrai à l'hôtel, m'avait-elle dit.

J'avais adoré cette perspective. Le 11 juin, je devais assister à l'exécution de Timothy McVeigh, à Terre Haute, dans le Michigan. Enfin, assister, c'est un grand mot. Les journalistes étrangers ne jouissent pas des mêmes privilèges que leurs collègues américains. Eux peuvent observer au travers d'une épaisse vitre les ultimes convulsions d'un condamné à mort à qui l'on injecte un concentré de cyanure. Sans parler de ses yeux exorbités, de ses narines monstrueusement dilatées, de ses suffocations, des vomissements répétés, jusqu'aux derniers frémissements de ses doigts de mains et de pieds. Nos confrères chanceux, mais le teint blafard et la voix peu assurée, ont l'honneur et l'avantage de monter ensuite sur un podium pour se tenir raide derrière un micro et nous relater dans les moindres détails ce qu'ils viennent de voir.

Je l'avais ensuite rejointe à New York. Nous nous étions allongés à Central Park, à l'ombre d'un orme. Sous l'œil coquin des étourneaux, nous avons fait l'amour tendrement. Un souvenir tenace. Elle aimait cette végétation luxuriante au milieu des gratte-ciel, la vie mystérieuse des herbes folles où bondissaient des écureuils, les senteurs pénétrantes des fleurs de printemps. Son audace me subjuguait autant que sa beauté. Elle se disait issue d'une lignée de princesses chinoises. Allez savoir. Elle mentait même sans le vouloir. Je m'en rendis compte, mais tardivement. Elle était incapable de faire autrement. Mentir, juste pour mentir, comme un sport, un passe-temps dans lequel elle

excellait au point de me piéger, moi qui me suis toujours cru maître en la matière. Je souffrais alors de cette fameuse cécité, celle que l'on soigne à coups de chagrin d'amour. Qu'importe ! J'étais mordu, happé par son charme irrésistible, la finesse de ses traits, ses yeux noirs, peut-être. Un véritable abîme vers lequel, étourdi, je me laissais glisser, oubliant ma peur malade des ténèbres.

Nous nous étions rencontrés en avril 1995. Mon patron m'avait dépêché sur le site fumant de l'attentat d'Oklahoma City. La piste islamiste était privilégiée. Mais c'était un certain McVeigh, Américain pur jus, un red neck en colère, qui avait frappé en pleine tête le gouvernement fédéral. Un bâtiment du FBI réduit en poussière. J'étais reparti à New York assez satisfait de moi. Les papiers avaient été bons et les reprises dans la presse mondiale, nombreuses.

Elle était dans l'avion qui me ramenait à Paris. Nous étions à trois rangées d'écart. Je l'avais remarquée dans la salle d'attente, le nez dans un épais Vanity Fair. J'avais osé l'aborder. Durant la quasi-totalité du vol, j'étais resté debout dans l'allée centrale, à l'exception du dîner et de quelques turbulences au-dessus de l'Atlantique. Nous avons parlé. Elle était parisienne mais avait travaillé quelques années aux Etats-Unis. Son contrat pour une maison française de haute couture s'achevait. Elle rentrait. Je lui racontai mon métier. Cet attentat étrange. Mes missions à travers le monde. Les guerres. La violence. Les tempêtes. J'avais immédiatement succombé à son charme. Elle me demanda si j'avais déjà songé à me laisser pousser la barbe.

— J'y pense justement à cet instant précis, avais-je plaisanté.

— C'est très bien. Maintenant, j'aimerais essayer de reposer ma nuque toute meurtrie à force d'avoir la tête tournée vers vous. Et puis dormir pendant la dernière heure de vol. Je ne voudrais pas qu'on me voie arriver à Paris avec une mine

ravagée. Et revoyons-nous dans deux semaines, ça vous va ? Vous aurez une jolie barbe à ce moment-là !

Nous avons échangé nos numéros de téléphone. Je l'avais appelée à peine vingt secondes après avoir franchi la porte de mon appartement. Par chance, j'étais seul pour la soirée. L'avantage de vivre avec une femme médecin aux Urgences. Elle avait de son côté à peine eu le temps de poser sa valise. Son compagnon était représentant de commerce. En déplacement pour le reste de la semaine. C'était presque trop beau, trop facile pour être vrai. Un signe du destin. Nous nous étions revus le soir même.

Six ans plus tard, lorsque l'un des avions s'était écrasé sur la première des tours jumelles, nous étions au premier rang, allongés dans notre chambre, au Hilton, sur la 42^e Rue. J'avais entendu les explosions, les sirènes hurlantes des pompiers et de la police. Il se passait quelque chose d'extraordinaire, de terrible, d'indescriptible. J'étais sorti de la chambre comme un ouragan. Je lui avais demandé d'appeler mon bureau à Paris, de les prévenir que j'étais ici en vacances, mais opérationnel.

Je ne savais pas encore que le monde venait de cesser de tourner. En quelques minutes d'effroi, New York avait été changé en cible. Un crime impardonnable, l'horreur absolue. Tout le bas de Manhattan avait été envahi par la fumée. Et cette terrible odeur de mort, mélange de chair brûlée, de métal fondu, de béton et de kérosène. La peur aussi que d'autres avions ne s'écrasent contre d'autres bâtiments. A peine les tours jumelles réduites en gravats, les écrans de télévision, les radios s'étaient mis à cracher des discours racoleurs, fédérateurs, populistes à souhait. Du grand spectacle pour forger l'artifice d'une union sacrée. On fabriquait des héros, des martyrs. Une jeune veuve, Lisa Beamer, racontait les dernières paroles de son mari, Todd, passager du vol 93 de la compagnie United dont l'avion s'était

écrasé en Pennsylvanie. Let's roll, avait dit ce représentant de commerce avant d'attaquer les terroristes qui avaient pris le contrôle de l'avion. On découvrait que des centaines de personnes, prisonnières des flammes dans les tours, avaient préféré plonger dans le vide pour ne pas brûler vives. Un policier, Mike Brennan, disait avoir secouru tant de survivants qu'après plusieurs heures il avait cessé de les compter. Les pompiers devenaient des figures emblématiques de cette nouvelle guerre qui ne disait pas encore son nom.

En observant ce chaos, je pensais à un poète, Gil Scott-Heron, qui, à la fin des années 60, s'était fendu de quelques vers pour célébrer l'arrivée sur la Lune de deux de ses compatriotes...

A rat done bit my sister Nell. Un vieux rat a mordu ma sœur Nelly. With Whitey on the Moon. Et les petits Blancs marchent sur la Lune. Son visage et ses bras ont vite gonflé, et les petits Blancs sont sur la Lune. Je ne peux pas lui payer le médecin, mais les petits Blancs sont sur la Lune. Je devrais m'endetter pour dix ans, pendant que les petits Blancs sont sur la Lune. Le proprio vient d'augmenter mon loyer, pas d'eau chaude, de chiottes, ni d'électricité, mais les petits Blancs sont sur la Lune... Les impôts me prennent toute ma paye, les junkies me rendent dingo, le prix de la bouffe augmente sans cesse, et comme si ça ne suffisait pas, un vieux rat a mordu ma sœur Nelly. Son visage et ses bras ont vite gonflé. Mais les petits Blancs marchent sur la Lune.

A force d'avoir la tête dans les étoiles, les Américains avaient oublié qu'ils vivaient sur la planète Terre, là où les injustices, l'ignorance et les frustrations se cristallisaient en haine. Ils en payaient le prix. Nous pressentions qu'une vengeance à la démesure de la blessure serait le seul cautère efficace. Une « guerre civile mondiale » allait être déclenchée. La sensation étrange de vivre un moment déjà filmé cent fois. Mais le scénario était mauvais. Des avions détournés, des gratte-ciel qui s'effondrent, des cohortes de citoyens qui fuient à pied vers Brooklyn et le New Jersey. Du déjà-vu, avec de meilleurs

acteurs en tête d’affiche. En quelques heures, Grande Pomme avait rimé avec Ville Fantôme. Les avenues s’étaient couvertes d’un manteau crasseux de poussière grise. Des ombres, une lumière ocre de fin du monde, des hurlements de sirènes étouffés par la chape de mort. Qu’allait-il se passer maintenant ? Surtout ne pas dévoiler sa faiblesse. Personne ne mettrait l’Amérique à genoux. Trop grande, trop puissante. Le monde entier enviait le rêve américain et rêvait de l’embrasser. Et là, au cœur du quartier dévasté, à ce qu’il restait d’une terrasse d’un Starbucks pris d’assaut par une presse hallucinée, perchée sur d’improbables stilettos Louboutin, Anna était sortie de terre. C’est-à-dire de notre chambre, au Hilton. Une apparition. Maquillée juste ce qu’il fallait, impeccablement échevelée, après probablement une bonne heure à s’appliquer devant le miroir, les pommettes hautes, parlant et riant avec la même énergie communicative que je lui avais toujours connue. En même temps, gracieuse et fine. Une élégance qui tranchait avec des manières bruyantes et volontairement rustiques. Elle parlait à la cantonade, m’ignorait royalement, prétendait vouloir se reconverter dans le journalisme, faire du reportage, « rencontrer des gens », « c’est formidable de rencontrer des gens », courir s’acheter une veste multipoches à condition qu’elle existe dans une autre couleur que « cet affreux beige militaire, vous ne trouvez pas ? », troquer ses talons contre des rangers tout-terrain, pour enfin se consacrer à l’essentiel, décrire l’indescriptible, détailler l’horreur, décortiquer l’inexplicable.

Car, comme à son habitude, elle avait tout compris. A l’instar de notre petit groupe de journalistes chevronnés, elle avait habilement tissé le lien entre ce cataclysme et l’ampleur des fautes passées. L’Occident chrétien, sûr de lui et dominateur, l’Orient lointain et compliqué, dont les plus extrémistes de ses émissaires venaient de présenter l’addition. Et à la surprise

générale, elle était salée. Les lèvres d'Anna aussi. Je m'en délectais, mais en rêve seulement, à ce moment-là de notre histoire. Douces, voraces, elle jouait avec, voltigeant sans transition d'une moue affligée à une pose théâtrale. Elle jouait tout court. Comme d'habitude, ou presque, si l'on excepte les rares plages d'authenticité qu'elle s'accordait pour souffler un peu et durant lesquelles, il faut l'admettre, elle était moins charmante. Avec Anna, je me trouvais aux premières loges d'un one-woman show savoureux. Là, elle s'était mise dans la peau, un peu grande pour elle, d'une Martha Nussbaum, déversant en vrac son cynisme sur la compassion sélective de la nation américaine. Elle brandit l'indifférence des Etats-Unis pour le génocide rwandais, l'ignorance présidentielle en matière de politique internationale et de géographie. Bien sûr, pour rester en harmonie avec la tonalité ambiante, elle n'avait pas oublié la misère des Palestiniens. Comment l'oublier ! Là, en accord parfait avec mes collègues, elle avait affiché son inébranlable ignorance, celle qui m'amusait tant. C'est à ce point de son monologue que j'éclatai de rire.

— Ah oui ? Tu trouves ça drôle, toi ? Cette misère et cette injustice ! Comment est-il possible que ça te fasse rire ?

— Drôle ? Mais pas du tout, voyons. Il n'y a rien qui me rende plus triste que ce discours. Tu sais bien que je hais l'injustice, tous les racismes...

Mon rire se fit encore plus retentissant. Elle m'observait, outrée. J'espérais être encore contagieux, qu'elle céderait comme autrefois à un fou rire torrentiel. Je n'avais qu'une envie : l'embrasser goulûment, la plaquer contre une façade poussiéreuse d'un des immeubles du quartier financier. Volatilisés, les décombres encore fumants de la tragédie. Envolés, les accents lyriques de sa plaidoirie pour une humanité plus juste. Je voulais juste rester accroché encore un peu à son

adorable hameçon... Je ne m'étais rendu compte de rien. Cet autre journaliste dont elle m'avait vaguement parlé. Elle l'avait croisé dans notre hôtel. Il était là, avec nous, au café, ce con ! C'est à lui qu'elle faisait son numéro, pas à moi.

Qu'elle aille au diable ! Si elle veut me quitter pour ce type, qu'elle me quitte ! Après tout, c'est elle qui le regrettera. A moins que ce ne soit moi qui m'en morde les doigts pour toujours. Mais qu'est-ce qui me prend, bon sang ! Sans doute les effluves que dégage le gazon fraîchement tondu de Central Park.

Allez. Je dois sortir d'ici, vite. Ni l'envie ni le temps de raviver des regrets. Après tout, elle m'attend encore à Paris, à la maison. Je l'espère autant pour moi que pour ce pauvre Albert dont la seule vraie activité de chat – vomir sur le tapis au moment où l'on s'y attend le moins – pourrait être chamboulée par le départ de sa maîtresse.

12

Paris, décembre 1929

— Viens, mon garçon, dit Lazare en empoignant la main de son fils. Essaie donc de marcher plus vite.

Isidore pressa le pas. Celui de son père était particulièrement rapide. Il connaissait le trajet par cœur. Il l'avait emprunté des centaines de fois en venant travailler à Montmartre.

— Tu es ma revanche, murmura-t-il une nouvelle fois à l'intention de son fils alors qu'ils approchaient du Perroquet d'un pas rapide.

Ils avaient rendez-vous avec un certain Bernie Gutkin, un pianiste de jazz surdoué qui jouait dans ce cabaret ouvert dans les sous-sols du Casino de Paris, rue de Clichy. C'est Bullard qui avait arrangé le rendez-vous.

Les deux compères s'étaient un peu perdus de vue ces derniers mois. Le krach boursier faisait des ravages de l'autre côté de l'Atlantique et les recettes du Grand Duc avaient plongé. La clientèle américaine, dont les comptes en banque se vidaient outre-Atlantique, désertait Paris par vagues. Bullard n'avait plus eu les moyens de payer Lazare. La mort dans l'âme et au nom de leur amitié, il lui avait offert un petit pécule pour lui permettre de rebondir.

— Je vais acheter une épicerie, lui avait dit Lazare en le

remerciant.

Leur amitié demeurait intacte. C'est Bullard qui avait le premier confirmé ce que Lazare avait perçu depuis longtemps : le génie musical d'Isidore. Il proposa donc à son ami d'introduire le jeune garçon auprès de ce Gutkin.

— Il vient d'Odessa, comme toi. Si tu veux vraiment que ton fils devienne un grand jazzman, Bernie est ton homme. C'est lui qui va te dire si ce garçon est suffisamment talentueux pour entrer dans la cour des grands. C'est un type honnête. Tu as déjà dû le croiser à Paris.

— Non. Je ne crois pas.

— En tout cas, lui a entendu parler de toi, l'assura Bullard avec un large sourire. Et son histoire ne doit pas t'être étrangère.

Il lui raconta que lorsque la Révolution avait levé l'ordre tsariste interdisant aux Juifs de se déplacer comme ils le voulaient, Gutkin était parti à Moscou. Il avait joué avec Leonid Utessov pendant quelque temps puis émigré aux Etats-Unis. Son vrai nom était Bernard Grassnik.

— Grassnik ? s'étonna Lazare. Ce nom me dit...

Une porte latérale du théâtre qui se confondait avec la façade s'entrouvrit. Un homme à l'allure distingué et souriant en sortit.

— Ménashé ? s'exclama Lazare. Quelle surprise ! C'est bien toi ? J'aurais dû m'en douter. Bullard ne m'avait pas dit que tu avais changé ton nom.

— Eh oui, s'amusa Bernie en lui tombant dans les bras. Je suis new-yorkais. Enfin je l'étais... Je te raconterai. Et il paraît que c'est un nom qui fait plus américain justement.

Les deux hommes se connaissaient bien. Ils s'étaient rencontrés à Odessa, lorsque Lazare, démobilisé, écumait les cabarets de la ville. Bernie-Ménashé était ensuite parti tenter sa chance à Moscou.

— Et de là, après quelques ennuis avec les bolcheviks qui

n'aimaient pas tous le jazz, j'ai décidé d'embarquer pour les Etats-Unis.

— Et maintenant Paris ?

— Oui. En Amérique, ça n'a pas marché longtemps. La concurrence était trop rude. Difficile pour un pianiste ukrainien de faire son trou à New York.

Revenu sur le Vieux Continent, il avait élu domicile sur la Butte et monté rapidement son orchestre, The Gentlemen of Swing, avec des Américains originaires de Detroit et quelques Français. Bullard l'appréciait, d'autant qu'il était l'un des rares à tourner dans le quartier et à tenir bon, malgré la désertion du public que la crise avait fauché.

Jovial, Bernie menait son orchestre comme sa vie : à la baguette, avec panache et humour, et veillait à payer ses artistes rubis sur l'ongle, une fois leur prestation terminée, ne tolérant aucune demande d'augmentation. Il n'était d'ailleurs pas sollicité, étant d'une grande générosité en dépit de ces temps difficiles. Il ne posait qu'une seule condition : être impérativement à l'heure aux répétitions. Chaque retard était sévèrement sanctionné. La moitié du salaire amputé, pas moins. L'orchestre filait doux, gardant fidèlement le tempo. Toujours tiré à quatre épingles, il imposait la même élégance à ses musiciens. Lazare en connaissait quelques-uns, notamment le clarinettiste Dany Polo, le tromboniste Emil Joseph Christian et le cornettiste Faustin Jeanjean qui travaillait aussi avec Paul Gason. Il y avait également Léo-Arnaud Vauchant, et le trompettiste John Mulvany.

Bernie se produisait le lundi et le jeudi soir au Perroquet.

— Alors, mon vieux Lazare, que puis-je faire pour toi ?

Ses yeux se tournèrent vers Isidore.

— C'est pour ton fils ? Bullard m'a un peu expliqué...

Isidore était jusque-là resté silencieux. Il observait la scène,

intrigué par les gestes que Bernie faisait avec ses mains pour ponctuer la conversation.

— Je vois, reprit Bernie. OK. Reviens ce soir. Tu me le laisses. Je me charge de lui, tu n'as pas à te faire du soucis.

— OK, répondit Lazare, non sans quelque appréhension.

Les foudres de Bela allaient s'abattre sur lui s'il rentrait sans le petit. Il valait mieux attendre dans le quartier.

— Trois heures, mais pas une minute de plus. Je reste dans le coin, ajouta-t-il avant de souhaiter bonne chance à Isidore et s'éloigner en tournant la tête à plusieurs reprises.

Bernie observa un court instant le jeune garçon intimidé qui devait probablement s'interroger sur sa présence sur ce trottoir aux côtés de cet hurluberlu.

— Tu n'as pas mieux à faire que de venir ici, mon garçon ? l'interrogea-t-il abruptement. A ton âge ?

— Non, m'sieur.

— Pas de monsieur ici. Tout le monde m'appelle Bernie.

— Oui, m'sieur.

— OK, mon garçon. J'ai bien compris ce que ton père attend de moi. Nous allons tout de suite voir de quoi tu es capable.

Isidore tourna la tête en direction de son père qui avait entre-temps disparu dans la foule des passants.

— Ne t'inquiète pas, le rassura Bernie. Lazare vient te chercher dans quelques heures. Il sera là à temps pour te récupérer. Je le connais, ton père. C'est un inquiet.

— Oui, m'sieur. Je sais.

— Ah ? Tu sais ? Intéressant. Est-ce que tu sais aussi qu'il aurait pu faire un fantastique trompettiste ?

L'adolescent marqua un temps d'arrêt.

— Non, m'sieur.

— Sacré Lazare. Toujours aussi secret. Il n'a pas changé. C'est à cause de son père, ton grand-père, mon garçon. Tu ne

l'as pas connu. Paix à son âme. Il ne voulait pas que ses enfants gaspillent leur temps à faire de la musique. Alors, tu penses bien, lorsque tes grands-parents ont été assassinés... C'est la guerre qui a tout gâché, la guerre et cette maudite infirmité !

— Oui, m'sieur, répondit machinalement Isidore, abasourdi par cette révélation.

— Bernie, je t'ai dit, mon garçon, Bernie, nom d'une pipe !

— Oui, m'sieur.

— OK. As-tu au moins compris pourquoi je te laisse rentrer ici ? J'espère que tu apprécies. Ce n'est pas donné à n'importe quel gosse de ton âge de passer une soirée au Perroquet !

— Oui. Enfin... Non, m'sieur.

— Bon. Pour commencer, montre-moi ce carnet. Ton père m'en a fait mention. Qu'est-ce que tu écris là-dedans ? Allez, montre-moi !

— Mais, m'sieur...

— Allez, allez, ne crains rien. Je te l'ai dit. Je suis un ami de ton père. Et je sais exactement pourquoi il t'a conduit jusqu'à moi.

Isidore tendit timidement son calepin noir. Le musicien l'ouvrit immédiatement et écarquilla les yeux.

— Quel âge m'as-tu dit que tu avais ?

— Treize ans, m'sieur.

— Treize ans. Nom d'un chien, marmonna le musicien. Nom d'un chien...

— Ce n'est rien, m'sieur... Seulement quelques notes de musique.

— Quelques notes ? Quelques notes ? Mais il y a même des arrangements à moi que tu as retravaillés ! Et tu les as sacrément améliorés !

Il se mit à fredonner une des mélodies qu'il identifia dans les pages manuscrites, sa main gauche battant la mesure dans le

vide.

— C'est bien, ça, c'est très bien, ça. Tu as de l'imagination, mon garçon. Je n'aurais jamais cassé cette descente chromatique ici... De quel instrument joues-tu ? Ah oui, du piano...

— Du piano, répéta Isidore. Mais...

— Mais ça te barbe !

— Euh... Oui, m'sieur, souffla l'adolescent, comme s'il craignait d'avoir proféré un juron.

— Ah, mais j'en suis convaincu, mon garçon, martela Gutkin avec soulagement. Comme je te comprends. Comme je te comprends...

Rêveur, il continua de feuilleter le carnet noir.

— Pas mal. Pas mal du tout, murmura-t-il. C'est une bonne idée, ça aussi... Treize ans. Mon Dieu... Dis-moi, cette suite de notes que tu as alignées là, c'est pour quel instrument ? Tu le sais déjà ?

— Oui, m'sieur.

Des frissons parcoururent le dos glacé d'Isidore. Cet homme lui procurait la sensation d'être transparent. Il ne pouvait rien lui cacher. Il n'en avait d'ailleurs aucune intention car il se sentait en confiance. Après tout, c'était son père qui l'avait conduit ici.

Le Perroquet se remplissait peu à peu. Il était encore tôt, mais des couples s'installaient déjà aux meilleures places en prévision du concert. Ni trop près, par crainte de la puissance des cuivres. Ni trop loin pour ne pas être distrait par le cliquetis des verres et des bouteilles en provenance du bar.

Le regard d'Isidore se fixa un instant sur les dents jaunies par le tabac et l'alcool de son interlocuteur. Il portait haut son front et ses yeux rieurs étaient plissés en permanence. Du veston impeccable, dépassaient ces deux mains qui l'avaient tout de suite fasciné lorsqu'il discutait avec son père. D'une surprenante

finesse, elles étaient en mouvement permanent. On aurait dit deux grands insectes virevoltant sans jamais se heurter ou même se croiser.

— Vous êtes pianiste, monsieur ?

— A mes heures, sourit Gutkin. Moi, c'est mon instrument. Ma mère a été plus coriace que la tienne. Et mon père, je ne l'ai pas connu. OK, mon garçon. Viens avec moi. J'aimerais te montrer quelque chose avant que la salle ne soit pleine à craquer.

Malgré une imperceptible hésitation, que le musicien parvint pourtant à percevoir, Isidore se leva et lui emboîta le pas. Dans sa tête, Isidore venait d'entendre sa mère l'invectiver avec véhémence...

Après toutes mes mises en garde... Mon fils... Comment peux-tu suivre un étranger ? On va te retrouver coupé en morceaux. As-tu perdu la raison ? Un enfant juif ? Seul ? En plein Paris... !

Les paroles de Bela devaient résonner si fort dans le crâne de l'adolescent, que Bernie se retourna.

— Je peux te garantir que personne ne va te faire de mal ici. N'oublie pas que je suis un ami de ton père ! Nous allons dans les loges. Je vais te présenter quelqu'un qui devrait beaucoup t'intéresser.

Il bondit littéralement sur la scène, obligeant Isidore à vite grimper les quatre marches derrière lui. Au bout de quelques pas, le jeune garçon ne put s'empêcher de se tourner vers la salle. C'était son premier contact avec un public. Il rougit instantanément. Une sensation grisante, inconnue. Un geste irrépressible. Il prit la posture du trompettiste en pleine performance, les mains dans le vide, le haut du corps incliné en arrière, un cornet imaginaire brandi vers le ciel.

L'homme sourit à nouveau de toutes ses dents usées.

— Installe-toi. Ici, lui intima-t-il, après avoir refermé la porte de la loge derrière lui.

La pièce était plongée dans la pénombre. Mais Isidore sentit qu'elle n'était pas vide. Quelqu'un était assis là, dans l'obscurité. Il discerna d'abord des jambes, interminables. Elles étaient croisées devant lui, emplissant presque la totalité de l'espace. A leur extrémité, pointaient deux gigantesques mocassins noirs.

— Je te présente John, dit Gutkin. Tu peux l'appeler Johnny, comme tout le monde.

Isidore détacha son regard des chaussures lustrées et releva la tête. Le large visage tourné dans sa direction était celui d'un Noir. Seules deux billes blanches injectées de sang le fixaient, immobiles, sous les bords étriqués d'un chapeau. Une main puissante porta une cigarette vers la bouche évasée aux lèvres charnues. L'autre agrippait une trompette en cuivre posée en équilibre sur le genou gauche.

— Tu veux la tenir ? interrogea Bernie.

Isidore resta pétrifié. L'homme ne pipa mot.

— Tu peux y aller, mon garçon.

Le géant colla une nouvelle fois la cigarette à sa bouche proéminente. Après quelques secondes, deux volutes de fumée âcre s'échappèrent de son nez aplati. Isidore toussota et se racla la gorge.

L'autre grande main à la paume claire tendit l'instrument à l'adolescent qui le saisit avec la même précaution qu'on accorde à un vase de porcelaine.

— Elle ne va pas se casser. Allez, allez, mon garçon, essaie de souffler là-dedans. Johnny est d'accord.

La trompette était brûlante. Isidore porta l'embout légèrement humide à sa bouche, l'ajusta instinctivement en repliant sa lèvre supérieure sur ses dents du haut, gonfla ses

poumons et souffla de toutes ses forces. Longuement. Très
longuement.

Lorsqu'il ouvrit ses yeux, il eut le temps d'apercevoir la
cigarette encore allumée qui atterrissait sur le parquet. Les deux
hommes le fixaient, dans une posture identique : les mains
aplaties sur les oreilles et le faciès grimaçant. Isidore tout
tremblant tendit l'instrument vers son propriétaire. Il pressentait
le pire.

C'est le géant noir qui se fendit le premier d'un rire profond
et grave.

— Alright, my man... Who's the kid ? demanda-t-il en
s'adressant à Bernie.

— Your next nightmare my man, believe me ! Ce gosse va
bientôt te faire de l'ombre ici, tu peux me croire sur parole ! And
the worst part of all ? C'est toi qui vas le prendre en charge !

Sans lui laisser le temps de réagir, il s'adressa directement à
Isidore.

— Mon garçon, je te présente ton nouveau professeur de
trompette. Lorsqu'on est capable de souffler avec une telle force
dans un cornet, c'est un signe. Un très bon signe. Cela veut dire
qu'on mérite le meilleur professeur. Et Johnny est le meilleur
dans tout Paris. D'ailleurs, je vais te faire un aveu. Tu es son
premier et son seul élève. Aucun autre n'a réussi à l'intéresser.
Je parle pour lui. Je le connais comme si je l'avais fait. Qu'en
penses-tu ? Tu es partant ? OK ! We have a deal here ! enchaîna
le musicien sans laisser la moindre place à un semblant de
réaction.

— Ne t'inquiète pas pour tes parents. J'en fais mon affaire.
De toute façon, ton père est d'accord. C'est qui lui qui t'a
amené ici et c'est la meilleure chose qu'il avait à faire. Quant à ta
mère, elle finira bien par admettre qu'un trompettiste est aussi
un musicien. Je vais lui parler...

Cet interminable si bémol, magistralement soufflé par ce gamin, avait déclenché un torrent de paroles. Il ne pouvait plus s'interrompre. Il reprit sa respiration et répéta :

— Je vais lui parler... Demain matin, première heure. Rentre chez toi, mon garçon.

— Mais comment voulez-vous que je joue, m'sieur ? Je n'ai pas de trompette.

— La trompette ? Je t'en dénêche une. Il faut que je te fasse un aveu, Isidore. Isidore... Izzy... Tu permets que je t'appelle Izzy ? Mon garçon, poursuivit-il, je ne me trompe jamais. Surtout lorsque je rencontre un réel talent. Cette note qui nous a brisé les tympans à tous les deux... My Gosh, ça me suffit. Tout le reste, c'est du travail, du travail et encore du travail. Es-tu prêt à travailler dur ?

— Oui, m'sieur. C'est ça que je veux.

— Très bien. John n'en a pas l'air comme ça, mais il est encore plus acharné que moi. Même si ce qu'il fume et ce qu'il boit dans sa loge va bien finir par lui pourrir les poumons. Qu'est-ce que je peux y faire ? Quant à toi, ni cigarette ni alcool ! Tu es bien trop jeune. Ta mère me tuerait ! Et elle aurait raison. Bah... De toute façon, je suis en train de signer mon arrêt de mort. Dès qu'elle apprendra ce que nous allons faire tous les deux... Bon. Tu me fais confiance, n'est-ce pas ?

— Oui, m'sieur.

— Mais oui. Bien sûr que tu me fais confiance. Alors, écoute ce que j'ai à te dire maintenant. Tu écoutes ?

— Oui, m'sieur, répondit Isidore, hébété par ce tourbillon de mots.

— Un jour, je te le dis, tu rencontreras un immense musicien. J'en fais mon affaire. C'est le plus grand de nous tous. Il n'est pas né à Odessa, celui-là, mais à Storyville, dans La Nouvelle-Orléans. En Amérique, quoi ! Je te parle javanais ? La Nouvelle-

Orléans ? Louis Armstrong ! Satchmo ? Cela te dit quelque chose ? Il fait fureur à Chicago et à New York. Chez moi, aux Etats-Unis, on ne parle que de lui. Mais sois patient. L'Amérique, ce n'est pas pour tout de suite. Elle est encore loin pour toi. Treize ans. Mon Dieu... Tu as toute la vie devant toi. Et du travail aussi. Beaucoup de travail. Allez, ouste... Ton père t'attend. Rentre chez toi ! Tu as besoin de toutes tes forces. Rendez-vous ici demain après-midi. Première leçon !

Isidore, hormis le mémorable si bémol qui avait manifestement tant impressionné ses deux interlocuteurs, n'avait émis aucun autre son. Il n'avait même pas eu le loisir d'opiner du chef. John non plus. Tous deux étaient sonnés par l'enthousiaste Gutkin.

— Grynberg... Isidore... Izzy... Izzy Grynberg. C'est un joli nom de scène, ça.

Bernie dévisagea l'enfant avec intensité et se tourna vers son trompettiste.

— I'm telling you... This kid... Il aurait dû naître aussi noir que toi !

13

New York, 13 novembre 2001

Je finis de traverser le parc. Je suis encore plus fatigué que la veille. Toujours pas réussi à fermer l'œil. Je vais m'effondrer si ça continue.

Je dois prendre la ligne 1, la rouge, à la 96^e, vers le sud. Si je ne m'endors pas, je changerai à Columbus Circle, puis la ligne B via Manhattan Bridge, et jusqu'à Brighton Beach sans changement. Pas question de descendre à Bleecker Street. Dylan et ses fantômes attendront. Une vieille dame est assise au fond du wagon propre. Un foulard à carreaux lui couvre les cheveux. Ses vêtements d'un autre temps m'étonnent. Elle semble tout droit sortie d'une interminable file d'attente moscovite. Une grosse miche de pain noir dépasse légèrement de son immense cabas rouge.

Au-dessus d'elle, un placard rectangulaire proclame :

Don't assume it was left by accident ! Call a cop ! Now !

Comme ce n'est pas suffisant, les haut-parleurs du train déversent une série d'annonces. C'est la police de New York. Une voix métallique. Le message est très explicite. Si, par malheur, j'apercevais un individu susceptible de mettre en péril

la sécurité des passagers, je suis prié d'appuyer sans hésiter sur un bouton rouge. Je tourne la tête à droite puis à gauche. Cela me prend moins d'une seconde pour le trouver. C'est un énorme interrupteur, d'une taille proportionnelle à la dose d'assurance qu'il faut pour l'enfoncer avec l'idée de dénoncer un suspect. La paranoïa locale frôle déjà des sommets. Depuis deux mois, j'imagine sans peine les milliers d'appels quotidiens au 911, le standard de la police, pour signaler la présence dans un wagon d'un ours en peluche au regard oblique ou à la fourrure trop brune, d'un ballon de foot dégringolant seul l'escalier du métro ou d'un sachet en plastique abandonné, donc inquiétant. Mais il y a aussi d'autres instructions. Toujours la même voix caverneuse. On me demande de surveiller mes affaires personnelles, ne pas montrer mon téléphone, mon ordinateur. Je serre mon sac contre moi. On ne sait jamais. La vieille pourrait se jeter sur moi pour me le dérober...

Brighton. Je dévale les escaliers du métro aérien en prenant garde de ne pas trébucher. La rue grouille de monde. Je regarde autour de moi. C'est édifiant. J'ai traversé à l'instant East River et je suis dans un autre pays. Et à une autre époque. Rien de ce que je vois ici n'évoque New York, à une demi-heure de métro.

Kalyinka Gifts, Tatyana Beauty Parlor, Boris Barber Shop. Des dizaines d'échoppes serrées les unes contre les autres. Toutes ont en commun d'avoir des enseignes écrites en russe. Autour de moi, une multitude de vieilles femmes, calquées sur le modèle de celle aperçue dans la rame, avec des foulards à carreaux ou à fleurs, chaussées de godillots disgracieux et protégées par d'épais manteaux qui les font ressembler à des portillons. On est à des années-lumière des canons de la mode fixés par les boutiques fashion de la 5^e Avenue. Ici, on traîne d'énormes cabas aux couleurs passées, on tire des chariots bourrés de victuailles, on parle fort et en russe. Je rentre dans ce

qui ressemble à une pharmacie. Ce maudit mal de tête. La pharmacienne a un anglais hésitant, mais un sourire avenant.

— De l'aspirine, s'il vous plaît.

Elle me montre une étagère. Toutes les boîtes sont colorées avec des inscriptions indéchiffrables. Encore du russe. Elle en prend une au hasard.

— Vous êtes sûre que c'est de l'aspirine ? Il n'y a pas un mot en anglais sur l'emballage.

— Aspirine, aspirine, me répète-t-elle.

Je suis obligé de la croire. Mais il va falloir qu'elle m'explique où j'ai échoué.

— Brighton, lance-t-elle avec la satisfaction de quelqu'un qui vient de lâcher une grosse information. Elle roule le « r » en avalant la dernière syllabe.

— Oui, merci, j'avais compris, je lui réponds sans une once d'amabilité. Et à Brighton, on ne parle que russe ?

— Russki, confirme-t-elle, triomphante, en encaissant les 3,75 dollars qu'elle vient de me réclamer.

Bizarre, ce prix. A Manhattan ça doit coûter une fois et demie plus cher. Ça doit dépendre du cours du rouble. Il va falloir que je me déniche un interprète, s'ils sont tous comme cette blonde, je ne vais rien comprendre de ce qui se passe ici. Et ce n'est pas de cette pharmacienne que je tirerai le moindre renseignement. Evidemment, c'est dans ce trou que je suis censé éclaircir le motif de ma présence à New York.

Je lui montre tout de même la lettre de l'avocat avec l'adresse. Elle m'attrape par le bras et m'entraîne vers la porte pour m'indiquer la direction. Changer de trottoir. Remonter tout droit, vers l'est, jusqu'au numéro 501. C'est simple. Je la remercie en français. De toute façon, elle ne doit pas comprendre un mot d'anglais.

J'accélère le pas, car, depuis que je suis sorti du métro, j'ai la

sensation désagréable d'être suivi. Cela doit être mon imagination. Une énorme Lincoln Navigator noire, aux épaisses jantes chromées, est garée, à cheval sur un trottoir. Il y a trois, peut-être quatre hommes à l'intérieur. Des Juifs orthodoxes, qui ne se donnent même pas la peine d'être discrets. Avec leur caftan noir et leur coiffe en vison, on les voit de loin, surtout ici où ils ne sont pas légion. Que font-ils à Brighton ? Je me remémore de lointaines lectures, des histoires de rabbins, détachés du monde et ergotant sur la vie et la mort, leur inébranlable confiance en une force invisible... Je pense à mon père communiste. S'il me voyait ici... Je lui aurais raconté cette multitude de Russes à quelques encablures de New York, ses chers Russes qu'il avait tant admirés autrefois pour mieux les détester ensuite. Enfin, pas le peuple, précisait-il. Le peuple, il n'y est pour rien. Mais ses dirigeants, par contre... Ces pourris...

Jamais, il ne m'aurait cru. Si près de New York...

Je me retourne, discrètement. Pourquoi diable ces hommes me suivent-ils ? Le dernier Juif orthodoxe que j'aie approché autrement que par Bashevis Singer, c'est ce vieil oncle surgi de nulle part. J'enfonce ma main au fond d'une poche de ma veste. La clef que m'a donnée l'avocat y est toujours. Il a tellement insisté pour me la confier que je n'ai pu refuser.

Mes suiveurs discutent entre eux. J'ai peut-être trop d'imagination. Anna me le rabâche si souvent... Après tout, nous ne sommes pas si loin de Brooklyn. Après la Seconde Guerre mondiale, la plupart des Juifs qui ne supportaient plus la misère et la promiscuité avaient préféré quitter le Lower East Side. Ils s'y étaient installés après avoir franchi l'East River. D'autres avaient sans doute aussi choisi ce lieu parce que ses habitants y parlaient tous avec le même accent russe. Etrangement, les boutiques, les rues, les odeurs m'évoquent

quelque chose d'indéfinissable. Pourtant, rien ici que j'aie pu côtoyer de près ou de loin. Tout ce que je sais de ce quartier, c'est qu'il était dans les années 30 le repère des Hipsters, des accrocs du be-bop et de la dope. Là se sont entassés les inconditionnels de Charlie Parker. Pas de longs caftans noirs pour ceux-là. Ils préféraient s'accoutrer de grandes vestes colorées et de petits chapeaux noirs à l'image des jazzmen, en meilleure phase avec les rythmes du bop et les normes sexuelles déjantées de l'époque.

14

New-York, 1934

— C'est interdit aux Blancs, ici.

La tête du malabar planté à l'entrée du théâtre n'inspirait pas la compassion. Elle ressemblait à un pavé posé sur des épaules titanesques. Un minuscule chapeau melon accentuait encore le volume et les angles droits du crâne rasé de près. Le bonhomme, qui devait atteindre les deux mètres, portait un costume satiné et des guêtres bien cirées.

Johnny et Bernie avaient mis Izzy en garde : jouer dans ce temple du jazz, en plein Harlem, risquait d'être périlleux pour un Blanc, même si ces dernières années, le nombre de Black and Tans, ces clubs où les races se mêlaient allègrement, avait doublé. Ils attiraient petits et grands bourgeois, des Blancs épris de tolérance qui délaissaient le temps d'une soirée leur résidence cossue en bordure de Central Park. Au cœur de ce qu'on appelait la Negro Capital of the World, les heurts entre minorités étaient fréquents et se terminaient parfois à l'hôpital ou à la morgue. Izzy venait d'ailleurs de se faire accoster par un groupe de petites frappes à l'angle de la 113^e et de Broadway. L'arrivée providentielle de policiers les avait dissuadés de lui dérober sa trompette en lui fracassant la mâchoire après l'avoir harponné

d'un coup de couteau. Ils avaient de mauvaise grâce consenti à passer leur chemin, non sans l'avoir copieusement arrosé d'injures dont Izzy n'était pas certain d'avoir compris le sens. Dans quelques heures, c'était Amateur Night à l'Apollo. Il avait mieux à faire que de finir ensanglanté dans un caniveau de New York. L'heure n'était pas non plus à la compréhension du pourquoi et du comment de l'état des relations entre Noirs et Blancs, et surtout de la différence criante qu'il constatait entre Harlem et Montmartre, îlot de tolérance. Il comprenait mieux pourquoi Johnny, avant son départ, lui avait recommandé la lecture de *The Soul of Black Folks*, paru en avril 1903, l'un des livres majeurs de W. E. B. Du Bois, chef des activistes du Niagara Movement. Du Bois avait été le premier Noir à décrocher un doctorat à Harvard en 1895. Il posait depuis les fondations du mouvement pour l'égalité des droits civiques entre Blancs et Noirs aux Etats-Unis. Johnny avait réussi à aiguïser la curiosité d'Izzy en lui contant le périple de cet intellectuel en Union soviétique, neuf ans après la Révolution. C'est là qu'il avait forgé ses idées concernant la responsabilité du capitalisme sur les inégalités et le racisme. Izzy avait été aisément convaincu. D'autant que Du Bois œuvrait aussi au rapprochement qu'il jugeait naturel entre Juifs et Noirs. Car à l'époque où Du Bois achevait son diplôme, la présence de Juifs était interdite au sein des conseils d'administration de certaines universités américaines, de musées, de bibliothèques publiques et d'un grand nombre d'institutions fédérales. Le lynchage en 1915 d'un homme d'affaires, juif et blanc, à Marietta, au fin fond de l'Etat ségrégationniste de Géorgie, avait aussi suscité une onde de choc au sein des deux communautés. Leo Franck, diplômé de l'université Cornell, avait été accusé sommairement du viol et du meurtre d'une femme blanche et pendu par une foule déchaînée, hurlant des slogans antisémites. Les attaques

virulentes du Ku Klux Klan et les injures hystériques d'Henry Ford se multipliaient contre les Juifs accusés en bloc de menacer l'Amérique et d'y importer le virus du bolchevisme russe pour faire main basse sur ses ressources.

« C'est maintenant qu'on va voir à quel point ils sont proches, ces Juifs et ces Noirs », pensa Izzy.

Il devait d'abord trouver le meilleur moyen d'amadouer la montagne de muscles qui faisait barrage devant lui.

— Je ne suis pas tout à fait blanc, lui lança-t-il.

La tentative, certes louable, déclencha chez le colosse un beuglement enjoué.

— Tu serais quoi alors, whitey boy ? Chinois ?

Nouveau rire gras.

— Juif, répondit calmement Izzy. Bon, tu me laisses rentrer ? insista-t-il. On fait de la musique ici ou on parle de la couleur des musiciens ?

Il se risqua à poser une main ferme sur le poitrail du videur, mais il fallait largement plus que ce poids plume pour le déstabiliser. Ses gros yeux s'abaissèrent vers le gringalet pâlot qui commençait sérieusement à l'agacer. Les reflets rouges de l'enseigne lumineuse du théâtre lui donnèrent une expression terrifiante.

— On t'a dit que tu rentreras pas, whitey boy. C'est l'entrée des artistes. Un Blanc de ton espèce a besoin d'une invitation !

— Je te répète que je joue ici, ce soir ! Laisse-moi p...

Izzy ne vit pas arriver le poing qui s'écrasa contre sa mâchoire. Il s'effondra comme une masse, la bouche en feu. Le videur lui arracha l'étui en moleskine qui contenait sa trompette et le piétina de tout son poids sur le trottoir.

— Arrête ça ! hurla Izzy une main sur ses lèvres ensanglantées.

De l'autre, il essaya vainement d'empêcher la destruction

totale de l'instrument. Mal lui en prit. Le videur se saisit de la mallette comme d'une matraque. Il asséna plusieurs coups au visage déjà tuméfié du jeune homme.

— Tu dégages, whitey boy... Now !

Izzy, complètement sonné, s'obstina pourtant.

— Non...

Il essaya péniblement de se redresser. Son corps tout entier était meurtri et son crâne le faisait atrocement souffrir.

— Je ne bouge pas d'ici. Je joue là ce soir. Je suis musicien.

Ses narines étaient bouchées. Il devait avoir le nez écrasé. Il renifla et sentit le goût du sang qui descendait dans sa gorge. Il tapota sa lèvre supérieure et poussa un cri de douleur. Elle saignait en abondance, sûrement déchirée. Il passa un doigt sur ses dents. Par miracle, elles lui semblèrent intactes.

Au travers des larmes qui brouillaient sa vue, il aperçut sur le trottoir un tas informe : son étui, défoncé. En l'ouvrant à grand-peine de sa main meurtrie – l'autre était coincée sous l'énorme chaussure du colosse –, le couvercle s'en détacha. A l'intérieur, la trompette n'était plus qu'un morceau de cuivre tordu, irrémédiablement inutilisable.

— Leave him alone ! Leave the guy alone, right now !

Il ne comprit pas tout de suite d'où sortait cette voix, mais en plissant les yeux, il entrevit un homme, légèrement en retrait. Noir, lui aussi. Il s'approcha et fit mine de taper avec une canne à pommeau d'argent sur la brute. A cette distance, Izzy le distingua avec plus de netteté. Son manteau foncé, grand ouvert, était posé sur ses épaules. Sa chemise au col empesé frappait par sa blancheur. Il portait un impeccable complet à fines rayures et des mocassins vernis. Ses cheveux étaient soigneusement huilés, de même que sa fine moustache, et son visage aux pommettes haut perchées affichait une expression naturellement enjouée.

— Leave him ! répéta l'homme avec autorité. Tu n'as pas

entendu ce qu'il t'a dit ? C'est un Juif ! Et un musicien ! Comme s'il était aussi noir que toi. Tu n'as aucune raison de l'empêcher d'entrer. A moins que tu ne préfères te faire virer par le patron ?

Izzy sentit la pression du pied se relâcher sur son membre endolori. Il entendit vaguement le tas de muscles bredouiller de brèves excuses. L'homme au manteau ordonna qu'on l'aide à se remettre debout et qu'on le laisse entrer immédiatement dans le théâtre.

— You're the trumpet guy, right ? demanda-t-il à Izzy qui vacillait sur ses jambes. Ze Frrrenchie boy ? plaisanta-t-il en prenant un accent volontairement français.

— Yes, sir, répondit-il faiblement. C'est Johnny qui m'envoie.

— I know, I know. Don't worry, young man. Everything's gonna be alright... Mais en attendant il faut te soigner. Tu fais peine à voir... Et on doit te trouver une trompette. La tienne ? To the trash can ! Right away ! Nothing I can do about it. So sorry, young man...

— C'est impossible, bafouilla Izzy. Je passe dans moins d'une heure. C'est impossible, monsieur, je vous dis, impossible... Il faut que je joue ce soir !

— Impossible, Frenchie ? Funny guy ! Impossible ? Really ? I don't think you know me, young man... Have you any idea of who I might be ?

— Non, monsieur.

Son visage s'illumina. Ce petit Français lui plaisait. John ne lui avait pas dit qu'en plus de son talent il était aussi intrépide.

— Ellington, Duke Ellington, young man, dit-il en prononçant le « on » à la française. Pour vous servir, ajouta-t-il dans la même langue.

Il s'inclina en avant, soulevant d'une main son feutre marron,

parfaitement assorti au complet. La mine ahurie du jeune homme suscita un frémissement amusé de la fine moustache.

— Izzy... Izzy Grynberg, monsieur, bredouilla-t-il d'une voix rauque.

Jamais, il ne s'était senti aussi ridicule. Duke Ellington, en personne, là, devant lui, à Harlem... Quelle andouille il faisait !

— Mais oui, of course, of course. Tu ne m'as pas reconnu, mais moi je sais exactement qui tu es.

A nouveau, ce sourire bienveillant.

— Assez perdu de temps, enchaîna-t-il. Viens avec moi. Il faut soigner cette bouche et ce nez cassé. Sinon, tu n'as aucune chance de souffler dans une trompette ce soir.

Izzy eut juste le temps de lever les yeux vers la façade éclairée. Il compta six colonnes et, sous l'enseigne du théâtre, lut l'inscription en lettres blanches qui annonçaient :

**Sydney Cohen and Morris Sussman
present
Wednesday Amateur Night**

Des dizaines de voitures se garaient le long des trottoirs de la 125^e Rue. Le public commençait à se presser devant l'édifice.

— Come on, young man ! Come on now ! s'impatienta le Duke en l'entraînant par l'entrée des artistes vers les entrailles du théâtre.

Izzy suivait à grand-peine, tant l'homme qui marchait devant lui progressait rapidement dans le dédale de coursives et d'escaliers sombres. Le son étouffé des orchestres qui répétaient avant de monter sur scène transperçait les murs en plâtre.

— Mmmm..., grommela le Duke légèrement essoufflé.

J'espère que le public va être bon ce soir.

L'estomac d'Izzy se noua. Il devait avoir perdu la raison. Qu'est-ce qu'il lui avait pris, bon sang, d'écouter Bernie et Johnny ! Il était dans la gueule du loup, le saint des saints du jazz américain. Et s'il s'était trompé ? Et s'il s'était montré trop présomptueux ? Pour qui se prenait-il pour s'être aventuré dans un tel lieu ? Il allait se faire bouffer tout cru. Son ambition avait trouvé ses limites. Il n'arrivait sans doute pas à la cheville du dernier des musiciens qui allaient affronter ce soir l'audience et le jury présidé par Sidney Cohen. Izzy avait entendu parler de ce Cohen. Bernie le lui avait décrit en des termes élogieux. C'était le même Cohen qui avait eu l'idée de ces auditions nocturnes ouvertes chaque mercredi aux musiciens de jazz amateurs. En février 1934, la star de Broadway Adelaide Hall avait pour la première fois mis le feu aux mille sept cents sièges du théâtre à peine rénové. Nous étions en novembre et l'Apollo était en peu de temps devenu le passage obligé des jazzmen qui aspiraient à se faire un nom. Johnny et Bernie lui avaient bien rabâché la devise de Cohen et Sussman : The Apollo Theater : Where Stars are Born and Legends are Made.

« Je ne suis ni une star, et encore moins une légende », pensa Izzy.

Il s'efforçait de suivre le pas soutenu de son illustre ange gardien qui prenait à peine appui sur sa canne, l'épaule droite légèrement plus basse que l'autre.

« Ellington ! Je n'arrive pas y croire ! The Duke ! »

Arrivé au bout du couloir mal éclairé, ce dernier s'arrêta devant une porte fraîchement repeinte et toqua énergiquement avec le pommeau en argent de sa canne.

— Entrez ! brailla quelqu'un à l'intérieur.

Izzy fut surpris de constater qu'il s'agissait d'une jeune femme. A la voix, on aurait de prime abord pu penser à un

charretier. Elle ne se donna pas la peine de lever la tête. Elle s'appliquait avec minutie un vernis couleur sang qui tranchait avec le noir de sa peau.

— C'est pour quoi ? aboya-t-elle.

— Pour un baiser, ma belle, lui lança le Duke.

La fille fit un bond en arrière et laissa tomber le pinceau.

« Au moins un ongle qui ne sera pas parfaitement couvert », s'amusa intérieurement Izzy.

La surprise de la jeune femme était la preuve manifeste du caractère inhabituel de la présence de son illustre accompagnateur dans cette partie reculée du théâtre. Ici s'agglutinaient plutôt des essaims de danseuses en tenue légère. La fille devait être l'une d'elles, à en juger par le galbe parfait des jambes dénudées qu'elle exhibait sans la moindre pudeur. Elle s'approcha du Duke et colla ses lèvres pulpeuses sur sa bouche réjouie. La température d'Izzy grimpa rapidement jusqu'à des hauteurs enivrantes, à peine tiédie par la voix rugueuse.

« Pourvu qu'elle ne soit pas aussi chanteuse », se dit-il en l'observant d'un regard oblique.

Le sien, franchement hostile, confirma qu'il n'y avait pas eu entre eux de coup de foudre.

— Qui est ce whitey boy que tu m'amènes ? gronda-t-elle sur un ton peu engageant.

— Tu n'as pas besoin de le savoir pour l'instant, ma belle. Tu entendras bien assez tôt parler de lui, si j'en crois ce que m'en disent mes amis. Alors contente-toi de nous le remettre en état. C'est tout ce que je te demande.

Il sortit une épaisse montre de gousset de son gilet.

— Tu as une demi-heure, ma belle. Pas une minute de plus ! Alors au travail !

Il intima à Izzy de se « laisser faire » et lui promit que

« everything's gonna be fine ».

— Elle a beau faire semblant de ne jamais avoir vu un Blanc d'aussi près, elle va bien te soigner. Ce n'est pas par hasard si je te confie à ses jolies mains. Tu m'en diras des nouvelles, ajouta-t-il avec un clin d'œil malicieux.

Ce faisant, et dans un geste en parfaite inadéquation avec l'élégance naturelle qu'il affichait, il lui décocha une tape sur les fesses et disparut derrière une lourde tenture de velours grenat.

« Une danseuse, se dit Izzy avec soulagement. Elle ne chante pas... »

Il reluqua avec délectation l'attrayant postérieur.

— Assieds-toi ! Ici ! lui ordonna la jeune femme en pointant son index vernis vers un tabouret bancal.

Sans plus de politesses, elle commença à s'activer en faisant preuve d'une étonnante douceur. Ce qui encouragea Isidore à s'enquérir de son prénom. Sans succès. Elle ne se donna pas la peine de répondre. Ses doigts longilignes couraient sur les plaies et les hématomes qui furent cautérisés en un rien de temps. Sur un ring de boxe, une telle soigneuse aurait fait des miracles.

— Tiens, bois ça, dit-elle à Izzy en lui tendant un verre de whisky.

Elle était donc aussi capable d'humanité... Touché, Izzy fit une nouvelle tentative.

— What is your name, mademoiselle ?

Elle l'ignora tout autant et lui balança un abrupt :

— Tire-toi maintenant, whitey boy ! Je dois me préparer, moi aussi, et j'ai assez perdu de temps !

A ce moment précis, quelqu'un tambourina à la porte.

— Qu'est-ce que c'est encore ! rugit-elle.

La porte s'entrouvrit.

— Salut, m'dame ! C'est pour le Blanc ! Avec les compliments du Duke ! fanfaronna un jeune garçon débraillé.

Avec précaution, il déposa par terre un étui noir, puis renversa sa casquette en arrière et s'esclaffa en voyant l'expression ahurie du destinataire de l'objet, avant de détalé.

— OK, tu ouvres ça hors de ma loge, embraya la danseuse aussi sec en poussant Izzy.

A peine eut-il le temps de saisir au passage l'anse de cuir. Il n'avait plus que quelques minutes avant d'entrer sur scène. Duke avait tenu sa promesse. Ses plaies étaient pansées. La douleur au visage s'était dissipée sous les doigts agiles de la fille. Et il avait entre les mains ce qui devait probablement être la trompette promise. Il suivit les flèches rouges qui indiquaient en grosses lettres STAGE, et s'en approcha jusqu'au régisseur qui filtrait les allées et venues sur la scène.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, whitey boy ? s'étonna-t-il.

— Jouer de la trompette, déclara Izzy en cachant mal son l'irritation.

Il devait se calmer à présent, ignorer ces incessantes réflexions sur la couleur de sa peau et dominer un trac de plus en plus envahissant. Il sentit ses jambes mollir. Ses mains étaient moites et sa bouche sèche. Son cœur battait à un rythme effrayant. Il essaya de rassembler ses esprits, ferma les yeux et inspira profondément par le nez. A quelques mètres de lui, sur la scène où il allait bientôt se produire, un trio piano, basse, batterie massacrait allègrement un standard de King Oliver. Il reconnut tout de même Mabel's Dream.

L'audience se mit à scander Oliver ! Oliver ! affichant ouvertement sa préférence pour l'original et son aversion pour l'interprétation du moment, en poussant des hululements de mépris et en brandissant le pouce tourné vers le bas.

— De la trompette ? Really ? Are you kiddin' me ? s'esclaffa le garde-chiourme, sincèrement amusé.

Il lui demanda tout de même de décliner son identité.

— Izzy Grynberg, répondit-il, essayant tant bien que mal d'avaler les deux « r » de son nom.

— What ? Come again ?

— Izzy Grynberg, répéta-t-il.

— OK. OK. Whatever... Tu dois être sur ma liste, sinon tu serais pas arrivé jusque-là. J'espère au moins que tu sais souffler là-dedans. Anyway... OK. Tu passes après ceux-là. Ça ne pourra pas être pire de toute façon... Tu peux t'asseoir là, si tu veux. Mais au train où ça va, ça pourrait être ton tour très vite !

Tout en gloussant, l'homme indiqua la scène située derrière lui. Le cœur d'Izzy battait à tout rompre. Il prit la chaise que lui indiquait le régisseur. Il avait quelques minutes pour se familiariser avec l'instrument. Il avait longuement réfléchi au morceau qu'il avait choisi d'interpréter.

« Espérons que tout ça ne tourne pas à la catastrophe. »

Il fit claquer les deux verrous de l'étui et en souleva le couvercle avec précaution. Le rayon de lumière du lampadaire tout proche éclaboussa le cuivre lustré de l'instrument. Sa brillance dorée tranchait avec le velours mat couleur lie-de-vin qui tapissait la boîte. C'était une magnifique trompette, apparemment neuve. Sur le pavillon, la signature était aisément reconnaissable :

Henri Selmer & Cie, breveté France et Etranger,
Paris, France

Le modèle Balanced Action en si bémol sortait des ateliers de la place Dancourt, qui jouxtait le Cinéma-Théâtre Montmartre. Izzy connaissait parfaitement l'endroit pour l'avoir souvent hanté à Paris. Il allait régulièrement coller son nez contre les deux vitrines de la boutique où étaient alignés avec soin les instruments à vent qui sortaient de l'atelier, dans l'arrière-boutique, avec l'espoir qu'un jour il s'en offrirait un. Il passait du temps avec les employés qui s'affairaient aux machines. Il y

avait aussi croisé des artistes en vogue comme Ray Ventura, Irving Aaronson, Enoch Light.

Izzy étudia l'objet, sans en omettre le moindre détail. Les trois pistons étaient marqués 18, 17, 16. Il fut frappé par leur positionnement. A la différence d'une trompette traditionnelle, ils étaient plus éloignés de l'embouchure. Quelques millimètres à peine.

« Du fait main, du vrai sur-mesure », pensa Izzy en posant avec respect ses doigts sur les pistons.

Dieu soit loué, comme disait Lazare, les mains du propriétaire de l'instrument avaient la même taille que les siennes, qu'il regarda attentivement. La danseuse avait fait du bon travail. Elle les lui avait même nettoyées.

« Ma bonne étoile », se dit-il en continuant d'observer la trompette.

La perce était étroite, ce qui contraignait le musicien à souffler plus fort et nécessitait une grande capacité pulmonaire. Izzy esquissa un léger sourire.

« Ils vont voir, ceux-là, de quoi les poumons d'un Blanc sont capables... Whitey boy, hein ? Pourvu seulement que ma lèvre ne me fasse pas trop souffrir... »

C'était sa seule crainte. Le musicien à qui appartenait l'instrument devait, comme lui, souffrir d'une meurtrissure du muscle du baiser, celui qui entoure la bouche. Une blessure courante chez les grands trompettistes.

« Je suis un grand trompettiste... Je suis un grand trompettiste... », se récita Izzy en tapotant nerveusement sa lèvre supérieure amochée.

Il soupesa l'instrument, le porta à sa bouche plusieurs fois, pressa alternativement sur chaque piston et fit coulisser chacune des deux clefs. Le tout était d'une impressionnante souplesse. Une mécanique parfaitement huilée. Peu d'artistes avaient les

moyens de s'offrir un tel bijou. En vérité, Izzy n'en connaissait qu'un seul qui, pour comble, en avait commandé cinq ! Pas moins ! Il avait lu ça quelque part. Impossible de se rappeler dans quelle revue. Le pavillon... Il n'avait vu que la marque de fabrique. Et si c'était lui ? Impossible. Son nom, peut-être. S'il l'avait fait graver à l'intérieur... ?

C'est le moment que choisit le régisseur pour claquer dans ses mains en l'interpellant d'un surnom auquel il avait fini par s'habituer.

— Come on, whitey boy, c'est à toi. On se cause dans vingt secondes, lorsqu'ils t'auront sorti d'un coup de pied au cul, ironisa-t-il. Et surtout, n'oublie pas de saluer. Ça pourrait les énerver encore plus...

Izzy humecta une dernière fois l'embout avec la langue. Il rajusta sa veste. Elle était encore poussiéreuse. Cet imbécile de videur qui l'avait jeté contre le trottoir crasseux...

— Allez, mon vieux, il faut y aller ! Maintenant !

Le régisseur impatient le catapulta littéralement sur la scène. Les projecteurs, tous allumés, l'inondèrent d'une aveuglante lueur blanche. Izzy cligna des yeux pour s'en protéger tant bien que mal. Une grande clameur jaillit du public qu'il prit à tort pour une ovation.

L'Apollo était au bord de l'implosion. La chaleur humide qui transpirait des murs rajoutait encore à la nervosité ambiante. Plusieurs musiciens et formations se produisaient depuis le milieu de l'après-midi. Personne n'avait véritablement récolté les faveurs du public. Déchaînés, debout sur les fauteuils en velours rouge, ils étaient des centaines à taper dans leurs mains avec frénésie. Des coups de sifflet électrisaient encore davantage l'atmosphère survoltée. Il n'était pas question d'acclamations. Le brouhaha était hostile. Izzy sentit ses mains dégouliner, son souffle s'accélérer. On voulait sa peau. Les jurons qu'il percevait

ne prêtaient pas à équivoque. Qui donc était ce whitey boy qui venait les narguer ici, chez eux, au cœur du ghetto noir ! Un Blanc sur la scène de l'Apollo ? C'était inconcevable... Inacceptable !

— Dehors, whitey boy ! Get out !!

Ils se mirent à marteler de plus belle le plancher, provoquant un véritable grondement qui fit trembler les murs et la scène. Izzy ressentait les vibrations à travers les semelles de ses chaussures. Il jeta un coup d'œil vers la droite, en direction de la sortie où l'attendaient le régisseur et son sourire narquois. Il aperçut aussi un homme rond et noir, en costume foncé, aussi petit de taille qu'il l'était lui-même. Il serrait un large mouchoir immaculé dans sa main et s'épongeait le front. Comme lui, Izzy ruisselait de transpiration. Il n'avait malheureusement pas songé à se munir d'un mouchoir.

« OK, Izzy, mon vieux, c'est à toi... », se dit-il pour se donner du courage.

Il déposa délicatement la trompette sur son pavillon, debout à même le sol en bois, et brava du regard l'auditoire furieux au sein duquel il découvrit quelques Blancs. Dans le désordre ambiant, il crut percevoir leur étonnement de voir un des leurs sur cette scène. Il retira sa veste et entreprit calmement de se retrousser les manches. Il respirait enfin. Par chance, personne n'avait encore lancé de projectile.

« Tout ne va pas si mal », pensa-t-il.

Il se tourna vers l'orchestre qui attendait son signal.

— West End Blues, leur souffla-t-il d'un ton assuré.

Les musiciens se regardèrent, incrédules. Ce gosse était aussi blanc qu'il était effronté. Et il n'avait vraiment pas peur du ridicule. Tant pis pour lui. Le massacre serait inévitable. Il ressortirait de cette triste expérience les pieds devant et la trompette en écharpe autour de son cou de blanc-bec...

Les notes de West End Blues étaient parfaitement alignées dans la mémoire d'Izzy. Il connaissait sur le bout des doigts cet incontournable standard. Johnny l'avait fortement encouragé. Il lui faisait confiance. Peu de trompettistes étaient capables de s'attaquer de front à ce morceau de Joe King Oliver. Surtout à cause de son introduction en forme de cadenza longue et encombrée d'une multitude de triolets. Izzy la maîtrisait parfaitement. Tel un sportif avant l'exploit, il emplut plusieurs fois ses poumons, prit une ultime et profonde inspiration, colla ses lèvres à l'embout, pivota à nouveau vers l'orchestre et donna le tempo en français. Ce qui provoqua un début de fou rire chez les musiciens. Mais qu'ils ravalèrent instantanément.

Les quatre notes cristallines qui bondirent avec assurance hors du pavillon firent l'effet d'une bombe. Un silence de crypte s'installa à la seconde. Des centaines de paires d'yeux se rivèrent sur Izzy. Il se renversa en arrière, son instrument tendu vers le ciel, en fermant les yeux. Il savait qu'il venait de faire son petit effet. Il le sentait à travers tous les pores de sa peau et il n'avait aucune intention d'en rester là. Il enchaîna par le long phrasé en forme de brèves boucles ascendantes et descendantes qui avait fait la gloire de ce thème, grimpant dans les aigus à des hauteurs stratosphériques. Les recommandations de Johnny se révélaient de première classe. Izzy les avait bien assimilées. Il était concentré à l'extrême. Surtout ne pas oublier de maintenir le temps quasi imperceptible qui précède la seconde note de la phrase descendante... Mi bémol. Passage en do mineur. Cascades de tierces et de septièmes. Attaque franche ! Et soudain, cet éclair fulgurant qui traversa son esprit surchauffé par la performance. La trompette... Satchel Mouth... La bouche en forme de sacoche... Satchmo... Le petit homme rond et noir au mouchoir... West End Blues... Bon sang ! Louis Armstrong !

Izzy soufflait dans la trompette de Louis Armstrong ! Les coups de poing du gorille avaient dû anesthésier sa cervelle. Ce morceau, enregistré en 1928 par Oliver puis par son illustre élève King Louie en personne et qu'il avait découvert sur le gramophone de son père, dans l'épicerie. Il fallait être cinglé pour oser l'interpréter. Ou inconscient... Il était en train de risquer toute sa carrière qui avait pourtant si bien démarré à Paris.

Mais la réaction enthousiaste du public qu'il perçut lui signifia qu'il était sur la bonne voie. Tout y était. L'émotion, la sensualité, la vie, la souffrance, la création, la mélancolie, la résignation, l'espoir à nouveau. Il y avait une étincelle de divinité dans ce standard. Une chanteuse célèbre avait même dit qu'en l'écoutant elle éprouvait la sensation que le trompettiste lui faisait l'amour. Izzy espéra qu'elle soit dans la salle...

Les huit mesures finales jaillirent comme un feu d'artifice et résonnèrent quelques secondes entre les murs de la salle dans un silence de plomb qui sembla durer une éternité. Le public était tétanisé. Izzy, raide comme un piquet, n'osait même plus respirer.

Ce fut l'orchestre, juste derrière lui, qui commença à applaudir lentement, de façon saccadée. Les musiciens étaient conquis. L'auditoire sortit de sa torpeur. Un tonnerre d'applaudissements se déchaîna d'un bout à l'autre de l'Apollo.

— Ladies and gentlemen...

Le petit homme rond s'était emparé du micro.

— Yeah, ajouta-t-il de sa voix rauque au timbre voilée. Ladies and gentlemen... I give you the white version of myself ! Yesssss... Ladies and gents... From Paris, France ! Here is my white own self ! The young and talented... Izzy Grynberg !

Les applaudissements redoublèrent. Izzy salua mais vacilla, sonné par l'émotion, comme si le gorille de l'entrée du théâtre

l'avait encore une fois cogné. Ses jambes le trahissaient. Satchmo le rattrapa de justesse par le bras.

— Ce n'est pas le moment de t'évanouir, my friend. Regarde. C'est toi qu'ils applaudissent. Est-ce que tu te rends compte ?

Izzy, incapable d'émettre le moindre son, tremblait de tous ses membres. Son front dégoulinait de sueur. Incrédule, il observait la salle en délire. En contrebas de la scène, il aperçut le garde-chiourme qui régulaient les allées et venues des artistes. Lui aussi frappait dans ses mains avec enthousiasme. Izzy resserra l'étreinte de sa main gauche sur la trompette. De la droite, il prit chaleureusement celle d'Armstrong et lui tendit son instrument en s'inclinant.

— It was an honor, sir, bredouilla Izzy dans son anglais approximatif. Un immense honneur. Jamais je n'aurais joué ainsi sans votre trompette.

Satchmo éclata de rire.

— La trompette ? répéta Armstrong. Tes poumons, mon vieux. Ce sont tes poumons. Pas la trompette. You're gifted, son. Tu es doué. Et j'aime la façon dont tu places ta bouche sur l'embout. You've got it, man, you've got that swing. You're a natural. No doubt about it !

Izzy vit le garde-chiourme agiter les bras vers le ciel pour attirer l'attention de Satchmo. Puis, pour couvrir le brouhaha général, il se mit à hurler.

— The trumpet ! Louie... Give it to the boy !... Come on, Satchmo ! He deserves it !

La foule avait entendu. Elle se mit à crier, en rythme :

— The trumpet... The trumpet... The trumpet...

Armstrong avait l'oreille fine. Le sourire lumineux, déjà sa marque de fabrique, lui mangea tout le visage. L'idée était bonne, pour ne pas dire excellente. Il aurait dû y penser tout

seul, God damm'it ! Ce gosse avait un talent incontestable qu'il fallait récompenser. Et cette tête, ce visage. Ces cheveux noirs épais. Ces yeux sombres. Izzy lui rappelait quelqu'un. Mais qui... Il s'épongea le front avec son mouchoir qu'il enfonça ensuite dans la poche poitrine de sa veste.

— Ils ont raison, dit Satchmo. Cette trompette est à toi. God ! Tu sais la faire sonner. No doubt. You keep it, son. It's yours. Yours for twelve dol...

Il s'interrompit brusquement.

— Twelve ? What do you mean ? l'interrogea Izzy. Douze quoi ?

— I can't believe it, murmura Satchmo, le visage soudain inondé par une vague d'émotion. Tu me rappelles... It's incredible... Truly amazing...

Dans le brouhaha, Izzy avait du mal à entendre ce que lui disait le trompettiste. Mais son trouble était perceptible. Ignorant les applaudissements dont l'intensité ne faiblissait pas, Armstrong s'approcha de l'oreille d'Izzy.

— Morris..., lui dit-il. You remind me of Morris Karnofsky.

— Karnofsky ? Quel Karnofsky ? C'est un nom de Juif russe, ça.

— Oh, yeah, acquiesça Satchmo. A good Russian Jew and a good man...

Le public ne comprenait pas. Quelque chose se passait entre ces deux hommes. Ils discutaient sur la scène comme s'ils étaient seuls au monde. Les applaudissements s'estompèrent. Armstrong se colla au micro.

— Folks... I want to share with you what's happening around here... Ce jeune trompettiste que vous venez d'applaudir me rappelle quelqu'un qui m'est très cher. Quelqu'un qui est comme mon père.

Les gens écoutaient, médusés.

— It was a long time ago... J'avais sept ans. Je livrais du charbon avec lui. Il me donnait quelques pièces. Un jour, il m'a offert mon premier instrument de musique. C'était un sifflet.

Un éclat de rire secoua le public.

— Yeah... Yeah... A whistle , ajouta-t-il en dévoilant ses dents étincelantes. C'est moi qui soufflais dedans. On prévenait les clients en arrivant avec la charrette et on montait les sacs de charbon. Et un jour, j'ai vu ce cornet. Il était dans une vitrine. Un mont-de-piété. Il coûtait douze dollars.

Il s'arrêta un bref instant et passa le mouchoir sur son front puis dans son cou.

— Alors, il m'a dit : Louie... my boy... Tu vas travailler pour moi pendant un an. Je continuerai de te donner à manger. Un repas chaud tous les soirs, avec mes enfants, chez nous à la maison. Et au bout d'un an, on dira que la trompette est payée. C'est ce qu'il m'a dit. Et c'est ce qu'il a fait. Voilà. C'est grâce à lui que je suis là aujourd'hui et que je ne suis pas mort de faim quand j'étais gosse. Alors vous vous demandez pourquoi je vous raconte cette histoire maintenant ?

Plusieurs personnes dans l'audience acquiescèrent de la tête. D'autres émirent un interminable yeah... A l'image d'une immense congrégation baptiste réunie dans un temple et répondant au sermon d'un prêtre.

— This boy... Il est du même sang que les Karnofsky. Il est lui aussi un peu de ma famille. Ce n'est pas par hasard s'il souffle comme ça dans son cornet. Nous sommes tous les deux noirs. Moi extérieurement. Lui à l'intérieur de lui-même. God bless, conclut-il en serrant Izzy dans ses bras.

Les applaudissements reprirent de plus belle. Izzy était sur un nuage. Il pensa à la fierté de son père lorsqu'il lui raconterait son triomphe, Armstrong, l'Apollo, New York. Bela, elle aussi, serait émue du succès de son fils. Même si l'Apollo, ce n'était pas tout

à fait la salle Gaveau. Mais il avait une autre certitude. Il serra avec émotion la trompette contre sa poitrine : l'atelier Selmer de la place Dancourt pouvait attendre.

Par-dessus l'épaule d'Armstrong, il aperçut une jeune fille qui attendait son tour près du rideau. En la voyant se ronger nerveusement l'ongle de son pouce, Izzy comprit qu'elle se préparait à passer elle aussi pour la première fois sur cette scène. Elle devait avoir à peine dix-sept ans, un visage lisse et enjoué en dépit du trac. Le régisseur lui donna une claque sur l'épaule et la poussa sur la scène. Izzy remarqua sa démarche déterminée lorsqu'elle pénétra dans la lumière, au moment où lui en sortait, toujours sous les vivats, qu'Armstrong interrompit d'un geste.

— Ladies and gentlemen ! Please give a warm welcome to a new black singer lady... C'est la première fois que vous entendez son nom. Et je peux vous garantir que ce n'est pas la dernière !

Izzy se retourna, curieux de l'accueil que le public allait réserver à cette débutante en totale maîtrise d'elle-même.

— Ladies and gentlemen ! I give you the new Harlem sensation ! Ladies and gentlemen ! Please give a warm welcome to... Ella Fitzgerald !

L'orchestre lança les premières mesures du morceau. Izzy identifia immédiatement le célèbre Judy, de Hoagy Carmichael. Le timbre suave de la jeune fille lui donna le frisson.

If her voice can bring... Every hope of the spring... That's Judy, my Judy...

« Il a raison, se dit Izzy. On reparlera de cette chanteuse. »

15

Brighton Beach, banlieue de New York, 14 novembre 2001

J'y suis. 501, Brighton Avenue.

La Lincoln est toujours là. Des volutes de gaz s'échappent des deux pots d'échappement. Le moteur tourne en silence. Je lève les yeux vers l'immeuble. La façade est vétuste. Des guirlandes multicolores ont été accrochées sans aucun souci esthétique. Certaines ampoules clignotent, d'autres sont visiblement grillées. L'immeuble a trois entrées qui donnent sur la rue. La première conduit à une pharmacie. Ces gens-là craignent de manquer de médicaments... Il y en a une à chaque coin de rue ! La deuxième ouvre sur un escalier sombre. Sur la porte vitrée de la troisième une inscription avertit le passant d'un intrigant :

We also sell books in English

Un comble ! A deux pas de Manhattan... Je la pousse avec une légère appréhension. C'est un mélange de librairie, de quincaillerie, de magasin de souvenirs. J'aperçois également des vêtements pendus à des tringles. Un ordre strict règne cependant. Une odeur de poussière et de naphthaline me fait

éternuer. Les rayons surchargés sont bien espacés, permettant d'accéder aisément aux livres, aux produits d'entretien et autres outillages, ainsi qu'à un choix impressionnant de poupées russes aux sourires figés. L'une d'elles, un peu différente des autres, attire mon attention.

J'ai reconnu le visage peint. C'est Brejnev. Drôle d'idée pour une poupée. Il doit y avoir des gens qui dépensent de l'argent pour s'offrir un tel objet... Elle n'a pas dû encore être ouverte. Le bois, du balsa, est sec. Il grince lorsque je dévisse les deux parties. Tiens, celui-là aussi je l'identifie à sa calvitie. Khrouchtchev. Un souvenir lointain. Avril 1961. J'avais onze ans. Nous étions collés à l'écran minuscule de l'énorme téléviseur posé sur deux tabourets. On y voyait Youri Gagarine marcher sur un tapis rouge tendu en travers du tarmac du cosmodrome de Baïkonour. Mon père, les yeux rivés à l'écran, fou d'angoisse lorsqu'il avait entendu le commentateur observer qu'un lacet de chaussure du cosmonaute s'était dénoué et risquait de faire tomber à terre le premier homme capable de voler dans l'espace. La fierté et le soulagement ensuite lorsque Khrouchtchev embrassa à pleine bouche le héros au sourire ravageur. Et les rires de mon père quelques mois après, en septembre, toujours devant le téléviseur, lorsque le même Khrouchtchev brandit sa chaussure à la tribune des Nations unies en qualifiant l'auguste assemblée de vieux crachoir. Il l'aimait bien, Khrouchtchev, mon père. Il disait qu'il avait fait le grand ménage, qu'il lui avait rendu sa fierté.

Je suis de plus en plus intrigué par ces poupées. L'artisan aurait-il poussé le vice jusqu'à introduire le prédécesseur de l'homme au soulier à l'intérieur de son effigie ? La question est légitime. Il faut que je vérifie. Incroyable. Elle y est. Je la sors de l'ombre. La grosse moustache noire, l'œil un rien malicieux ou sadique, l'uniforme kaki et les décorations minutieusement

reproduites. Il ne manque rien.

— Puis-je vous aider ? m'apostrophe une vieille dame.

Elles sont toutes vieilles, dans ce patelin. Et cet accent...

— Non, merci, je regarde. C'est tout.

Elle ne bouge pas, comme si ses chaussures disgracieuses étaient trop pesantes à déplacer. J'éternue à nouveau. La poussière encore.

— Vous cherchez quelque chose en particulier ? reprend-elle sans se soucier de mes problèmes d'allergie.

Elle louche en revanche sur la grosse moustache peinte de la figurine que je tiens dans ma main.

— Non. Merci, madame. Enfin, oui... Je vois que vous vendez des effigies de Staline ?

— Elle n'est pas à vendre, celle-ci, dit-elle brusquement en m'arrachant la poupée des mains.

Je n'ai pas eu le temps de la dévisser pour voir quelle était la suivante.

— Probablement pas Trotski...

J'ai entendu ma propre voix. Merde... J'ai parlé trop fort.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je... Je voulais voir la dernière poupée.

— Lénine, dit-elle en appuyant sur le n... Légaigne ! Pas à vendre, répète-t-elle en m'arrachant Staline des mains.

Demi-tour sur place. La vieille disparaît au fond du magasin. Quelle mouche l'a piquée...

Etrange endroit. Des affiches de La Terrible Guerre sont suspendues en frise, bordant tout le plafond de l'établissement. Il y a aussi des images d'ouvriers qui brandissent fièrement le poing vers le ciel, sur fond de bannière rouge, des femmes aux champs, un foulard sur les cheveux, qui sourient sous le soleil en portant des gerbes de blé blond. Une autre affiche me fait monter les larmes aux yeux : des soldats au regard d'acier, le

visage casqué surmonté d'un slogan peint en rouge. Je l'ai reconnue, car mon père possédait la même, encadrée de baguettes de bois. Elle était posée par terre, contre un mur de sa minuscule chambre à coucher. Je n'ai jamais osé lui demander ce que signifiait l'inscription. J'identifie aussi la musique que diffusent les haut-parleurs du magasin. Les Chœurs de l'armée Rouge. Les mélodies sont familières. L'autre 33 tours de mon père... Kamarinskaya... les basses profondes des militaires de Shaporin enlevées par la baguette magique du colonel Boris Alexandrov.

Une chapka est proposée en solde à 29,99 dollars, trop brillante pour être en fourrure véritable. Elle est ornée d'une étoile rouge. Il y a ici des nostalgiques d'une époque maudite. Des touristes y viennent pour acheter des effigies des tyrans soviétiques. Une photo que j'identifie sans peine est accrochée au mur. Churchill, Roosevelt et le Petit Père des peuples en uniforme, assis côte à côte, à Yalta. Un peu à l'écart, une peinture représente Staline en haut d'un escalier, entouré d'une foule de gens qui l'applaudissent. Des femmes souriantes et admiratives sont agglutinées sur les marches recouvertes d'un tapis rouge. Certaines tendent la main dans un geste de pitié en direction du chef suprême dans l'espoir de le toucher. Gloire à Staline, dit la légende.

Tiens, la vieille est revenue. Cette fois, elle n'est pas seule. Un homme la suit. Un grand gaillard au visage caucasien et aux yeux interrogateurs. C'est son tour de parler. Et il me pose la même question.

— Vous cherchez quoi exactement ?

Pénétrer dans un magasin de souvenirs à Brighton Beach induit apparemment un comportement suspect. Je ne réponds pas.

— Et ces gens, là, dehors, ils sont avec vous ?

Mes Juifs orthodoxes. Ils sont devant la vitrine et essaient de regarder à travers en essayant de se jouer des reflets.

— Je ne les connais pas. Je n'ai rien à voir avec eux.

— Alors pourquoi sont-ils arrivés avec vous ?

— Je n'en sais rien. Jamais vu ces gens-là de ma vie, je vous dis. Mais dites-moi... C'est le genre d'accueil que vous réservez aux touristes, dans votre magasin ?

Il me regarde d'un air bizarre. Des touristes, il ne doit pas y en avoir beaucoup qui traînent par ici et qui s'expriment avec un accent français. Pas vraiment un lieu de villégiature pour Parisiens pur jus, Brighton Beach.

Le grand type n'a visiblement pas aimé ma question, car il me somme de quitter le magasin sur-le-champ. Je m'exécute sans discuter. Il est trop agressif à mon goût et je ne suis pas là pour chercher des ennuis.

A nouveau le vacarme de la rue principale et, autour de moi, des têtes de cauchemar, des vieillards d'un autre temps, certains avec d'énormes lunettes en écaille foncée, d'autres avec d'affreux bonnets de laine multicolores desquels dépassent des nez proéminents et rougeâtres. Soudain, je regrette d'être entré dans ce magasin ridicule. J'ai perdu mon temps. Je me suis déplacé dans un but bien précis et je m'en suis bêtement détourné. Je me précipite dans l'escalier de l'entrée voisine. C'est par là que j'aurais dû commencer. Je grimpe les deux étages quatre à quatre jusqu'à une porte peinte en marron.

« Pas du meilleur goût, tout ça... »

Il y a un nom sur la sonnette : Alexandre Grynberg. J'introduis la clef dans la serrure. Le couinement de la porte qui s'ouvre résonne dans l'immeuble. Un rai de lumière se faufile entre deux rideaux épais, révélant la densité de poussière qui stagne dans la minuscule pièce. Eternuements en rafale. Je me mets en plus à tousser. Je vais finir asthmatique dans ces

atmosphères confinées. J'aperçois un grand lit défait, une chauffeuse aux couleurs passées. Il y a des tableaux de vieillards. C'est fou. Ils les accrochent même aux murs, leurs vieux... Mais eux, ce sont des rabbins. L'un d'eux, plus vrai que nature, lit un énorme livre à la lueur d'une bougie. Il porte de petites lunettes cerclées de métal et une kippa particulièrement grande qui lui couvre tout le crâne. Il n'y a qu'une seule table dans l'appartement qui doit faire office à la fois de plan de cuisine et de bureau, car s'y s'empilent une quantité innombrable de bouquins, quelques assiettes en porcelaine, deux verres à pied. Des couverts en argent aussi.

Je m'approche. Des tapis de petites dimensions sont soigneusement disposés sur le parquet. On voit que le ménage n'a pas été fait depuis longtemps. Un vieux tourne-disque est posé sur une autre une pile de livres. Une peu plus grands que les autres, ceux-là. Des centaines de 33 tours sont adossés les uns aux autres sur des étagères affaissées. J'identifie avec surprise un Louis Armstrong, un enregistrement mythique à Berlin, en 1957. Un autre d'une célèbre session qui le réunit à Duke Ellington lors d'une séance de répétition organisée en studio par Norman Granz. Un must. On les y entend rire, plaisanter et dialoguer avec une grande complicité et un immense respect mutuel. Je suis en terrain connu. Ce vieux Juif a les mêmes goût musicaux que les miens. J'ignorais qu'un homme pieux pouvait à ce point raffoler de jazz. Pourquoi pas, après tout ? Moïse avait probablement le swing dans la peau. Jamais, il n'aurait envisagé un onzième commandement du genre Tu ne swingueras pas ! Pas son style, Moïse...

Quant à Grynberg, ce n'est pas un simple amateur de jazz. C'est une véritable tête brûlée ! Pas un seul CD, mais sa collection de vinyles est impressionnante. Il y en a des milliers, des perles rares parfois, d'autres carrément mythiques, certains

disparus depuis longtemps des bacs. Un vrai régal. L'un de ces 33 tours est mis en valeur, posé à part sur une des étagères surchargées. Un peu comme un tableau dont il ne manquerait que le cadre. Le visage sur la pochette ne m'est pas du tout familier. Il ressemble à des tas d'autres jazzmen brandissant une trompette. Le cheveu est brillant, la moustache très fine, le visage un peu rond. Il regarde le photographe du coin de l'œil, avec un léger sourire. Je m'approche. La photo en noir et blanc a été peinte pour les besoins de l'impression. Je regarde la date, au dos. 1948. C'est la seule indication lisible sur cette pochette. Les quatorze titres sont écrits en russe. Même le nom du musicien est incompréhensible. Mes notions de russe sont inexistantes. J'aurais dû écouter ma mère qui souhaitait que j'apprenne cette langue. Et j'entends les railleries d'Anna à propos de ma propre collection de CD qui envahit lentement mais sûrement notre trois pièces parisien. Tant de disques et tu n'es même pas fichu de reconnaître un vulgaire trompettiste... Si, en plus, je devais lui en ramener d'autres de ce nouveau passage à New York, je pense qu'elle les balancerait par la fenêtre. Mon dernier record en la matière est encore coincé en travers de sa gorge. Trois cartons de CD, en provenance directe des étages d'Amoeba, à Los Angeles. Des merveilles, introuvables ailleurs évidemment. Un argument que je lui ai souvent servi, mais qui ne l'a jamais convaincue. Surtout lorsqu'elle tombait sur une note d'hôtel que j'avais par mégarde omis de jeter avant de remonter à la maison.

Je continue de fouiller. Cet appartement a du charme. Chaque objet semble porteur d'une histoire. Il y a ici une grande richesse intellectuelle, un vrai mélange de cultures. De la littérature classique française, une édition ancienne des Rougon-Macquart. Un disque de Chet Baker, dédié par l'auteur :

« To my good friend Alex ! Remembering Izzy. Love. Chet. »

Ce type a connu Chet Baker ! C'est incroyable. Chet avait des amis juifs orthodoxes ! Je vais de découverte en découverte...

Rien n'est là par hasard. L'homme a du goût, une évidente finesse et des centres d'intérêt recherchés. Il y a même quelques statuettes africaines qui me rappellent les miennes, celles qui exaspéraient ma pauvre mère... Certaines représentent des musiciens et leurs instruments. Des pièces de monnaies anciennes usées, portant des inscriptions en grec ou en latin, sont dispersées sur des étagères, avec de minuscules amphores, un vieux sextant et un coupe-papier en cristal des années 30. Les objets sont disposés selon un ordre mystérieux et les étagères fermées par des portes vitrées. Pour certains, j'aurais pu sans le moindre état d'âme vider mon portefeuille chez un antiquaire. Il y a même une vieille guitare suspendue par le manche à un trépied. Elle est splendide. Je reconnais le modèle. Il n'y a que des raretés ici... C'est une Selmer, une pièce de collection qui ne peut venir que de Paris. Je me prends à rêver... Et si elle avait appartenu à Django ? C'est une 503 ! Je n'arrive pas y croire. Le gars est vraiment un mordu. Je passe mon index sur les cordes. Mi la ré sol si mi... Elle est parfaitement au diapason. Il y a un violon aussi. Un Vuillaume. Ça tourne à la folie. Je suis dans un musée. L'instrument doit avoir au moins cent cinquante ans et il n'est même pas dans son étui. L'archet est posé sur le bureau, sur un amas de partitions. Les crins sont légèrement effilochés. Le vernis de l'instrument est terni par le temps. Personne n'a dû en jouer depuis longtemps. C'est un authentique musicien qui habite ici. Des partitions jonchent le sol.

« Une boîte noire... », m'a dit l'avocat.

J'en aperçois une sur la table, noyée sous les livres. Je ne l'avais pas vue en entrant. J'ouvre un des ouvrages, posé sur le dessus. C'est de l'hébreu. Je reconnais cette calligraphie. Un

lointain reportage en Israël. J'étais allé interviewer un écrivain. Je me souviens encore de son adresse... Un joli nom, poétique... Derekh Ha-yam, la route de la mer, à Haïfa. Nous avons parlé de la guerre, de l'amour, de la paix, des femmes, de ses premiers succès littéraires, son premier roman Trois Jours et un enfant. Un homme fascinant, boulimique, les yeux et le geste enflammés, sa passion pour Camus, son français fleuri. Et sa conviction que les Israéliens devaient apprendre plus vite que les autres nations à apprivoiser la tentation de repousser les limites de leur territoire. Alors, m'avait-il dit en levant ses bras vers le ciel, comment s'étonner que cette question des frontières soit justement la plus brûlante dans cette région...

Je tourne les pages sans pouvoir les déchiffrer. Elles sont aussi poussiéreuses que le reste de cet appartement. Le papier est épais, jauni. Il y a quelques annotations sur des marges, à l'encre noire. Sur la page de garde, un nom illisible et une inscription qui ressemble à une date. J'écarte les livres vers une extrémité du bureau.

La boîte noire est recouverte de cuir. Les livres ont laissé leur trace dans la poussière qui s'est immiscée dans le grain. Les charnières dorées sont ternies par le temps et l'humidité. J'ai l'impression d'être face à une mallette de gros billets. Je jette mes mains en avant pour repousser les manches de ma veste, comme si elles allaient me gêner pour actionner le mécanisme. La vision soudaine de ce même geste répété par les gangsters juifs new-yorkais. Comment s'appelle ce film... Il est dans mon Top 10. Once Upon a Time in America. Il ne manque que la musique aérienne d'Ennio Morricone.

Une dernière hésitation. Combien de terroristes, de gangsters ont fini ainsi, en ouvrant un colis piégé qui n'avait l'air de rien... ?

Je ne suis ni un mobster ni un terroriste, et j'ai vu trop de

films. Et il y a aussi beaucoup trop de poussière sur cette boîte pour qu'elle puisse renfermer une bombe. Pourquoi diable cet oncle surgi de nulle part, à l'agonie maintenant, et son avocat voudraient-ils me liquider ? Un non-sens. Je fais aisément sauter les deux serrures et soulève le couvercle.

Le coup est foudroyant. Je m'effondre lourdement. Ma tête rebondit contre le sol. Je n'ai rien vu venir. Rien entendu non plus. Je sombre dans l'obscurité.

16

Paris, hiver 1937

La première fois qu'Izzy croisa le regard d'Elsa, elle traversait d'un pas aérien le cabaret-dancing Les Nuits Bleues de la rue Fromentin. Sa formation, le Izzy Swing Band de Paris, avait investi le lieu depuis le début de l'hiver et malgré le froid et les intempéries, il ne désemplassait pas. Trois ans s'étaient écoulés depuis son retour de New York. L'ovation qu'il avait reçue à l'Apollo de Harlem résonnait encore à Paris. L'incontournable Hugues Panassié s'était fendu d'un article élogieux dans la Revue de Jazz sur « ce Blanc capable de gommer les barrières entre les races puisque sa trompette sonnait comme celle d'un Noir ». Sa première cire chez Ultraphone, l'année suivante, Easy Goin' with Izzy qui avait lancé le Izzy Swing Band, avait eu un succès retentissant. Un autre article, dans Jazz Tango, encore sous la plume enflammée de Panassié, y avait été pour beaucoup, de même que les radios privées qui proliféraient dans la capitale et s'en étaient emparées avec enthousiasme. Outre les cabarets à la mode de Montmartre où se pressaient peintres, poètes, écrivains surréalistes et autres dadaïstes, Izzy se produisait à la Salle Pleyel, à l'Olympia, au Théâtre des Champs-Élysées, et emplissait la salle de l'Ecole normale de musique de la rue Cardinet, au même titre que

Django et son Quintette du Hot Club de France ou Ray Ventura et ses Collégiens.

La jeune femme était accompagnée. Le contraire, pour une si jolie femme, eût été étonnant. Un homme en smoking et au bras court mais possessif l'enlaçait. Il relâcha brièvement son étreinte pour rallumer un énorme cigare, si lourd qu'il dut utiliser ses deux mains : une pour le tenir entre ses lèvres charnues, l'autre pour le briquet en or qu'il glissa ensuite dans la poche de sa veste. Il tira quelques bouffées avec application tandis que, sans plus attendre, le bras reprenait sa place autour de la taille fine.

Le contraste entre la beauté gracile et les traits grossiers de son compagnon était frappant. Tous les regards se tournèrent dans sa direction dès qu'elle fit son entrée. Après Lady be Good et Tears, Izzy venait de lancer Pennies from Heaven, qui faisait un tabac depuis sa création l'an passé par Bing Crosby. Sa trompette égrenait la mélodie soutenue par un swing feutré. Dans les volutes de fumée, des couples dansaient, serrés les uns contre les autres, au centre de la piste. La jeune femme, qui devait avoir à peine vingt ans, était aussi grande et fine que l'homme était petit et replet. Vêtue d'une robe drapée en crêpe grège qui épousait ses formes parfaites, elle survola l'assistance sans s'attarder, distribuant ici et là quelques sourires. Il émanait de sa personne une grande bonté qui, elle aussi, tranchait avec la rugosité de son cavalier. Le moindre de ses mouvements était empreint de raffinement. Elle semblait à son aise en dépit des regards braqués dans sa direction.

Izzy eut du mal à ne pas interrompre son jeu. Il n'était pas le seul à être troublé par cette apparition. Ses musiciens faillirent, eux aussi, en perdre la mesure. Mais le Izzy Swing Band demeura imperturbable. Sa réputation d'être bien rodé n'était pas usurpée. L'immense Gregor et ses Grégoriens l'avait reconnu publiquement, au risque de se faire lui-même de

l'ombre. Izzy fut le seul à percevoir un léger changement dans la cadence. Il se tourna vers ses musiciens et les apostropha à voix basse.

— Alors, que se passe-t-il, les gars ? Vous n'avez encore jamais vu une jolie femme ?

— Sorry, boss, chuchota le pianiste.

Embarrassés, les musiciens reprirent instantanément leurs esprits. Aucun des convives, parmi lesquels des artistes, des journalistes et des politiciens, ne prêta attention à l'incident. Pas plus que les étrangers venus des Etats-Unis, d'Union soviétique, de Grande-Bretagne et d'Allemagne. Tous raffolaient de ces rythmes et espéraient que la soirée, comme c'était parfois le cas, serait marquée par l'entrée sur scène d'un invité surprise. La veille, c'était Django Reinhardt qui avait débarqué, les mains dans les poches et la cigarette au bec. On lui avait servi un verre d'alcool et prêté une guitare, le maître n'en trimbballant pas avec lui lorsqu'il se déplaçait seul...

Izzy pensa enchaîner avec un endiablé Tiger Rag. Mais c'était comme si la trompette lui échappait. L'instrument suivit la jeune femme comme un aimant lorsqu'elle passa devant la scène. Il ne jouait plus que pour elle. Avec un tempo parfait, il souffla langoureusement les premières notes d'un standard créé cette année par Rodgers et Hart, qu'il venait d'ajouter à son répertoire, et se mit à chanter : My Funny Valentine, sweet comic Valentine, you make me smile with my heart... Your looks are laughable, unphotographable, yet you're my favorite work of art...

Sa voix s'adoucit, presque un murmure. Lorsqu'il porta à nouveau la trompette à ses lèvres, elles caressèrent à peine l'embout, libérant des sons qui semblaient liés par un invisible fil de soie et portés par une ligne de basses rondes. Le balayage étouffé de la batterie, tout en retenue, ajoutait encore à

l'émotion. L'orchestre remarqua l'émoi inhabituel de son chef. Il se fit plus discret, soucieux de respecter le rythme lancinant qui s'était imposé. Le chorus s'estompa peu à peu. D'un hochement de tête, Izzy passa le relais au piano et posa sa trompette, debout, le pavillon plaqué au sol.

Il ne l'avait pas quittée des yeux. Au-delà de sa grâce, c'est son infinie tristesse qui le frappa au cœur. Leurs regards se frôlèrent, au nez et à la barbe de l'homme qui s'agrippait à elle. Il devait être son aîné d'une trentaine d'années.

Izzy s'épongea le front avec un large mouchoir blanc – il ne s'en séparait plus depuis sa rencontre avec Satchmo – et descendit promptement les trois marches de la scène pour s'approcher du couple.

— Izzy Grynberg, dit-il en effleurant d'un baiser la main que la jeune femme lui tendit.

— Elsa Hoffman-Bogdanovitch, répondit-elle avec un délicieux accent russe. Je sais qui vous êtes, monsieur Grynberg.

Le cœur au bord de l'implosion, Izzy sentit le rouge lui monter aux joues. Dans la pénombre du lieu, elle ne s'en aperçut probablement pas. Lui, en revanche, comprit que cette jeune femme était exceptionnelle. Sa distinction et son élégance surpassaient de loin celles d'une Parisienne. Sa grâce lui autorisait toutes les audaces vestimentaires. Ce soir, elle avait toutefois opté pour la sobriété. La robe légère et plissée mettait en valeur des hanches d'un arrondi parfait. Elle avait dû faire un détour du côté de la boutique de Madeleine Vionnet, connue pour habiller les plus belles femmes de Paris. Et, sans l'ombre d'un doute, Elsa était l'une d'elles. Ses longs cheveux roux ondulaient sur un décolleté dévoilant des épaules et une nuque délicates qui ne demandaient qu'à être tendrement caressées.

— Je vous présente mon mari, Leonid Bogdanovitch.

Izzy sortit instantanément de sa rêverie.

— Un fin mélomane, ajouta-t-elle. Il ne manque jamais une occasion de venir écouter du jazz lorsqu'il est à Paris.

L'homme lui tendit distraitement une main rose et potelée. Izzy, qui tenait sa trompette dans la main gauche, s'inclina poliment et le salua d'une voix cassée. L'émotion sans doute causée par l'apparition de cette splendide créature. A moins qu'il n'ait trop forcé sur ses poumons lors de sa dernière prestation.

— Enchanté, monsieur.

Que diable faisait cette femme avec un homme rougeaud et replet qu'elle dominait du haut de ses talons ? Izzy bredouilla quelques mots polis, dissimulant à grand-peine son vertige. Raide comme un lampadaire, un sourire niais semblait à jamais accroché à sa fine moustache. Elle planta encore une fois ses yeux dans les siens avec une curiosité amusée, sans se soucier de la présence de son mari qui continuait de serrer des mains alentour.

— C'est un homme important et donc très sollicité, expliqua la jeune femme.

Elle se lança ensuite dans une étrange tirade qu'on aurait dite apprise par cœur.

— Il faut l'excuser, dit-elle. Leonid a beaucoup d'obligations et de responsabilités. Il se déplace fréquemment à l'étranger. Je l'accompagne parfois. Le Parti, voyez-vous. Notre Guide... Il fait souvent appel à lui. Leonid est diplomate, vous savez. Non, vous ne savez pas, bien sûr.

— Non, dit simplement Izzy un peu pris de court.

— Il y a tant à faire. On ne nous aime pas beaucoup. C'est ainsi lorsqu'un grand pays comme le nôtre fait sa Révolution. Nous inspirons la crainte, l'incompréhension. Mais les gens sont ignorants. Qui sait par exemple que Zinoviev est un traître ? Qui sait que son vrai nom est Aronovitch Radomyslski-Apfelbaum ?

Personne. Je suis certaine qu'ici, en France, vos journaux ne reprennent même pas cette information. Mon mari fait tout ce qu'il faut pour nous protéger de tous les Zinoviev. Et ils sont si nombreux... Vous comprenez ? Tous ces traîtres, tous ces menteurs !

A ce moment, elle lui parut plus tendue, pâle, et se retourna en direction de Leonid Bogdanovitch afin de s'assurer qu'il entendait bien chacun de ses propos.

— Bien sûr... Un traître. Un menteur. Avec un nom pareil, renchérit Izzy avec une ironie à peine perceptible. Quoi de plus normal !

Les doux yeux clairs le scrutèrent avec une intensité soudaine. Izzy crut un instant y déceler une sorte de soulagement, une lueur de reconnaissance. Elle jouait un jeu. Elle répétait un texte. C'était une évidence. Tout comme il était évident qu'elle avait peur. Peur de son mari. Et elle le remerciait en silence d'avoir compris aussi rapidement. Cet artiste, dont elle ne connaissait que le nom et la musique, était d'une grande finesse. Rien ne pouvait lui échapper. Elle en éprouva un immense bien-être. Elle qui, depuis l'adolescence, avait appris à se méfier du regard des hommes se sentait en confiance, presque complice.

— Absolument, renchérit-elle. Et puis tous ces consulats que nous fermons les uns après les autres. Obtenir un visa lorsqu'on vit à Paris, à Gênes ou à Helsinki va devenir très compliqué. Bientôt, il sera impossible d'accueillir des hôtes étrangers chez nous, à Moscou.

— Ne vous inquiétez pas, murmura Izzy, bluffé par sa propre audace. Rien n'empêchera les étrangers qui voudront visiter votre pays de surmonter cet obstacle.

— Ah ! Cher monsieur Grynberg ! s'interposa Bogdanovitch. Quel honneur de vous serrer la main ! J'adore

absolument tout ce que vous faites ! Enfin, je devrais plutôt dire ce que vous faisiez... Car vous venez de lâchement abandonner votre orchestre ! Je plaisante, bien évidemment ! Ne m'en veuillez surtout pas. Vous joindrez-vous à nous pour un verre ? Ou plus éventuellement... si ma femme est à votre goût !

Il s'esclaffa. A nouveau ce rire gras et peu communicatif. Il roulait les « r » grossièrement.

« Probablement un Ukrainien », pensa Izzy qui se remémora à cet instant les récits paternels du pogrom de Kichinev.

— C'était une boutade, ma chérie, rassure-toi. Après tout, ne sommes-nous pas à Paris ? La capitale de l'amour ! Et l'amour, c'est comme la vodka. Il faut le partager !

Sans se donner la peine d'attendre une réaction, il fonça vers la table réservée à son nom et s'affala dans un fauteuil en claquant des doigts à l'adresse d'un garçon.

— C'est donc oui ? s'enquit Elsa sans se départir de son sourire.

Elle s'efforçait tant bien que mal de dissimuler la répulsion que lui inspirait l'étalage de vulgarité de son époux.

— Accepterez-vous de vous asseoir à notre table ? Dites oui. Je vous en prie...

— Mais certainement, répondit Izzy, foudroyé.

Il la dévora encore plus des yeux et son sourire perdit enfin de sa niaiserie pour se faire plus engageant. Elle le lui rendit gracieusement, dévoilant une dentition parfaite. Une irrépressible pulsion transperça Izzy. Une furieuse envie de l'embrasser, la prendre dans ses bras, l'extraire des griffes de ce rustre que, de toute évidence, elle n'aimait pas. Ou plus. Jamais, il n'avait ressenti pareille émotion. Son ventre était trois fois noué. Lorsqu'il rejoignit la table, le mari l'observa, intrigué par le silence pesant qui venait de s'installer entre eux.

L'orchestre continuait de jazer et d'enchaîner les standards.

Mais Izzy n'y prêtait pas attention. La proximité de cette femme l'avait déstabilisé. Il ne connaissait pas encore cette sensation. Rien de comparable avec ses précédents émois amoureux, passades éphémères consumées à la vitesse d'un feu de brindilles. Il n'avait certes rien d'un Casanova, mais il était bien conscient de l'attrait que pouvait représenter un musicien à succès. Même sa petite taille ne réfrénait pas les ardeurs de certaines de ses admiratrices. Il avait déjà pu constater que sa notoriété grandissante ôtait toute inhibition chez certaines jeunes femmes qui se pressaient à la porte de sa loge. Lorsqu'il lui arrivait, parfois, de céder, il s'affichait quelques jours durant avec l'une d'elles. La plupart du temps, cependant, elles l'ennuyaient.

— Mon jeune ami, lorsque vous détacherez vos yeux de ma charmante épouse, je serai heureux d'avoir votre avis sur une question qui intéresse beaucoup les dirigeants de mon pays.

Le diplomate, contrairement aux apparences, n'était pas dénué du sens de l'observation. Surveiller le manège des hommes qui tournoyaient autour de sa femme avait rapidement dû devenir sa seconde nature.

— De quoi s'agit-il ? demanda Izzy, légèrement refroidi par cet accès de clairvoyance de l'Ukrainien qu'il essayait d'imaginer à cheval, sabre au clair, pourfendant tantôt l'air, tantôt des enfants juifs.

— Le jazz. Je veux parler du jazz. Chez nous en Russie, vous ne l'ignorez pas, cette musique est aussi populaire. Enfin, dans une certaine mesure. C'est celle du prolétariat, des opprimés, des esclaves victimes du capitalisme américain.

— Je suis au courant, intervint Isidore.

— Je n'en doutais pas, mon jeune ami. Saviez-vous également que nous avons été parmi les premiers à accueillir à Moscou une troupe d'une trentaine de musiciens de jazz, de

danseurs et de chanteurs, tous américains et tous noirs. En 1926, cher monsieur ! Ils se sont produits partout ! Au Cirque de Moscou et au Music-Hall de Leningrad. Et voilà. Vous voyez ? C'est bien la preuve que nous aimons le jazz ! Il faut le dire à ceux qui prétendent le contraire.

— Ai-je laissé entendre que je pensais différemment ? Vous faites allusion à Sam Wooding, j'imagine, monsieur.

— Absolument ! Bravo ! Voilà un fin connaisseur !

— Les échos de son triomphe dans votre pays avec les Chocolate Kiddies nous sont bien parvenus aux oreilles. D'ailleurs, si vous le souhaitez, je serai honoré de vous interpréter tout à l'heure Alabama Bound ou By the Waters of Minnetonka.

— Bien sûr... Ah, ce Sam Wooding... Quel pianiste !

Il prononça le w comme un v et ignora le double o. Voding... Izzy eut envie de sourire, mais préféra se maîtriser. Ce type lui faisait peur. Il n'avait aucune intention de lui raconter qu'il détestait Sam Wooding et son jazz caricatural. Pas étonnant que ce Cosaque appréciât son style. Il était plus dans la veine de ce que l'on entendait dans les cabarets à Londres ou à Berlin, bourré de clichés, dénué de toute originalité.

— En URSS, enchaîna le diplomate, le jazz est devenu l'emblème de toute une génération, des jeunes, hommes et femmes, ceux que nous appelons les bâtisseurs du communisme. Nous aussi, nous avons nos Armstrong, nos Ellington. Ils s'appellent Leopold Teplitsky, Alexander Tsfasman, Yakov Skomorovsky ou Georgi Landsberg. J'allais oublier Outessov. Leonid Outessov. En voilà un dont l'avenir est très prometteur...

— J'ai entendu parler de ces artistes, confirma Izzy en se demandant où l'autre voulait en venir. Je sais aussi ce qu'il est advenu de certains.

— Ce sont nos célébrités, l'interrompt l'Ukrainien. Enfin presque tous. Si vous voyez ce que je veux dire...

— Non, dit Izzy.

— Grâce à eux, embraya le diplomate, nos jeunes aiment le fox-trot, le charleston et le... Comment appelez-vous cette danse étrange ? Le two-step ? C'est ça, le two-step. Ah, mon ami, soupira-t-il. Les goûts et les couleurs, comme on dit. Enfin, tous ces musiciens... Ils ont en commun de gagner des dizaines de milliers de roubles par mois. Vous trouvez que c'est normal ? Alors qu'un éminent violoniste comme Miron Poliakin joue devant des salles vides ? Et il n'est pas le seul dans ce cas. Reconnaissez que c'est intrigant !

Izzy écoutait, sur ses gardes. Il ne se sentait aucune affinité avec ce personnage.

— Ils sont donc mieux payés que nous, plaisanta-t-il.

— Vraiment ? s'exclama Leonid. Vous m'étonnez, décidément. Je pensais qu'un jazzman de votre envergure gagnait sa vie royalement. Mais admettons ! Quoi qu'il en soit, je tiens à préciser ma pensée. Oui, le jazz est populaire. On peut même dire que c'est un phénomène. Et comme tous les phénomènes, il faut aussi y prendre garde. Les excès, vous savez, ce n'est jamais bon pour la santé. Ni d'un homme ni encore moins d'un peuple !

Il sourit, cette fois avec contrition.

— Dans mon pays, nos spécialistes trouvent que le jazz est un genre un peu problématique. Disons, trop cosmopolite. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Non, répondit Izzy toujours aussi sèchement.

— Cosmopolite, cher monsieur, répéta l'autre sans se démonter. Oui. Cosmopolite. Pour dire les choses clairement. Beaucoup de Soviétiques s'étonnent de voir tant de Juifs pratiquer cette musique. Regardez ce Joseph Schillinger... Un

ardent défenseur du jazz. Brillant pianiste, lui aussi. Eh bien, je vais vous dire. Sa rhapsodie symphonique Octobre a été jugée meilleure composition soviétique durant les dix années qui ont suivi la Révolution ! Quel gâchis ! Tout ça pour en arriver à quoi ? Je vous le demande ! A force de prendre des positions trop embarrassantes en faveur du jazz, il a dépassé les limites et nous a révélé son vrai visage. C'est un traître ! Un contre-révolutionnaire ! Il a déserté notre beau pays en 1929 pour s'installer à New York ! Avec ses congénères, bien évidemment. New York est une ville juive, c'est bien connu.

Izzy écoutait sans plus rien dire, s'efforçant de conserver son calme. Mais le sang commençait à lui monter à la tête. Il aurait giflé ce goujat si sa femme n'avait pas été à proximité.

— Je ne dis pas ça pour vous, mon ami, poursuivit Bogdanovitch sur un ton plus doux. Je ne me permettrais pas. Vous m'avez dit que votre nom est Grynberg, n'est-ce pas ? Oui, Grynberg...

Il répéta encore une fois « Grynberg », éprouvant visiblement un malin plaisir à ironiser sur la consonance clairement marquée de ce nom.

— Vous êtes très connu à Paris, monsieur Grynberg. Mais pas seulement à Paris, j'imagine. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de venir vous voir ce soir. J'aurais pu aller à la Boule Blanche ou au Casino de Paris. Mais non. J'ai préféré venir ici. Un talent comme le vôtre ! Vous n'auriez pas de la famille à New York, vous aussi ? Ou des amis peut-être ? Comme ce Schillinger, par exemple. Ce n'est pas un nom très parisien ça, Grynberg.

— Je suis né à Odessa, monsieur, dit Izzy en contenant mal son irritation. Mes parents ont fui la Russie en 1919 lorsque j'avais trois ans. Je peux vous parler de Kichinev, si vous le souhaitez.

— Kichinev. Ah oui... Les pogroms, l'interrompt Bogdanovitch. Je comprends... Je comprends...

Il marqua un temps d'arrêt. Était-il mal à l'aise ? Difficile à dire.

— Chaque peuple commet des erreurs. Il faut savoir en pardonner. Surtout lorsqu'elles sont réparées. Savez-vous que ce sont les bolcheviks qui ont aboli les pogroms ?

Izzy ne répondit pas. Il avait devant lui la fine fleur du régime de Staline. Ce type était probablement très haut placé dans la hiérarchie soviétique. Ce qu'il savait de ce pays l'encouragea à faire preuve de prudence. Même à Paris, il pouvait être téméraire de s'opposer à un individu pareil. Mais il se demandait où l'homme voulait en venir.

— Au fond, ma chérie, poursuivit l'Ukrainien en s'adressant cette fois à sa femme, ce n'est que le fruit du hasard si ton peuple aime tant le jazz...

L'intéressée écoutait, décomposée.

— Il n'y a aucune honte à cela. Voyons, ma chérie. Et il ne peut pas y avoir un lien entre cette constatation et le fait que cette musique pollue les vraies valeurs du communisme. Il y a même ce critique... Comment s'appelle-t-il déjà ? Son nom m'échappe... Gruskin, je crois. Mikhaïl Gruskin. Ne serait-il pas un de vos coreligionnaires, lui aussi ? Probablement. Eh bien, c'est aussi probablement le fait du hasard, mais ce Juif a trouvé que Beethoven lui-même avait recours à des rythmes syncopés. Les symphonies de Beethoven... Ce serait du jazz !

Il leva les bras au ciel et se mit à parler plus fort, sans se soucier de l'orchestre qui continuait à jouer et des convives qui observaient la scène du coin de l'œil.

— Mais où allez-vous donc ch... Je veux dire... Mais où vont-ils chercher tout cela ? Je vous le demande. Et je ne vous parle pas de notre Chostakovitch, s'emporta-t-il. Lui aussi,

figurez-vous ! Perversi par le jazz ! Saviez-vous qu'il a écrit un opéra ?

— Non, répondit mollement Izzy, assommé par ce flot de paroles.

— Ah ? Vous l'ignoriez donc ? Lady Macbeth du district de Mtsensk. Cela ne vous dit rien ? C'est peut-être mieux ainsi, remarquez bien. C'est ainsi qu'il a appelé son opéra. Bien sûr, c'est incompréhensible. Du charabia. De l'hébreu, pour ainsi dire... Pouvez-vous croire qu'il a forcé son public à assister à des scènes érotiques chantées dans un lit ! Ce n'est plus de la musique, mon cher ami, c'est de la perversion morale, de l'épilepsie ! Mais j'en arrive à ma question : vous devez vous demander où je veux en venir ?

Sans attendre de réponse, il se pencha vers sa femme et lui adressa un sourire carnassier.

— J'espère que je ne t'ennuie pas trop, ma chérie, avec toute cette conversation. Il faut bien parler de quelque chose, après tout. Et ensuite, je laisserai monsieur rejoindre ses musiciens pour qu'il nous interprète ces airs que nous aimons tant.

Le ton ironique de cet homme était exécration, son arrogance insupportable. Il détestait le jazz. C'était une évidence. Et il haïssait les Juifs. Comment avait-il épousé cette femme ? Comment avait-elle cédé à ses avances ? Izzy était de plus en plus convaincu que ce couple ne tenait qu'à un fil. Qu'est-ce que ce type était venu chercher dans son cabaret ?

— Mon cher Izzy, vous permettez que je vous appelle Izzy... Je vous le demande. Comment se fait-il que cette musique pratiquée par tant de Juifs soit devenue si bourgeoise ? Est-ce réellement le fruit du hasard ?

Elsa adressa à Izzy un coup d'œil aussi discret que désolé. Une bouffée d'adrénaline l'envahit. Ils avaient à peine échangé quelques mots et pourtant quelque chose se passait entre eux. Ils

savaient déjà sans le dire qu'ils allaient se revoir très vite. Enhardi par cette conviction, il inspira profondément, comme lorsqu'il s'apprêtait à souffler dans sa trompette, et soutint sans sourciller le regard inquisiteur du diplomate.

— Monsieur Bogdanovitch, je vais être franc avec vous. Votre problème, ce n'est pas la musique. Vous l'avez dit vous-même : les goûts et les couleurs ne se discutent pas. Votre vrai problème, ce sont les hommes. Vous ne les aimez pas. Ils vous font peur. Vous craignez leurs pensées, leurs actes, leurs libertés. Votre problème, c'est trouver le meilleur moyen de les contrôler afin qu'ils vous obéissent sans réfléchir. Vous voulez régner sur des marionnettes. Ce qu'elles lisent, ces marionnettes, ce qu'elles écoutent, ou ce qu'elles dansent, c'est cela votre terreur. Mais vous oubliez l'essentiel, monsieur Bogdanovitch. Regardez autour de vous, ici, à Paris, dans ce cabaret. Ces gens sont libres. Ils respirent librement. Ils s'aiment librement. Ils sont heureux. Ils n'ont pas peur. Ils profitent des petits plaisirs de la vie. Vous n'avez rien à craindre d'un homme ou d'une femme qui soit libre de vivre pleinement ses joies, ses peines. Vous n'y arriverez pas, monsieur Bogdanovitch. Ni vous, ni votre camarade Staline. Les goûts et les couleurs, vous voulez les contrôler. Pensez-vous réellement que cela soit réaliste, monsieur Bogdanovitch ?

Izzy se tut. Il n'avait pas prévu d'aller aussi loin et regrettait cet emportement. Il se mit à trembler et transpirer à grosses gouttes. Il venait probablement de saboter la seule chance qu'il avait de revoir Elsa. Son mari allait sans doute se lever et quitter les lieux avec fracas.

Il n'en fit rien. Il s'enfonça au contraire dans son fauteuil en se renversant légèrement en arrière, ralluma une énième fois son cigare et observa un instant le plafond.

— Bah... Vous devez avoir raison, concéda-t-il. Ce n'est pas

le bon moment pour parler de tout cela. Après tout, nous sommes à Paris, la ville de l'amour et de la liberté ! Et moi qui vous importune avec ces histoires. Et j'ennuie ma tendre épouse. Nous n'allons pas gâcher cette belle soirée. N'est-ce pas, ma chérie ? Monsieur n'est pas concerné par tout cela. Toi non plus, du reste. Ce ne sont que des considérations sans importance. Si elles en avaient, jamais je ne t'aurais épousée !

Elsa, encore abasourdie par le monologue de ce trompettiste qu'elle connaissait à peine, se cambra un peu plus sur sa chaise.

— Et si notre jeune ami souhaite venir un jour jouer à Moscou, embraya l'homme, il n'a qu'à me faire signe. Je me porte garant de son succès et sa sécurité. Vous voyez, je ne suis pas rancunier.

Izzy lui jeta un regard étonné.

— Je ne comprends pas, se risqua-t-il à nouveau. Les dirigeants de votre pays ne haïssent-ils pas le jazz ? Vous venez de dire que...

L'Ukrainien ne lui laissa pas le loisir de finir sa phrase.

— Mon cher ami, sachez que nous ne haïssons personne. Au contraire. Nous avons une grande ouverture d'esprit. Et nous savons reconnaître le vrai talent. Sans vouloir vous offenser, mais vous l'ignorez sans doute, nous avons récemment décoré de l'ordre de Lénine un musicien, aussi juif que vous devez l'être, monsieur Grynberg. Je parle d'Isaac Dounaïevski. En voilà un qui sait faire du jazz populaire ! Un véritable surdoué ! C'est un héros chez nous. Il écrit des mélodies que chaque Soviétique est heureux de chanter après une dure journée de labeur. Vous voyez ? Nous différencions les vrais artistes de ceux qui ont des comportements pervers, capables de corrompre la jeunesse, de salir ce à quoi ils touchent en produisant une musique uniquement fondée sur des rythmes primitifs, dénuée d'une vraie mélodie, avec des instruments qui braillent, grincent,

couinent ! Ce n'est pas cette musique qu'aime notre peuple. Nous nous occupons de réparer tout cela. Ne vous inquiétez pas.

Elsa frissonna. Elle avait l'air de parfaitement saisir le sens du mot réparer. Izzy vit passer une ombre dans ses beaux yeux transparents.

— Je vais vous faire un aveu, monsieur Grynberg, car vous me paraissez digne de confiance.

Il se redressa, posa ses deux mains sur la table et regarda Izzy droit dans les yeux.

— Je suis venu vous faire une proposition. C'est la raison de ma présence dans votre cabaret.

Izzy eut peine à dissimuler son étonnement. L'individu inquiétant à qui il venait d'asséner un discours en totale opposition avec ses idées s'apprêtait à lui proposer quelque chose. Il devait redoubler de prudence.

— Mon jeune ami, nous mettons actuellement sur pied un grand orchestre. Nous l'appellerons l'Orchestre national de jazz. Le camarade Staline a d'ores et déjà donné son accord. Il sera composé d'une quarantaine de musiciens, la crème de la crème. Les répétitions commenceront en novembre de l'année prochaine. Ah... Mais c'est que je vous dévoile de vrais secrets d'Etat ! Le vin français est plus traître que notre vodka !

Il marqua une pause et remplit à nouveau son verre.

— Quoi qu'il en soit, voici ma proposition.

De plus en plus intrigué, Isidore n'était pas certain de vouloir être en affaires avec cet individu.

— Vous n'êtes pas obligé de l'accepter. Si vous refusez, je le regretterai cependant.

Nouveau temps d'arrêt. Il avala une grande rasade de vin.

— Voilà. Le camarade Staline lui-même vous invite à venir jouer avec l'orchestre dont je viens de vous parler.

— Staline ? répéta Izzy, incrédule.

— Iossif Vissarionovitch Staline, insista Leonid.

— Staline connaît mon existence ?

— Le camarade Staline sait beaucoup de choses. C'est un homme très renseigné et qui dort peut. Cela lui laisse du temps. Les nuits sont longues chez nous. Alors qu'en dites-vous ?

— Il faut que je réfléchisse...

Il jeta un coup d'œil furtif à Elsa qui gardait la tête baissée. Avait-elle été prévenue de ce qui se tramait ici ?

— Vous ne serez pas déçu, persista Leonid. Il s'agira d'un orchestre de qualité, avec de grands professionnels. La première représentation est prévue au théâtre du Bolchoï. La deuxième aura lieu un peu plus tard dans notre prestigieuse Salle des Colonnes. Le camarade Staline en personne assistera à la première. Si vous le souhaitez, vous pouvez aussi participer à cette aventure. Ah... J'allais oublier l'essentiel. Je suis sûr que cela ne vous laissera pas indifférent. Nous consacrons à ce projet un budget considérable. Deux millions de roubles. C'est beaucoup d'argent. Considérez que votre gagne-pain est assuré si vous décidez d'être à Moscou pour la première. Sinon, vous prendrez le train en marche, comme on dit. Voilà, mon jeune ami. Vous avez encore quelques mois devant vous pour réfléchir. Si vous acceptez, je me charge de tout, y compris de votre sécurité, comme je vous l'ai dit. Vous êtes le bienvenu en Union soviétique, monsieur Grynberg.

Deuxième partie

Paris, 3 janvier 1938

Elsa, mon amour,

Dix jours déjà que tu es partie. Tu es montée dans ce train. Je l'ai regardé lentement s'éloigner, et je suis resté sur ce quai, seul, désespéré, perdu. Dieu seul sait quand nous pourrons nous revoir. Et imaginer une vie sans toi m'est insupportable.

Elsa, mon Elsa, jamais je n'ai connu une telle tendresse. Tu m'as dit que nous avions de la chance, mais tu as dû repartir rejoindre ton mari. Notre escapade à Deauville était inespérée. Sans son rappel soudain à Moscou, peut-être ne nous serions-nous jamais revus ? Non. C'est impossible. J'aurais trouvé un moyen. Elsa, mon amour... Quand reprendrons-nous ma vieille Delage pour nous échapper à nouveau ? Tu étais tellement fascinée par cette voiture ! Une véritable enfant ! N'y en a-t-il donc pas à Moscou ? Comme j'ai aimé marcher sur la plage avec toi. Même dans ce froid glacial. Jamais je n'oublierai notre course folle sur le sable après ta jolie casquette blanche qui s'était envolée. Elsa... Elsa... Ta promesse de quitter ton mari... La tiendras-tu ? J'aimerais tant que tu viennes vivre à Paris. Sans doute est-ce un projet fou. J'ai parlé de toi à mes parents. J'aimerais tant te les présenter. Je suis sûr qu'ils t'adopteraient sur-le-champ.

J'ai soif de tes baisers, mais quand pourrai-je à nouveau te serrer dans mes bras ? Ecris-moi, je t'en prie. J'ai besoin de toi.

Izzy

Moscou, 15 février 1938

Izzy, mon cher et tendre amour,

Quel bonheur de te lire ! J'ai reçu ta lettre ce matin, six semaines que tu l'avais écrite. Izzy, j'ai eu tellement peur, peur que nos quelques semaines à Paris et Deauville ne soient qu'un rêve, le fruit de mon imagination.

Mais non, c'est bien vrai, tu es bien vivant, à Paris, à 5 000 kilomètres de moi, et tu m'attends... Depuis mon départ, pas un jour, pas une nuit sans que tu hantes mes pensées. Izzy, tu es venu bouleverser ma vie. Je ne peux plus imaginer l'avenir sans toi.

Je ferme les yeux et je repense à nos étreintes, à nous deux, dans cette petite chambre sous les toits de Paris. Il faisait si froid dehors et nous brûlions d'amour. Je t'entends encore chuchoter tes mots magiques à mon oreille et je ris encore de tes histoires. Nous avons tant ri, mon amour. J'étais si heureuse et tu semblais si bien. Izzy, nous sommes faits l'un pour l'autre. Nous reviendrons aussi au Normandy à Deauville et je remettrai cette jolie casquette et ce pull-over rayé que tu as tant aimés. Je te le promets. Mais à une condition : que tu joues à nouveau de ta trompette dans le lobby de l'hôtel. Jamais je n'oublierai la tête de ces gens lorsqu'ils t'ont entendu souffler avec une telle puissance !

Je vais compter les jours qui me séparent de toi. Et j'espère qu'un matin prochain je serai à nouveau dans tes bras. Ecris-moi, je t'en prie. Ma vie est entre

tes mains.

Ton aimée,

Elsa

Moscou, 27 février 1938

Izzy, mon amour,

Deux mois que tu es loin de moi. Le temps s'égrène à l'infini, et chaque minute me semble une éternité.

Ma vie avec Leonid est un calvaire. J'ai enfin trouvé le courage de lui parler de nous. J'avais tellement peur ! Il n'a pas eu l'air surpris mais sa réaction a été brutale. Il m'a menacée de me faire jeter en prison et il m'a confisqué mes documents de voyage. Je ne peux plus quitter l'URSS ! Te rends-tu compte, Izzy, je ne pourrai plus revenir à Paris ! En tout cas, tant qu'il sera là. Il se doutait de notre liaison, mais il pensait que le temps et la distance se chargeraient de l'effacer. Je souhaite m'installer seule dans un petit appartement car je ne peux plus vivre à ses côtés. Izzy, mon amour, rien ne pourra désormais nous séparer. Que va-t-il advenir de la proposition qu'il t'a faite de venir jouer à Moscou ? Je crois que ce projet lui tient beaucoup à cœur, malgré notre amour. Ce serait incroyable que tu puisses me rejoindre à Moscou, dans ma ville, et que nous soyons de nouveau réunis. Je rêve de ce moment où je pourrai enfin me blottir contre toi. Izzy, je t'en prie, fais que ce rêve devienne réalité. Je t'attends.

Ton aimée,

Elsa

Moscou, 22 mars 1938

Izzy, mon cher et tendre amour,

Tu ne réponds pas à mes lettres. J'ai dû quitter mon appartement. Est-il possible que tu ne reçoives plus mon courrier ? Je sais que le Parti surveille tout. Des milliers de gens sont arrêtés en ce moment. D'autres disparaissent. Personne ne sait ce qui se passe. J'espère que celle-ci te parviendra car j'ai une nouvelle importante à t'annoncer. Leonid accepte le divorce. J'ai quitté l'appartement. Je crois qu'il a rencontré une autre femme. Une danseuse. C'est lui qui a demandé au Parti de m'accorder un petit logement. Il n'y était pas obligé. Je l'ai remercié. Il ne faut plus m'écrire à l'ancienne adresse, mon amour. Je ne veux pas que tes mots se perdent, ils me sont trop précieux.

Voici ma nouvelle adresse : 37, Pavloskaya Ulitsa, Moscou. C'est un tout petit appartement. Nous y serons bien, si seulement tu peux m'y rejoindre un jour. Mais tu ne dis rien. Penses-tu venir me retrouver ici ? Je t'en prie, écris-moi, je suis si inquiète. Tu me manques tant, mon amour.

Ton aimée,

Elsa

Paris, 10 mai 1938

Elsa, mon amour,

Des mois se sont écoulés sans nouvelles de toi. M'as-tu oublié ? Tout ce que j'espère, c'est que tes lettres se soient perdues. Je deviens fou sans toi, mon Elsa, et j'ai pris ma décision. Je vais m'installer à Moscou quoi qu'il arrive. Je viens de faire une demande de visa au consulat soviétique. On m'a dit que cela prendrait du temps. Je serai patient. Ma vie n'a plus de sens sans toi. Je te couvre de baisers. Et toi, m'attendras-tu ? Je t'aime.

Izzy

Paris, 3 juillet 1938,

Elsa, mon amour,

Je viens de recevoir ta nouvelle adresse. Je suis fou de bonheur. Je savais que Leonid finirait par accepter. Rien ne nous empêche plus de nous retrouver, bien que je n'aie encore aucune information concernant mon visa. On me dit qu'il se passe des choses très graves à Moscou et dans toute l'Union soviétique. On parle de terreur, de grandes purges. J'espère que tu es à l'abri de tout cela.

J'ai accepté une proposition pour enregistrer un nouveau disque. La Voix de Son Maître. C'est le fameux label britannique. Nous avons commencé à travailler. Coleman Hawkins et Barney Bigard vont nous faire quelques chorus ! Je serais curieux de savoir si cet enregistrement arrivera à Moscou avant moi.

Tu me manques tellement, mon Elsa. J'ai hâte de te rejoindre.

Je t'aime,

Izzy

Moscou, 18 août 1938

Izzy, mon cher et tendre amour,

Quelle merveilleuse nouvelle ! Un nouveau disque de toi ! Je suis impatiente de t'entendre m'en jouer les morceaux dans notre appartement. L'hiver approche et il commence à faire très froid. J'ai besoin de toi. Oui, ce qui se passe ici est terrible. Des gens disparaissent encore et toujours, par milliers. On les accuse de comploter contre le camarade Staline, contre l'Etat soviétique, et ils sont exécutés ou déportés. On a même arrêté des dizaines de généraux de l'armée Rouge. Il y a plusieurs de mes voisins qui ont été pris chez eux, dans leur lit, sur le pas de leur porte. Je suis inquiète pour toi, pour nous. Qu'adviendra-t-il de nous lorsque tu seras là ? Au moins serons-nous ensemble. Je rêve de tes baisers.

Je t'aime.

Ton aimée,

Elsa

Moscou, 3 septembre 1938

Izzy, mon cher et tendre amour,

Voilà presque une année que j'ai quitté Paris. Comme notre escapade à Deauville me semble loin ! J'y repense chaque jour et je souhaite plus que tout te revoir rapidement. Depuis, je crois que ta renommée est arrivée jusqu'ici. Leonid compte sur ta venue et met tout en œuvre pour que ton visa te soit accordé au plus vite. Cet empressement est étrange et je me méfie de lui. Mais il m'a convaincue. Il a changé, il est moins sûr de lui, comme s'il craignait pour lui-même. Il m'a dit que plusieurs de ses camarades avaient disparu dans les camps ou avaient été exécutés. Il n'en connaît pas les raisons. Les temps sont si incertains, mon Izzy, chaque jour nous réserve ses surprises, plus sombres les unes que les autres. J'ai hâte de te retrouver. L'avenir est si inquiétant.

Ecris-moi vite, je t'en prie. Tes lettres m'apportent tant de réconfort.

Je t'aime,

Ton aimée, Elsa

Paris, 18 décembre 1938

Elsa, mon amour,

Ici, on ne parle plus que de la guerre. Le climat est nauséabond. On dit que les Français et les Anglais vont négocier avec Staline. Je ne me demande plus ce qui se trame car je le sais avec certitude. Nous devons nous méfier de tous ces hommes qui nous dirigent. Ils vont finir par offrir la Tchécoslovaquie aux Allemands ! Sur un plateau d'argent ! Les lâches ! Il n'y a pas d'entente possible avec Hitler. Qui va l'arrêter ? Je ne sais que penser de Daladier. Il ne m'inspire pas confiance. Mon père est convaincu qu'il faut s'en méfier. Mais si je l'écoutais, je devrais me méfier de tout le monde. C'est une vieille habitude chez lui. Ces derniers temps, il me paraît moins optimiste que dans le passé. Il me parle de pogroms et d'une grande catastrophe qui va s'abattre sur nous. Comment savoir ? C'est vrai que Daladier déteste les communistes. Mon père pense que ce n'est pas par hasard. Il est convaincu qu'après les communistes viendra le tour des Juifs. Je ne sais pas. Il paraît qu'il veut venir à Moscou. Dans quel but ? Es-tu au courant ?

Je suis encore dans l'attente de mon visa. Je vais bientôt venir, mon Elsa, je te le promets.

Je t'aime,

Izzy

Paris, 4 février 1939

Elsa, mon amour,

Hier soir, dans plusieurs cabarets de Montmartre, nous avons joué des morceaux patriotiques. Au Bricktop, où je joue en ce moment. C'est la première fois. C'est cela aussi, le changement. Je n'aime pas ça. Certains de mes musiciens ont exigé que je me joigne à eux. J'ai refusé. Il y en a un qui était très agressif et il

est parti, il a quitté l'orchestre. Mais avant, il m'a menacé et même insulté. Il m'a dit qu'un jour la France serait nettoyée de toute la juiverie et de tous ces tziganes, que dans les cabarets on jouera du vrai jazz français ! J'ai l'impression que le monde perd la tête. Heureusement, une simulation de couvre-feu a mis fin à toute cette mascarade. Le cabaret a été plongé dans le noir et évacué.

Des gens ici écrivent que la France devrait suivre l'exemple de l'Allemagne, que les Juifs sont les membres d'une nation étrangère et qu'il faut les expulser. On nous accuse de vouloir la guerre. Tout le monde va finir par se méfier de nous. Je le sens bien. Même de la part de quelques-uns de mes musiciens !

Elsa, mon amour, je dépéris loin de toi. Il est grand temps de te retrouver et de te serrer dans mes bras. Ce jour-là je serai le plus heureux des hommes.

Je t'aime,

Izzy

Moscou, 6 mars 1939

Izzy, mon cher et tendre amour

Tes mots me transportent et m'inquiètent à la fois. Comment ce musicien a-t-il pu être si insultant ? J'ai encore cette image de toi avec ton orchestre à Paris. Comme si c'était hier. Quelle joie ! Quel rythme ! Quelle liberté ! Vous aviez tous le sourire. Quel bonheur de t'avoir vu jouer ainsi. Cette musique, c'est vraiment toute ta vie. Tes musiciens le savent. Vous donniez l'impression d'être si heureux de jouer ensemble. Tant de choses m'inquiètent. Car je ne suis pas certaine qu'à Moscou tu jouiras de cette liberté. Il y a des agents qui me surveillent en permanence. Parfois quelqu'un tape à ma porte et disparaît sans que je puisse l'identifier.

J'ai le sentiment que Leonid tient à ce que tu fasses partie de l'orchestre de jazz. Il déteste cette musique mais il fera tout pour remplir la mission que lui a confiée le Parti. Il a compris que tu avais un talent rare et que grâce à toi cet orchestre fera un triomphe, y compris devant nos soldats. Il a raison. Tu es un homme rare, mon amour. Là-dessus, je suis d'accord avec lui !

Je t'entoure de mes bras. Reviens-moi vite, je t'en prie. Cette vie sans toi m'est insupportable.

Ton aimée,

Elsa

Paris, 29 avril 1939

Elsa, mon amour,

Je n'ai plus la force d'affronter les quolibets. Et surtout d'entendre les ricanements de certains de mes musiciens dans mon dos. J'ai de plus en plus l'impression que je dois partir le plus vite possible. Je pense que quelqu'un bloque intentionnellement mon visa. Je connais quelques personnes qui ont obtenu le leur en moins de six mois.

Mes parents m'inquiètent. Pourront-ils me rejoindre si jamais la guerre éclate ? Je n'imagine pas mon père revenir en Russie. Il se méfie de ce qui s'y passe. J'essaie tous les jours de le convaincre, mais je ne suis pas certain moi-même d'avoir raison. En attendant, Bela est terrorisée, elle ne s'habitue pas à l'idée de mon départ. Même Alexandre, mon petit frère, se fait un sang d'encre. Tu te souviens que je t'ai parlé de lui ? Il a onze ans maintenant, mais il est encore trop jeune pour réaliser ce qui se passe. Il est si appliqué avec son violon. Il travaille régulièrement. Au moins lorsqu'il joue, il ne tousse pas. Il m'a dit hier quelque chose d'étrange. Qu'il avait toujours voulu me ressembler. Qu'il m'admirait. Que si je partais vraiment, il se mettrait lui aussi à la trompette. Pour se sentir toujours proche de moi. Il est si fragile.

Je t'aime,

Izzy

Paris, 22 mai 1939

Elsa, mon amour,

Je dois te paraître bien anxieux. C'est vrai que je le suis. De plus en plus, ces derniers temps, je ne peux te le cacher ! Je ne me suis jamais senti aussi transparent. Comment te rassurer ? Ma détermination est entière, mes bagages sont prêts. Mais je continue à travailler et à m'améliorer. Je joue de mieux en mieux. Et ça se remarque ! Comme ce critique anglais, Leonard Feather, qui travaille pour le Melody Maker. Il avait fait en 1932 une interview passionnante de Louis Armstrong en tournée en Angleterre, lorsqu'il jouait au London Palladium. Peut-être t'ai-je parlé de ce critique ? Parfois j'ai l'impression que nous nous connaissons depuis toujours... Ce Feather a écrit que mon swing dépasse maintenant tout ce qui se joue aujourd'hui en France. Sous la plume de ce monsieur, c'est un sacré compliment ! C'est aussi pour ça que les patrons du Hot Club se sont sentis obligés de me proposer de jouer avec le Duke. Sais-tu qu'il vient bientôt à Paris pour un concert au Palais de Chaillot ? Ce sont eux qui le font venir. Ils vont profiter de l'occasion pour inaugurer officiellement les nouveaux locaux de leur revue Jazz Hot, rue Chaptal. Après, je ferai le bœuf avec le Duke dans la cave qui vient d'être aménagée ! C'est Jack Denton, le patron des Editions Francis Day, qui a eu cette idée. Le Duke s'est souvenu de moi et il a accepté tout de suite. Ce Feather doit donc avoir raison. Pourtant, je n'ai qu'une idée en tête : te retrouver. Nous serons heureux à Moscou. T'ai-je dit que j'ai commencé à apprendre quelques mots de russe ? C'est très mal vu ici. Mon père pense que j'ai perdu la tête. Il y a longtemps qu'il a abandonné ses idées bolcheviks. Ces quelques mots que j'apprends me donnent l'illusion que je me rapproche de toi !

Je t'aime,

Izzy

Paris, 8 juin 1939

Elsa, mon amour,

J'ai reçu mon visa ! Enfin ! Et une lettre de Leonid. Il m'informe que les répétitions continuent, même si les deux premiers concerts d'inauguration ont déjà eu lieu. Il me dit qu'il y a du travail et que je suis très attendu ! Tu vois, tout s'arrange, mon amour ! Ils ont besoin d'un « vrai » trompettiste ! Et puis nous laisserons passer quelque temps. Nous aurons mis un peu d'argent de côté et je formerai mon propre orchestre ! Je chercherai des musiciens. Je sais qu'il y en a beaucoup en Russie. Je suis bien renseigné, comme tu le vois ! Ce sera un orchestre de qualité. Nous commencerons par une grande tournée pour nous faire connaître. Tu verras. Moscou n'est sûrement pas très différent de Paris. Je suis certain qu'il y a de grands amateurs de jazz en URSS. Et d'excellents musiciens ! Même Staline appréciera.

Elsa, mon amour, tu es mon souffle, ma lumière. J'ai besoin de te voir, de te toucher, de t'embrasser. Je ne peux plus vivre loin de toi. Notre séparation touche à sa fin. Peux-tu croire que nous nous sommes rencontrés il y a bientôt un an et demi ? Ma place est à tes côtés. Je ferai le voyage en août. J'arriverai à Moscou le 18. Seras-tu sur le quai de la gare ? Encore un peu de patience, mon amour. Je t'embrasse tendrement et je te serre de toutes mes forces contre moi.

Izzy

Moscou, 4 juillet 1939

Mon cher et tendre amour,

J'ai failli m'évanouir à la lecture de ta lettre. Te rends-tu compte, dans quelques semaines nous allons nous revoir ! Après une si longue attente ! Je suis si impatiente maintenant, les jours à venir vont me paraître une éternité. Izzy, je suis si heureuse, mais tellement inquiète en même temps. Que se passera-t-il si la guerre éclate ? Parviendras-tu vraiment à me rejoindre ? Et s'ils ferment les frontières ? Elles sont déjà bien hermétiques. Izzy, mon amour, je mourrai si tu ne viens pas. J'ai tant besoin de toi. Je manque d'argent aussi. Il faut que je trouve un travail. J'ai pensé à me remettre à danser. Qu'en dis-tu ? En suis-je encore capable ? Je n'ai plus chaussé mes ballerines depuis deux ans. Il va me falloir beaucoup travailler. Je pourrais peut-être donner des cours ? C'est Zhurkevich qui me l'a suggéré. Un brave homme, ce Zhurkevich. Il me donne beaucoup d'informations et il est bien placé. C'est lui qui a été chargé de fabriquer les costumes des musiciens de l'orchestre. Ils ont pris le meilleur tailleur de Moscou. Ils n'ont choisi que les meilleurs, y compris parmi les musiciens. Ce sont ceux qui travaillaient avec Tsfasman. Mais lui, ils l'ont écarté ! Ils ont eu l'audace de lui proposer d'être le second pianiste ! Il a refusé, tu penses bien. Il est en danger. Ils vont finir par l'envoyer en Sibérie. Ils ont même fait sortir de prison Andreï Gorin, un trompettiste, le seul qui soit encore en état de jouer. Mais lorsque Leonid et ses amis t'entendront, ils le renverront à la mine pour que tu le remplaces ! Quelle cruauté ! La vie humaine n'a pas de valeur ici. Je crois en notre avenir, mon

amour, mais parfois je suis envahie de sombres pressentiments. Izzy, avons-nous tort de nous aimer ? Avons-nous tort de vouloir être réunis ? Le talent ne protège contre rien ici. J'ai si peur. Les arrestations se poursuivent. Je ne pourrai pas supporter que cela nous arrive. Tout sera ma faute. C'est moi qui t'ai entraîné dans cette folie. C'est moi qui te fais venir dans ce pays. Comment tout cela va-t-il tourner ? Il paraît que, dans les campagnes, les paysans meurent de faim. Même à Moscou, je vois des hommes et des femmes qui dorment dans les parcs, sous les ponts. Il y a des enfants abandonnés, seuls dans les rues. Personne ne parle de cette misère à Paris ? Ces journaux qui déversent tant de haine sur les Juifs, ils n'en parlent pas ? Izzy, mon Izzy... Est-ce que les gens écoutent du jazz lorsqu'ils meurent de faim et qu'ils ont peur ? J'ai besoin de toi près de moi. Je me sentirai plus en sécurité lorsque tu seras là. Oui, je t'attendrai sur le quai de la gare. Mais je crains de ne pas y être seule. Leonid s'est engagé à venir, lui aussi. Je t'aime. Je compte les jours maintenant.

Ton aimée,

Elsa

Base aérienne de Sébastopol, hiver 1939

L'enseigne lumineuse était à l'image des dimensions de l'Orchestre national soviétique : immense. Dans le décor vert-de-gris de la base aérienne de Sébastopol, le fond rouge et les centaines d'ampoules en forme de lettres géantes ressemblaient à un placard publicitaire pour une boisson gazeuse ou un programme de spectacle comme Izzy avait pu en voir à New York.

L'accueil que les précédentes audiences avaient réservé à la formation, depuis la première le 6 novembre 1938 au théâtre du Bolchoï à Moscou, avait été catastrophique. Izzy se trouvait encore à Paris à ce moment-là. Mais peu après son arrivée à Moscou, le 20 août 1939, les musiciens de l'orchestre s'étaient chargés de lui en relater les moindres détails. Depuis, alors que la guerre faisait rage entre la France et l'Allemagne et que la totalité du trafic ferroviaire européen était paralysé, l'Orchestre national livrait lui aussi une âpre bataille contre des spectateurs déchaînés qui manifestaient leur mécontentement par des sifflets, des quolibets et des jets de chaises. Parmi les centaines de milliers de victimes de la Grande Terreur, figuraient des centaines de musiciens de jazz. Les idéologues des Izvestia avaient largement préparé le terrain en les dénigrant systématiquement et en

qualifiant leur musique de « bourgeoise » et « capitaliste », sans toutefois aller aussi loin que les qualificatifs nazis de « judéo-négroïde » apposés sur ces mêmes rythmes. La réponse soviétique fut donc présentée au peuple comme une alternative au jazz décadent joué en Occident. Mais le régime avait compté sans l'oreille musicale des Soviétiques. Et les pilotes auréolés de prestige qui commençaient à emplir la salle des fêtes de la base aérienne de Sébastopol n'avaient pas la réputation d'en être privés. Cette nouvelle représentation risquait donc fort de ressembler aux autres.

Pour Izzy, le lieu était chargé d'émotion. La région évoquait les lointains récits que lui contait son père, le soir, avant d'aller dormir. C'est dans ce secteur que Lazare avait combattu, au cours des premiers mois de la Grande Guerre. A quelques kilomètres d'ici, lorsque Lazare avait été gravement blessé au bras, son rêve d'accéder à une carrière de trompettiste s'était évanoui.

« Notre petite revanche, mon père, pensa-t-il. Mais je ne suis pas certain que tu aurais aimé joué dans un tel orchestre... »

Il sourit intérieurement.

Avec ses quarante-trois musiciens, l'Orchestre national soviétique ressemblait plus à un philharmonique qu'à un Big Band. Le public n'accrochait pas. La faute en revenait directement au Parti qui exigeait de se démarquer des formations de jazz américaines. Résultat : il produisait une musique qui ne ressemblait plus à rien. Ni jazz, ni classique, ni populaire. Une sorte de soupe gélatineuse et insipide qui laissait les spectateurs de marbre ou le plus souvent les mettait en colère, contraignant les policiers à intervenir pour éviter que les musiciens ne se fassent écharper.

Izzy se morfondait. Il avait parfois le sentiment d'essayer de contraindre un mammouth à sautiller comme une danseuse de

ballet. Même s'il réussissait parfois à éveiller l'intérêt du public en imposant avec sa trompette un semblant de swing, il était la plupart du temps bridé par la lourdeur des rythmes imposés par le Parti. Dès son arrivée, il avait pourtant été catapulté première trompette de la formation. La prédiction d'Elsa s'était réalisée à la lettre : Leonid Bogdanovitch avait fait en sorte qu'Andreï Gorin, qui tenait cette place, soit à nouveau expédié au Goulag. Izzy en avait eu froid dans le dos. Mais il avait fait l'unanimité du jury qui l'avait auditionné et le considérait comme une véritable aubaine envoyée à point nommé par les dieux du communisme : les musiciens soviétiques les plus talentueux n'étaient plus en état de se produire. Ceux qui avaient survécu croupissaient pour la plupart dans des camps de travail depuis leur arrestation entre 1936 et 1937. Parmi les victimes de ce tragique dépoussiérage figuraient des artistes qui avaient eu le privilège de jouer hors des frontières du pays, qui entretenaient des liens avec des étrangers, ou qui eux-mêmes l'étaient.

« Je l'ai échappé belle », constata Izzy avec effroi.

Il correspondait précisément aux trois cas de figure jugés subversifs et avait bénéficié d'une chance inouïe. Trois jours après son arrivée à Moscou, le 23 août, Molotov et Ribbentrop signaient le pacte germano-soviétique. La guerre éclata le 3 septembre. Tout le trafic ferroviaire en Europe cessa brusquement. A quelques jours près, il n'aurait jamais pu pénétrer en URSS.

Il eut une pensée émue pour ses parents et Alexandre, restés à Paris. « Mon Dieu, qu'ai-je fait... Les reverrai-je un jour ? »

Et puis, il y avait eu Elsa, les retrouvailles enfin. Il se remémorât ce moment avec délice...

Elle l'attendait sur le quai de la gare. Le train avait pris un peu de retard. La grâce l'habitait toujours, même si une ombre

cernait ses beaux yeux bleus. Elle était emmitouflée dans une capeline en drap de laine taupe. Sans rien dire, ils s'étaient embrassés longuement, au milieu des allées et venues des voyageurs. Une année et demie sans se voir, sans se toucher, sans même se parler, avait été un supplice après seulement quelques semaines passées à s'aimer.

— Est-ce bien toi ? Mon amour... Est-ce bien toi ? Laisse-moi te regarder... Tu n'as pas changé. Tes yeux si pétillants, ton parfum, tes mains si douces sur mon visage. Oh, Izzy, c'est merveilleux, tu es là... Une nuit de plus à t'attendre, je serais morte... Et tous ces obstacles, ces frontières que tu as franchis pour que nous nous retrouvions enfin. Notre vie va commencer. J'ai tant attendu ce moment. Je suis si heureuse, si heureuse. Qu'il est bon d'être serrée contre toi !

Blottis l'un contre l'autre, coupés du monde, ils s'étaient embrassés encore et encore, fougueusement.

— Monsieur a-t-il fait bon voyage ?

Tout à leurs retrouvailles, ils avaient sursauté. Dans le brouhaha de ce quai de gare moscovite, quelqu'un s'adressait à Izzy dans un français parfait. Un homme en livrée, sa casquette sous le bras, le saluait avec déférence.

— Je suis votre chauffeur, monsieur.

Contrairement à ce qu'il avait dit à Elsa, Leonid Bogdanovitch n'était pas venu lui-même accueillir son invité. Il avait préféré dépêcher une voiture.

— Bonjour, avait fait Izzy, un rien hésitant.

— Monsieur souhaite-t-il séjourner au Metropol qui est plus classique, ou au Moskva tout nouveau ?

Izzy s'était tourné vers Elsa avec un regard interrogateur. N'avait-elle pas prévu qu'ils se rendraient directement à son appartement ? Elle se tut.

— Le Moskva sera parfait.

Ils étaient montés à l'arrière de la ZIS 101 officielle et s'étaient serrés l'un contre l'autre. Le chauffeur qui s'était chargé des bagages avait fermé délicatement la lourde portière derrière eux et démarré l'imposante limousine dans une pétarade de fumée noire. A en juger par la longueur et le confort princier de la voiture, Leonid Bogdanovitch était encore en odeur de sainteté au Kremlin. Elsa elle-même s'en était étonnée.

— La dernière fois que je l'ai vu, il avait l'air particulièrement inquiet. Je te l'ai écrit, mon amour. T'en souviens-tu ?

A travers la vitre de la voiture, ils avaient vu Moscou défiler sous leurs yeux, les larges avenues, les longs bâtiments gris, ocre ou kaki. Des portraits de Staline en uniforme étaient accrochés à plusieurs d'entre eux. Certains étaient entourés de fanions rouges. Le nombre de drapeaux soviétiques était incalculable. Les prémices de la guerre étaient palpables. La multitude de soldats donnait à la ville une couleur encore plus sinistre.

— Tout a changé ici, lui avait confié Elsa.

A voix basse, elle lui avait raconté la pénurie alimentaire qui faisait des ravages, les malheureux qui se disputaient des carcasses de chevaux ou de chiens, les dizaines de milliers d'arrestations, la terreur qui régnait dans toutes les couches de la population, à Moscou et dans le reste du pays, l'atmosphère irrespirable, les usines d'armements qui fonctionnaient à plein rendement, la délation qui prenait des proportions démesurées, les écrivains muselés qui préféraient renoncer à écrire, la musique contrôlée par le régime, et la guerre qui s'annonçait, imminente.

Le chauffeur les avait conduits à l'hôtel tout proche de la place Rouge. Il avait prié Elsa de ne pas descendre de la voiture. On lui avait remis des instructions précises. Il la reconduirait chez elle, puis reviendrait attendre Izzy dans le lobby de l'hôtel où l'attendait Monsieur Leonid.

Les deux hommes avaient dîné en tête à tête. Monsieur Leonid lui avait paru dans de bonnes dispositions. Il lui avait serré la main chaleureusement en lui souhaitant la bienvenue. Avant même de se rasseoir, il lui avait offert un énorme cigare.

— Ma réserve personnelle, avait-il dit. Nous le fumerons plus tard, si vous n'êtes pas trop fatigué après votre voyage. Je ne vous ai pas demandé si tout s'est bien passé... Ils ont un excellent cognac ici, vous m'en direz des nouvelles.

Depuis qu'il avait jeté son dévolu sur une autre danseuse du Bolchoï, toute jeune et promise à un brillant avenir au sein de l'institution, il semblait avoir retrouvé la sérénité. Il avait décidément un faible pour les danseuses. Pas une seule fois, le nom d'Elsa ne fut prononcé. Avait-il définitivement renoncé à elle ? Après le dîner, il l'avait raccompagné vers la sortie en lui glissant un deuxième cigare dans la poche extérieure de sa veste.

— Cela vous en fera deux ! Vous avez mieux à faire que de fumer maintenant, lui avait-il dit avec un clin d'œil. Revoyons-nous... Demain, par exemple ? Si cela vous convient, bien sûr.

Il avait ensuite fait signe à son chauffeur afin qu'il conduise son invité « là où il le souhaitait ».

— 37, Pavloskaya Ulitsa, avait dit Izzy.

— Oui, monsieur, avait acquiescé le chauffeur sans sourciller. Monsieur doit savoir que j'en viens.

Ils avaient enfin pu se retrouver seuls, à l'abri des regards, et laisser libre cours à leur amour. Izzy avait préféré ne pas évoquer cet étrange dîner. Il lui avait décrit son périple, près de soixante heures de train, les svastikas menaçants suspendus dans les gares allemandes, des soldats et des civils avec des brassards nazis partout sur les quais dès qu'il avait gagné la ville frontalière d'Aachen pour traverser l'Allemagne par Berlin, direction Varsovie. Le passage de la frontière avec la Pologne avait été terrifiant. Les douaniers nazis avaient pris un temps infini pour

examiner son passeport français, sa trompette et sa valise bourrée de partitions. Le mot Juif n'avait pas été prononcé. Les Polonais s'étaient montrés plus amicaux. Il avait ensuite embarqué dans un compartiment de deuxième classe du train de nuit Varsovie-Moscou rempli d'Allemands, de Polonais, d'Espagnols. Il y avait même un Anglais et une poignée de Français, des communistes.

Le lendemain, le chauffeur était à nouveau en bas de l'appartement. Leonid l'attendait au restaurant du Moskva, pour déjeuner. C'est là qu'Izzy découvrit avec surprise une nouvelle facette du personnage assis en face de lui.

Cette fois, il évoqua Elsa, calmement, froidement même. Il lui confia qu'il se considérait comme seul responsable de leur séparation.

— Après tout, c'est moi qui vous ai présentés ! Je ne pouvais pas prévoir qu'elle tomberait amoureuse de vous ! Si j'avais su... Les femmes, vous comprenez, elles sont si imprévisibles...

Izzy n'avait pas réagi. L'homme était-il en train de le mettre à l'épreuve ? Mais il embraya immédiatement.

— J'avais entendu parler de vous. Vous étiez ce trompettiste français dont le talent dépassait déjà largement les frontières de son pays. J'avais eu entre les mains votre disque, Easy Goin' with Izzy... Excellent titre, cher ami !

— Merci. Je suis flatté.

— Non, non, c'est normal. Mais mon idée de vous faire venir ici a germé avec l'écoute de cet enregistrement. Brillant ! Absolument brillant ! Je l'ai imposée à mes supérieurs. Alors, bien sûr, vous aviez quelques défauts. Dont un surtout, incontestable... Qui avait fait se hausser quelques épais sourcils parmi les membres de l'Union des compositeurs. Cher ami, je vous rappelle que vous êtes juif.

— J'espère que vous ne venez pas de vous en rendre

compte.

— Les temps changent, soupira Leonid. Les écrits de Gorodinsky sur la grande contribution des Juifs à la musique, et au jazz en particulier, sont moins populaires aujourd'hui. Le camarade Staline identifie à présent les Juifs au capitalisme américain.

— Je n'ai rien à voir avec le capitalisme américain. Je suis musicien.

— C'est exactement ce que j'ai répondu à l'Union des compositeurs. Je leur ai expliqué que personne n'était parfait et que vous aviez un talent exceptionnel qui faisait de vous le mieux placé pour réussir dans notre entreprise. Je me suis engagé à leur prouver que j'avais raison. Vous êtes là maintenant, c'est l'essentiel. J'espère que vous n'allez pas me décevoir. Je risque gros et nous sommes tous les deux dans le même bateau.

— Vous pouvez me faire confiance. Je suis ici pour faire de la musique et rien d'autre.

— Laissez-moi tout de même vous poser une question. Vous saviez pertinemment ce qui se passait en URSS et vous avez tout de même décidé de vous jeter dans la gueule du loup. Uniquement pour les beaux yeux d'Elsa ?

— Oui. Mais pourquoi la gueule du loup ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— L'amour rend aveugle. Vous ne voyez pas de quoi je parle ? Avez-vous jamais entendu parler d'Alexander Sotnikov ?

— Non.

— Un pianiste de jazz. De Kiev. Un gars très doué. Violoniste aussi à ses heures. Il casse aujourd'hui des pierres dans une riante ville minière près de notre frontière avec la Chine. Savez-vous pourquoi ? Comportement politique inapproprié durant un concert. Vous savez ce que cela veut

dire ?

— Je ne vois pas...

— L'agent du NKVD qui se trouvait dans la salle n'avait pas apprécié son répertoire. Il trouvait qu'il s'éloignait trop des critères fixés par l'Union des compositeurs. Et ces critères, mon vieux, vous les connaissez ?

— Où voulez-vous en venir ?

— Je n'en sais rien moi-même ! avait explosé Leonid.

Izzy l'avait regardé, incrédule.

— C'est simple, mon cher. Il n'y a pas de critères. Il faut sentir le vent, ne jamais baisser sa garde, ne pas prendre de risque, ne pas trop innover. Nous n'aimons pas aujourd'hui l'art abstrait, mais demain, allez savoir ? Nous détestons aujourd'hui le formalisme musical que nous attribuons à l'influence du modernisme occidental. Vous ne me suivez toujours pas ?

— Non, pas vraiment...

— Pas d'inquiétude, mon jeune ami. Je ne m'y entends pas plus... Ce que je veux vous dire, c'est qu'avant-hier le jazz était en odeur de sainteté. Puis le camarade Staline a décidé que ce genre musical corrompait les esprits révolutionnaires et, aujourd'hui, il nous demande de nous en servir pour distraire et encourager nos soldats. Nous devons produire un jazz accessible aux masses, un jazz réaliste. Ce n'est pas une mince affaire. Et c'est d'autant plus compliqué que nous avons affaire à des ignares. Dans notre Parti, il y a plus de racistes, de xénophobes et d'antisémites que de réels amateurs de jazz. Moi par exemple, j'ai dû vous donner l'impression que je détestais cette musique !

— Non, avait menti Izzy.

— Ah ? Eh bien, vous m'en voyez très surpris... Figurez-vous que, aujourd'hui, j'en raffole... ! Et notre monde ne cesse d'évoluer. Il arrive à présent que certains de mes amis au sein de

l'Union des compositeurs éprouvent une telle passion pour le jazz qu'elle l'emporte sur cette inclination qu'ils ont à haïr les représentants de votre peuple. S'ils se laissaient aller, ils pourraient même concevoir de laisser vivre un musicien juif, à condition qu'il soit exceptionnellement doué... pour s'adapter à ces va-et-vient idéologiques ! Vous voyez ce que je veux dire ?

Izzy voyait très bien. Leonid le mettait en garde. Il lui recommandait à mots couverts de ne pas faire de faux pas, d'être attentif à sa mission, de suivre les directives de l'Union des compositeurs. Tant qu'il respecterait cet équilibre fragile, il n'aurait rien à craindre en URSS.

— Je ferai en sorte de rendre ma musique indispensable aux oreilles des membres du Parti.

Leonid lui avait adressé un sourire entendu. Izzy avait cru y discerner de la complicité. Mais il devait rester prudent, il lui tendait peut-être un piège. Elsa lui avait bien recommandé de se méfier de la duplicité de cet homme. Pourtant, lors de ce déjeuner, Izzy l'avait trouvé très différent. Nettement moins flamboyant, moins arrogant, il ne l'avait plus gratifié de cette condescendance acide qui le caractérisait.

« Aujourd'hui, je comprends mieux pourquoi ce changement, se dit Izzy. Il est probablement en danger. Quant à moi, je suis toujours en vie après trois mois passés en URSS... »

Perdu dans ses pensées, il n'avait pas vu que la salle était maintenant bondée. Apparemment, ces militaires n'avaient pas eu vent des précédents fiascos de l'orchestre. Ce soir, il fallait à tout prix en éviter un.

Au grand étonnement des musiciens déjà en place, il sortit en trombe dans les coulisses et faillit heurter Leonid qui se trouvait à proximité, l'air soucieux. Les deux hommes s'exprimaient en français et se tutoyaient. Une familiarité inattendue s'était

installée entre eux ces dernières semaines à force de se côtoyer quotidiennement, même si Izzy restait sur ses gardes.

— L'Union est mécontente de moi, confia-t-il subitement à Izzy. Les compositeurs m'ont fait savoir que nous n'avions pas atteint nos objectifs. Si les soldats se comportent ce soir comme le public de nos derniers concerts, je ne donne pas cher de ma peau.

— C'est ce qui va se passer. Il n'y a pas de raison que cela soit différent ce soir. La dernière fois, ils ont failli endommager ma Selmer en lançant des projectiles, lui rappela Izzy. Tu sais quelle valeur j'attache à cet instrument. Je refuse de prendre à nouveau ce risque. Leonid, tu dois me laisser faire. J'ai une idée.

— Une idée ? Quel genre d'idée ?

— Laisse-moi leur jouer West End Blues.

— West End Blues ? C'est du suicide ! Ce n'est pas au Goulag qu'on va m'expédier, mais directement au peloton d'exécution.

— Je suis convaincu que c'est ce qu'ils veulent entendre. Tu sais bien qu'ils ne peuvent se permettre de le dire publiquement. Mais lorsqu'ils verront que les soldats sont enthousiastes, que le moral des troupes s'améliorent, je te garantis que nous aurons les mains libres pour enrichir notre répertoire.

— Si c'est tout ce que tu as trouvé pour te débarrasser de moi, c'est intelligent, poursuivit Leonid.

— A ton tour de me faire confiance. Tu verras, je ne te décevrai pas. Laisse-moi juste prévenir les musiciens. Ce soir, je ne jouerai qu'avec une poignée d'entre eux : le pianiste, deux clarinettes, un saxo, un trombone, la contrebasse, le batteur, et c'est tout. Que les autres aillent se reposer !

Leonid avala sa salive. L'Orchestre national soviétique réduit à sa plus simple expression. Ce Juif était décidément bien téméraire. Et sur son dos en plus. Car c'est lui, Leonid

Bogdanovitch, qui à cet instant précis risquait le plus gros.

— Bah. Cette danseuse est de toute façon trop jeune pour moi. Elle finira par me quitter, elle aussi. S'il faut mourir seul, autant que ce soit en écoutant un bon standard !

Toujours aussi élégant et soigné de sa personne, Leonid rajusta la veste de son complet. Il avait un certain charme, finalement. Il pouvait même se montrer touchant, surtout lorsqu'il avait peur. Comme ce soir.

Izzy lui adressa un clin d'œil. Cette familiarité l'étonnait lui-même. Il avait du mal à se souvenir de l'homme mielleux qu'il avait rencontré pour la première fois à Paris ! Il aurait aimé qu'Elsa soit là pour assister à un triomphe qu'il savait inéluctable.

Il regarda au travers des deux rideaux de velours qui le dissimulaient du public. La plupart des musiciens étaient sortis de scène sur l'ordre de Leonid. Un silence de plomb s'était abattu sur la salle. Lorsqu'il fit son entrée sous la lumière blanche des projecteurs, aucune annonce, aucun applaudissement ne l'accueillit. Les soldats l'observaient, immobiles, glacés, hostiles. Il adressa un signe de tête aux sept musiciens derrière lui. L'atmosphère surchauffée de l'Apollo de Harlem lui revint à l'esprit. Aujourd'hui, c'était la base militaire de Sébastopol qu'il allait électriser... Les musiciens lui rendirent son signal. Il brandit son instrument vers le ciel. Jamais encore, sur le territoire de l'URSS, une trompette ne sonna avec une telle puissance et un tel swing.

Théâtre de Sotchi, sur les bords de la mer Noire, mai 1941

— Izzy, je t'en prie, ne me pose pas de question. S'il te plaît ! Cessons cette discussion absurde !

Anatoly Bogomolny était dans une colère noire. Il allait et venait entre les murs de l'étroite loge du théâtre et il n'était pas question de le contredire. Izzy n'en avait d'ailleurs aucune intention. Il le connaissait trop bien pour savoir quand il était raisonnable de se taire et acquiescer.

— Tu joues ce soir et tu donnes tout ce que tu as ! Et n'oublie pas de passer la consigne à tes musiciens. C'est très important, Izzy !

— Tu me fatigues, Anatoly. Tu m'as amené de force dans ce trou sur les bords de la mer Noire, tu me prives de mon épouse pendant deux interminables nuits et tu refuses de me dire de quoi il s'agit ? Je suis là. Je t'ai obéi. Alors tu me dis tout ! Devant qui jouons-nous ce soir ?

— Izzy, supplia Anatoly, cela fait deux ans que tu me fais confiance maintenant. Tu n'as pas envie que je finisse comme ce pauvre Leonid Bogdanovitch ? Sinon, je vais commencer à croire que tout ce que tu veux, c'est expédier au Goulag tous

ceux qui te veulent du bien !

— Pourquoi me parles-tu de Leonid ? Ils sont venus le chercher après ton concert à Sébastopol. Son sort était déjà scellé bien avant. Il s'y attendait. Il savait qu'il s'était trompé sur toute la ligne. Cet Orchestre national était voué à l'échec. Depuis le début. Tu te rends compte ? Plus de quarante musiciens ? Le NKVD n'attendait qu'une occasion pour lui faire payer son erreur et se débarrasser de lui.

— Je sais. Je sais. Enfin je te signale tout de même que c'est toi qui as tenu à jouer West End Blues devant la garnison !

— Cela leur a servi de prétexte, je te dis. Et puis, ils ont vu comme les soldats avaient apprécié ! Quelle ovation ! Cela m'a rappelé Harlem !

— Espérons que je serai plus verni que lui. Douze musiciens, c'est plus facile à gérer. Et surtout, personne ne nous met sous le nez des partitions. J'ignore combien de temps cela va durer, mais ils nous font confiance. Il n'y a que toi qui te méfies de moi !

— Tu es un renard, Anatoly. C'est la seule raison pour laquelle tu es encore vivant. Pourquoi ne me méfierais-je pas de toi ?

— Un renard ? Crois-moi. Je remercie le ciel chaque matin lorsque je m'éveille dans mon lit. C'est mon seul secret.

— Ou plutôt un caméléon, plaisanta Izzy. Quelle couleur prendras-tu demain pour ne pas qu'on t'envoie en Sibérie ?

Ces taquineries n'entachaient pas le profond respect qu'il avait développé à l'égard d'Anatoly. Son producteur avait d'incontestables qualités de musicien, un flair étonnant et un sens politique aiguisé qui lui permettaient de régner en maître absolu sur la production musicale dite « légère » dans toute l'URSS. Sa redoutable oreille était son principal outil de travail. Il dénichait des talents, envoyait dans les oubliettes les

médiocres et les fanfarons, faisait la pluie et le beau temps dans l'univers soviétique de la variété, de l'opérette et du jazz. Son goût de la perfection était poussé à l'extrême et il était le seul producteur capable, en dépit de son air débonnaire et faussement distrait, de repérer au sein d'une grande formation le violon retardataire ou le clarinettiste trop pressé. Il jouissait bien évidemment de quelques appuis bien placés dans l'entourage de Staline, même s'il était suffisamment clairvoyant et cynique pour en connaître les limites. Il avait beau avoir un sens inné du divertissement « socialiste », il considérait comme miraculeux de bénéficier encore des faveurs versatiles du Petit Père des peuples.

Son habileté lui avait fait produire des spectacles à la mise en scène suffisamment réaliste pour passer au travers des filtres de la critique officielle. Il avait aussi pris des risques. Faire jouer un orchestre de jazz sur la sacro-sainte scène du Bolchoï avait failli lui coûter cher. Par chance, Staline avait souri, lissé son épaisse moustache, caressé sa pipe et applaudi des deux mains, alors que des centaines de spectateurs enthousiastes dansaient avec frénésie dans les allées de la salle. Un véritable triomphe, que l'Union des artistes ne lui pardonna pas. Elle l'avait depuis dans le collimateur. Anatoly avait dû se racheter et les séduire à nouveau en leur faisant oublier ce succès sacrilège dont l'unique mérite était d'avoir trouvé grâce aux oreilles de Staline. Il s'était donc investi avec énergie dans une comédie musicale lourdement orchestrée où se côtoyaient allègrement paysans et ouvriers radieux. Les électriciens avaient été priés de faire fonctionner leurs projecteurs à plein rendement. L'éclairage de la scène avait été aussi lumineux que le ciel de Moscou était sinistre. La critique avait applaudi à tout rompre. Il faut dire qu'Anatoly avait mis toutes les chances de succès de son côté en donnant le rôle principal à une jeune actrice aussi

prometteuse que blonde. Il savait pertinemment que Staline avait un faible pour ce type de jolies femmes, surtout celles qui ressemblaient à Marlène Dietrich. Mais Iossif Vissarionovitch, trop occupé par les préparatifs de la guerre imminente, n'avait pas fait le déplacement.

Anatoly accumulait aussi les défauts. Il était colérique, impatient, courait après les jupons de toutes sortes et ingurgitait des litres de vodka. Même si Izzy n'appréciait pas toujours la façon dont il déshabillait Elsa de ses yeux enjôleurs, il éprouvait pour lui une réelle affection. Le courant était passé très vite entre les deux hommes dès lors que le Parti l'avait désigné pour remplacer Leonid Bogdanovitch tombé en disgrâce.

— Puisque tu refuses de me dire devant qui je joue ce soir, tu vas me dévoiler ton secret. Tu me l'as promis et tu ne manques pas une occasion de te défiler ! Aujourd'hui, tu me dis tout !

— Le renard, c'est toi, Izzy. Je ne suis qu'une misérable petite souris à côté de toi.

— Quel est ton secret, Anatoly ? Allez... Ne suis-je pas ton ami ?

— Mon ami, mon ami..., bougonna le producteur. Tu joueras ce soir, n'est-ce pas ? Tu me le promets ?

— Ton secret !

— Tu mériterais que je signe moi-même ton mandat d'arrestation !

Il se tut quelques longues secondes et ferma les yeux.

— Essaye de t'imaginer sombrant dans un trou noir, un gouffre, un abîme de silence, dit-il au bout d'un moment.

— ...

— Deux années de ma vie, Izzy. Deux ans à répéter cette maudite Toccata de Bach pour la présenter au conservatoire de Leningrad ! Deux ans, mon Dieu... ! Je me suis tourné vers le jury. J'ai salué. Mon cœur battait, mais je pense que c'était plus

la rasade de vodka que j'avais avalée juste avant de monter sur scène que le trac.

— Tu as bu de la vodka avant de présenter le conservatoire ?

— Bien sûr ! Alors quoi ? J'aurais dû m'empoisonner avec un verre d'eau ? On fait ce qu'on peut pour se calmer. D'ailleurs, Olga l'avait très bien compris, elle.

— Olga ?

— Oui, Olga. A moins que ce ne soit Yelena... Ah oui, Yelena, c'est ça. Aucune importance. C'était il y a plus de vingt ans. Comme le temps passe, hein ? Quoi qu'il en soit, l'une d'elles avait eu la gentillesse de trouver les gestes susceptibles de m'apaiser. Nous étions dans la loge et...

— Anatoly, tu es incorrigible. Que s'est-il passé ensuite ? Pas dans la loge ! Sur scène !

Le visage du producteur s'assombrit.

— Je ne sais pas. C'est comme si tout ces mois de répétition s'étaient évaporés en quelques secondes. Je me suis assis devant le piano. J'ai levé mes deux mains, bien droites au-dessus du clavier. Et là, rien.

— Comment ça, rien ?

— Rien. Pas une note, pas un accord. Rien, je te dis. Le trou noir. Je n'ai jamais compris. J'avais tant travaillé. J'étais fin prêt. Tout le monde m'attendait. C'est à moi que revenait ce prix prestigieux. Tout le monde me le promettait. Anatoly, tu feras de l'ombre aux plus grands. C'est ça qu'on me disait. J'y ai cru. Et ces maudites mains qui se paralysent dans le vide au-dessus du clavier... Au-dessus du clavier, Izzy ! Je ne savais plus où les poser ! Comme si je découvrais le piano pour la première fois !

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— A ton avis ? Je me suis levé, c'est tout. Je n'allais pas rester une seconde de plus dans cette posture ridicule. Je suais à grosses gouttes. J'étais complètement décomposé, la honte, la

douleur. J'ai fait une courbette à l'adresse des juges. Ils ne disaient rien. Et j'ai quitté la scène à reculons... Je n'ai jamais plus touché un piano. Et aujourd'hui, tu vois, ça ne va pas si mal, hein ? Je suis Anatoly Bogomolny, le producteur préféré du camarade Staline. Voilà. C'était mon secret. Tu sais maintenant d'où vient mon sens musical ! J'espère que tu es satisfait, Izzy Grynberg. Ton ami est un pianiste raté. Et c'est le pianiste raté qui te promet le plus gros cachet de toute ta carrière ! 30 000 roubles ! Un tiers de ton salaire annuel ! Pour un seul concert ! Quand je pense que, dans la patrie du socialisme, un ouvrier doit survivre avec 15 000 roubles par an ! Tu as beau être un homme riche maintenant, c'est une offre que l'on ne refuse pas. Tu n'as pas le droit de me décevoir.

— Pour une somme pareille, tu as au moins dû inviter la totalité du Soviet suprême, ironisa Izzy.

— Le Soviet suprême ? s'étouffa Anatoly. Pourquoi me parles-tu du Soviet suprême ?

— Je ne vois rien d'autre qui justifierait un cachet aussi élevé. Un tiers de mon revenu annuel ? Juste pour jouer un seul soir ? Et à Sotchi en plus, même pas à Moscou ! Mais soit ! Je t'ai donné ma parole. Tu as réussi à m'émouvoir avec ton histoire de piano et de conservatoire. Je te sais malin, mais pas au point de l'avoir inventée pour l'occasion. J'espère pour toi qu'il n'y a pas d'embrouille à la clef.

— Euh... Non. Pas d'embrouille. Pas d'embrouille. Sauf que...

— Sauf que ?

— C'est un peu particulier, ce soir.

Le grand homme s'était légèrement tassé. Il tordait nerveusement les doigts de ses mains félonnes. Jamais Izzy ne l'avait senti aussi tendu.

— Tu m'as bien promis que tu joueras ce soir ?

— Oui, répondit Izzy qui regrettait déjà sa promesse.

— Bon. Alors, je vais te dire comment va se dérouler la soirée. Tu vas monter sur scène, le rideau va se lever, tu vas saluer, donner le tempo à tes musiciens. Vous serez tous les douze sur scène. Et tu vas commencer à jouer. C'est toi qui choisis ton répertoire. Tu es absolument libre de choisir ce que bon te semblera. Telles sont les directives.

— Mais qui a voulu que je me produise ici ?

— Peu importe. J'ai l'assurance que tu peux jouer ce que tu veux. Je ne te demande qu'une seule chose : tu donnes tout ce que tu as pendant quarante-cinq minutes. Tout, Izzy. Je veux que ta fameuse trompette sonne comme jamais, tu m'entends ?

— Devant qui vais-je jouer, Anatoly ? Dis-le-moi à la fin !

Nouvelle rasade de vodka. Izzy ne les comptait plus. Anatoly avait décidément grand besoin de se donner du courage.

— Devant une salle vide..., lâcha-t-il en expirant bruyamment. Pas de public. Voilà. Tu sais tout. A présent, ne pose plus de question. Va te préparer. Dans moins d'une heure, vous êtes tous en piste.

Izzy regarda sa montre. Etrange horaire pour un concert. Il était un peu plus de 16 heures. La représentation était annoncée pour 17 heures. Il écarta légèrement le rideau. La salle était effectivement déserte, les rangées de fauteuils rouges et de strapontins désespérément vides, pour autant que la pénombre du lieu permît de s'en assurer. Les loges et le pigeonier étaient encore plus obscurs.

— Il ne m'a pas menti, dit Izzy en se retournant vers ses musiciens. Les gars, j'avoue que ce pays ne cesse de me surprendre. En deux ans, je pourrai dire que j'ai tout vu ici. Un philharmonique qui croit jouer du jazz et des fanfares militaires qui jouent du Mozart ! Mais un orchestre qui se produit dans un théâtre vide ? OK. On y va. J'ignore qui va nous écouter, mais

on va lui en donner pour son argent ! S'il a payé !

A l'heure dite, le rideau se leva et les projecteurs illuminèrent la scène d'une intense lumière blafarde qui plongeait la salle dans une nuit encore plus épaisse. Izzy distingua vaguement une ombre, sur le côté. Mais ses yeux éblouis devaient lui jouer des tours.

Il donna le tempo. Le concert commença. Les musiciens étaient en pleine forme. Le vin rosé qu'on leur servait sur les bords de la mer Noire faisait des merveilles. Le concert fut époustouflant. Quarante-cinq minutes des meilleurs standards du moment interprétés brillamment par des artistes virtuoses qui avaient le sentiment de jouer non pas de la musique, mais leur peau. Alors quant à se faire dépecer, autant la vendre chère et avec brio !

Après In a Mellow Tone, le silence de plomb retomba sur la dernière note de Saint Louis Blues. Les musiciens se tenaient debout, raides, crispés, le souffle retenu. Le batteur et le pianiste s'étaient, eux aussi, levés. Le contrebassiste se tenait à côté de son instrument, n'osant prendre appui contre le manche qui le dépassait. Izzy s'épongea le front avec son mouchoir qu'il passa ensuite sur l'embout humide de sa trompette et se pencha en avant pour saluer. Le reste de l'orchestre fit de même. Dans la quiétude retrouvée du lieu, du côté droit de la salle, au fond, ils crurent entendre une sorte de claquement. Quelqu'un tapait dans ses mains. Il y avait un homme, là-bas, au fond, qui applaudissait. Les lumières s'éteignirent brutalement et le rideau redescendit.

Anatoly surgit des coulisses, ruisselant de transpiration. Un large sourire éclairait son visage. Il avait retrouvé sa légendaire décontraction. Il se jeta dans les bras d'Izzy qu'il dépassait de deux têtes et faillit l'emporter dans son élan.

— Izzy, mon vieux, tu es le plus grand. Tu t'es surpassé ! Je

suis fier de toi !

Relâchant son étreinte de grizzly, il s'adressa aux musiciens.

— Les gars, vous avez été extraordinaires. Tous autant que vous êtes. Je suis fier de vous. Vous avez bien mérité de la mère patrie et... de son Petit Père aussi, ajouta-t-il malicieusement.

— Anatoly, qui a applaudi ? Nous n'avons pas rêvé, n'est-ce pas ? Quelqu'un était bien assis dans cette salle ?

— Mes chers amis, je vois qu'il faut décidément tout vous expliquer. Grâce à votre remarquable prestation, vous venez d'échapper à vingt-cinq années dans la Kolyma ou au peloton d'exécution.

— Ton humour n'a d'égal que ta fourberie. J'ignorais que la perspective de nous voir expédiés en camp de travail te faisait rire.

— Qui parle d'humour ? Vous venez réellement d'échapper à la mort. Je dis vous, car je pense qu'une fois de plus je serais passé entre les gouttes. Mais j'avoue avoir eu plus chaud qu'à l'accoutumée. Tout cela grâce à votre admirable talent qui a enchanté la totalité du public...

— La totalité du public ? Tu persistes à te moquer de moi ? Anatoly, la patience commence vraiment à me faire défaut.

— La totalité, Izzy, mon ami, mon cher ami, renchérit le producteur en fixant son interlocuteur droit dans les yeux. Le camarade Staline va personnellement venir exprimer sa satisfaction et sa reconnaissance.

Le cœur d'Izzy se mit à battre à tout rompre. C'est maintenant que le trac lui comprimait la poitrine et lui nouait le ventre. Il dévisagea ses musiciens, subitement pâles et défaits, ajustant en tremblant leur cravate, leur veste. L'un d'eux mit un genou à terre pour ramasser son mouchoir et prévenir une maladresse devant Iossif Vissarionovitch.

— Comment as-tu pu nous mettre dans un pareil pétrin,

grommela Izzy. Et tu sais bien que mon russe est encore rudimentaire.

— Ne te fais pas trop de soucis. Il a applaudi. C'est l'essentiel. Quant à ton russe, il est parfaitement à la hauteur. Et au moins aussi bon que mon français ! Alors souviens-toi que c'est la langue que tes parents ont pratiquée à Odessa !

Soudain, Staline fit son entrée par l'une des deux portes latérales qui permettaient l'accès à la scène. Izzy fut frappé par sa petite taille. Les photos officielles et les tableaux des peintres du Kremlin le représentaient toujours plus grand que ses compagnons de route ou que la foule qu'il haranguait. Il portait un long manteau kaki, étonnamment épais pour la saison et la chaleur qui régnait dans le théâtre. L'habit boutonné jusqu'au cou le couvrait entièrement. Son bras gauche était légèrement replié et maintenait une grande casquette militaire.

« Est-ce qu'il se serait, lui aussi, fait renverser par un cheval ? » se demanda Izzy.

Il eut une pensée pour son père, infirme du même bras. Qu'aurait dit Lazare en voyant l'un des hommes les plus puissants de la planète se déplacer pour féliciter son fils ?

Un autre détail interpella Izzy. Les yeux du camarade Staline étaient cernés de rides qui creusaient l'expression de son visage. Il semblait tendu, préoccupé. L'homme dormait probablement très peu. Il avait la réputation d'engloutir des livres et de se faire passer en pleine nuit des films américains. Un homme en costume foncé se tenait derrière lui, légèrement en retrait. Il avait les cheveux gominés et la moustache plus fine aux extrémités que celle de son chef.

Iossif Vissarionovitch tendit à Izzy une main franche et chaleureuse.

— Camarade Grynberg, je te félicite. Ta musique est un plaisir pour nos oreilles.

— Merci, camarade Staline, bredouilla Izzy en repensant au sort auquel il venait d'échapper.

— Je sais quel bon travail tu fais pour nos soldats, poursuivit Iossif Vissarionovitch d'une voix grave. On me dit qu'ils piaffent d'impatience lorsqu'on les informe que tu vas venir jouer pour eux.

— Merci, camarade Staline. C'est un honneur de...

— Je voulais m'en assurer par moi-même. C'est chose faite. Il est temps aussi que tu donnes un grand concert à Moscou. Je voudrais que des milliers de nos soldats viennent t'écouter et qu'ils partent la tête haute combattre nos ennemis allemands. Que dirais-tu de jouer au théâtre de l'Ermitage, par exemple ? Ou à la Maison centrale de l'armée ? Ce ne sont pas les salles de concerts qui manquent chez nous. Et s'il le faut, tu joueras aussi sur la place Rouge.

— Ce sera un honneur..., bégaya à nouveau Izzy.

— Bien. Andreï, débarrasse-moi de cette casquette, dit-il à l'homme derrière lui. Et toi, Grynberg, approche. Montre-moi un peu cette trompette. Je n'ai jamais entendu pareil son.

Izzy fit un pas en avant et tendit l'instrument.

— Elle m'a été offerte. Il y a longtemps, à New York, par...

Mais Staline n'écoutait plus. A la grande surprise d'Izzy, il introduisit sans la moindre hésitation le pouce et l'auriculaire dans les bons emplacements. La main gauche enserra lentement le cuivre tandis que les doigts de la droite se posèrent tout naturellement sur les trois pistons. A croire que les deux mains avaient reconnu un instrument autrefois familier.

Iossif Vissarionovitch, très concentré, observa un instant la trompette et fit mine de relever son bras gauche toujours replié afin de rapprocher l'embouchure de la lèvre inférieure qui tombait sous l'épaisse moustache. Mais son visage se crispa. Il n'y parvenait pas.

— Ce bras maudit, marmonna-t-il.

Il lui rendit l'instrument. L'expression tendue avait laissé la place à une perceptible irritation.

— Je vois que le pavillon est particulièrement large, dit-il sèchement. Il doit falloir des poumons solides pour souffler là-dedans.

— C'est une question d'habitude, camarade Staline, se risqua Izzy, troublé par la connaissance inattendue dont faisait preuve son interlocuteur.

— De la pratique. Beaucoup de pratique, le corrigea Staline. Je demanderai à ce que nos trompettistes soient fournis avec de tels instruments. Ils doivent pouvoir y arriver, eux aussi... Tu as dû te briser les lèvres sur cette trompette, camarade Grynberg. Avec une perce aussi étroite.

— Oui, répondit Izzy. C'est le lot de beaucoup de trompettistes. Armstrong par exemple avait...

— Je ne suis pas certain que nos musiciens mettent autant d'acharnement pour développer une telle virtuosité. Voilà un point qui mérite d'être vérifié.

L'homme dans l'ombre sortit un petit carnet et se mit à noter quelques phrases. Nul doute qu'il allait se charger de répondre au plus vite à l'interrogation de son chef.

La voix de Staline reprit son ton doux et agréable. L'irritation venait de se dissiper comme par enchantement. En l'espace de quelques minutes, Izzy remarqua qu'il avait changé plusieurs fois d'humeur.

— On me dit aussi que tu as une très jolie femme. Une ancienne danseuse, non ? J'aimerais que tu me la présentes. Tu n'y vois pas d'objection, n'est-ce pas, camarade Grynberg ?

19

Moscou, avril 1945

Le flair d'Anatoly, c'était un peu sa marque de fabrique. Après la capitulation de l'Allemagne, le vent avait tourné en URSS pour les artistes. Il le perçut immédiatement. Des millions d'hommes étaient déjà rentrés chez eux et retournaient peu à peu travailler aux champs ou dans les usines. D'autres continuaient d'affluer des provinces les plus reculées, là où la bataille avait fait rage. Après les inévitables années de laxisme dues à la guerre, le régime imposait de nouveau sa mainmise sur la population, à tous les niveaux. Il devenait par exemple interdit de changer de lieu de travail, de se livrer au marché noir. Divorcer se compliquait considérablement puisqu'il fallait maintenir la stabilité des liens du mariage, condition pour repeupler le pays ensanglanté par la Grande Guerre patriotique. La culture se retrouva dans le collimateur des responsables du Parti. Il ne s'agissait plus de remonter le moral des troupes, mais de contrôler ceux qui étaient rendus à la vie civile.

Des critiques, révélatrices de cette nouvelle orientation, apparurent dans les colonnes de la Pravda et de la revue Art soviétique. Elles étaient signées d'une certaine Elena Grosheva. Ce changement de ton n'échappa pas à Anatoly qui en fit part très vite à Izzy.

— Regarde ce qu'écrit cette Grosheva ! s'emporta-t-il. « Les orchestres de jazz font fleurir la vulgarité et la banalité » ! Je te le dis, cette fois, mon vieux, c'est reparti comme en 36. Ils osent même s'en prendre à Outessov. Si sa soupe aussi n'est plus populaire, c'est que ce salaud de Victor Shklovsky va bientôt nous assassiner dans son journal. On dit même qu'ils veulent arrêter Rosner. Ils l'accusent déjà d'avoir joué de « la musique de salon bon marché ». Et Tsfasman, je suis certain qu'ils vont le virer de son poste. Directeur de l'Orchestre radiophonique ! Ça ne pouvait pas durer. J'ai un mauvais pressentiment. Ils n'ont plus besoin ni de nous ni de notre musique. Rentrons chez nos femmes ! Il est grand temps.

— Nos femmes ? Je suppose qu'il y en a au moins trois ou quatre qui t'attendent à Moscou !

— Cesse de dire des bêtises. J'ai autre chose à te dire.

— Tu dois m'annoncer que je vais enfin rejoindre Elsa pour toujours. Franchement, je ne vois rien d'autre qui pourrait m'intéresser. Et ne me refais pas le coup de Sotchi. Cette fois, c'est non ! Je ne jouerai plus devant ton Staline.

— Tais-toi ! Qu'est-ce qui te prend ? Tu veux qu'on nous envoie casser des pierres pendant quinze ans ? Tu as bien compris que le climat avait changé ?

— Ne t'en fais pas, Anatoly, plaisanta Izzy. Avec tes relations toujours haut placées, comme tu dis, nous n'avons rien à craindre. Que se passe-t-il ? Tu as perdu tous tes camarades ?

— Ecoute-moi, s'il te plaît. Il y a autre chose. Il faut que je te parle. Je le sais depuis quelques jours. Je ne savais pas comment te le dire. Je ne suis pas certain que cela ait un sens...

— Eh bien, parle, mon vieux ! De quoi s'agit-il ?

— Tu te souviens, lorsque les troupes soviétiques sont entrées à Auschwitz...

— Auschwitz ? Bien sûr que je m'en souviens. Pourquoi me

parles-tu de ça maintenant ?

— Cesse de m’interrompre, Izzy, et ne me pose pas de questions, je t’en prie. Je te livre l’information telle qu’elle m’a été rapportée par l’un de mes amis, un militaire haut gradé. J’en ai encore, comme tu peux le constater... Il commande la 108^e division. Je ne peux pas t’en dire plus. Je lui ai promis. C’est trop risqué. Tu dois me faire confiance. Il fait partie de ceux qui sont entrés dans ce camp le 27 janvier, lorsque les nazis ont pris la fuite. Il a ordonné à ses unités sanitaires et aux médecins de se mettre au travail immédiatement. Et là... Comment te dire...

— Anatoly !

— Les médecins... Ils lui ont apporté les registres des prisonniers. C’est lui qui les a demandés. Il a commencé à les éplucher. Nom par nom. Et il est tombé sur... Grynberg.

— Grynberg ? Mon nom ?

— Mentionné à trois reprises dans le registre.

— Qu’est-ce que cela signifie, Anatoly ? Je ne comprends pas.

— Tes parents, Izzy. Je parle de tes parents.

— Mes parents ? A Auschwitz ? C’est impossible, Anatoly. Impossible.

— Izzy... Cela veut dire que tes parents ont été déportés. En Pologne. Cet ami, le général, il a aussi vu leurs prénoms. Il est absolument formel. Bela et Lazare Grynberg.

— Mais c’est absurde, Anatoly. Tu es mal renseigné. Tu sais bien que mes parents vivent à Paris. Je connais mon père. Il a dû trouver une planque pour toute la famille. Je suis sûr qu’ils ont échappé aux Allemands. Tu sais bien que je compte retourner en France bientôt pour leur présenter Elsa.

— Attends. Calme-toi. J’ai tous les détails. Il faut que tu écoutes ce que j’ai à te dire. Tes parents ont été pris par la police

française, dans le courant de l'été 42. Avec des dizaines de milliers d'autres Juifs. La plupart d'origine étrangère, comme eux. Ils ont fait partie du convoi numéro 9 du 22 juillet. On les a conduits à Drancy puis à Auschwitz. Et puis...

— Et puis quoi, Anatoly ? Que s'est-il passé ?

— Izzy, ne comprends-tu pas ? Tu te souviens de ce que l'on a dit sur ces camps ? Ils en ont exterminé des millions. Des millions. Il y avait tes parents parmi eux. Ils sont morts, Izzy. Tu m'entends ? Morts.

La voix brisée par l'émotion, Anatoly poursuivit son récit. Le processus d'extermination systématique, les trains à bestiaux, les chambres à gaz, les fours dans lesquels on brûlait les corps. Une immense tragédie. Les soldats soviétiques avaient été choqués par cette vision d'horreur. Ils n'avaient vu que quelques rescapés, des ombres.

Après de longues minutes de silence, effondré, Izzy reprit ses esprits.

— Est-ce que je peux te poser une question, Anatoly. Tu me promets de me dire la vérité ?

— Je n'ai rien à te cacher, Izzy. Je t'ai tout dit.

— Non. Tu as oublié quelque chose. Tu as parlé du nom de Grynberg sur les registres. Tu as dit qu'il était apparu à trois reprises ?

— Oui.

— Dans ce cas, qu'est-il advenu d'Alexandre ? Le troisième prénom sur le registre, c'est bien le sien ?

— Je ne sais pas, mon vieux. Je ne sais pas quoi te dire. Il y a cette histoire... C'est invérifiable. Il y avait des fosses communes. Avec des centaines de cadavres. Cet ami officier... Il m'a dit que les plus jeunes, ceux qui pouvaient encore travailler, on les avait abattus. Une balle dans la nuque. Juste avant l'arrivée de nos soldats. Et on a jeté leurs corps.

— Et alors ? questionna Izzy.

— Alors, il paraît que dans ces fosses, enfoui sous une montagne de cadavres, un de nos soldats a repêché un survivant.

Moscou, mai 1945

Le changement de ton n'intervint pas le jour même de la célébration de la victoire de l'Union soviétique sur l'Allemagne nazie. Les restaurants, les théâtres et les cabarets de Moscou continuaient d'accueillir des dizaines d'orchestres de jazz. Partout, les Big Bands reprenaient le fameux Chattanooga Choo-Choo de Glenn Miller. Leonid Outessov et son grand orchestre avaient encore eu l'honneur de faire danser la foule sur la place Sverlovsk. Anatoly Bogomolny avait réussi à imposer Izzy et sa formation sur la place Rouge. La représentation avait été un triomphe. Les standards de Duke Ellington, de Louis Armstrong, de Jimmy Dorsey et de Count Basie faisaient les beaux jours de la capitale moscovite. Un étranger qui se serait promené dans la ville par cette belle journée du 9 mai 1945 aurait pu aisément se croire à New York ou à Chicago en entendant les reprises de ces morceaux par des orchestres soviétiques.

Le grand revirement culturel, qui se produisit quelques mois après, prit les Soviétiques épris de jazz par surprise. Il intervint à la suite du refroidissement brutal des relations diplomatiques avec les Etats-Unis et, très vite, sous l'impulsion de Staline et de ses proches, se transforma en un processus fulgurant de désintégration des moindres manifestations de la culture

américaine. Une vague de xénophobie, plus dévastatrice qu'à l'époque des tsars ou des débuts de la Révolution, déferla sur l'URSS. Staline afficha sa détermination à empêcher une américanisation de son peuple. Le jazz fut officiellement perçu comme l'instrument malfaisant d'une propagande occidentale uniquement destinée à miner l'Union soviétique, un ver qui pourrirait sa population, un virus dont il fallait enrayer la propagation en contrôlant les éléments étrangers qui agissaient subrepticement dans le dos du Kremlin. Pour les éradiquer, Staline se lança à l'assaut de tous les traîtres potentiels à sa cause. Ils étaient des millions. Les premiers visés furent les officiers de l'armée Rouge qui avaient commis l'imprudence d'entretenir un contact, même éphémère, avec des militaires alliés du même rang. Ils furent arrêtés et déportés vers les camps de la Kolyma. Le moindre lien avec une puissance ou un individu étranger était désormais passible de déportation et de mort. La délation faisait rage. Un homme pouvait être convoqué à la Loubianka sur le mot d'un voisin qui trouvait son comportement suspect, en raison de son allure jugée étrangère, ou sur la foi de son accent inhabituel. Un pauvre hère arrêté dans la rue ou un écrivain qui lisait son journal à la terrasse d'un café pouvait en l'espace d'un instant se transformer en espion travaillant pour le compte d'une puissance occidentale. La presse officielle commença à publier des articles incendiaires contre les musiciens de jazz. Lorsqu'une pleine page fut consacrée à la perversion musicale distillée par un trompettiste français d'origine juive, Izzy comprit que le vent avait définitivement tourné.

21

Moscou, prison de la Loubianka, Moscou, juillet 1946

Dans sa cellule de la Loubianka, Izzy avait perdu toute notion du temps. Depuis sa convocation par la police secrète, les événements s'étaient succédé à un rythme fou. On l'avait d'abord poussé dans une grande pièce humide et sans fenêtre où s'entassaient ensemble des hommes et des femmes. L'odeur était insoutenable, un mélange de saleté, de tabac bon marché et de moisissure. Des chiffons séchaient par terre. Dans un coin, une jeune fille pleurait. Il y avait un adolescent qui parlait tout seul, le visage tuméfié. La majorité des occupants étaient des adultes, parfois âgés. Certains étaient en tenue de soirée ou en vêtements de travail. L'un d'eux avait dû se couvrir d'un manteau au sortir du lit car il portait encore son pyjama. Tous avaient en commun de ne pas comprendre le motif de leur arrestation et d'attendre. Il y avait un vétérinaire qui soignait les chiens, les chats et les canaris de diplomates européens à Moscou. Un communiste croate venait d'être arraché à sa jeune épouse ukrainienne. Deux Noirs américains, communistes eux aussi, et qui disaient s'être installés dans la capitale soviétique au début des années 30, étaient accroupis. Ils paraissaient atterrés

par leur présence dans ce lieu sordide. Il y avait même une cantatrice qui racontait en tremblant avoir chanté devant l'ambassadeur de Suède qui l'avait ensuite invitée à quelques pas de danse. Un homme, en haillons, disait avoir été battu par ses voisins, des fermiers, qui l'accusaient d'avoir trop de vaches. Ils l'avaient dénoncé. Certains avaient été raflés dans la rue, au restaurant, ou bien arrêtés dans leur lit, ou encore, à l'instar d'Izzy, convoqués en bonne et due forme à la Loubianka pour un entretien.

Un fonctionnaire avait enregistré son arrivée en inscrivant son nom, son prénom, son âge et son adresse dans un livre. Il avait ensuite été photographié et ses empreintes digitales relevées. Un gardien l'avait déshabillé. Chaque orifice de son corps avait été passé au crible. Aucun n'avait été laissé au hasard. Une main aux ongles noircis par la crasse avait été jusqu'à soulever son pénis, puis la langue, avant de lui écarter brutalement les oreilles pour vérifier qu'il n'y avait rien de caché à l'intérieur ! Il avait essayé de poser quelques questions, savoir pourquoi il était là, pourquoi toute cette procédure. Il n'était pas n'importe qui, il avait un disque à enregistrer prochainement, il était un artiste, connu et apprécié dans toute l'URSS. Le fonctionnaire l'avait regardé avec indifférence et s'était détourné d'un haussement d'épaules. Sans plus de ménagement, on lui avait retiré la ceinture de son pantalon, ses lacets de chaussures. Les boutons de sa veste et de sa chemise avaient été arrachés. Après plusieurs jours dans la grande cellule, deux hommes étaient venus le chercher pour le premier interrogatoire. Il tremblait de fatigue, de soif et de faim. Ses articulations lui faisaient mal. Probablement à cause du mur incurvé, suintant d'humidité contre lequel il s'était adossé pour essayer de dormir. Ils avaient marché dans des couloirs éclairés tous les quelques mètres d'une ampoule qui diffusait une faible lumière. On l'avait assis sur une chaise. Sur

la table en face de lui, une machine à écrire était posée, avec une feuille de papier engagée. Il vit aussi un morceau de pain et un verre d'eau. Derrière, un homme était assis, les mains posées à plat. C'était l'officier d'instruction. Il alluma un puissant projecteur. Autour de ce halo de lumière, en clignant des yeux, Izzy eut l'impression que le reste de la pièce se trouvait dans une obscurité totale.

— Pose les mains sur tes jambes, Grynberg. Et regarde par ici. Est-ce que tu as faim ? Soif ? J'imagine que oui.

L'officier sortit de l'ombre, lui tendit le verre d'eau, puis le bout de pain.

— Mange plus doucement, Grynberg. Tu risques de t'étouffer si tu avales ça à cette vitesse.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Dans le silence, on entendait seulement la mastication du pain mouillé et la respiration rapide du détenu. L'homme recommença à parler. Sa voix était grave. Il s'exprimait lentement, en détachant bien chaque mot, comme s'il craignait de ne pas être bien compris.

— Tu n'as pas de difficultés à comprendre ce que je dis, n'est-ce pas ? Tu parles le russe correctement ?

— Oui, répondit Izzy en articulant avec peine.

Il avait encore la bouche pleine.

— Bien. A présent, nous allons te poser quelques questions. J'imagine que tu voudrais bien connaître le motif de ta... (Il marqua un temps d'arrêt.)... convocation... ?

— Oui. Je ne...

— Nous savons qui tu es et d'où tu viens. Nous voulons simplement savoir pour qui tu travailles. Qui t'a recruté ?

— Recruté ? Mais recruté pour quoi faire ? Je suis trompette.

— Trompette, oui. Nous le savons. C'est ton instrument, n'est-ce-pas ?

L'officier instructeur qui lui avait donné l'eau et le pain ouvrit la mallette noire qui contenait la Selmer. Izzy poussa un soupir de soulagement. Depuis son arrestation, il se demandait ce qu'il était advenu de sa trompette. Elle lui avait été retirée dès son entrée dans la Loubianka en dépit de ses protestations. Il prévoyait alors de rencontrer plus tard au cours de cette journée ses camarades musiciens. Une répétition. L'enregistrement d'un disque. Son premier en URSS. A l'entrée, les gardes avaient ri à gorge déployée. Tu seras peut-être un peu en retard à ton rendez-vous, lui avaient-ils dit.

— Oui, c'est ma trompette.

— Bien. Je me suis laissé dire que tu étais un grand artiste. On te connaît en France, en Amérique aussi, n'est-ce pas ?

— Je me débrouille, c'est vrai.

— Tu te débrouilles ? C'est un joli mot ça, pour un virtuose comme toi. Alors, Grynberg, j'attends toujours la réponse à ma question. Qui t'a recruté ?

— Personne ne m'a recruté. Je travaille avec Anatoly Bogomolny. C'est mon producteur. C'est lui qui dirige l'Orchestre national. Nous venons de revenir du front d'Extrême-Orient.

— Qui t'a recruté, Isidore Grynberg ?

Cela faisait des années qu'on ne l'avait pas appelé Isidore. Depuis qu'il avait quitté Paris. Il entendit la voix de Bela résonner dans sa tête.

Isidore, tu prendras bien soin de toi à Moscou, lui avait-elle dit en retenant ses larmes, sur le quai de la gare de l'Est. Elle l'avait serré dans ses bras. Lazare était resté de côté, le visage empreint d'une immense tristesse. Il tenait Alexandre par la main. Izzy était monté dans son compartiment, en avait salué les occupants avant de se mettre à la fenêtre. Le train s'était ébranlé. Il avait agité sa main. Ses parents, son frère étaient restés sur le

quai, collés les uns aux autres, immobiles, pétrifiés par la douleur de la séparation.

— Est-ce que je dois encore une fois répéter ma question, Grynberg ? Pour un musicien, tu me sembles bien dur d'oreille !

— C'est le camarade Staline qui m'a recruté.

Le coup de bâton surgit de nulle part. L'ampoule au plafond tournoya. Il s'effondra par terre. Deux autres hommes le rassirent promptement sur sa chaise.

— Tu te moques de moi, Grynberg ?

— Non, bredouilla Izzy en pressant sur son nez ensanglanté. C'est la vérité, je vous le jure.

— Tu veux me dire que le camarade Staline, la Lumière des nations, le Père de notre grand peuple, t'a recruté, toi, le Juif Grynberg ? Et tu oses soutenir que tu ne te moques pas de moi ?

— J'ai joué pour le camarade Staline. Avant la Grande Guerre patriotique. A Sotchi. Au théâtre. Il m'a serré la main. Et puis une autre fois, aussi, j'ai joué avec mon orchestre, sur la place Rouge. Il était là aussi. Avec des dizaines de milliers de soldats...

Un deuxième coup l'expédia à nouveau au sol.

— Au cachot, dit l'officier pendant qu'on soulevait Izzy par les aisselles. Six jours d'isolement. Après ça, je suis prêt à parier que tu auras très envie de nous parler. La machine à écrire que tu as vue attend de recevoir les aveux que tu signeras.

Le second interrogatoire avait duré plus longtemps. On lui avait redonné un verre d'eau et un morceau du même pain noir.

— Vous, les Juifs, vous n'êtes décidément pas des gens très propres, avait ironisé l'interrogateur de police.

Izzy puait la transpiration et l'urine. On ne l'autorisait à se soulager qu'une fois tous les deux ou trois jours. Il avait perdu la notion du temps. Quand avait-il été arrêté ? Il ne s'en souvenait pas. Sa barbe avait poussé. Ses cheveux étaient

hirsutes. D'insupportables démangeaisons l'obligeaient à se frotter le crâne avec ses ongles. Pour ne pas perdre la raison, dans la cellule d'isolement où il était impossible de se tenir debout, il avait essayé de composer un nouveau morceau en le jouant dans sa tête, courbé sous le plafond trop bas.

Pour les besoins de l'interrogatoire, on lui avait restitué sa veste et sa chemise sans boutons. La confiscation de sa ceinture le contraignait à tenir son pantalon d'une main. Cette fois, il avait dû rester debout pendant dix heures d'affilée avant l'apparition de l'officier d'instruction.

Très souriant, celui-ci était arrivé en tripotant une petite matraque en caoutchouc. Il n'avait pas posé de questions, mais avait été plus explicite dans les accusations qui pesaient sur Izzy. Il avait parlé d'espionnage.

— Grynberg, nous pensons que tu travailles pour une puissance étrangère. Ta mission est probablement d'empoisonner les oreilles de nos compatriotes avec ta musique vulgaire afin de les empêcher de travailler à la reconstruction de notre pays détruit par l'ennemi.

— Le camarade Staline lui-même a applaudi ma musique. Vous le savez parfaitement.

— C'est le camarade Staline qui a ordonné ton arrestation, Grynberg. Mettrais-tu en doute sa capacité de jugement ?

— ...

— Je n'ai pas entendu, Grynberg ? Mettrais-tu en doute la capacité du camarade Staline de juger de la gravité de tes fautes ?

— Non.

— Voilà qui est mieux. Tu commences donc à passer aux aveux. Je suis fier de toi, Grynberg. Voilà un grand progrès.

— Je n'ai rien de plus à vous dire. Je ne travaille pour personne d'autre que l'Orchestre national. Je ne suis qu'un

simple musicien.

Une pluie de coups s'abattit sur lui. On le coucha par terre. L'officier lui expliqua que la police secrète n'avait pas pour habitude d'arrêter des personnes innocentes, que ceux qui étaient arrêtés étaient forcément coupables et qu'on ne les relâchait pas. Ou plus exactement : jamais.

— Et ça ? Ça te dit quelque chose ?

Il brandit sous ses yeux aveuglés par la lumière du projecteur un journal, les Izvestia. Très affaibli, Izzy parvint à grand-peine à lire la date : le 8 août. « Mon Dieu. Cela fait au moins deux semaines que je suis là. » Il pensa à Elsa. Elle devait être folle d'inquiétude. L'officier se mit à lui lire l'article d'une voix monocorde.

— « Le trompettiste Izzy Grynberg a été arrêté à Moscou sur ordre du camarade et Guide suprême de l'Union des Républiques socialistes soviétiques, Iossif Vissarionovitch Djougachvili Staline. Cette arrestation intervient à la suite d'une enquête minutieuse menée par le camarade Victor Semionovitch Abakoumov qui vient d'être promu ministre de la Sécurité d'Etat ou MGB. »

Izzy releva la tête. Toujours debout, il chancelait.

— Que se passe-t-il, Grynberg ? Tu veux me dire quelque chose ?

— Oui, répondit faiblement Izzy. Je connais le camarade Abakoumov. J'ai joué pour lui à Leningrad. Il était au premier rang. Il avait beaucoup applaudi.

— Tu as beaucoup d'admirateurs, Grynberg. Moi-même, j'en suis un fervent. Je peux même te l'avouer, Grynberg, j'ai réussi à me procurer un disque que tu as enregistré en 1937 à Paris, un vrai tour de force. A l'époque, chez nous, il valait mieux ne pas dire qu'on aimait le jazz ! Quel disque ! Tu as du talent, Grynberg, beaucoup de talent. Si j'avais su que tu étais

un agent étranger, je ne me serais probablement pas dépêché d'acheter ta musique.

L'officier acheva de lire. L'article se terminait par une phrase en forme de sentence :

« Celui qui colporte aujourd'hui cette musique vulgaire que l'on nomme jazz vendra demain la patrie à nos ennemis. Que les traîtres subissent le châtement qu'ils méritent ! »

Izzy pensa aux disques d'Armstrong que lui avait montrés Staline dans sa datcha de Sotchi, le soir de sa mémorable prestation devant le Petit Père des peuples. Quelle absurdité ! Mais une fois de plus, Anatoly avait eu raison. Tout s'expliquait. Jdanov était un diable. Il avait recommencé son travail de sape en reléguant le jazz au rang de musique dégénérée, antipatriotique, bourgeoise et cosmopolite.

L'officier d'instruction informa Izzy qu'il serait prochainement jugé par un panel de trois juges et condamné à vingt années de travaux forcés dans un camp. La possibilité qu'il soit fusillé n'était évidemment pas exclue. Effondré, Izzy le supplia de l'autoriser à parler à sa femme.

— Elsa est enceinte. Je vous en prie, laissez-moi lui parler, lui expliquer.

— Nous savons qu'elle est enceinte, Grynberg.

Il marqua un temps d'arrêt.

— C'est aussi pour cette raison que tu es là aujourd'hui.

Moscou, octobre 1946

Les coups sur la porte résonnèrent brutalement dans la nuit. Elsa ne dormait pas.

« Non, pensa-t-elle, soudain prise de panique. C'est impossible. Pas dans mon état. »

Elle sortit péniblement de son lit. Elle avait du mal à marcher, ces derniers temps. Elle se sentait lourde, son ventre la tirait, le soir surtout. Elle regarda par la fenêtre et reconnut la longue voiture noire. Cela faisait des mois qu'elle ne venait plus.

— Qui est là ? souffla-t-elle.

— Camarade Elsa ? martela une voix autoritaire.

— Oui... C'est moi.

— Ouvre la porte. Tu n'as rien à craindre.

Elle obéit avec hésitation, tourna deux fois la clef dans la serrure. Quatre hommes accompagnés d'une femme firent brutalement irruption dans l'appartement. Elle se mit à crier.

— Que me voulez-vous ? Vous voyez bien que je suis enceinte. Je peux accoucher à tout moment ! Que voulez-vous de moi ? Dites-le-lui, je vous en supplie. Dites-le-lui. Il n'a pas pu oublier. Il sait, n'est-ce pas ? Il sait. Comment peut-il encore vouloir de moi ?

— Camarade Elsa. Calme-toi ! lui intima la voix autoritaire.

C'est à propos de ton mari.

Elle se sentit défaillir. Cela faisait bientôt six mois qu'Izzy avait disparu. Six mois interminables, sans la moindre nouvelle, depuis cette journée dont elle se souvenait comme si c'était hier. Izzy venait à peine de rentrer du front, épuisé par des semaines d'affilée à jouer pour les garnisons encore stationnées en Extrême-Orient et dont les soldats rentraient progressivement chez eux.

Depuis son départ avec l'entrée en guerre de l'URSS et ce concert mémorable organisé à la demande de Staline sur la place Rouge devant des dizaines de milliers de soldats, ils s'étaient si peu vus. Il avait parfois réussi à se libérer, une semaine par-ci, une semaine par-là, avant de repartir pour sa tournée des garnisons avec l'orchestre et avec ce cher Anatoly qui était si bon et si généreux avec lui.

Elle se souvint qu'Izzy voulait lui raconter quelque chose d'important. Il avait même prononcé le mot « grave ». Mais elle n'y avait guère prêté attention. Il y avait plus important. Une grande nouvelle qu'elle tenait absolument à lui annoncer, sans plus attendre. Elle lui avait pris la main. Il faisait beau. Ils avaient traversé le nouveau jardin botanique de Moscou, celui qui avait été construit sur l'emplacement de l'ancien parc des comtes Cheremetiev. L'inauguration avait eu lieu l'an dernier, peu avant la capitulation allemande.

— Je suis enceinte, lui avait-elle murmuré à l'oreille. Le bébé est bien accroché. Tout va pour le mieux.

— Comment est-ce possible ? s'était étonné Izzy.

Sa dernière permission remontait au mois de février.

— Tu ne te souviens donc pas ? lui avait-elle dit tendrement.

Ils s'étaient embrassés. Elle n'avait rien ajouté, et lui avait juste souri, un de ses sourires doux, un peu tristes, qui le faisaient chavirer. Il avait remarqué cette tristesse.

— Qu’y a-t-il, mon amour ? N’es-tu pas heureuse ? Nous allons avoir un enfant ! Te rends-tu compte ? C’est tellement merveilleux. Un enfant ! Elsa ! Un enfant !

Il s’était soudain mis à bondir autour d’elle, tout à sa joie, comme un jeune chiot qui comprend qu’on va le promener. Ils se l’étaient promis, cet enfant, mais à une seule condition : que la guerre soit terminée. Il n’était pas question de le faire naître dans ce chaos.

— Ce n’est rien, avait-elle assuré. Je suis un peu lasse. C’est naturel. Probablement à cause des nausées, le matin. Le médecin m’a promis qu’elles allaient s’espacer, puis disparaître. Les sensations de vertige aussi. Heureusement, tu es là maintenant. Puis-je m’accrocher à ton bras ? Izzy, mon amour, promets-moi que tu ne me quitteras plus !

Il avait promis. Mais elle semblait si inquiète durant la traversée du parc. Ils n’avaient plus échangé un seul mot.

Le lendemain, Izzy avait reçu dans la boîte aux lettres une convocation à en-tête du NKVD. Il avait ordre de se rendre à la Loubianka. Le formulaire de police précisait le jour et l’heure. Le 18 juillet à 9 heures du matin.

— Probablement une formalité, ma chérie. Ils veulent s’assurer que je suis bien rentré et vont me demander d’être prêt à jouer au Kremlin. N’oublie pas que je suis célèbre ici maintenant ! Je dois de toute façon retrouver Anatoly à cette date avec les musiciens. Le hasard fait bien les choses. Nous avons décidé de commencer des répétitions pour enregistrer un disque. Je dois penser à notre avenir, plus que jamais !

Les quinze jours s’étaient écoulés trop vite. Il avait glissé quelques partitions dans une serviette en cuir et pris sa trompette. Ils s’étaient à peine embrassés. Il l’avait suppliée de se reposer en l’attendant, de surtout ne faire aucun effort. Elle avait souri. Encore ce sourire triste. Ils s’étaient dit au revoir sans

effusion particulière. Comme deux amoureux qui ont la certitude de se retrouver dans quelques heures. Et puis le soir, il n'était pas rentré. Il y avait eu cette perquisition. Trois hommes avaient cogné à la porte. Ils étaient là pour chercher. Ils n'avaient pas dit quoi. Ils avaient vidé les tiroirs sans même en regarder le contenu, sortaient des papiers qu'ils ne lisaient pas et avaient retourné le matelas sans raison apparente. Au petit matin, ils étaient repartis les mains vides, laissant derrière eux un appartement dévasté et des partitions déchirées.

Les semaines étaient passées. Izzy n'était pas revenu. Au début, elle s'était affolée. Puis elle avait cherché à savoir. Elle avait interrogé les voisins. Sans succès. Tous semblaient frappés de mutisme, emmurés dans leur peur de prononcer un mot de trop qui risquerait d'être rapporté par l'un d'entre eux, plus zélé que les autres. Aucun ne voulait prendre le risque d'être arrêté à son tour, interrogé, puni. Elle s'était alors rendue au bureau d'investigation du boulevard Malaïa Bronnaïa. Là encore, le mur de silence. Elle avait pris son courage à deux mains pour pénétrer dans la sinistre Loubianka. Elle y retournait depuis sans résultat et se heurtait toujours au même fonctionnaire qui lui ressassait la même rengaine :

— Ton mari est en bonne santé. Il a été appelé par le camarade Iossif Vissarionovitch. Une mission de la plus haute importance lui a été confiée. Je ne peux pas t'en dire plus. Rentre chez toi.

Une nouvelle semaine passait. Son ventre grossissait. Ses jambes se faisaient plus lourdes, ses gestes plus lents, grimper l'escalier sombre de son immeuble devenait une véritable épreuve. Le soir, au fond de son lit, ce ventre qu'elle haïssait un peu plus chaque jour l'envahissait. Elle ne voulait pas de cet enfant. Elle se réveillait en sursaut chaque nuit, perdue dans ce lit devenu trop grand, à la recherche des bras de son homme

pour s'abandonner à lui, rire encore une fois, l'embrasser et rire encore, tout oublier, tout recommencer, gommer cette aspérité qui lui déformait le corps et alourdissait sa vie d'un insupportable fardeau.

— Camarade Elsa ? Camarade Elsa ? Est-ce que tu m'entends ?

L'homme lui tapotait les joues avec sa main gantée de cuir.

— Tu as perdu connaissance. Tu dois probablement être sur le point d'accoucher. Nous allons te conduire à l'hôpital. La camarade Irina, qui est l'une de nos meilleures sages-femmes, va prendre soin de toi. Tu n'as pas besoin de préparer d'affaires. Tout va bien se passer. Tu n'as aucun souci à te faire. Après l'accouchement, tu seras libre de rentrer chez toi avec ton bébé.

L'homme avait un ton apaisant. Il alignait ses mots comme un texte bien appris. Elsa se mit à trembler. Quelque chose n'allait pas. Depuis quand le Parti envoyait-il ses hommes et une sage-femme pour conduire une femme enceinte à l'hôpital ?

— Vous ne m'amenez pas chez LUI, n'est-ce pas ? Promettez-moi que ça ne va pas recommencer, je vous en supplie...

— Je ne sais pas de quoi tu parles, camarade Elsa. Chez qui penses-tu que nous te conduisons ? Nous allons à l'hôpital. Tu n'as rien à craindre.

— Je veux savoir ce qu'il est advenu de mon mari. C'est bien lui, le père de l'enfant que je vais mettre au monde. Vous devez bien savoir ça aussi, vous qui êtes au courant de tant de choses. Comment savez-vous que je dois accoucher ? Depuis quand le Parti envoie des voitures aux femmes de ce pays qui accouchent ?

— Camarade Elsa, ton mari va bien. Il a été appelé par le camarade...

— Assez ! hurla-t-elle. Dites-moi la vérité. Où est mon mari ? Qu'est-ce que c'est que cette mission ? Il est musicien. Quel genre de mission le camarade Staline a-t-il pu confier à un musicien !

— Camarade Elsa, répéta l'homme au sinistre manteau en cuir noir, il faut nous suivre maintenant. Ton mari est en bonne santé. Tu n'as aucun souci à te faire.

Une légère piqure à la nuque. Le sol se déroba sous ses pieds. Deux des agents la rattrapèrent de justesse avant qu'elle ne s'effondre sur le tapis. La porte de l'appartement se referma derrière elle. Le claquement étouffé de la serrure. Puis plus rien. Elle sombra dans un profond sommeil.

Une atmosphère étrangement ouatée l'enveloppait. Elle ne ressentait rien, aucune douleur, aucune tension. Au contraire même, une sorte de bien-être dont elle avait oublié le goût.

« Je dois être morte », pensa-t-elle.

Les voix étaient étouffées et les lumières atones donnaient aux murs une teinte jaunâtre. Sur l'un d'eux, elle distingua le portrait d'un homme. Probablement une peinture ou une photographie. Un paravent semblait là pour cacher une fenêtre. Faisait-il jour ? Était-ce la nuit ? Depuis quand était-elle ici ? Elle distingua vaguement une table. Une cuvette blanche était posée dessus. Une armoire métallique était ouverte, remplie de boîtes blanches. Elle comprit qu'elle se trouvait dans un hôpital. Dans un coin, elle vit un bureau avec une lampe, des dossiers. Il n'y avait aucune agitation autour d'elle. Elle compta deux, peut-être trois personnes, toutes vêtues de blouses blanches. L'une d'elles portait une cravate noire. Elle crut entendre une voix de femme aussi. Leurs mouvements lui parurent étrangement nonchalants. De cet environnement pourtant étranger, émanait une étrange sensation d'apaisement. Parfois, une main rassurante caressait son visage, une autre lui tapotait le bras. Ces ombres qui

flottaient autour d'elle n'éveillaient en elle aucune peur. Pas plus que les visages aux masques surmontés d'épaisses lunettes à monture d'écaille.

Elle ferma les yeux. Le cri libérateur d'un bébé lui parvint aux oreilles, sourd, lointain. Puis plus rien. Elle avait dû rêver. Elle se sentit défaillir.

— Mon bébé... Mon bébé..., murmura-t-elle.

Moscou, novembre 1946

Le petit ne pleurait pas. Ses grands yeux bleus tournaient dans toutes les directions. Il observait le monde alentour. Les contours bien dessinés de son visage ajoutaient à l'expression déjà adulte de son regard.

« Un curieux, songea l'agent Nikolai Petkevitch. Le genre à fourrer son nez partout. Il faudra l'avoir à l'œil, celui-là, le jour venu... »

Emmitouflé sous une couverture blanche, le nourrisson semblait étonnamment paisible en dépit du remue-ménage ambiant. Dans la grande chambre stérile, les autres nouveau-nés alignés dans des couffins montés sur des pieds à roulettes gémissaient ou pleurnichaient par intermittence. Lui semblait au contraire se délecter de cette agitation. Chaque fois qu'un de ses congénères émettait un son, il tendait l'oreille et écoutait attentivement, avant de gazouiller de contentement et écarquiller les yeux à nouveau. Il attendait la suite.

Les instructions que l'agent Petkevitch gardait précieusement dans sa poche portaient l'en-tête du commissaire du peuple aux Affaires étrangères. Il les avait lues soigneusement à plusieurs reprises, mais déplia à nouveau la feuille de papier. Aucun des détails de la marche à suivre ne devait lui échapper. Il les

connaissait par cœur, ou presque. Il devait avant toute chose s'assurer de la bonne santé du nourrisson, qu'il soit suffisamment solide pour supporter un voyage de plusieurs jours. Aucun nom ne lui serait attribué. Ce point avait été souligné en rouge. Les registres de l'hôpital ne devraient impérativement porter aucune trace de cette naissance. Il savait juste que l'enfant était né le 11 novembre, deux semaines plus tôt.

Une assistance avait été allouée à Nikolai en la personne d'une infirmière, Galina Oulianovskaya. La dureté de sa voix et de ses gestes, sa natte impeccable encadrant un front étroit barré de deux rides verticales lui donnaient une expression de perpétuelle colère, à peine atténuée par un nez trop épais. Sa corpulence était celle d'une femme rompue aux tâches difficiles. Elle ressemblait à une gardienne de prison.

« Pauvre gosse, se dit Nikolai. Je n'aimerais pas me retrouver dans les bras de ce dragon. »

Il imagina sans mal la brutalité avec laquelle elle devait retourner les malades sur leur lit pour leur administrer de redoutables piqûres. Curieusement, c'est elle qui avait été chargée de prendre soin du nouveau-né pendant le long voyage qu'ils devaient faire ensemble. Tout ce que Nikolai savait d'elle, c'était qu'elle parlait français.

« Drôle de choix tout de même », se répéta-t-il en se délectant du ballet des infirmières.

Si le Parti avait décidé qu'une de ces jolies femmes l'accompagnerait à Paris, il aurait sans doute mis plus d'ardeur révolutionnaire à l'accomplissement de sa tâche... Celle qu'on lui avait collée n'avait vraiment rien d'appétissant. Mais elle remplissait sans doute parfaitement les conditions nécessaires au bon déroulement de la mission, et c'était ce qui comptait.

Il ôta sa casquette et passa la main sur son crâne lisse. C'est

vrai que ce travail était probablement le plus étrange qu'on lui ait jamais confié. Ces deux dernières années, il était en effet chargé de la sécurité rapprochée de Staline. Une lourde responsabilité. Il avait dû choisir l'équipe des gardes. Tous avaient été triés sur le volet. Il était exclu de prendre le moindre risque et il n'avait aucune intention de finir comme son prédécesseur, quelque part en Sibérie. Nikolaï Petkevitch aimait son métier et le prenait très au sérieux. Il tirait en outre beaucoup de fierté à pouvoir approcher Iossif Vissarionovitch quotidiennement. Et rentrer du front n'avait pas été donné à tout le monde. La plupart de ses camarades soldats étaient morts au combat. Il en avait réchappé, souvent de justesse, mais son corps restait lardé de cicatrices. La guerre, Nikolaï l'avait vécue dans sa chair. Il y avait aussi quelques traces de coups de couteau échangés avec quelques ivrognes de sa garnison. Et ces maudits cauchemars qui l'empêchaient parfois de dormir.

Une fois ses plaies pansées, il s'était présenté au siège du NKVD afin de proposer ses services. Son zèle avait immédiatement fait grande impression sur ses supérieurs. A peine quelques mois après son arrivée, il avait été affecté au service en charge de la filature des diplomates étrangers à Moscou. En moins de trois semaines, il avait démantelé un réseau d'espions qui livraient des informations aux Américains. C'étaient des Russes, des traîtres, la lie de la terre. A l'heure qu'il était, ils étaient ou morts ou en train de casser des pierres dans la Kolyma. Ils n'avaient que ce qu'ils méritaient. Grâce à lui encore ! Il en était d'autant plus satisfait que cette belle prise lui avait valu une promotion fulgurante. Nikolaï aimait son pays. Il avait foi en la Révolution et adulait son Guide suprême.

Lorsque Iossif Vissarionovitch l'avait convoqué pour lui confier cette nouvelle mission, il n'avait évidemment pas bronché. Son chef avait ses raisons, sans conteste les meilleures.

— Tu ne poses pas de questions ? s'était étonné Staline en le regardant droit dans les yeux.

— Non, camarade Staline, avait répondu Nikolai, légèrement tendu.

— N'aie pas peur, Nikolai. Tu sais que tu peux avoir confiance en moi.

— Je n'ai aucune question à te poser, camarade Staline.

— Tu ne veux pas savoir à qui est cet enfant ?

— Non..., camarade Staline.

— Comme tu voudras, Nikolai. Mais à ta place, je m'interrogerais.

— ...

— C'est bien ce que je pensais. Moi aussi, j'ai confiance en toi. Ce n'est pas pour rien que tu es mon garde du corps le plus fidèle. D'ailleurs, je n'aime pas savoir que tu seras loin de moi ces prochaines semaines.

— Il ne faut pas t'inquiéter, camarade Staline. Tout est en place pour assurer ta sécurité pendant mon absence.

— Très bien... Très bien..., avait marmonné Staline en tirant quelques bouffées de sa pipe.

Les volutes de tabac avaient enveloppé Nikolai et l'avaient fait tousser à plusieurs reprises. Il ne questionnait jamais les choix de son guide, mais il n'avait jamais compris les raisons pour lesquelles il ne nettoyait jamais sa pipe. Le meilleur des tabacs devenait malodorant lorsqu'il le fumait.

— Que t'arrive-t-il ? s'était amusé Staline. Tu toussotes comme une fillette qui touche sa première cigarette ? Bon. Où en étions-nous... Camarade, il est impératif que cet enfant arrive à bon port.

— Tu peux compter sur moi, camarade Staline, l'avait assuré Nikolai en se raclant la gorge.

Le lendemain, sa feuille de route en poche, il avait fait

irruption dans la maternité.

Ni le médecin ni l'équipe d'infirmières ne posèrent la moindre question. Des agents comme Petkevitch, ils en avaient tous déjà vu. Ils écumaient Moscou et faisaient autant partie du paysage que les portraits de Staline sur les façades kaki, ocre ou grises des immeubles. On les reconnaissait à leur lourds manteaux de cuir noir et la population, la peur au ventre, faisait de son mieux pour les ignorer. Un jour, c'était un voisin qui disparaissait. Le suivant, c'était une femme en haillons qui était précipitée hors d'une voiture en pleine course. Parfois, un homme s'effondrait sur le trottoir, frappé en pleine tête d'un invisible coup de feu. Les clochards n'étaient pas épargnés, surtout à l'approche du printemps, et leurs corps étaient évacués rapidement des bancs publics.

— On vous a prévenu de mon arrivée ? questionna Petkevitch.

— Oui, répondit le médecin.

— Vous savez qui m'envoie ?

— Non.

— C'est mieux comme ça. Si par hasard, un jour, vous l'apprenez par quelqu'un, dites-vous que c'est un menteur qui hait son pays et son chef.

— Je comprends.

— Où est l'enfant ?

— Dans la pièce stérile. Il faudrait qu'il y reste encore quelques jours, se hasarda le médecin. Il y va de sa santé.

— Ne t'inquiète pas pour lui. On m'a déjà dit qu'il allait très bien. A partir de maintenant, c'est mon affaire. Où est la mère ?

— Dans sa chambre. Elle se repose.

— Deux hommes viendront se charger d'elle.

— Laissez-lui au moins... Elle n'est pas transportable dans son état, se risqua le praticien.

— Quel est ton nom, camarade ?

— Kaganovitch. Docteur Isaac Kaganovitch.

— Camarade Kaganovitch, j'ai dit : deux hommes viendront chercher la mère. Si cela te pose un problème, si elle est si importante pour toi pour une raison que j'ignore, tu pourras les accompagner. Je suis sûr qu'ils apprécieront ta compagnie...

— Bien, se ravisa le médecin. Dans ce cas, faites votre travail.

Troisième partie

New York, 15 novembre 2001

Foutu mal de crâne... Cette aspirine russe ne vaut rien. J'ai été violemment frappé. Probablement une matraque. Rien à voir avec ma migraine habituelle. J'arrive à peine à ouvrir les yeux. Cette lumière blafarde qui tombe du plafond n'arrange rien. Je suis cloué sur une chaise, les mains attachées dans le dos. Autour de moi, je ne vois que des murs en briques rouges. Ça doit être un sous-sol. Un rai de lumière passe par une fente dans la paroi. C'est un soupirail. Il fait donc encore jour dehors. Combien de temps suis-je resté inconscient ? J'ai reçu un sacré coup. Et puis l'odeur est nauséabonde. Tout a l'air humide. J'ai l'impression d'être mouillé moi aussi. J'en frissonne. Des gouttes tombent sur le sol. Une odeur de renfermé... J'imagine les cafards qui grouillent dans les flaques. Ces sales bêtes doivent se régaler. La pensée que quelques-unes puissent me grimper dessus... Depuis que j'ai appris qu'elles étaient capables de survivre à une explosion nucléaire, elles me dégoûtent encore plus. Heureusement, ceux qui m'ont amené ici m'ont laissé mes chaussures. C'est déjà ça.

— Tu es français ?

Je me tords le cou pour voir qui s'adresse à moi. Je reconnais l'accent. Et le reste. C'est le grand type du magasin. Je n'avais

pas remarqué sa queue-de-cheval. Je me remémore vaguement un article dans le New York Times . C'est le signe distinctif des gorilles de la mafia russe. Avec la veste en cuir noir. Il ne manque que les tatouages compliqués. Je n'en vois pas, probablement à cause des manches. Je suis tombé sur le tournage d'un film de série B et le héros va débouler en ouvrant le feu, étaler le voyou contre le sol crasseux, me libérer de mes entraves et me sortir au galop de ce mauvais rêve.

— Qui êtes-vous ? Que m'est-il arrivé ? Pourquoi suis-je attaché à une chaise ? Détachez-moi immédiatement !

Je scrute l'obscurité. Pas de Bruce Willis à l'horizon. Sans état d'âme, le gars me colle une gifle.

— C'est moi qui pose les questions.

J'aurais dû m'en douter... L'accent du type est rugueux, franchement désagréable. Autant que sa main sur ma figure. J'ai un goût de sang sous la langue. Ma mâchoire doit être en miettes. La tête que fera Anna si je reviens défiguré de ma petite virée new-yorkaise.

— Alors... Tu es français ou quoi ?

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Encore un coup, mais de poing cette fois. Je ne l'ai même pas vu venir, celui-là. Ce doit être un ancien boxeur, car il a une droite foudroyante. Je ne sais plus bien où j'ai mal, mais je me sens complètement étourdi.

— Je... Je... Mais en quoi ça vous intéresse ?

Nouveau crochet. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis toujours ligoté à ma chaise. Ma langue est si enflée que j'ai l'impression d'avoir une balle de tennis dans la bouche. J'ai dû m'évanouir un bon moment parce que la lumière du jour à travers le soupirail a disparu.

Dans la pénombre, je vois que le gars est toujours là. Il a remarqué que j'avais repris mes esprits. Il se lève. Je serre ce

qu'il doit me rester de dents... Toujours ce goût de sang... Mais il passe derrière et dénoue le fil électrique qui me taillade les poignets. Le sang afflue à nouveau dans mes mains. Je n'ai pas l'estomac délicat, mais les crampes qui me tordent le ventre me font mal. Il a dû me frapper là aussi, mais curieusement, je ne m'en souviens pas.

— Comment t'appelles-tu, mon ami ?

C'est une autre voix qui s'adresse à moi. Je ne l'ai pas entendu entrer, celui-là. Aucune menace dans le ton, mais une très grande assurance. Il est probablement très autoritaire. L'accent est toujours le même. A croire que New York est devenu une antichambre de la Russie... L'homme est assis, jambes croisées, il a l'air petit de taille et sec. Il est vêtu d'un costume foncé. Au petit doigt de la main gauche, une énorme chevalière surmontée d'une pierre turquoise.

— Linhardt. Jacques Linhardt.

— Jack Linhardt ? C'est bien ce que je pensais. Tu es bien français.

Ce satané accent parisien... Jamais parvenu à m'en débarrasser. C'est pour me rappeler mes origines que ce type m'a amené dans ce trou ?

— Pourquoi ? C'est un crime ?

Je jette un œil en direction du gorille. Il garde la tête baissée, les yeux fixés vers ses chaussures pointues. Il semble avoir perdu tout intérêt pour ma personne, et laisse désormais son patron mener l'interrogatoire.

— Est-ce que vous pouvez me dire ce que je fais ici ? Pourquoi suis-je attaché ? Pourquoi est-ce que cette brute m'a frappé ?

Mon interlocuteur esquisse un sourire. C'est un charmeur. Il a sans doute des dizaines de femmes à ses pieds.

— Tu as d'autres questions ?

— ... non. Pas pour l'instant. Ah si, pardon. Une seule. Est-ce que nous nous connaissons ?

Le sourire s'élargit.

— Could be. Oui, c'est possible. Je ne sais pas encore. C'est toi qui vas me le dire...

— Moi ? Mais je ne vous connais pas du tout ! Vous pouvez me tabasser jusqu'à demain, ça ne changera rien. Je ne vous ai jamais vu ! Vous vivez depuis longtemps à New York ?

— ...

— De toute façon, vous n'êtes pas d'ici non plus... Il n'y a pas que moi qui ai un lourd accent. Vous êtes russe, n'est-ce pas ? Alors il n'y a aucune chance pour que nous nous connaissions. Jamais mis les pieds en Russie. C'est l'un des rares pays où mon métier ne m'a pas entraîné.

— Ton métier ?

Ce type me balade et commence sérieusement à me chauffer les nerfs. Il me répond quand il veut. J'ai l'impression qu'il sait déjà tout sur moi et qu'il m'interroge pour la forme.

— Je suis journaliste. Grand reporter.

— Ah oui... Journaliste ? Je comprends à présent pourquoi tu poses tant de questions. Tu mitrilles comme une kalachnikov !

Je lève un sourcil étonné. Je n'aime pas cette référence.

— Et tu es ici pour travailler ?

Il est malin, celui-là, et drôle en plus. L'air de rien, et même si j'ai la nette impression de ne pouvoir échapper à son interrogatoire simplement en me levant et en quittant les lieux, il me fait parler. Il faut que je me méfie. D'habitude c'est moi qui pose des questions...

— Mais qui êtes-vous à la fin ? Qu'est-ce que vous me voulez ?

Ces deux dernières sont probablement de trop. Je vais encore

me prendre quelques bonnes baffes. Et l'autre abruti qui retrousse déjà ses manches. Les tatouages ! Ses deux avant-bras en sont couverts ! Ces gens sont vraiment des mafieux. Cette fois, je suis foutu.

— Tu peux m'appeler Semion, me répond calmement le gars en costume. Tu n'as pas besoin d'en savoir plus sur moi pour le moment.

Il ne s'est rien passé. C'est peut-être bon signe. Ou pas. En fait, j'ignore ce que cela veut dire. Je suis entre les mains de la mafia russe mais encore vivant ! Quelque chose ne colle pas ici. Et ces tatouages... J'ai eu le temps d'entrevoir une rose enroulée autour d'un couteau. Il y avait une étoile aussi. A six branches.

Un portable sonne. Ce n'est pas le mien. D'ailleurs, je ne sais même pas où il est passé. Semion fourre une main dans sa veste et sort son appareil. Il est recouvert d'un étui doré. Tu parles d'un mauvais goût ! L'homme s'exprime en russe. Il doit savoir que je ne comprends pas, car il ne fait pas l'effort de se retourner ou de s'éloigner. La conversation est brève, hachée, ponctuée de gestes véhéments de la main en direction du plafond mal éclairé. Et puis plus rien. Il a encore le téléphone collé à l'oreille mais ne dit mot et le range. Le ton de sa voix a changé. Il est plus froid.

— Ecoute-moi bien, mon ami. Je pense que tu me racontes n'importe quoi. Don't even think about fuckin' bullshittin' me ! Tu m'as l'air d'un sacré menteur. Pour un journaliste, ce ne serait pas une très grande surprise. Je pense aussi qu'il y a une raison particulière pour laquelle tu es venu dans cette maison. Et tu vas me la donner. Fais attention, car j'ai déjà ma petite idée sur la question. Tu n'es pas le premier gars de ton genre que je vois traîner par ici...

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Je viens d'arriver de

Paris. Je suis venu régler une histoire de famille compliquée. Je ne comprends rien à ce que vous dites.

— Une histoire de famille ? Ce ne serait pas plutôt pour faire une enquête dans le secteur ? aboie-t-il brusquement. Tu te fous de moi ou quoi ? Qu'est-ce que tu viens chercher ici ? Tu fais partie de ces fouille-merde qui viennent enquêter sur une prétendue mafia russe ? Il n'y a pas de mafia russe ! Une invention des journalistes de ton espèce. Et tu sais ce qu'on leur fait à tes collègues ? On leur fait regretter d'être nés. C'est ce que tu veux ? Une visite gratuite au fond de l'Hudson River ?

— Ecoutez, je ne sais pas de quoi vous parlez. Je vous dis la vérité. Vous n'avez qu'à prendre ma carte de presse. Mon portefeuille. Mais je vous jure que je ne suis pas venu travailler ici. Je m'appelle Jacques Linhardt. Jack, si vous préférez. J'ai de la famille ici. Il y a deux jours, je n'en savais rien. Un vieil oncle à l'article de la mort et qui habite dans l'appartement où vous m'avez cogné avant de me traîner ici. J'ignore même où je me trouve.

— Un oncle ? Quel oncle ? Le vieux Grynberg... C'est ton oncle ?

L'éclat de rire est si sonore que mes tympanes se mettent à siffler. Cet homme est capable de changer d'humeur comme de flingue. Le gorille s'est mis lui aussi à rire, mais il est plus réservé. Son sourire coincé laisse à peine entrevoir quelques crocs jaunis par la cigarette et la vodka.

— Regardez dans la poche de ma veste. Je ne mens pas.

Je prie pour que ces crétins n'aient pas balancé ma belle veste multipoches. Dix ans que je ne peux prendre l'avion sans cet accessoire indispensable, le seul qui me permette de travailler sans m'encombrer d'un sac en bandoulière. Porte-cartes, passeport, un petit appareil photo, un magnétophone numérique, quelques bricoles, stylos, sparadraps, Kleenex, une

paire de lunettes de soleil, des chewing-gums et ma casquette. Toute ma maison, sur le dos.

— De quoi parles-tu ?

— Donnez-moi ma veste, et vous verrez.

L'homme me fixe sans sourciller. Il doit avoir l'habitude de ce genre de situation, car il a développé un art certain du temps mort, une façon de faire passer un message clair à sa cible : toi, mon vieux, si tu me mènes en bateau, la visite des profondeurs du fleuve commence dans cinq minutes...

— Je vous assure. Faites ce que je vous demande, s'il vous plaît.

Un signe du menton en direction de la brute qui s'exécute instantanément. Le vêtement a l'air intact.

— Ouvrez la poche intérieure. Là, oui, celle-ci ; avec la longue fermeture Eclair. Il y a une enveloppe, sortez-la. Vous n'avez qu'à lire. C'est en anglais. Vous savez lire l'anglais, n'est-ce pas ?

L'homme me foudroie du regard. Cette fois, je vais y passer... Mais il choisit de s'exécuter, met des petites lunettes sur son nez. Du coup, il a plus l'air d'un prof à Columbia que d'un bandit de grands chemins. L'illusion que peut créer une simple monture en métal... La petite différence entre un tueur et un intellectuel. Il lit, et vite encore. Je vois sa bouche qui remue légèrement. Sourcils froncés, signe d'une concentration extrême, et au fur et à mesure qu'il avance, l'expression de son visage anguleux se décompose. Ses yeux se déplacent de la gauche vers la droite. Il déchiffre avec application. Surtout, ne pas sauter un seul mot. Ce gars-là a dû faire des études, c'est certain. Une façon de se tenir le menton. Il réfléchit, l'air incontestablement plus intelligent que son garde du corps. Il revient encore une fois à l'en-tête, lisse le papier entre le pouce et l'index comme s'il vérifiait la texture d'un faux billet avant sa

diffusion sur le marché. Puis un long silence. Je l'observe. Ses yeux ne remuent plus. Il a toujours ses petits verres bien ajustés sur le nez, mais il regarde au-dessus maintenant. Il a vraiment l'allure d'un prof de maths. Moi qui ai toujours détesté et les maths et mes profs, je suis servi...

— Tu avais raison, me dit-il au bout de plusieurs minutes. On se connaît. En quelque sorte...

— ...

Il me tends sa main grande ouverte pour serrer énergiquement la mienne.

— Désolé pour les claques, Joseph. Je devais vraiment être certain que c'était bien toi.

— Mais qu'est-ce que vous avez tous à la fin avec ce Joseph ? Pourquoi tout le monde m'appelle Joseph ces derniers temps ? Alors vous connaissez réellement ce vieux à l'hôpital ?

Le camp de Magadan, la Kolyma, décembre 1947

Le bois était si craquelé que des lames de vent polaire transperçaient la baraque. Le toit en tôle ondulée croulait sous la neige. Par endroits, des gouttes d'eau s'étaient faufilées dans les minuscules ridules creusées par la rouille pour se figer en stalactites acérées qui menaçaient les crânes rasés des détenus. Des lits superposés étaient alignés le long des parois. Leurs structures métalliques grinçaient au moindre mouvement. Une paille d'avoine, qui n'avait jamais connu que l'humidité, faisait office de matelas, et la morsure du froid obligeait à se rouler tout habillé dans des couvertures de laine grise. La couleur des rats. D'ailleurs, des rats, il y en avait presque autant que de prisonniers. Et ils étaient logés à la même enseigne. Assommés eux aussi par la faim et le froid, ils se réfugiaient dans le baraquement, à la recherche de quelques centimètres carrés de chaleur.

Deux nuits après son transfert de la Loubianka au camp de Magadan, Izzy se trouva nez à nez avec l'une de ces bestioles. Même si au cours du mois passé à parcourir les 5 900 kilomètres qui séparaient Moscou de la Kolyma, il en avait croisé des

centaines sur les banquettes de planches superposées des wagons Stolympinki¹, dans l'étouffante cale du navire, puis à l'intérieur du camion bâché où elles se faufilaient entre les prisonniers, il n'avait jamais vu un rat d'aussi près. Celui-là s'était installé à l'extrémité de sa couche et pesait de tout son poids sur ses jambes encore endolories par les coups de matraque et ses genoux meurtris par l'interminable voyage. Par chance, contrairement à quelques-uns de ses compagnons d'infortune, notamment quelques adolescents, Izzy avait eu la chance qu'aucun de ses membres n'ait gelé. Il se redressa péniblement et leva la tête. A un mètre de distance, l'animal était dressé sur ses pattes arrière et l'observait.

— Dégage, sale bête ! cria Izzy en le repoussant d'un coup de pied.

Il fallait qu'il essaye de dormir encore un peu. Cela faisait si longtemps qu'il ne s'était pas allongé de tout son long dans un lit, sans promiscuité, sans l'odeur âcre de la pourriture d'une cellule. Le jour n'était pas encore levé. Quelques minutes de répit...

La sonnerie du clairon retentit, faible, nasillarde. Il n'était pas certain que tout le monde puisse l'entendre dans le périmètre de barbelés qui entouraient le camp.

« En voilà un qui n'est pas en très bonne santé », pensa Izzy.

Il rejeta ses couvertures, mais sans se presser. Il avait juste ses bottes à enfiler. Elles étaient taillées dans de la grosse toile à sac qui montait jusqu'au genou. La semelle était faite de plusieurs lamelles de caoutchouc qui avait été récupéré sur de vieux pneus de voiture ou de camion. Il noua le tout rapidement avec un bout de ficelle qu'il enroula autour du mollet. Le fait d'être déjà habillé lui donnait un peu plus de temps pour se préparer. Il parviendrait ainsi au premier des deux appels de la journée. D'autres détenus s'activaient aussi dans le

baraquement. Personne ne lui avait encore adressé la parole. Il plia sa couverture et y dissimula soigneusement la mallette qui contenait sa trompette. C'était la seule faveur que lui avait octroyée l'interrogateur à la Loubianka après lui avoir refusé un coup de téléphone à Elsa : conserver son précieux instrument.

— Je ne suis pas certain qu'elle te servira là où tu vas, lui avait-il dit en le lui remettant, mais je ne vois pas de raison de t'en priver.

Il jeta un coup d'œil alentour par précaution. Personne ne l'observait. A l'exception de cette saloperie de rat qui continuait de le fixer d'un peu plus loin.

Il sortit à l'air libre et regarda au loin en emplissant ses poumons d'air frais et pur. Le soleil commençait à pointer. La journée s'annonçait sans nuages. Au-delà des barbelés, vers l'ouest, il aperçut les collines qui s'étiraient à l'horizon. Les sapins étaient alourdis par la neige qui avait dû tomber à gros flocons, sans discontinuer, ces dernières semaines. Une soudaine bourrasque de vent glacé en provenance de la mer d'Okhotsk toute proche le gifla en pleine figure. Il s'emmitoufla dans l'espèce de parka militaire qu'on lui avait remise à son arrivée et protégea ses oreilles de ses mains déjà gercées. Il avait encore la peau bleuâtre de ceux qui venaient des cachots sans fenêtres de la Loubianka.

« Peut-être qu'ici je vais reprendre quelques couleurs », pensa-t-il en marchant vers le portail de l'entrée du camp.

C'est là que se trouvait la grande place d'appel, entre le réfectoire et la salle des châtiments réservée aux durs à cuire.

Il passa entre les baraquements des gardiens et de l'administration, étonné de cette inattendue liberté de mouvements dont il avait été privé ces derniers mois. Les gardes sur les miradors ne semblaient prêter aucune attention à la colonne de détenus qui progressait vers le lieu de

rassemblement. Pas plus que les maîtres-chiens, plus affairés à brosser vigoureusement le pelage de leur animal, tous des bergers allemands, qu'à se soucier du mouvement des prisonniers. Il y avait bien ces panneaux qui proclamaient en russe : « zapretnaïa zona² » à l'approche des barbelés.

Dans le réfectoire bondé où régnait un silence d'église, il se fit remplir une grande platée de kacha tiède accompagnée d'un carré de pain noir dur comme un caillou.

— Laisse-le tremper dans ton écuelle pendant quelques minutes, et tu pourras l'avaler, lui conseilla un colosse qui venait de s'asseoir en face de lui. Sinon, tu peux me le donner. J'ai de bonnes mâchoires, ajouta-t-il avec un large sourire qui dévoila une dentition clairsemée.

— Merci, répondit Izzy. Je m'en souviendrai pour la prochaine fois. Je ne crois pas qu'il me reste assez de temps pour ramollir ça. Tiens, tu peux le prendre. C'est immangeable. On ne pourrait même pas le brûler pour se chauffer !

Le colosse ne se fit pas prier et mordit dans la pierre de ses dernières dents valides. A la grande surprise d'Izzy, elles réussirent sans difficulté à l'entamer sans qu'aucune finisse par terre ou dans son assiette.

Une nouvelle sonnerie, encore plus faiblarde que la précédente, signala la fin du petit déjeuner. Tous se levèrent comme un seul homme et se dirigèrent vers la sortie, pour l'appel. Pendant plus d'une heure, dans le froid polaire, un responsable de l'administration égreua la liste des détenus. Puis une seconde fois. Aucun ne manquait à l'appel. Les barbelés, la neige et les collines lointaines devaient décourager les candidats, même les plus braves, à une éventuelle évasion. Les gardes avaient en outre la consigne explicite de tirer à vue si quelqu'un s'avisait de forcer la clôture métallique. Sans compter les chiens, capables de pister pendant quarante-huit heures l'inconscient

qui aurait franchi l'enceinte par effraction.

L'appel terminé, les prisonniers furent groupés en brigades de travail. Les responsables dressèrent des listes, comptèrent, recomptèrent, vérifièrent plusieurs fois les noms, partirent à la recherche des tire-au-flanc qui essayaient de grappiller de précieux instants près de la chaleur d'un poêle. Une autre heure s'écoula. La grande horloge du camp affichait à présent 5 h 30.

— Grynberg, tu vas dans la numéro huit. Ce matin, c'est la mine. Ne t'inquiète pas, ce ne sera pas ton programme de chaque jour. Sinon, tu risquerais d'être mort dans une semaine, lui lança le garde. Et ne me remercie pas. C'est ton ami qui a demandé à ce que tu fasses partie de son équipe.

— Quel ami ? Je ne connais personne ici.

— Celui-là, répondit le responsable en montrant du doigt le colosse édenté.

— Ah, fit Izzy. Tu parles d'un ami...

— Ne fais pas la fine bouche, Grynberg. Ici, les amis, c'est le plus important. Sauf si tu es pressé de mourir.

La brigade se mit en route. Les instructions étaient très explicites. Il était formellement interdit de s'écarter du chemin sous peine d'être gratifié d'une balle dans la nuque ou d'une morsure fatale de l'un des chiens affectés à l'escorte. La neige tourbillonnait, formant un épais brouillard blanc autour du convoi qui progressait lentement. Parfois quelqu'un tombait, face contre terre, les bras en croix, sans un bruit. Personne ne s'arrêtait. Les détenus avaient appelé ce chemin La route des os en raison du nombre de cadavres de prisonniers qui avaient péri au moment de sa construction.

Le soir, après douze heures passées à scier du bois gelé, casser des pierres, creuser des trous, pousser des sacs de graviers, les détenus, brisés par la fatigue, empruntèrent le même chemin. On procéda de nouveau à l'appel. Une seule fois suffit.

La nuit glacée était encore moins propice aux évasions, surtout après une épuisante journée à la mine. Puis le réfectoire. Ceux qui ne pouvaient pas tenir leur cuillère en raison de leurs membres trop abîmés se firent passer de l'iode. Leurs hurlements résonnèrent longtemps dans la nuit. Pour les autres, plus chanceux, ce fut une écuelle de balenda tiède. Izzy prit le temps d'y tremper son carré de pain suffisamment longtemps dans l'espoir de pouvoir l'entamer sans se briser la mâchoire.

— Cette foutue caillasse est toujours aussi dure...

Sa remarque déclencha l'hilarité du colosse à nouveau assis en face de lui. Les rires s'étendirent au réfectoire tout entier. Les détenus se mirent ensuite à taper de leurs poings sur les tables avec frénésie, comme s'ils n'attendaient que cette occasion pour provoquer un débordement. Izzy, pétrifié par la scène qui virait à l'anarchie, se demanda avec terreur s'il en était la cause. Lorsqu'un garde tira plusieurs fois en l'air et rétablit le silence.

— Qui a crié ? hurla le responsable de la salle à manger.

Personne ne répondit.

— Une dernière fois : qui a crié ? Si personne ne se dénonce, le réfectoire sera fermé trois jours d'affilée.

— C'est moi, fit Izzy en se levant, sans savoir quelle mouche le piquait.

Il allait le regretter, c'était certain. Le colosse se dressa à son tour de toute sa hauteur.

— C'est un nouveau, dit-il au responsable. Tu ne vois pas qu'il parle à peine le russe ? Il ne comprend rien de ce qui se passe ici. C'est moi qui ai ri. Pas crié.

Deux gardes l'embarquèrent immédiatement et le jetèrent au cachot pour la nuit.

— Ne t'en fais pas, dit-il à Izzy avant d'être emmené. J'ai l'habitude. Et le froid est encore supportable. Pour moi. Pas pour toi.

Ce soir-là, le cliron d'extinction des feux retentit plus tôt que d'habitude. Izzy, le dos cassé par les coups de pioche, retrouva sa couche avec soulagement. Il déplia sa couverture, s'assura que la mallette noire était bien à sa place. Il avait très envie de l'ouvrir. Autour de lui, chacun se préparait pour la nuit sans prêter attention à son voisin. Il l'ouvrit discrètement. Ses yeux s'embuèrent de larmes. Il caressa l'instrument glacé. Un flot de pensées l'envahit. Un désir brûlant de serrer Elsa contre lui, de l'embrasser sans fin. En ouvrant les yeux, il se sentit observé. Le rat était de retour. Mais cette fois il éprouva pour l'animal une réelle empathie. Il lui sembla aussi perdu que lui-même pouvait l'être dans cet univers hostile.

— Alors, tu es seul au monde toi aussi ? Pas de souris à l'horizon, mon pauvre ami ?

Le rat retomba lourdement sur ses pattes avant et se mit à aller et venir aux alentours de la paille, sans jamais dépasser la limite du périmètre qui était alloué à chaque prisonnier. Izzy s'en étonna d'autant plus que, chaque fois qu'un autre détenu s'approchait à proximité, la bestiole disparaissait en une fraction de seconde, pour réapparaître dès que le danger potentiel s'était dissipé.

Quelques jours passèrent. Une véritable relation s'installa entre les deux. Izzy décida qu'il était temps de lui donner un nom : Duke. Sa fine moustache et son pelage foncé sur lequel on discernait de fines rayures, son aspect un peu plus soigné et luisant que ses congénères ne furent pas étrangers à ce choix. Duke était sans nul doute un rat bien né. Son regard, suspicieux alors que se nouait leur relation, s'apaisa au fur et à mesure qu'Izzy partageait avec lui des miettes de pain noir trempées dans de l'eau chaude.

Le froid, la faim, la solitude les rapprochèrent d'autant qu'Izzy commença très vite à souffrir des carences du régime

alimentaire draconien imposé par l'administration du camp. Il développa peu à peu une irrépressible envie de mordre dans de la viande bien cuite, croquer une cuisse de poulet rôti et engloutir une platée de bortsch fumant... Rien ne parvenait à faire taire son estomac insatisfait. Pas même cette soupe qu'on leur avait servie la veille, un mélange de patates noircies, de chou gris, de têtes de harengs décapités et de cubes de graisse de porc. Les ingrédients s'étaient désagrégés pour avoir été oubliés sur le feu. Les cuisiniers devaient être occupés ailleurs, à échanger contre des cigarettes les quelques morceaux de viande qu'on leur livrait chaque mois et qui n'échouaient jamais dans les énormes marmites. Tout le monde soupçonnait qu'ils étaient les seuls à en profiter à en juger par leurs joues toujours roses et leur ventre rond.

Le matin, il se réveilla plus tôt que d'habitude. Il avait la nausée. Encore cette cochonnerie de soupe. Il alla vomir dans le seau qui se trouvait à l'extérieur de la baraque. Il faisait encore nuit. De retour à son lit, il vérifia machinalement que la mallette était toujours à sa place. Mais en l'ouvrant, il eut la surprise de trouver Duke coincé à l'intérieur, dans le pavillon de la trompette. Il avait sans doute profité d'un moment d'inattention de son propriétaire pour s'y glisser et y passer la nuit, bien au chaud. Il s'en était extrait à grand-peine, plus groggy qu'à l'accoutumée.

— Tu penses, toi aussi, qu'il est grand temps que je m'y remette ? C'est ce que tu cherches à me dire ? Tu dois avoir raison.

Il prit la trompette dans ses mains meurtries et porta l'instrument à ses lèvres crevassées par le froid. La douleur le fit grimacer. Non, il n'y arriverait pas. Et puis, à une heure aussi matinale, il risquait d'attirer l'attention, ce qui n'était jamais une bonne idée ici. Lorsqu'il reposa l'instrument dans sa boîte, il

n'en crut pas ses yeux. Duke était debout sur ses pattes arrière, droit comme une règle, s'appuyant de tout son poids sur sa queue rose, le museau pointé vers Izzy, les moustaches parfaitement à l'horizontale.

— Je ne peux pas jouer maintenant, mon vieux. Ma bouche me fait trop souffrir. Il faudra que tu attendes que l'été arrive. Un peu de patience. Et ne t'inquiète pas. Je ne vais nulle part. Les bras de ma jolie femme sont bien loin...

Il ne restait que quatre heures de sommeil avant le réveil réglementaire. Duke était lui aussi bien décidé à jouir de ce court répit. Il se fourra sous une jambe d'Izzy et s'immobilisa, assommé par la fatigue.

— Cet animal se permet décidément toutes les libertés. Ça en fait au moins un dans ce camp...

Transi de froid, épuisé, il tapota une dernière fois sa mallette. Elle était toujours là, c'était l'essentiel. Il sombra dans un profond sommeil.

Mon Dieu, quelle chaleur. Je transpire à grosses gouttes. Je ne pensais pas qu'il pouvait faire si chaud dans la Kolyma. Mais non, ce n'est pas le soleil... Des projecteurs sont braqués sur moi. Tout s'explique. Je suis sur une scène. Elle est éclairée par un rai de lumière. Les reflets sur le parquet lustré sont aveuglants. C'est curieux. Tout est allumé, mais la salle est vide et obscure. Les sièges sont rouges. On dirait un théâtre. Ah oui, je me souviens maintenant. Sotchi. Les rivages inondés de soleil de la mer Noire. Des couples insouciantes, presque nus, allongés au bord de l'eau. D'autres, sur une promenade, qui dansent au son d'un accordéon. Le théâtre à nouveau. Un homme grand et séduisant, d'une nervosité extrême. Il arpente les coulisses. Ses mains sont invisibles. Elles sont nouées dans le dos. C'est Anatoly. Je le reconnais ! C'est lui qui m'a amené ici. Ça m'étonne. Je lui aurais obéi sans discuter ? Ce n'est pas mon genre. Il a dû m'allécher avec quelques belles liasses de billets. Il sait que je dois penser à l'avenir. A ma famille. Je vais être père. Etre père, ça ne s'improvise pas, à la différence du jazz !

— Toutes les places ont été vendues. Et les colonnes du théâtre entièrement repeintes en blanc pour l'occasion.

— Quelle occasion ?

Anatoly ne répond pas. Comme à son habitude, lorsqu'il est embarrassé. Il me cache quelque chose. Cette façon de mâchouiller avec acharnement l'extrémité de son gros cigare... Et il roule des yeux affolés.

— Anatoly, tu n'aurais pas oublié de me dire quelque chose ?

— C'est une grande occasion. Peut-être la plus importante de ta carrière. D'ailleurs, regarde. La salle est entièrement vide. C'est bien un signe, non ? Allez, vas-y. C'est à toi de jouer maintenant !

— Jouer ? Mais devant qui, Anatoly ?

Il s'est volatilisé. Il y a un énorme rat qui court le long du rideau. Je le reconnais, celui-là, avec son pelage rayé et sa moustache distinguée...

Je claques des doigts. One-two, one-two-three... Mon quintette s'élance comme un seul homme. Il se visse à mon tempo.

J'ai choisi Caravan. J'ai bien fait. Je suis bien le seul à l'interpréter ainsi. Tiens, il y a Johnny qui discute avec Bernie. Au bord de la plage ? A Montmartre ? De plus en plus étrange, tout ça. Ils ont l'air heureux. Mes arrangements... du pur génie. En toute modestie bien sûr. Swing aérien. Ça balance bien. Johnny a l'air très satisfait de son élève. Sa main bat le rythme à la même vitesse que sa jambe. Attention... C'est au tour de la clarinette, elle ne doit pas louper son entrée. Bien, elle se glisse, aguicheuse, entre les percussions et la guitare. Ce n'est pas pour rien qu'un critique français a parlé de la sensualité de cet arrangement qui lui fait l'effet des « caresses virevoltantes d'une danseuse orientale »... Caresses virevoltantes... Ça fait rêver... La danseuse ? Elle ressemble à Elsa. Une beauté. Ses bras m'enlacent tendrement. Je vais avoir du mal à lancer mon solo. Il faut qu'elle desserre son étreinte. Elsa, ma chérie... s'il te plaît... Nous ne sommes pas seuls. Pourtant, ces strapontins rouges... Ils sont toujours relevés. Quelque chose ne va pas. Je suis tombé dans un piège ? Elsa ? Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Ils t'ont arrêtée ? Dans ce froid ? C'est impossible. Ils vont te tuer ! Non ! Anatoly ? Il faut que tu fasses quelque chose ! Mais où m'as-tu entraîné ? Et qu'est-ce que c'est que ce rythme ? On dirait une marche funèbre maintenant ! Que se passe-t-il ? Pourquoi y a-t-il autant de musiciens ? Quarante-trois ? Et ils ont tous la même tête. C'est Jdanov ! Andreï Jdanov ! Mon cœur s'emballe. Mes mains qui battent la mesure s'affolent. Mon Dieu, je ne maîtrise plus le tempo... Dans quelques secondes, c'est à moi. Le chorus... Ce que le public attend toujours en retenant son souffle... Mais quel public ? Les coups de batoir de la batterie... Ils devraient s'estomper maintenant, c'est ce que dicte la partition. Pourquoi s'amplifient-ils ? Ils envahissent tout l'espace. Ça cogne à l'intérieur de mon crâne. J'entends trop les cuivres. Et le boum-boum de la contrebasse qui part dans tous les sens. L'orchestre me lâche au lieu de me porter. Tant pis. J'approche l'embout de la trompette de mes lèvres. Elles sont desséchées, gercées, crevassées par le froid. Elles me font mal. Je dois inspirer à fond pour tout relâcher en retenue. Jouer en sourdine. Mes poumons sont gonflés à bloc. C'est ce souffle puissant qui a fait ma réputation. Et quelle réputation ! Quelle maturité musicale ! Je me permets toutes les audaces. J'ose même ne pas multiplier les notes hautes. Peu de musiciens osent une telle prouesse. Et tout ça en gardant ma sonorité cuivrée, ma marque de fabrique. A la fois chaleureuse, enveloppante, suave pour seulement effleurer la ligne harmonique. Pourquoi Outessov est-il accroché à un rail de projecteur ? Ce moujik, ce salaud d'opportuniste à la botte

de Jdanov ! Quel ringard ! Tout juste bon à mener une fanfare au pas de charge ! A Harlem, il se serait fait écharper vif, dès les premières notes. Aucune chance de sortir vivant de l'Apollo. Le public n'est jamais dupe. Ma popularité de Moscou à New York, ce n'est pas par hasard. C'est bien moi que l'on vient applaudir. Moi, le fils de Lazare, l'épicier le plus mélomane de Tiraspol qui se voyait trompettiste, et de Bela qui rêvait de conquérir Odessa et, pourquoi pas, un jour Paris, avec son piano. J'ai réussi, Lazare. Je suis un artiste reconnu. Et toi, Bela ? N'es-tu pas fière, enfin, de ton fils ? Je suis partout ! On me respecte, on m'applaudit. Je joue dans de belles salles bien propres, avec des gens bien habillés. Comme au concert. Mon sourire s'étale sur de grandes affiches, des pochettes de disque. Des articles de presse, innombrables, me sont consacrés. Je suis au sommet de mon art. J'ai même la sensation sacrilège de surpasser Armstrong ! Lazare ? Papa ? Tu entends ça ? Et toi, Jdanov ? Tu as entendu, toi aussi ? Mais qu'est-ce que tu fais ici à te cacher derrière ton chef ? Tu n'as rien à faire sur cette scène avec ton petit calepin. Ce n'est pas le moment de prendre des notes, mon vieux. Tu n'aimes pas mon style ? C'est vrai que si tu n'aimes pas, il vaut mieux commencer à prier. Tu es un parfait salaud, Andreï Aleksandrovitch ! De quel droit as-tu tué mon rat, Duke ! Mon pauvre Duke ! Jdanov, tu es un parfait salaud ! Une ordure ! La voix de ton maître ! La Lumière des nations ! Le Petit Père des peuples ! Lui et ses grossières mélodies géorgiennes ! Au diable, la voix des opprimés ! Au diable, la douleur des esclaves dans les plantations de coton ! Vive la musique lénifiante du Parti ! Vive la simplicité ! Voilà ce que le peuple soviétique veut ! Des chansonnettes populaires ! Surtout pas de rythme. Surtout pas de percussions ! Comment tu appelles ça déjà ? La discordance ? La surcharge de bruit ? La fraise du dentiste ? Jdanov ! Jdanov ! Pourquoi le sol se déroberait-il sous mes pieds ? Quel mauvais coup es-tu en train de fomenter ? Elsa, mon amour... Je suis tombé dans un traquenard. Ils veulent nous séparer. Ils veulent nous éliminer. Ils veulent nous voler notre enfant ! Non !

— Izzy ! Ne me déçois pas !

— Anatoly ? C'est toi, Anatoly ? Tu es là, toi aussi ? Mais pourquoi me pousses-tu dans le vide ! Tu es cinglé ?

— Izzy ! Joue ! Joue, je te dis ! Ne t'arrête pas !

Je ne peux pas jouer... Je ne suis plus rien ! Ils m'ont tout pris. Aucun son ne sort de ma trompette. Mes poumons se dégonflent, mes joues se vident, ma bouche mollit. Rien ne se passe. Les trois pistons de mon instrument ne s'enfoncent pas. Et pour cause ! Ils sont ensanglantés ! Les doigts de ma main droite sont tranchés ! Elle n'est plus qu'un moignon racorni !

— Camarade Grynberg ? Camarade Grynberg ?

— Qui parle ? Qui m'appelle ?

— Tu es un traître ! Un espion à la solde de l'Amérique ! L'Union soviétique te condamne à vivre dans un enfer de glace peuplé de rats ! Tu es déporté ! As-tu quelque chose à dire pour ta défense ?

— Oui, camarade juge. Mais avant cela, j'aimerais te jouer un petit air de ma composition. Tu vas adorer, camarade juge, je te le promets. Le titre surtout... Je

l'ai appelé : « Ton Honneur a le nez en trompette » !

— Camarade Grynberg ! Sais-tu ce qu'il en coûte de manquer de respect à un représentant du camarade Staline ? Gardes ! Emmenez-le !

Le lendemain matin, le clairon souffreteux sonna le réveil. Quel rêve étrange. Il sortit avec appréhension les mains de sous la couverture. Il ne leur manquait aucun doigt, Dieu merci. Il se souvint des mains si délicates d'Elsa qui lui caressaient le visage. Quand la reverrait-il ? Il lui avait promis que plus jamais ils ne seraient séparés. Il n'avait pas été capable de tenir cette promesse. Et cet affreux cauchemar. C'était probablement la faim qui l'avait suscité. Il sentit l'odeur de la terre mouillée qui se mêlait à celle d'un feu de bois. Il préférerait ces parfums à la puanteur rance des lampes à pétrole qui éclairaient la baraque. Ces effluves apaisaient parfois son estomac endolori. En fait de terre, c'était plutôt une boue noirâtre dans laquelle s'enfonçaient ses chaussures éventrées par le travail à la mine. L'alternance de neige, de gel et de pluie empêchait ce mélange de graviers et de crasse de durcir.

Il sortit du baraquement. L'hiver était là pour de longs mois. Il se dirigea vers la salle à manger. Il se sentait si faible. Ce rêve l'avait aussi beaucoup perturbé. La vision d'Elsa enceinte lui traversa l'esprit. Et si, par malheur... Son pied heurta une pierre. Il trébucha et tomba à plat ventre dans la mélasse.

— Eh bien, mon vieux. Il faut regarder où tu mets les pieds !

Le colosse le souleva d'un seul bras. Izzy, couvert de boue et frigorifié, le remercia en tremblant.

— Tu te souviens de moi ? Je pensais que tu m'avais oublié après m'avoir expédié au cachot, dit-il avec le même sourire édenté.

— Je ne t'ai pas oublié. C'est toi qui as disparu. Tu as une mine épouvantable. Je t'ai à peine reconnu avec cette barbe !

— Merci pour le compliment. Tu n'es pas mal non plus avec

tes vêtements pleins de boue. En réalité, ce sont eux qui m'ont oublié. Au cachot, ce sont des choses qui arrivent. Ce n'est pas la première fois. Ils savent que je suis costaud, alors ils ne s'inquiètent pas pour moi. Et ce morceau de pain ? Tu me l'as gardé comme tu l'avais promis ?

— Je t'en ai mis de côté, un par jour. Ça t'en fait neuf ! Tu as de quoi te faire un festin.

— A te voir, j'ai plutôt l'impression que tu en as plus besoin que moi. Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de toi, ces salauds ? A croire qu'on vient de te sortir du cachot !

Il avait raison. Izzy allait mal. Des zeks l'avaient déjà catalogué dans la catégorie des gringalets et autres souffredouleur. Certains l'avaient menacé. Ils appartenaient à la brigade des Tchétchènes. C'est eux qui occupaient les meilleures places dans la baraque, près du poêle à charbon. Dans le camp, ils étaient connus pour leur violence. Ils avaient l'habitude de monter des attaques contre les autres baraquements et tentaient d'étendre leur influence, surtout face aux Ukrainiens, pas des tendres non plus. On l'avait déjà forcé à nettoyer le réduit en bois qui faisait office de latrines avec une petite cuillère. Il y avait passé la moitié de la nuit. On avait exigé trois soirs de suite qu'il apporte deux seaux d'eau pour les occupants de la baraque. En moins de deux semaines, son corps avait fondu comme de la glace au soleil. C'était d'ailleurs le lot des détenus les moins résistants. C'est-à-dire de ceux qui ne bénéficiaient d'aucune protection à l'intérieur du camp. Ceux-là avaient le visage émacié, les yeux cernés de noir, le corps racorni. Leurs vêtements, devenus trop amples, leur donnaient la même silhouette fantomatique. Ils sortaient de leur baraque pour surveiller la course du soleil lorsqu'il n'était pas caché par les nuages, et calculer le temps qu'il leur restait à tenir avant le prochain « repas ». Les deux ou trois heures qui précédaient

étaient une torture. Ils se regardaient avec des yeux hagards, avec une unique question à l'esprit : Y aurait-il un bout de pain supplémentaire ? Un morceau de viande laissé par un gardien ?

Les traits tirés et la barbe hirsute, Izzy avait lui aussi changé. Ses gestes étaient plus lents, sa démarche moins assurée. Le système concentrationnaire était en train de le métamorphoser. Il gommait jour après jour sa personnalité, le détruisait à petit feu. L'attribution d'un matricule avait été une étape cruciale de ce processus savamment étudié. KRD étaient les trois lettres qui permettaient d'identifier les détenus politiques, ceux qui étaient soupçonnés d'activités contre-révolutionnaires. Les traîtres. Ils se différenciaient des autres zeks, notamment les droit-commun, mais aussi des KRDT, également des militants opposés à la Révolution, identifiés ceux-là à l'ennemi juré de Staline, Lev Davidovitch Bronstein, plus connu sous le nom de Léon Trotski. Ceux-là étaient particulièrement mal accueillis et aussitôt mis au ban. L'administration du camp avait mis en place une sorte de hiérarchie des pestiférés. Par chance, Grynberg appartenait à la bonne catégorie. Les traîtres étaient des pestiférés de luxe. A ceci près que les droit-commun éprouvaient pour les uns et pour les autres une égale aversion, soigneusement cultivée par l'administration qui pensait ainsi neutraliser toute forme de subversion politique. Il y avait aussi les « anonymes », ceux qui refusaient même sous les coups et la torture de décliner leur nom car toute forme de collusion avec l'Etat stalinien leur était insupportable. Ils appartenaient le plus souvent à des sectes religieuses ou continuaient de croire en Dieu en rejetant le bolchevisme, pour eux l'incarnation du diable. Lorsque l'un d'eux arrivait dans le camp, tout le monde savait qu'il ne survivrait pas longtemps. Ils refusaient de travailler, de partager les corvées obligatoires. Privés de soupe et de pain, ils étaient voués à une mort rapide.

— Je ne me suis pas présenté, lui dit le colosse. Vladimir Fiodorovitch. Tout le monde m'appelle Vlad.

— Izzy Grynberg. Matricule KRD-080260.

Ils se serrèrent la main.

— Tu n'as pas de matricule ? s'étonna Izzy.

— Non. Personne n'a encore osé m'en donner un. Ils ont autant peur de moi que de mon patron. Et comme il est très mécontent qu'ils m'aient oublié au cachot, ils ne vont pas se risquer maintenant à m'en attribuer un.

— Ton patron ?

— Lev Semionovitch Tvardovsky. Viens. Je vais te le présenter. Mais d'abord tu vas te nettoyer. Il ne peut pas te voir dans cet état. Et au fait, merci pour le pain. Mais je n'en ai pas vraiment besoin. Toi non plus du reste. Plus maintenant.

— De quoi parles-tu ? Tu penses que je n'en ai plus pour longtemps, c'est ça ?

Le colosse éclata encore de rire.

— Tu ne vas pas mourir de sitôt. Pas tant que je serai là.

[1.](#) Du nom de Stolypine, un ministre de Nicolas II qui avait introduit ce type de wagons.

[2.](#) Zone interdite.

Le Kremlin, Moscou, février 1946

— Les coups de bâton de mon père étaient moins douloureux que ce que tu me forces à endurer aujourd'hui, camarade Vinogradov.

Vladimir Vinogradov, qui parcourait de son stéthoscope le dos large de son patient, releva ses yeux rougis par le sommeil. Il était 3 heures du matin et on venait de le sortir de son lit. Une urgence. Il devait se rendre au Kremlin pour soulager le camarade Staline. Ce n'était pas la première fois, mais ausculter ce patient n'était pas une tâche aisée car Iossif Vissarionovitch n'était pas un patient ordinaire. Il refusait systématiquement de se dévêtir. Le médecin faisait donc au mieux pour percevoir les battements de cœur étouffés sous plusieurs couches de vêtements. Seule la nuque épaisse était dénudée. Impeccablement rasée, elle débordait légèrement du col empesé de la veste militaire.

Il mesura sa tension artérielle, puis palpa le cou, l'aîne et les pieds jusqu'aux chevilles, avant d'aller se rincer les mains.

— Quel genre de douleurs, Koba ? Il faut que tu m'expliques, demanda Vinogradov qui n'était pas habitué à ce genre d'épanchements de la part de son illustre patient.

— Mes articulations. Comme si mes membres étaient sur le

point de se raidir pour ressembler à mon bras estropié... Tout à l'heure, retirer mes bottes a été une torture.

Le médecin, fidèle entre les fidèles depuis une dizaine d'années, rangea son instrument et respira profondément. Il avait arrêté son diagnostic plusieurs mois auparavant, mais n'avait pas osé en faire part à Staline. Cette fois, il allait devoir se montrer courageux. C'était l'occasion qu'il attendait. Iossif Vissarionovitch se refusait jusque-là d'admettre la moindre faiblesse. Même les trois infarctus qui avaient failli le terrasser l'an dernier ne l'avaient pas fait changer d'avis. Il continuait de se surmener, de soigner ses rhumatismes à la chaleur de sa cheminée, et de se plaindre de terribles maux de tête. Il était tendu et semblait plus préoccupé que jamais. Les élections au Soviet suprême lui avaient donné la mesure du mécontentement qui grondait dans le pays, même si elles n'avaient valeur que de symbole, la réaffirmation de l'indéfectible unité entre le Parti et le peuple. Aux rapports de police, s'ajoutaient les revendications, les lettres, les pétitions qui affluaient par centaines de milliers au Kremlin. Toutes protestaient contre ce qu'elles appelaient la victoire volée, cette immense frustration populaire face à la famine et à la misère qui sévissaient. L'industrie militaire s'était pourtant remise en route, les chantiers reconstruisaient et modernisaient les infrastructures détruites par l'invasion allemande. Et le peuple n'était pas content ! Cela devait être la faute de Joukov et de ses frontoviki, les combattants du front. La popularité de cet officier insolent, auréolé par sa prise de Berlin et héros de la défense de Moscou, était probablement pour quelque chose dans ses terribles maux de tête. On lui avait même rapporté une rumeur disant que Joukov avait réussi à lui arracher la promesse d'abolir la collectivisation et de redistribuer les terres confisquées ! Sans doute un mensonge colporté à leur retour au pays par les

millions de soldats soviétiques contaminés par la propagande étrangère alors qu'ils se battaient hors des frontières. Sans parler de ces foutus intellectuels qui s'étaient, eux aussi, battus au front ! Etait-ce une raison suffisante pour demander plus de liberté ? Une fois la paix revenue, qu'avaient-ils besoin de cette liberté ? Pour écrire des poèmes subversifs ? Peindre des tableaux abstraits ? Jouer du jazz ?

— Koba, il faut que je te parle. C'est sérieux. Tu dois m'écouter.

— Que se passe-t-il, Vinogradov ? rugit Staline en s'extrayant de ses pensées. Pourquoi fais-tu cette tête d'enterrement ? On dirait que tu as croisé le fantôme de Léon le Juif !

— Léon le Juif ? sursauta Vinogradov en pâlisant. Le médecin d'Ivan le Terrible ? J'espère ne pas connaître son sort. Je n'ai pas tué ton fils et je ne suis pas juif. Et toi Koba, tu n'es pas Ivan ! Pourquoi me parles-tu de cet individu ?

Staline éclata de son rire le plus gras.

— Attention à ce que tu vas me dire, camarade médecin. Moi non plus, je ne souhaite pas que tu finisses comme lui ou comme ce pauvre Alexandre Chtcherbakov. Ce n'est pas toi qui l'aurais tué par hasard ? Je m'interroge, parfois. Et mon fidèle Jdanov... Je trouve qu'il a mauvaise mine en ce moment. Tu n'en connaîtrais pas la cause par hasard ? Vous autres médecins, vous êtes des gens trop mystérieux pour moi. Mais nous verrons ça plus tard. En attendant, je t'écoute. Qu'as-tu de si important à me dire à pareille heure ?

Vinogradov sentit le fond de sa gorge se contracter sous l'effet de la peur. Il avait peut-être déjà franchi la limite à ne pas dépasser lorsque l'on se trouve à quelques dizaines de centimètres de l'homme le plus redouté d'Union soviétique. Mais il était trop tard pour se raviser. Il prit une nouvelle

inspiration. L'odeur de pin qui émanait des meubles en bois brut et de la cheminée où se consumaient quelques rondins lui picota le gosier. Il n'arrivait pas à s'habituer à ces senteurs et il était exclu d'en faire la remarque. Le pin était l'arbre préféré de Staline.

— Koba... Depuis tes trois infarctus, tu n'es plus le même. Tu le sais bien. Tes articulations te font souffrir plus souvent. Ta tension artérielle est plus élevée et tes maux de tête durent plus longtemps.

— Camarade Vinogradov, l'interrompt Staline de sa voix de basse, donne-moi des informations que j'ignore. Je ne suis plus l'enfant de chœur d'autrefois à qui ma mère racontait des balivernes. Où veux-tu en venir ?

— ...

— Eh bien, insista Staline. Décidément... Mais de quoi as-tu si peur ? De moi ? Tu sais bien que tu n'as rien à craindre ! D'ailleurs, tu vois ? Je suis gai ! Je me sens déjà beaucoup mieux. Vinogradov, tu es un magicien !

— Koba, poursuivit Vinogradov en tremblant. Le magicien, c'est toi. Tu penses que tu peux soigner tes douleurs avec des feux de bois et de l'eau des torrents du Caucase. Mais cela ne suffit pas.

Staline se leva et scruta le médecin qui avait de plus en plus de mal à dissimuler sa nervosité.

— Koba, tu es sclérotique. Tu souffres d'artériosclérose. Il faut que tu changes certaines de tes habitudes, si tu veux continuer de nous éclairer longtemps de ta lumière.

— Qu'est-ce que cela signifie ? interrogea Staline.

— Il faudrait que tu diminues ta consommation de cigarettes, de vodka et de khvanchkara. Tes artères risquent de se boucher, Koba. Cela peut être dange...

— Ce ne serait pas toi plutôt, Vinogradov, qui serait

bouché ? Je ne comprends pas un traître mot de ce que tu dis. Tu sais très bien que je ne peux pas me passer de khvanchkara. C'est mon vin préféré, le meilleur de Géorgie. J'en ai même fait servir à Churchill et Roosevelt à Yalta. Ils avaient apprécié. Ils ont meilleur goût que le tien. Mais tu as de la chance car je suis de bonne humeur. J'ai quelque chose à faire de plus intéressant que d'écouter des discours. Rentre chez toi avant que je ne change d'avis et te fasse jeter au cachot, comme tu le mérites probablement. Mais, avant que tu ne déguerpisses, j'ai encore un petit service à te demander.

New York, novembre 2001

— Vous connaissez mon oncle ? Répondez-moi !

Semion garde le silence. Il paraît absorbé dans de lointaines pensées. Il a de nouveau baissé la tête qu'il laisse pendre, comme pour relaxer sa nuque après un effort, et fixe la pointe de ses chaussures.

— J'ai donc bien fait de te faire suivre. Mes informations étaient justes.

— Vous m'avez fait suivre ? Mais par qui ? Ces Juifs orthodoxes ?

Encore ce sourire.

— Désolé pour les coups. J'étais vraiment obligé de m'assurer que c'était bien toi et que tu n'étais pas en train de me balader. Est-ce que tu sais ce que contient cette mallette ?

La voix est à nouveau apaisée. Il n'y a plus aucune agressivité dans sa gestuelle. Son visage anguleux s'est même adouci et il m'apparaît aussi attendrissant qu'un enfant qui vient de retrouver son jouet qu'il croyait à jamais perdu.

— Comment pourrais-je le savoir ! Vous ne m'avez pas vraiment laissé le temps de...

— Va chercher la mallette, ordonne-t-il à son homme de main. Et libère aussi ses jambes.

Le type se met à genoux et dénoue le fils électrique qui entrave mes chevilles. Curieusement pour une brute de son espèce, il porte une eau de toilette raffinée. Ses tatouages sont impressionnants. Impossible d'en percevoir le sens. Je distingue vaguement des têtes et des queues de dragon. L'étoile aussi. Je peux enfin étirer mes jambes engourdies.

Le gorille est déjà revenu avec la mallette noire. Il la pose avec précaution sur une caisse en bois qu'il a dépoussiérée avec un vieux chiffon. Cet excès d'attention à l'égard de ce que doit contenir cette valise est intrigant. Les deux hommes ne parlent plus. Toute leur attention est concentrée sur l'objet. Je m'attends à voir couler un flot de diamants ou quelques lingots d'or... A moins que ce ne soit une arme. La mallette a bien la taille d'un fusil-mitrailleur au canon scié. J'en ai déjà vu quelques-uns de ce format. Une crainte, soudain... Ces deux-là sont des vicieux. Ils préparent religieusement mon exécution après m'avoir fait croire qu'ils me libéraient. Je me remémore à nouveau cet article du Times. Ces parrains russes qui s'amuse à tester une arme nouvelle en ouvrant le feu sur un de leurs gardes du corps, sur un otage ou sur des passants. Mais non, celui-là ne m'aurait pas détaché. Il ne pousserai pas la perversion à ce point...

Je suis à mon tour hypnotisé par la mallette au cuir patiné. Il n'y a plus aucune trace de poussière. Le couvercle est légèrement bombé du côté droit. Les minutes s'écoulent sans que rien ne se passe. J'entends au loin des coups d'avertisseurs et des vrombissements de moteurs. Cette cave n'est pas très éloignée d'une avenue très passante. Ils m'ont peut-être ramené à Manhattan.

Le déclic des deux serrures en nickel me fait sursauter. L'homme qui m'interroge a remonté encore plus haut les manches de sa veste. Il doit avoir tout le corps tatoué. J'identifie

un tigre parmi l'enchevêtrement de dessins. Le tigre... Ce sont les tueurs de flics... La poignée unique est rabattue contre le flanc. Avec une lenteur extrême, il soulève le couvercle. Une feutrine couleur lie-de-vin borde l'intérieur. Cela sent le neuf. Le couvercle est maintenant entièrement relevé et bascule. Ouvrir un coffre-fort aurait, à mon avis, pris moins de temps. Mais je ne suis pas au bout de mes interrogations. Un morceau d'étoffe recouvre l'objet. Il est cousu dans un tissu aux couleurs désuètes, un peu comme le foulard de la vieille dans le métro. Les deux hommes se regardent encore. Ils baissent les yeux vers le morceau de tissu, hésitent à le soulever.

— Allez, s'enhardit le gorille pour encourager son patron.

Ce dernier ne s'étonne même pas de l'injonction de son subalterne et saisit l'étoffe qui se déplie. C'est bien un foulard de femme.

Un jet de lumière jaillit de la mallette et éclabousse les murs du sous-sol. C'est le reflet de l'ampoule au plafond qui accentue la brillance de l'objet. On dirait du cuivre. Il a été lustré avec soin. C'est une trompette. Délicatement, comme s'il craignait de se brûler à son contact, l'homme à lunettes la saisit délicatement et l'extraît avec une lenteur extrême de son étui. C'est une vraie merveille. Mais pourquoi une trompette ? Le vieillard allongé sur son lit de mort m'a fait venir à New York pour me confier un instrument à vent !

— Voilà. C'est une trompette.

— C'est pour ça que vous m'avez fracassé le crâne ? Que vous me séquestrez ici ? J'espère que vous avez une bonne explication...

— Sinon quoi ? me balance Semion.

Je dois apprendre à ne pas le chauffer, celui-là. Ça peut être périlleux. Je me ratatine sur ma chaise.

— Il faut que tu voies quelque chose, me dit-il. Approche-toi.

Est-ce que par hasard tu lirais l'hébreu ?

— Non. Bien sûr que non. Pourquoi diable voulez-vous que je lise cette langue ?

Sans se soucier de ma réponse, il soulève la trompette, oriente le pavillon dans ma direction pour le montrer. Je ne suis pas expert en la matière, mais je le trouve particulièrement large. La signature est bien visible : Henri Selmer & Cie, breveté France et Etranger, Paris, France. Je lis. C'est un modèle *Balanced Action* en si bémol. Il sort des ateliers de la place Dancourt. Tout est soigneusement gravé.

— Ce n'est pas de l'hébreu, ça. C'est du français. Et cette place Dancourt, elle n'existe plus. Elle s'appelle aujourd'hui la place Charles-Dullin, dans le 18^e arrondissement de Paris. Je connais très bien cet endroit.

— Regarde à l'intérieur du pavillon. Qu'est-ce que tu vois ?

Une autre inscription, gravée dans le cuivre.

— Tu es sûr de ne pas lire l'hébreu ? insiste Semion.

— Mais enfin, je ne suis pas juif !

— Pas juif ? s'esclaffe le parrain. Tu es certain de ce que tu dis ?

— Je ne comprends pas.

— Ecoute.

Il se racle doucement la gorge, rajuste ses petites lunettes sur le nez et commence à lire, lentement, en détachant distinctement chaque mot.

— Le-b'ni Yossef. Ve higadeta le binekh'a ba yom ha-hou...

— Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que c'est que ce charabia !

Semion relève la tête et retire ses lunettes. Il les range avec précaution dans leur étui. Sa respiration se fait lourde. Il est visiblement très ému.

— OK, dit-il gravement. Aujourd'hui, c'est ton jour de

chance. Tu ne vas pas mourir. En tout cas, pas tout de suite. Je vais t'expliquer. Alexandre Grynberg, le vieil homme mourant que tu as rencontré à l'hôpital, c'est un peu mon oncle aussi. Presque comme un père. Je vais t'expliquer. Avant de mourir, mon père, mon véritable père, m'a chargé d'une mission : veiller sur Alexandre jusqu'à son dernier souffle. C'est lui qui m'a demandé de te retrouver. Cela n'a pas été facile. Il y a beaucoup de types comme toi à Paris, qui ont été adoptés très jeunes ! Tu n'es pas le premier que j'interroge... Avec les autres, ça s'est moins bien passé... C'est fou ce que les gens peuvent raconter comme mensonges lorsqu'ils ont peur...

Camp de Magadan, novembre 1947

Dès les premières heures du jour, une brume blanche enveloppa le camp. Elle était si épaisse qu'elle étouffait les sons comme de la ouate. Vlad ne vit ni n'entendit le morceau de bois qui s'abattit sur lui. Il s'écroula comme une masse dans la boue. Mais il en fallait encore plus pour assommer un Ukrainien de son gabarit. Il se passa la main sur le haut du crâne. Il saignait, mais avait tous ses esprits. Lorsqu'il se releva, plusieurs hommes sortirent du brouillard et l'encerclèrent. L'un d'eux tenait un baton. Du sang en dégoulinait.

— Qu'est-ce que tu me veux, Tchétchène ? rugit Vlad en brandissant son poing ruisselant de boue.

— Ta peau, Ukrainien. C'est ta peau que nous voulons ! Et celle de ton protégé.

Vlad se tourna dans tous les sens. Izzy avait disparu.

— Où est-il ? Qu'en avez-vous fait ?

— Ce n'est pas ton affaire...

Le cercle se resserra.

— Si tu veux le récupérer, il va falloir que tu ailles le chercher. A moins que tu... préfères qu'on te l'amène ?

Il mit deux doigts dans la bouche et siffla. Le groupe de Tchétchènes s'écarta pour laisser passer un géant qui empoignait

Izzy par le cou. Il le soulevait pratiquement au-dessus du sol de son bras musclé recouvert d'un tatouage qui représentait un taureau. De l'autre, il tenait un objet informe, dégoulinant de la même boue noirâtre. La nuque du géant était gonflée par l'effort, au point de distendre le col de sa veste crasseuse.

— Lâche-le, Tchétchène ! Immédiatement !

La voix métallique avait claqué comme le couperet d'une guillotine. Les Tchétchènes se retournèrent sans comprendre d'où elle venait. Mais lorsqu'ils virent surgir du brouillard celui qui venait d'apostropher le géant, ils reculèrent d'un pas. L'étreinte autour du cou se desserra instantanément. Les yeux larmoyants, Izzy reprit son souffle et se mit à cracher. Quelques secondes de plus, et il était mort. Vlad le rattrapa de justesse avant qu'il ne s'écroule par terre. Les Tchétchènes ne bougeaient plus, pétrifiés par l'apparition. A quelques dizaines de mètres, les gardes dans le mirador observaient la scène à la jumelle. L'un d'eux avait son fusil braqué dans la même direction. Le clairon choisit cet instant précis pour sonner l'appel.

— Amène-le ici, ordonna le nouveau venu en ignorant le signal.

Vlad s'exécuta. Il semblait inconcevable de désobéir à cet homme au physique sec et aux yeux perçants. Ses vêtements et ses bottes étaient propres et semblaient confortables. Il était rasé de près, ce qui était rare dans le camp. Sa petite taille tranchait avec la stature des brutes qui se trouvaient à quelques enjambées, mais il les écrasait tous par son charisme.

— Ça va aller ? demanda-t-il.

— Oui, répondit faiblement Izzy.

Il tituba, rattrapé une fois de plus par Vlad.

— Tu sais qui je suis ?

— Non. Mais je vous dois...

— Tu ne me dois rien du tout. Tu les vois, ceux-là ?

— Oui, répondit Izzy en se tournant vers les Tchétchènes.

— Eux, ils savent exactement qui je suis.

Il éleva ostensiblement la voix.

— Et ils vont sagement retourner vaquer à leurs occupations.

D'ailleurs, s'ils ne se pressent pas de dégager, ils vont manquer à l'appel et avoir beaucoup d'ennuis. Pas seulement avec moi.

Izzy pensa aux jours de cachot qui l'attendaient si lui aussi ne s'y présentait pas.

— Toi, tu ne bouges pas, lui ordonna l'homme qui avait sans doute lu dans ses pensées. Et vous, lança-t-il sur le même ton, vous disparaissiez de ma vue.

Les Tchétchènes s'exécutèrent sans demander leur reste et pressèrent le pas en direction du réfectoire.

— Tu ne crains rien maintenant. Ne t'en fais pas pour l'appel. Tu n'as plus besoin de t'y présenter à partir d'aujourd'hui.

— Mais qui êtes-vous ? Pourquoi m'avez-vous sauvé la vie ?

— Considère-moi comme ton protecteur. Je sais ce que tu as fait pour Vlad. Je t'en suis très reconnaissant. Je n'oublie jamais ceux qui me rendent des services.

— C'est moi qui ai failli me casser la mâchoire sur ce bout de pain. Ce n'était pas à lui d'en subir les conséquences.

— Tu es français ? Je reconnais cet accent.

— Oui. Mais je suis né à Odessa.

— Eh bien, nous voilà au moins deux dans ce cas, répondit l'homme en souriant. Quel crime as-tu commis pour échouer à Magadan ?

— J'ai trahi la mère patrie, ironisa Izzy.

— La mère patrie, hein ? reprit l'homme, soudain songeur. Quel genre de trahison ?

— Je suis musicien. Je l'étais plutôt. Je jouais du jazz

jusqu'à ce que... Ce tas de ferraille rempli de boue, c'est tout ce qui reste de ma trompette.

— C'est cet abruti qui l'a cassée ? Tu y tiens vraiment, à cette trompette ? Si tu veux, je peux te la faire réparer ici.

— Oui, j'y tiens. Beaucoup. C'est un grand trompettiste qui me l'a offerte il y a quelques années. Dans une autre vie. A New York. Personne ne peut réparer un instrument dans un état pareil.

L'homme écarquilla les yeux avec étonnement.

— Un grand trompettiste ? Américain ?

— Oui, sourit Izzy. Et quel Américain ! Le plus grand !

— Tu veux dire... Armstrong ? Louis Armstrong ?

— Oui, confirma Izzy.

L'homme, interloqué, insista :

— Tu le connais ? Personnellement ?

— J'ai joué avec lui. Et pas seulement. Avec Duke Ellington aussi. Et Johnny Hodges. Et Django Reinhardt. Et Barney Bigard. Et beaucoup d'autres encore.

— Comment m'as-tu dit que tu t'appelais ?

— Grynberg, Izzy Grynberg.

— Tu es juif, Grynberg ?

— Oui.

— Je vois. Tu connais du beau monde, Grynberg. Jazzman et juif. Voilà déjà deux raisons suffisantes pour avoir échoué ici à Magadan. Et ces Tchétchènes, ils n'aiment ni les uns, ni les autres. Et encore moins les gens intelligents de ton espèce. Tu es mal tombé. Mais ne t'en fais pas. Tes ennuis sont terminés. Vlad, occupe-toi de notre ami et de sa trompette. Au fait, pendant que j'y pense, j'ai une mauvaise nouvelle à t'annoncer...

— Quoi ? Quelle mauvaise nouvelle ? demanda Izzy, soudain inquiet.

— Les Tchétchènes... Ils n'aimaient pas ton rat non plus. Ils l'ont coupé en deux, d'un coup de couteau. Personne n'aime les rats. Les Tchétchènes, pour ça, ils sont comme les autres. Mais ce n'est pas ce qui manque ici. Tu t'en trouveras un autre, si tu y tiens tant. Oublie cet animal maintenant. Je m'appelle Lev Semionovitch Tvardovsky. Je suis l'un des plus anciens détenus du camp. 1925. Le 11 novembre. C'est la date de mon arrivée ici. Regarde.

Il releva la manche de sa lourde veste. Le vêtement était parfaitement coupé, ce qui était loin d'être courant ici. Sur la peau blanche, Izzy distingua deux cloches qui semblaient en mouvement.

— Cela signifie que j'ai été condamné à perpétuité, expliqua Tvardovsky. La première cloche a sonné le jour de mon arrivée ici. L'autre sonnera lorsque j'aurai fini de purger ma peine. A ma mort.

Il déplaça la manche et rajusta sa veste.

— Après la disparition de Lénine, Staline a commencé son nettoyage de printemps. Il voulait se débarrasser des gens de mon espèce. Il avait peur de ne pas pouvoir nous contrôler. Il voulait être le seul à semer la terreur dans tout le pays. Nous étions un obstacle. Et puis j'avais déjà quelques jolis coups à mon actif. Quelques banques. Quelques braquages. J'avais déjà ordonné des meurtres aussi. Parfois, tu comprends, il n'y a pas le choix. Il faut savoir se protéger. C'est un cercle vicieux. On ne sait jamais qui a commencé le premier. On sait juste qu'il ne faut jamais tourner le dos. Car c'est là que quelqu'un t'attendra toujours avec son couteau et t'éliminera. Mais je n'ai jamais tué personne. Ce n'est pas mon genre. Il y a des types pour ça. Vlad par exemple. Chacun son travail...

Il marqua une pause. Il ne semblait pas du tout se soucier du temps qui passait et de la cloche du réfectoire qui allait bientôt

sonner.

— C'est Staline qui m'a fait interner à Magadan. Mais je ne me plains pas. J'ai eu de la chance. Il y a des camps bien plus durs que celui-là.

— Ça veut dire quoi, des gens de votre espèce ?

— Je suis un Vor, une sorte de chef de brigade.

Le Kremlin, février 1946

— Ces Américains n’y connaissent rien, bougonna Iossif Vissarionovitch. Ils ne nous arrivent pas à la cheville. Ils n’auront jamais des musiciens aussi doués que les nôtres.

Le Gramophone déversait de joyeuses mélodies traditionnelles géorgiennes dont il raffolait tout autant que le khvanchkara de son enfance que ce maudit Vinogradov essayait de supprimer de son menu.

Il se concentra encore quelques secondes sur le chant, se remémora quelques vers qu’il avait composés, il y a de longues années, probablement pour Kato, dont le souvenir était plus brûlant que jamais, surtout ces dernières semaines.

Etait-ce la raison de son humeur maussade, ce soir ? Il affectionnait pourtant toujours autant les longues soirées comme celle-ci, aux côtés de ses plus proches, à rire, évoquer de vieux souvenirs de lutte, bien manger. Etait-ce sa santé ?

Machinalement, il se mit à battre la mesure en tapant du plat de la main sur sa cuisse. Le geste lui arracha une grimace. Il se tourna vers le grand miroir suspendu au-dessus de la cheminée où brûlait une énorme bûche. Le lustre surplombant la vaste pièce diffusait une faible lumière qui accentuait les stigmates de la variole qui grêlait son visage depuis son jeune âge. Son teint

était d'une pâleur olivâtre. Sa peau n'était pas fardée. Il avait fait appeler son maquilleur. Il devait arriver incessamment. A bientôt soixante-sept ans, il pouvait bien s'autoriser quelques artifices. Il ne se sentait ni vieux ni usé. L'essentiel fonctionnait à merveille et c'était bien tout ce qui comptait. Surtout ces derniers temps. D'ailleurs, il aurait mieux fait de clouer le bec plus sèchement à Vinogradov en lui décrivant ses toutes récentes prouesses au lit, en lui parlant de sa vigueur retrouvée, de sa fougue qui lui rappelait sa tumultueuse adolescence à Gori. C'est qu'il avait bien failli lui faire peur, ce charlatan, avec sa maladie inconnue. Mais en était-ce vraiment une ? Depuis quand les grappes gorgées du soleil de sa chère Géorgie natale produisaient-elles un venin nocif pour ses artères ? Avant de le congédier, il lui avait tout de même donné une bonne leçon que l'autre n'était pas près d'oublier. Le plus difficile avait d'ailleurs été de conserver son sérieux en voyant la tête ahurie du médecin qui l'écoutait, abasourdi.

— Vinogradov, tu as quarante-huit heures pour me confectionner une belle paire de bottes à talonnettes suffisamment confortables pour atténuer mes douleurs aux jambes, lui avait-il ordonné.

L'accessoire n'était pas anodin. Et il ne s'agissait pas uniquement d'un meilleur confort, mais de camoufler discrètement son mètre soixante. A défaut d'être un bon médecin, ce vaurien allait devoir démontrer qu'il était capable d'être un habile cordonnier.

Il ralluma sa pipe, en tira une longue bouffée et se servit un doigt de vodka. La sensation de chaleur que lui procura le mélange de l'alcool et du tabac l'apaisa quelques instants. Après tout, la mort n'était pas pour demain. La vieillesse ne l'avait pas encore rattrapé et ses artères étaient à son image, en acier trempé. Il se figura avec délectation Vinogradov suant à grosses

gouttes sur sa prochaine paire de bottes. C'était le sort réservé aux imposteurs. Et il avait fait preuve d'une surprenante clémence. Il devrait être plus attentif à l'avenir avec tous ces sorciers dont il commençait à se méfier sérieusement, comme ce Miron Vovsi, le médecin-chef de l'armée Rouge. Le moment viendrait où il devrait lui régler son compte à celui-là aussi. En attendant, il se sentait toujours au sommet de son pouvoir, en maîtrise absolue de la situation politique. L'ivresse de sa victoire sur l'Allemagne y était pour beaucoup et l'emplissait d'une immense fierté. De la Finlande à la mer Noire, son génie stratégique lui avait dicté de lancer les cinquante-huit armées soviétiques à l'assaut des soldats du Reich. Il avait réussi à mettre les hordes nazies en déroute. Les goulags débordaient de ses opposants. Il avait pu imposer une nouvelle classe de responsables en qui il avait toute confiance et remplacer ses anciens camarades révolutionnaires, les plus menaçants. Le pays était en pleine reconstruction, même s'il y avait quelques problèmes ici et là. Tous les Russes ne mangeaient pas encore à leur faim. Et comme il allait devoir augmenter de 200 % les prix des denrées de première nécessité, cela risquait de susciter quelques remous. Il était plus que jamais le guide clairvoyant de la classe ouvrière et l'homme le plus puissant de la planète. Cette vieille taupe de Roosevelt n'avait qu'à bien se tenir.

« Ce n'est qu'un vieillard au bout du rouleau, pensa-t-il. Même si les Américains veulent encore de lui, il n'aura jamais l'énergie pour venir à bout d'un cinquième mandat. »

Il repensa à Jdanov et à sa moustache triste.

« Celui-là aussi commence à ressembler à un vieux bonhomme. Etrange, pour quelqu'un de son âge... »

Il n'avait rien de commun non plus avec cet hypocondriaque de Chostakovitch, ce prétendu compositeur de génie qui l'avait tant déçu en sombrant à son tour dans « le formalisme

musical ». Par chance, avant de mal tourner, il avait eu le temps de mettre en musique avec Prokofiev le nouvel hymne national qu'il avait commandé pour remplacer L'Internationale.

Les quelques heures qu'il avait passées la veille témoignaient bien de sa vitalité débordante, n'en déplaise à cet imbécile de Vinogradov. Le souvenir de cette expérience grisante le réchauffa autant qu'une lampée de vodka. Il comptait d'ailleurs la renouveler cette nuit. Cette pensée l'émut quelques secondes. La femme qui l'attendait était absolument délicieuse. Sa grâce et sa timidité l'avaient touché dès qu'elle lui avait été présentée lors d'une réception au Kremlin. Depuis, il la rencontrait régulièrement. Pour elle, il avait même bouleversé ses plans en annulant son séjour dans sa datcha préférée construite sur les hauteurs de Gagra, près des rivages de la mer Noire. Lorsque l'envie lui prenait de la voir, il lui envoyait son chauffeur au volant de sa luxueuse ZIS 110 blindée et la faisait venir au Kremlin. Une fois que la voiture était parquée, deux gardes escortaient la jeune femme jusqu'à l'entrée de la tour Borovitskaïa, celle que l'on reconnaissait depuis plus de dix ans à sa pointe ornée d'une étoile rouge. Elle traversait à pied le jardin Alexandrovsky sur le coup de 20 heures, au moment précis où retentissait le carillon de la tour Spasskaïa. Toutes les trois heures depuis 1917 ses cloches ne jouaient plus le Dieu protège le tsar, mais L'Internationale. Il fallait ensuite parcourir des passages mal éclairés dont la froideur était accentuée par des lambris recouverts de vernis foncé. Puis, elle pénétrait par une porte haute dans une antichambre où ne brûlaient que des lampes à huile et dont les murs austères étaient décorés des portraits des pères de la Révolution. Tous étaient l'œuvre d'Alexandre Mikhaïlovitch Guerassimov, le président de l'Académie des beaux-arts, quatre fois lauréat du prix Staline. Un des tableaux, plus imposant que les autres, occupait un mur

entier. Staline et Vorochilov marchant côte à côte, au Kremlin, sur un trottoir humide, dans une posture amicale. Ils étaient vêtus d'une longue capote barrée d'un baudrier en cuir et coiffés d'une casquette. Les deux regardaient avec assurance vers l'ouest. L'homme d'acier, ancien braqueur de banque devenu le chef suprême de l'Union soviétique, et l'ouvrier tourneur fait général d'armée veillaient sur le peuple et les usines qui crachaient leur fumée au loin, dans les brumes moscovites.

Une soldate la prenait alors par le bras et la conduisait dans une minuscule pièce sans fenêtre et sans décoration. Elle devait y rester assise, jusqu'au moment où retentissait la sonnerie du téléphone posé sur le pupitre de l'une des deux militaires qui gardaient l'entrée du bureau de Staline.

— Oui, camarade Staline. Bien entendu, camarade Staline, répondait la soldate avant de raccrocher.

Puis elle se levait, se dirigeait vers la jeune femme et l'informait qu'elle allait procéder à une fouille complète.

— Très bien, disait docilement l'intéressée.

Puis, elle tendait son sac à main et se retournait afin d'être palpée méthodiquement.

Staline connaissait d'autant mieux le détail de cette procédure qu'il en était à l'origine. Elle le rassurait. Un ennemi de la Révolution pouvait se cacher derrière une femme, aussi jolie fût-elle. Bien sûr, il aurait préféré qu'elle vienne de son plein gré le retrouver. Ce n'était pas le cas et il en était bien conscient. Elle ne souriait jamais et affichait le plus souvent une insondable tristesse qu'il ne parvenait pas à apaiser. Il avait même essayé de lui écrire un poème. La verve de sa jeunesse était encore bien vivace et il restait animé de la même flamme romantique qui avait fait vibrer tant de femmes. Il avait aussi tenté de l'intéresser à l'une de ses lectures favorites, l'Histoire de la Grèce ancienne, écrite en russe par Vipper. Mais elle n'y

avait montré aucun intérêt. Elle aurait au moins pu manifester son appréciation, une certaine reconnaissance, l'ingrate ! N'était-ce pas un honneur que de l'approcher d'aussi près ? Beaucoup de femmes auraient aimé prendre sa place. Il avait encore du charme. Ses yeux étaient toujours aussi ardents, surtout lorsqu'ils croisaient le regard effarouché d'une jeune et jolie servante dans les couloirs du Kremlin. Son physique ingrat n'avait jamais été un réel obstacle. Il était suffisamment habile pour dissimuler son mal-être qui le rendait parfois maladroit et risquait de faire oublier son charisme. Il avait aussi conservé intacte son habileté à jouer d'un aspect parfois nonchalant et d'une expression d'enfant égaré qui suscitait chez nombre de femmes un irrépressible désir de le mater et de le séduire.

Mais celle-ci était différente des autres. Plus froide, plus timide. Elle maintenait une certaine distance qui en fin de compte attisait encore plus ce feu d'authentique Géorgien qui le consumait.

Hier soir, il l'avait trouvée négligée, peu maquillée, coiffée à la va-vite. Probablement ce malaise nauséeux dont elle avait été subitement prise pour une raison qu'il ignorait. Elle avait passé plus de temps dans la salle de bains que dans son lit. Mais qu'importe ! Il avait tout de même été sous son charme. Et cette nuit, ils rattraperaient le temps perdu. Une dernière fois ?

— Camarade Staline, l'informa solennellement Jdanov, il n'y aura pas de prochaine fois.

L'affirmation assurée du « pianiste » déconcerta le chef suprême.

— Continue, Jdanov. Tu m'intéresses !

— Sosso, cette femme va devenir un sérieux problème, poursuivit Jdanov. Elle vient te voir contrainte et forcée. C'est une évidence. Cela ne peut rien donner de bon. Et puis elle est probablement encore amoureuse de son mari. Camarade Iossif

Vissarionovitch, il faut que tu ouvres les yeux ! Ton ardeur et ton pouvoir ne réussissent pas à l'en éloigner. Souviens-toi que tu n'es plus un fringant jeune homme, Sosso ! Et elle n'a que vingt-huit ans ! A quoi penses-tu donc !

— Andreï Aleksandrovitch, te moquerais-tu de ton chef ? Tu me demandes à quoi je pense ? lui rétorqua Staline sur le ton de la boutade, et voilà que tu te mets à parler comme cet analphabète de Vinogradov. A ta place, je me méfiera. Tu pourrais bien finir là où tu te plais tant à envoyer nos ennemis...

Jdanov marqua un temps d'arrêt. Ces changements d'intonation dans la voix de son maître, il les connaissait bien et ils lui déplaisaient profondément. Ils ne laissaient rien présager de bon. Ils étaient le plus souvent précurseurs d'une colère violente. Le doute l'étreignit. Et s'il avait été un peu trop loin ? La rumeur qui se propageait ces dernières semaines sur l'irritation grandissante de Staline à son égard lui était bien sûr parvenue aux oreilles. C'étaient probablement ce paysan de Khrouchtchev et ce renard de Malenkov qui cherchaient à le déstabiliser dans l'espoir de le faire tomber en disgrâce. Il devait se méfier. Il avait appris à ne jamais prendre à la légère la moindre menace, même proférée par un homme médiocre. Et ils étaient légion. Jdanov n'avait aucune intention de subir le sort de ses anciens compagnons de route. Il se souvint de Boukharine, vieux complice, qui avait eu l'imprudence non seulement de contredire son chef en public mais d'avoir été surpris par Staline se promenant seul avec Nadia dans les jardins du Kremlin. Son mariage peu après avec une jeune et belle femme n'avait pas apaisé la méfiance et la rancune de Sosso à son égard. Il était tombé sous les balles d'un peloton d'exécution après un simulacre de procès et treize mois à croupir en compagnie des rats de la Loubianka. Rien n'avait arrêté Staline. Pas même l'intervention vibrante du prix Nobel

de littérature Romain Rolland qui avait invoqué la mémoire de Gorki pour exprimer son soutien au politicien déchu. Iossif Vissarionovitch avait balayé la missive de « ce philosémite, grand ami de Stefan Zweig » dont il avait pourtant apprécié la profondeur des recherches sur Beethoven. Il était resté inflexible. Rykov, Tomski, tant d'autres, si proches, avaient eux aussi été éliminés. La liste déjà interminable continuait de s'allonger. Jdanov n'avait nullement l'intention d'y figurer.

Il toussota, lissa sa moustache entre le pouce et l'index. Il connaissait Staline depuis les années de la Révolution. C'est lui qui avait poussé sa candidature au comité central du XIV^e congrès de 1925. Lui encore qui l'avait introduit dans son équipe et fait nommer secrétaire du Comité central en 1934, puis membre à part entière du Politburo. Il devait toute sa carrière à Staline. Qu'avait-il à perdre ? Sa santé était défaillante. Il était de ceux qui faisaient confiance à Vinogradov. Le médecin lui avait bien décrit les dégâts irrémédiables causés à son organisme par l'excès d'alcool. Il l'avait mis en garde en lui rappelant la mort pour des raisons similaires de Chtcherbakov, ancien compagnon de beuverie, emporté trois ans plus tôt.

— Qui suis-je pour oser me moquer de toi, camarade Staline ? répliqua courageusement le « pianiste ». Comment peux-tu croire cela de moi, n'ai-je pas toujours été ton plus fidèle ami ? N'ai-je pas toujours voulu te protéger des rapaces qui te tournaient autour ? Je te parle très sérieusement. Cette femme te prépare un mauvais coup. Il faut t'en séparer avant qu'il ne soit trop tard.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Andreï Aleksandrovitch ? De quel mauvais coup parles-tu ? Que crois-tu qu'elle puisse mijoter contre moi ?

— Tu ne te rends donc pas compte, Sosso ? Tu ne vois donc pas sa tristesse ? Son amertume se lit sur son visage. L'amour a-

il rongé ton instinct ?

— L'amour, quel amour ? Andreï Aleksandrovitch, tu le sais bien. L'amour, ça n'existe plus. Mais celle-ci me rappelle ces beautés brunes de Géorgie. Elle est grande, svelte. Ses yeux, Andreï... Ses yeux... Je ne sais pour quelle raison obscure, elle me rappelle Kato. Andreï, tu te souviens ? Ne trouves-tu pas qu'elle a quelque chose d'Ekatarina ? Ses cheveux. Je crois qu'elle est plus robuste. Avec elle, au moins, je n'ai pas peur que le typhus l'emporte. Et je n'ai pas envie de la négliger. J'ai commis trop d'erreurs dans le passé. Cette femme a du caractère. Elle mérite que l'on prenne soin d'elle.

— Sosso, je n'ai pas oublié ta première femme. Je sais quel mal l'a emportée. Je sais aussi pourquoi Nadia est morte. Tu ne peux pas te permettre un nouveau drame et de nouvelles suspicions. Nos ennemis, Sosso, ils ne cherchent qu'à t'affaiblir. Ils sont à l'affût de la moindre faille. Laisse-moi faire. Laisse-moi régler cette histoire. Comme toujours, tu n'auras pas à le regretter.

— Mais de quelle histoire parles-tu ? Cet homme, son mari, c'est ça ? On voit bien qu'il la néglige. Cette femme a besoin d'amour.

— Il rentre du front dans quelques jours.

— Eh bien, tu n'as qu'à le faire arrêter.

— Le faire arrêter ? C'est toujours possible. Il faudrait trouver un prétexte. C'est nous qui l'avons envoyé au front pour encourager nos soldats à mieux se battre. Il est très populaire chez nous maintenant.

— Depuis quand as-tu besoin d'un prétexte pour arrêter quelqu'un qui te dérange ? Mon brave pianiste, ne deviendrais-tu pas trop sensible avec l'âge ?

— Tout le monde est sensible, Koba. Toi aussi, tu vieillis. Tu te souviens de tes larmes lorsque l'Allemagne a capitulé ?

— Laisse-moi tranquille avec ça. Combien de fois t'ai-je demandé de ne pas me rappeler cet incident ? Ne t'inquiète pas, cela ne se reproduira plus. Ce trompettiste... Ça me revient maintenant. Je me souviens de lui. A Sotchi. Au théâtre. Un type capable de produire un son aussi puissant avec une trompette ne peut pas être totalement innocent. Ce type ne me dit rien qui vaille. Il faut nous en débarrasser.

— Iossif Vissarionovitch, je ne peux tout de même pas expédier au Goulag tous les hommes mariés à de jolies femmes ! Notre grand pays regorge de beautés, tu le sais bien, Sosso. La Sibérie tout entière ne suffirait pas à héberger leurs époux, même le temps qu'ils y refroidissent leurs ardeurs !

Staline observa Jdanov avec intensité. Le « pianiste » lui tenait tête et cela l'intriguait. Il avait d'habitude moins d'états d'âme lorsqu'il s'agissait d'écarter un gêneur. Et ce trompettiste en était un. Probablement un espion, un traître. Quel intérêt pouvait-il avoir à le défendre ? Sur son ordre, des centaines de musiciens de jazz croupissaient déjà au Goulag. D'autres allaient encore les rejoindre. Jdanov perdait-il la raison ? Déclinait-il ? Sa dernière alerte cardiaque n'avait pourtant pas tempéré son zèle légendaire. Il élaborait une nouvelle doctrine pour le bien-être du peuple soviétique et de son chef bien-aimé et tout-puissant. Ils en discutaient longuement. Jdanov était une sorte d'idéaliste qui rêvait d'un monde meilleur, c'est-à-dire scindé en deux camps distincts : les suppôts de l'impérialisme antidémocratique et les partisans de l'anti-impérialisme. Il était partout en même temps. Il préparait aussi un rapport contre Chostakovitch qu'il détestait depuis ce jour de janvier 1936 où il avait présenté son *Lady Macbeth*. Il avait été profondément heurté par les scènes érotiques qui rythmaient cet opéra. Jdanov avait ensuite été à l'origine d'une violente diatribe anonyme dans la Pravda contre cet opéra fait de « tintamarre, grincements, glapissements » sans

parler de son « formalisme petit-bourgeois ».

La même année, Chostakovitch avait été la cible d'une condamnation officielle de l'Union des compositeurs soviétiques. Sa chute était programmée et le processus engagé pour l'écarter désormais irréversible. L'homme était couvert de boue. Il ne fallait pas qu'il s'en relève. Jdanov y veillerait personnellement. Il était d'ailleurs très fier de sa dernière idée. Il ferait en sorte que Maxime, le fils du compositeur, soit prochainement appelé à critiquer son propre père devant sa classe. Au même moment, il serait rayé du corps professoral des conservatoires de Moscou et de Stalingrad. Son « prix Staline de Première classe » récompensant son Quintette pour piano et cordes interprété pour la première fois en 1940 lui serait retiré publiquement. Jdanov n'avait pas son pareil pour démolir une réputation usurpée. La liste des compositeurs désormais mis au ban allait être dévoilée dans la foulée. L'Union des artistes organiserait de véritables séances de lapidation psychologique à l'adresse des nouveaux parias de leur communauté. Il restait encore à déterminer lesquels d'entre eux croupiraient dans les goulags et ceux qui subiraient seulement la vindicte de l'opinion. Pour certains, ce choix n'allait plus se poser. Eisenstein, Prokoviev et des centaines d'autres étaient dans le collimateur.

— Que le diable les emporte ! s'était écrié Staline. Personne ne versera une larme pour ces voyous.

Mais que devait-il faire de ce Grynberg ? Il se surprit à sourire d'aise. Y avait-il plus grande douceur que celle procurée par le choix d'une prochaine victime ? Y avait-il plus grande jouissance que l'assouvissement d'un tel désir avant de se glisser dans le lit d'une jolie femme ? Ce trompettiste juif n'était qu'un puceron, de la vermine, un être insignifiant. Il y en avait tant d'autres comme lui. Il les éliminait, les uns après les autres. La pollution par cette engeance des âmes pures de son peuple ne

serait bientôt plus d'actualité. Le pays en pleine reconstruction allait enfin revenir aux valeurs ancestrales, aux poésies saines, aux mélodies simples et traditionnelles. Demain, l'influence néfaste de ces intellectuels dépressifs qui exaspéraient la population serait balayée.

New York, novembre 2001

Alexandre était réveillé. L'infirmière se tenait à côté de lui. Semion s'en débarrassa gentiment. En lui souriant, elle ressortit de la chambre sans la moindre parole. Aucune femme, décidément, ne résistait à ce type.

— Approche-toi, murmura Alexandre à mon adresse. Approche-toi.

J'interrogeai Semion du regard.

— Vas-y. Ne crains rien. Il ne va pas te mordre.

Goldman était là lui aussi, en compagnie des trois orthodoxes, mes suiveurs. Tous portaient une kippa noire. D'autorité, Semion m'en posa une sur la tête.

Je m'inclinai vers le vieillard. Il souleva péniblement ses deux bras et posa ses mains sur ma tête. Je fermai les yeux. L'émotion me submergea. Je me mis tout de suite à pleurer sans même savoir pourquoi. Alexandre marmonnait des mots que je ne comprenais pas. Une prière probablement, en hébreu. Après quelques minutes, il reposa ses bras et me fixa de son regard éreinté. La fin était proche. Sa respiration était haletante, le gris de son visage émacié plus terreux que jamais.

— Je crois qu'il veut encore te dire quelque chose, chuchota Semion.

Lui aussi avait les larmes aux yeux. Les orthodoxes commencèrent à se balancer lentement d'avant en arrière et se mirent à prier à voix basse. Goldman se joignit à eux.

Je me penchai encore un peu plus vers Alexandre. Des mots incompréhensibles à peine audibles sortaient de sa bouche. Un seul pourtant m'était familier. Un nom que j'avais déjà lu sur ses lèvres. Yossef.

Il s'éteignit paisiblement, sans souffrance. Il semblait soulagé de partir. Nous étions, Semion et moi, de part et d'autre de son lit. Nous lui tenions les mains. Je craignais d'éclater en sanglots. D'un geste étonnamment affectueux de la part d'un homme que je connaissais depuis à peine quelques heures et qui m'avait fait tabasser, Semion contourna le lit et me prit par le bras.

— Ça va aller. Je vais tout t'expliquer maintenant. Tu as le droit de savoir qui tu es et d'où tu viens. Mais d'abord, recouvre-lui son visage avec le drap.

Je m'exécutai. Tous ces gestes me semblaient si naturels. Comme si je les avais accomplis des dizaines de fois. Même porter la kippa ne me gênait pas.

Les trois Juifs orthodoxes sortirent un instant de la pièce.

— Où vont-ils ? demandai-je.

— Nous devons faire le Kaddish. Il nous faut un minyan. Dix Juifs en tout afin de prier pour le salut de l'âme d'Alexandre. Dans un hôpital à New York, ça ne devrait pas être trop difficile d'en trouver quatre autres.

— Quatre ? m'étonnai-je

— Oui. Quatre. Avec Goldman, mes trois hommes, toi et moi, nous serons bien dix.

— Mais je vous ai déjà dit que je n'étais pas juif.

— Tu es des nôtres, Jack. Tu es bien des nôtres. Et puis Alexandre t'a béni tout à l'heure.

— Béni ? Lorsqu'il a posé les mains sur ma tête ?

— Oui. C'est la bénédiction de Jacob à Joseph.

— Joseph ?

— Oui, Jack. Joseph. Yossef, le prince des fils de Jacob, l'enfant perdu et retrouvé. Il serait temps que tu lises la Bible et que tu apprennes ton histoire.

Les trois religieux revinrent au bout de quelques minutes avec quatre autres personnes. Nous nous mîmes tous les dix autour du lit. Semion entonna la prière pour les morts. Je baissai la tête. Tous répondaient comme un seul homme chaque fois qu'il s'interrompait. La cérémonie fut très courte, à peine quelques minutes. Le corps fut ensuite levé et transporté dans les sous-sols de l'hôpital. Comme l'exigeait la coutume, l'enterrement devait avoir lieu le plus rapidement possible.

La chambre était vide.

— A mon fils Yossef. Et tu enseigneras à ton fils, en ce jour...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Tu voulais savoir ce qu'il t'a dit avant de mourir ? Voilà. C'est ça. C'est ce qu'il a dit en hébreu.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

— C'est un verset de la Bible, le Livre de l'Exode. C'est ce que nous lisons à Pessa'h en nous rappelant la sortie d'Egypte, la fin de l'esclavage. C'est ton héritage. Ta tradition. L'enseignement que ton père t'a légué. C'est cette phrase qu'il a fait graver sur la trompette.

— Mais de quel père parles-tu ? Le seul père qui m'a enseigné quelque chose est mort il y a quelques années sur un lit d'hôpital, après avoir travaillé toute sa vie dans une usine !

— Ton vrai père, Jack. Ton nom est Joseph Grynberg. Tu es le fils d'Elsa et Isidore Grynberg, né à Moscou le 11 novembre 1946.

Je me mis à trembler. Dans cette même chambre où j'avais

tant transpiré, je grelottais maintenant. Ce dont j'avais commencé à me douter sans vouloir l'admettre depuis Paris déjà, toutes ces questions qui me taraudaient depuis l'enfance, ce regard étrangement distant que j'étais capable de porter sur « mes parents », ce que toute ma vie j'avais finalement espéré tout en le redoutant plus que tout, était en train de m'arriver. Je n'étais pas celui que je croyais être. Jacques Linhardt n'existait pas. Jacques Linhardt était mort et enterré.

— Ça va aller, dit Semion. Ne t'inquiète pas. Tu n'es pas mort du tout. Au contraire.

Il raconta toute l'histoire, depuis le début, sans omettre le moindre détail. Chacun d'eux me faisait l'effet d'un coup de tonnerre. Chaque nouvelle information me terrassait.

Quelques jours après ma naissance, j'avais été arraché des bras de ma mère par un agent du NKVD, la police secrète de Staline.

— Mais qui a ordonné ça ? Pour quelles raisons ? Ma mère avait quelque chose à se reprocher ?

— A l'époque, il n'en fallait pas beaucoup, des raisons. Ta mère était inoffensive. Son malheur, si l'on peut dire, c'était sa beauté. Les hommes lui tournaient autour. Mais elle n'avait d'yeux que pour ton père. Il en était très fier. Il n'a jamais su ce qui lui était arrivé. Elle est morte à l'hôpital après ta naissance, je ne sais pas exactement à quelle date. Cet agent et une infirmière t'ont pris avec eux. Ils n'ont donné aucune explication. Ils ont juste interdit aux responsables de l'établissement que ta naissance apparaisse sur les registres. Effectivement, c'est le cas. J'ai tout fait vérifier. Tu n'existes pas à Moscou.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait de moi ?

— Ils t'ont emmené à Paris. Pourquoi Paris ? Je l'ignore. Peut-être parce que ton père était français. Peut-être pour une autre raison. Ne cherche pas à comprendre. Tu risquerais de

perdre la raison. En ce temps-là, on pouvait être exilé pour avoir collectionné des timbres étrangers ou siffloté une mélodie qui déplaisait à un responsable du Parti. On arrachait des enfants à leur mère parce qu'elle avait été dénoncée par un voisin qui la jugeait mauvaise communiste, indigne ou paresseuse !

— Continue.

— Lorsque ce type et cette infirmière sont arrivés en France, ils savaient exactement où aller. Ils avaient une adresse. Ils t'ont placé dans une famille d'adoption, des communistes français, les Linhardt. Il y avait des relations très étroites à l'époque entre communistes français et soviétiques. Les échanges étaient fréquents. Tu as grandi chez Jeanne et Hubert que tu as toujours pris pour tes vrais parents. Ce sont eux qui t'ont élevé. C'étaient des braves gens, tu le sais bien.

— Et mon vrai père ?

— Izzy. Isidore Grynberg. Un grand artiste. Un trompettiste de génie. Il a connu son heure de gloire grâce à son instrument, celui que je t'ai montré tout à l'heure. Il a joué avec les plus grands jazzmen de l'Histoire. A Paris, à New York. Et puis, il est tombé amoureux de ta mère, une danseuse. Elle était de passage à Paris, avec son mari, un type important dans le Parti. D'ailleurs, c'est lui qui l'a invité à jouer à Moscou, dans un orchestre officiel. Ton père n'a pas réfléchi longtemps. Il a tout quitté pour retrouver Elsa qui l'attendait. Elle avait entre-temps divorcé de son apparatchik. Là-bas aussi, le talent de ton père a explosé. Il est devenu une vraie célébrité. Même pendant la guerre. Il jouait pour les soldats. On l'avait chargé de remonter le moral des troupes. Tu as été conçu pendant l'une de ses dernières permissions, moins d'un an avant son retour du front.

— Mon père... Un grand jazzman...

— Tu es musicien, n'est-ce pas ?

— Guitariste. Je joue du jazz, évidemment... Tout

s'explique, répéta Jacques, groggy.

Il s'interrompt un instant, observa Semion d'un regard inquisiteur et se mit à le tutoyer.

— Mais comment sais-tu tout ça ? Comment connais-tu tous ces détails, toutes ces informations ? Et comment m'as-tu retrouvé après tant d'années ?

— C'est Goldman, l'avocat, qui t'a retrouvé. Il travaille pour moi. Et puis nous avons nos réseaux, un peu partout. En Russie, en Ukraine, en Géorgie, à Paris et ici à New York. Nous sommes très puissants. Mais de cela je préfère ne pas te parler. Pour ta propre sécurité.

— Je ne suis pas né de la dernière pluie, Semion. Je connais le sens de vos tatouages. Je sais exactement quel genre de personne tu es. Tu avais l'air si proche d'Alexandre... Comment est-ce possible ? Ce Juif si religieux. J'ai vu son appartement... C'était un artiste, pas un gangster...

— C'est grâce à ton père si je suis là aujourd'hui, l'interrompt Semion. Izzy Grynberg a été déporté en juillet 1946. Six mois avant ta naissance. Staline avait décidé que le jazz devait être banni de l'URSS. Il considérait cette musique comme un poison que distillait l'Amérique dans les oreilles des Soviétiques afin de les pervertir ! Ton père a été parmi les premiers à faire les frais de ce revirement, juste après la guerre. Il a été sommairement jugé, comme c'était le cas à l'époque, et expédié au Goulag. C'est là-bas qu'il a rencontré mon père.

— Au Goulag ? Mon père au Goulag ? Mon père a vécu ça ? Je n'arrive pas à y croire...

— A Magadan, dans la Kolyma. Mon père était très puissant dans ce camp. C'était un Vor, un chef de bande. Une grande bande. Celle des Ukrainiens. Mon père était né à Odessa. Il a pris le tien sous sa protection. Il avait toujours eu cette passion pour le jazz et les musiciens. Mais curieusement, c'est ton père qui lui

a sauvé la vie. Il y avait toujours des bagarres dans le camp. L'une d'elles avait été plus sanglante que les autres. Une histoire de vengeance. Les Tchétchènes qui en voulaient à mon père, je n'ai jamais su pourquoi. Les gardiens, comme ils en avaient l'habitude, s'étaient tenus à distance. Ça leur faisait un petit spectacle, une distraction. Quelqu'un s'est approché un peu trop de mon père. Il tenait un couteau de cuisine. D'autres l'entouraient. C'est Izzy qui a vu le couteau. Il s'est interposé. Mon père a survécu.

— Et le mien ?

— Nous n'avons jamais su. Il a été envoyé à l'infirmerie du camp. Mon père n'a plus jamais entendu parler de lui. Personne n'a jamais retrouvé son corps. S'il est enterré, c'est probablement dans une fosse commune, mais nous ne savons pas où. Et crois-moi, j'ai cherché. Longtemps. Mais avant cela, alors qu'il agonisait, il a eu le temps de demander à mon père de lui faire une promesse. Izzy savait qu'Elsa était enceinte et qu'elle avait eu un enfant. Il était certain que c'était un fils. Dans sa tête, il t'avait appelé Joseph, Yossef en hébreu. Il a demandé à mon père de faire graver par un ferronnier ce verset de la Bible que je t'ai lu. Et il lui a fait promettre de te retrouver pour te remettre l'instrument. Afin que tu saches qui tu étais, d'où tu venais.

— Et Alexandre ?

— C'est le jeune frère de ton père. Il a été pris par la Gestapo française et déporté à Auschwitz avec ses parents, Bela et Lazare Grynberg, qui vivaient à Paris.

Jack écoutait, médusé. Il était en état de choc. En quelques minutes, il était devenu quelqu'un d'autre. Il devenait quelqu'un d'autre. Il ne serait plus jamais le même. Jamais Anna ne le croirait.

— A Auschwitz, à la libération du camp, en 1945, un soldat

soviétique a retrouvé Alexandre, presque mort au fond d'une fosse commune. Il était enseveli sous une montagne de cadavres. Personne ne sait comment il a survécu ni combien de temps dans ce charnier. Un homme à la santé si fragile... Un véritable miracle. Il était probablement inconscient. Le militaire a vu ce corps qui lui semblait moins gris que les autres. Il a vu qu'il était vivant et l'a sorti de cet enfer. Il lui a sauvé la vie. Et lorsque l'armée Rouge a regagné la Russie, Alexandre et les autres qui avaient survécu ont été convoyés à Moscou. Il a encore passé quelque temps à l'hôpital et il s'est installé. Il a repris le cours de sa vie. C'était un musicien lui aussi, comme tu l'as compris. Il a essayé de reprendre le flambeau de ton père, mais il n'avait ni son talent ni les poumons assez forts. Et puis, le miracle de sa survie... Il est devenu très croyant et très religieux. C'est à Moscou que mon père l'a retrouvé, lorsque Staline a fait libérer tous les Vors.

— Les caïds ?

— Staline pensait renforcer son pouvoir dans les campagnes et dans les villes en y envoyant des gars qui savaient employer la manière forte. Mais mon père était un type bien. Même si tout ce qu'il a fait n'était pas toujours très légal.

— Chez moi, on appelle ça un parrain !

— Appelle ça comme tu veux. Mon père, une fois libéré, est tombé sur Alexandre à Moscou. Il jouait dans un club de jazz. Il l'a reconnu tout de suite. Sa ressemblance avec ton père était frappante. Il lui a raconté l'histoire et lui a remis la trompette. La suite, je ne la connais pas. Mon père est mort à Moscou. J'avais dix-sept ans. C'est tout ce qu'il m'a dit avant de m'ordonner de quitter l'URSS si jamais les portes de ce pays s'ouvraient un jour et d'emmener avec moi Alexandre afin de veiller sur lui. J'ai attendu patiemment. Et c'est ce qui s'est passé en 1989, lorsque Gorbatchev a autorisé l'émigration vers Israël et les

Etats-Unis. Nous avons choisi New York. Alexandre savait qu'il aurait plus de facilité à te retrouver ici. Je ne sais pas pourquoi, mais il avait vu juste. Tout ce que je peux encore te dire, c'est que cette trompette a atterri un jour dans la maison de Benny Goodman.

— Benny Goodman... Le clarinettiste ?

— Je vois que tu es vraiment un fin connaisseur, ironisa Semion. Oui. Benny Goodman. Ce sont ses ayant-droits qui nous ont trouvés.

Camp de Magadan, hiver 1947

Lev Semionovitch Tvardovsky disparut dans la brume du camp comme il en était sorti. Vlad conduisit Izzy dans une baraque, un peu à l'écart des autres, loin du portail et des baraquements administratifs. Une douce température régnait à l'intérieur. De vrais lits en bois étaient alignés, largement espacés les uns des autres. Au fond, près du gros poêle, Izzy distingua un lit soigneusement fait, posé sur un tapis rouge. Sur le mur le plus proche, Izzy vit une étagère qui croulait sous le poids des livres.

Vlad lui tendit un verre de vodka. Grynberg sentit l'alcool lui brûler le gosier et l'immédiate sensation de chaleur envahir son corps meurtri. Son ange gardien engloutit lui-même trois verres, l'un à la suite de l'autre. Des douches d'eau chaude étaient attenantes à cette étrange baraque, ainsi que des toilettes d'une étonnante propreté.

Une fois lavé, vêtu et chaussé de neuf, Izzy eut droit à un véritable festin. A croire que toute la viande qui n'atterrissait jamais dans la soupe commune était entreposée ici. Il y avait de vraies pommes de terre, de vraies carottes, des navets gros comme des poings et du chou à profusion. Sans parler du pain frais et du sel, dont Izzy avait fini par oublier le goût.

— Pourquoi voulais-tu que je te garde de ce pain ? Je n'ai pas l'impression que tu manques de quoi que ce soit !

— C'était juste pour rire, dit le colosse. Mais sans le vouloir, tu t'es attiré les faveurs du patron. J'espère que tu ne le regrettes pas ! Le garde qui m'a oublié dans le cachot, par contre, je pense qu'il a quelques regrets aujourd'hui... Bah, conclut-il avec une moue d'indifférence, comme aujourd'hui son cadavre sert de festin aux corbeaux, je pense que ses regrets ont peu d'importance...

Les deux hommes se rendirent ensuite jusqu'à l'atelier de ferronnerie du camp.

— Pas que ça à faire, moi, réagit le forgeron. Que veux-tu que je fasse de cette bouillie ?

La promesse d'un pain noir une fois le travail terminé acheva de le convaincre. Le forgeron, surnommé « doigts de fée », avait finalement tout son temps, ce qui tombait à pic car il allait justement le consacrer à la réparation de la trompette.

Il se révéla un véritable artiste. Un magicien. Avant son arrestation, pour espionnage, collusion avec une puissance étrangère et sionisme, Yakov Meyerhold résidait dans l'un des quartiers les plus huppés de Moscou, grâce aux bons soins d'un cousin ou d'un oncle haut placé dans la hiérarchie du Parti. Avec les siens, il vivait très confortablement du produit de sa fabrique d'instruments à vent, puisqu'il était le fournisseur attitré de la majeure partie des orchestres qui se produisaient dans la capitale moscovite, y compris les écoles de musique de la ville. Interné depuis trois ans, il avait tout naturellement été désigné comme le forgeron de Magadan. Il excellait autant dans son métier que dans la fabrique et la pose de fers pour les chevaux du camp. Sa réputation était telle que des paysans des environs lui amenaient aussi leurs montures. Les pauvres bêtes tombaient comme des mouches sous les assauts du froid, mais

toujours avec des fers rutilants et impeccablement fixés !

Au bout d'une semaine d'un travail aussi acharné que clandestin – il lui était interdit de pratiquer sa profession sur ordre du juge qui l'avait qualifiée de « hautement subversive » –, il remit à Izzy son instrument, soigneusement enroulé dans une couverture et en parfait état de marche.

Izzy n'en crut pas ses yeux. La trompette semblait sortir tout droit de son atelier du 4, place Dancourt.

— Yakov, tu es un sorcier ! le remercia Izzy en lui donnant une chaleureuse accolade.

Lev, à ses côtés, souriait de satisfaction. La trompette ne portait pas le moindre stigmat de l'incident, aussi lisse et brillante qu'au premier jour. Les pistons avaient retrouvé leur souplesse originelle.

— Il ne te reste plus qu'à jouer, Grynberg, lui lança ce dernier. Ce sera ta façon à toi de me remercier. Montre-nous ce que tu sais faire. Après tout, tu nous as bien dit que tu avais joué avec Armstrong, non ? Tu n'aurais pas osé me mentir ? Après ce que j'ai fait pour toi !

— Je n'ai pas menti, répondit Izzy, soudain pris d'un frisson.

Il valait décidément mieux ne pas compter ce type parmi ses ennemis. Cela faisait une éternité qu'il n'avait porté sa trompette à la bouche. Ses lèvres étaient meurtries par le gel et ses mains recroquevillées comme celles d'un boxeur après un combat sanglant. Il déplia lentement la couverture et en sortit l'instrument au cuivre soigneusement lustré. Le ferronnier lui avait promis de lui procurer une nouvelle mallette. Ses poumons devaient être aussi racornis que ses doigts. Il lui faudrait probablement des heures pour se familiariser à nouveau avec les subtilités de l'instrument.

— Attention, insista Tvardovsky d'un air mi-sérieux, mi-amusé, si tu joues comme un manchot, tu devras me rendre tous

les bouts de viande que tu as dévorés cette semaine !

La grimace qui tordit le visage d'Izzy fit sourire son spectateur.

L'embout était glacé. Il le réchauffa avec ses mains et fit travailler ses doigts sur les trois pistons, l'un après l'autre, puis deux en même temps, puis les trois simultanément. Le mécanisme était parfait. L'artisan avait vraiment fait du bon travail. Il colla l'embouchure contre ses lèvres, gonfla ses poumons, resserra la bouche. Le doux visage d'Elsa envahit ses pensées. Il se remémora leur première rencontre à Paris, le cabaret Les Nuits Bleues, sa robe fluide qui laissait deviner la souplesse de son corps... Les larmes lui montèrent aux yeux. Lev Tvardovsky s'en aperçut et s'en émut, mais discrètement. Montrer ce genre de faiblesse dans un camp pouvait être fatal... La première note qui s'échappa de la trompette fut un do, tout en puissance. Elle s'éleva au-dessus du camp, brisée, langoureuse. D'autres suivirent, dans un enchaînement souple et parfait. Pour la première fois ce jour-là, My Funny Valentine résonna d'un bout à l'autre du périmètre des barbelés de Magadan.

Jusqu'au coup de feu qui déchira le ciel.

Du poste de garde, une patrouille s'ébranla vers lui en courant. Les soldats hurlaient des mots incompréhensibles. Il laissa tomber la trompette dans la neige, les deux mains en l'air. Le plus haut gradé l'empoigna par le bras et l'entraîna. Dans la minute qui suivit, il se retrouva debout, dans l'obscurité absolue, coincé entre des murs glacés trop étroits pour lui permettre de s'asseoir. On lui avait en plus passé des menottes dans le dos avant de le faire tomber au fond de ce cachot creusé dans le permafrost. Il comprit instantanément ce que cela signifiait. Ceux qui, parmi les détenus, étaient désignés pour descendre à la mine devaient traverser cette couche de glace permanente

avec des cordages et aller chercher le charbon. Ce n'était pas pour rien que les geôliers ne savaient que faire de lui. Ils n'avaient encore trouvé aucune tâche à la hauteur de ses aptitudes physiques déclinantes. Rester dans le permafrost pendant plus de six heures signifiait une mort certaine. Il allait donc mourir. Sa fin était écrite. Il essaya à grand-peine de pivoter. Les parois de son cachot étaient glissantes. Pas la moindre aspérité. Rien qui puisse lui permettre de se rapprocher de la trappe qu'il devinait à deux mètres environ au-dessus de sa tête. Un maigre rayon de lumière se glissait à travers deux interstices et lui donna une idée des dimensions de l'ouverture. Un carré d'environ soixante centimètres de côté. Il entendit les pas étouffés des gardiens et de leurs chiens qui s'entremêlaient dans la neige. Instinctivement, il se mit à frotter ses doigts gourds. Son visage se congestionnait, le froid brûlait ses poumons. Il ne voulait pas mourir. Pas comme ça, pas maintenant. Elsa... Il avait encore l'espoir de la revoir. Et cet enfant qu'elle portait, il avait dû naître. C'était un fils, il en était convaincu. Il le savait. Il le sentait. Un jour, il le tiendrait dans ses bras, il lui enseignerait la vie, lui raconterait des histoires et l'initierait à la musique ! S'il y avait une chance que ce rêve se réalise, il devait tenir bon. On mettait son corps en pièces, mais personne n'éteindrait la flamme qui brûlait en lui. Il était encore bien vivant ! Ces notes jaillies douloureusement de sa trompette en étaient la preuve. Il serra les dents. Combien d'heures s'écoulèrent ainsi ? Deux, trois peut-être. Le froid avait pris possession de tous ses membres. Il ne pouvait presque plus bouger. A demi inconscient, il se sentit soudain soulevé vers la lumière et précipité à même la neige. Les rayons du soleil lui caressèrent immédiatement le visage. Les battements de son cœur commencèrent à s'accélérer. A l'appel de son nom, il ouvrit grands les yeux.

— Grynberg ? Grynberg ? Réveille-toi. C'est toi ? Grynberg ? Réponds-moi ! Tu es bien Grynberg ? Izzy Grynberg ?

Il balbutia quelques sons incompréhensibles, qui eurent pour seul effet de mettre son interlocuteur en rage.

— Emmenez-le immédiatement, ordonna la voix. Si cet homme est celui que je crois être, vous avez intérêt à ce qu'il soit encore en bonne santé, maugréa-t-il. Allez, allez, plus vite, bon sang ! Sortez-le d'ici.

Dans sa semi-torpeur glacée, il perçut vaguement du remue-ménage. On le déposa avec précaution sur un brancard et il se sentit ballotté de droite à gauche pendant quelques secondes. On le transportait vers l'infirmerie du camp. Un médecin l'ausculta avec une attention toute particulière. Il le fit tousser plusieurs fois, examina les extrémités de ses membres afin de bien s'assurer d'aucun début de gangrène. Son vocabulaire était choisi, châtié même parfois. Il y mêlait des mots en français, signe généralement d'une grande culture. Il l'informa qu'il était resté pendant cinq heures dans le trou. Une heure de plus et il n'en sortait pas vivant. Il avait été chanceux, lui disait-il, car c'est le directeur lui-même qui avait ordonné de l'en extraire.

— Vous avez vraiment de la chance, avait répété le médecin. M. Derevenko sait qui vous êtes. En ce qui me concerne, je n'aime pas la trompette. A moins qu'elle ne fasse partie d'un orchestre symphonique. En aucun cas d'une formation, comment dites-vous, de... jazz ?

Une moue réprobatrice chassa l'expression neutre du médecin dans l'exercice de sa fonction.

« Ce maudit Jdanov avait décidément fait du bon travail », pensa Izzy avant de s'évanouir.

Le Kremlin, février 1946

Comme s'il lisait dans les pensées de son maître, Andreï Alexandrovitch Jdanov augmenta le volume de l'électrophone. Staline s'enfonça encore un peu plus dans le canapé moelleux en provenance directe d'Allemagne. Ces Teutons avaient un art de vivre qu'il appréciait grandement. Un nombre considérable de meubles, d'objets d'art et de peintures qui ornaient ses appartements au Kremlin ou ses datchas provenaient de son trésor de guerre. Les généraux les plus dévoués, ceux qui lui avaient offert von Paulus et Stalingrad, avaient mis un point d'honneur à lui rapporter de Berlin un butin suffisamment important pour lui permettre de vivre dans un luxe qui égalait, voire surpassait, celui des résidences de ses prédécesseurs, les tsars.

« Ils ne se sont pas privés non plus », se dit-il en jetant un regard circulaire sur ses proches qui s'empêtaient à vue d'œil depuis la fin de la Grande Guerre patriotique.

Tous étaient vautrés sur les sièges soigneusement tapissés. Khrouchtchev, le plus vorace, aimait s'affaler sur d'énormes coussins de soie posés à même les somptueux tapis de la pièce et engloutissait d'énormes morceaux de ragoût d'agneau. Chacun veillait à ce que le Guide aux dents gâtées trouve dans

son assiette les parties les plus tendres de ce plat dont il avait lui-même concocté la recette et dont il raffolait.

Les femmes étaient rarement présentes, même les épouses des convives. Sosso s'en méfiait depuis la mort tragique de Nadia. Avait-elle eu ne serait-ce qu'une seule raison valable de se tirer une balle dans la tempe ? Aucune. Elle l'avait simplement et lâchement abandonné alors qu'il avait tant besoin d'elle. Il ne pouvait faire confiance aux femmes. Les rares fois où il s'était laissé aller à ce jeu, il l'avait regretté. Alors ce n'était pas maintenant qu'il allait commencer. Ces soirées se dérouleraient donc entre hommes. Les plaisanteries y étaient le plus souvent grivoises et les langues se déliaient à la cadence des bouteilles de vodka au poivre et de cognac français qui se vidaient sur ordre du généralissime, alors que les plats de brochettes mtsvadi marinées au vin rouge et les satsivi de poulet épicé à la noix défilaient. Ils étaient déposés à chaque extrémité de la longue table par de pulpeuses paysannes joliment vêtues de blanc qui s'éclipsaient rapidement en baissant les yeux, embarrassées par ces hommes aux yeux liquéfiés par le mélange de vin fin, de vodka et de bière, le visage bouffi et rosi par l'alcool. Certains dansaient entre eux. Boulganine bondissait lourdement sur le parquet lustré tel un ours de Sibérie. Molotov, le plus mondain des membres du premier cercle, valsait en professionnel après s'être choisi un partenaire – il y en avait peu – capable de suivre ses pas enlevés.

D'autres, se croyant revenus dans une cour d'école, organisaient des mauvais coups. Khrouchtchev, véritable garnement, poussait en toute saison l'un des convives dans l'étang de la cour intérieure du Kremlin. Molotov, buveur impénitent, finissait par oublier ses bonnes manières et vomissait allègrement sur son voisin de table. Plus facétieux, ce chenapan de Beria se plaisait à introduire des tomates bien mûres dans les

vestes des costumes taillés sur mesure de l'élégant Mikoyan, ce qui avait pour effet de faire rire Sosso aux éclats lorsque l'infortuné enfonçait par mégarde ses mains dans les poches.

Staline, plus éméché qu'à l'accoutumée ou feignant de l'être, proposa ce soir une activité plus basique qui ne durerait pas longtemps. Il était très impatient d'aller retrouver la jeune femme qui l'attendait dans sa chambre.

Il fixa brièvement les règles de son jeu : chacun des convives devait raconter une histoire susceptible de faire rire le reste de l'assistance. S'il échouait, il serait châtié.

— Qu'est-ce que tu entends par « châtié » ? questionna Lavrenti Beria avec une pointe d'inquiétude.

— Tu verras bien, dit Staline d'une humeur décidément taquine. De toute façon, c'est moi qui commence. Voilà. Deux membres du Politburo se croisent dans un couloir du Kremlin. Le premier demande : Tu n'es pas venu à la dernière réunion du Parti ? As-tu une bonne excuse ? Non, répond l'autre. Dommage. Si j'avais su que c'était la dernière, je serais venu !

Staline, visiblement content de lui, éclata de rire. Les convives, qui transpiraient à grosses gouttes, se regardèrent une fraction de seconde et se joignirent à lui en se tapant sur le ventre avec la plus grande spontanéité possible.

— A toi, Lavrenti Pavlovitch, lança Staline. Fais-nous rire, camarade.

Beria, le patron redouté du NKVD, que Staline avait présenté à Ribbentrop comme le chef de notre Gestapo, n'était pas connu pour être un joyeux boute-en-train mais plutôt pour son rôle central dans l'organisation des camps de travail. Ces derniers temps, les sujets de friction avec le généralissime ne manquaient pas. Il desserra le col de sa chemise, avala sa salive et prit sa voix la plus assurée.

— Camarades... Savez-vous pourquoi nous remplissons de

prisonniers les trains qui partent vers la Sibérie ?

Un silence de plomb s'abattit sur l'assistance.

— Es-tu sûr que c'est une plaisanterie, camarade Beria ?
s'enquit Khrouchtchev.

Sans se démonter, le Géorgien poursuivit :

— Pour qu'ils puissent les pousser... Ils tombent tout le temps en panne.

Staline leva un sourcil et observa les membres de l'assistance un par un. Aucun n'esquissait le moindre sourire. Il se saisit alors promptement d'une des tomates pourries que le chef du NKVD avait laissées sur la nappe et la lui projeta de toutes ses forces en pleine figure, déclenchant l'hilarité générale.

Beria, humilié, se leva et sortit. Hilare, Staline se resservit une rasade de vodka de sa carafe personnelle et lissa machinalement son épaisse moustache.

Jdanov, un petit sourire narquois posé au coin de la bouche, avait observé la scène sans rien dire. L'exercice était difficile. Il devait réfréner son naturel volubile.

Mais la coutume géorgienne imposée par Sosso, qui contraignait les invités à parler, jouer et boire abondamment toute la nuit sous peine de froisser le maître de maison, l'amusait tout particulièrement. D'autant que Staline lui-même prenait un malin plaisir à remplir son verre à plusieurs reprises. Seul Jdanov savait que la carafe posée en face de Sosso ne contenait que de l'eau fraîche. Combien avaient ainsi révélé leur vraie nature vers les 4 heures du matin, pour en fin de compte terminer leur nuit à la Loubianka ? Jdanov profitait de ces instants précieux pour prendre quelques notes, jeter sur le papier de son calepin noir quelques réflexions sur les comportements des uns et des autres, et éventuellement prendre Staline à part afin de discrètement lui livrer quelques nouvelles émanant de ses informateurs sous la forme de petits bouts de papier

soigneusement pliés sur un plateau d'argent. Ici, au cours de ces soirées qui se prolongeaient jusqu'aux petites heures du matin, se jouait le destin d'un opposant avéré ou d'un proche soupçonné d'activités anticomunistes. L'auteur d'un livre, d'un article ou d'un poème qui avait déplu à Staline voyait son destin basculer entre deux plats au gré de l'humeur de l'infatigable Guide qui reprenait ensuite le cours du récit rabâché et enjolivé de ses souvenirs de jeunesse. Il évoquait pour l'énième fois les coups de chaussure ou de bâton que lui administrait son père. D'une voix émue, il parlait de Kéké, sa mère adorée, de ses prières pour qu'il survive après la mort de ses deux premiers fils, des ménages ou des travaux de couture qu'elle faisait chez les riches de Gori pour donner une bonne éducation à son Iossip. Il décrivait ses quelques voyages à l'étranger, à Londres, à Vienne, à Potsdam et même à Berlin. Face à un auditoire somnolent, en pleine digestion, il en profitait pour réécrire sa version de l'Histoire, personne n'osant lui rappeler qu'il n'avait pas mis les pieds à Berlin lors de la reddition allemande en raison de sa peur de l'avion. Peu importait. Staline puisait dans son esprit fantasque les détails imaginaires de tel ou tel événement marquant du siècle où il avait laissé son empreinte, de l'histoire de son pays liée pour l'éternité à son nom, et surtout de sa profonde et unique amitié avec Lénine. Pour la troisième fois de la soirée, il se leva et porta un toast vibrant à la mémoire de Vladimir Ilitch.

La table autour de laquelle, dans la pure tradition géorgienne, on s'asseyait à n'importe quelle heure était aussi le lieu où les grandes décisions gouvernementales étaient discutées. Mais en fait de débat, c'était souvent Staline qui se lançait dans d'interminables monologues qu'il interrompait subitement pour poser une question pertinente à un hôte, une technique habile pour tester son degré d'écoute et maintenir les convives en éveil

permanent.

Jdanov était celui qui osait le plus ouvertement l'interrompre pour donner son avis. Il en profitait pour rappeler l'efficacité des réformes culturelles qu'il avait lancées dans une tentative de remodeler les esprits. Beria n'avait pas, lui non plus, sa langue dans la poche mais choisissait le moment pour intervenir dans la conversation en fonction de l'humeur de Staline qui changeait plusieurs fois au cours d'une même soirée.

Alors qu'une servante remplissait son verre d'un ultime cognac, Jdanov jugea que le moment était propice pour lui parler. Il s'approcha de son oreille et lui murmura quelques mots. Il ne fut cette fois pas question d'un opposant politique ou d'un militaire suspecté de faire du mauvais esprit « contre-révolutionnaire ».

New York, le 16 novembre 2001

Lorsque Anna entendra ça... Jamais elle ne me croira. Je vois bien la scène. Je franchirai le pas de la porte. Elle m'embrassera. Par habitude. Froidement. Ou pas du tout. Comme ça lui arrive parfois. Lorsqu'elle est irritée. Ou pour mieux marquer sa détermination.

— J'aimerais que tu prennes toutes tes affaires, dira-t-elle. Assez vite, si possible.

Elle n'envisagera pas une seconde de me demander comment je me porte, si j'ai des choses à lui raconter. Elle fera mine d'oublier la raison de mon départ à New York et gommara toute envie de m'expliquer par un polaire :

— Le plus tôt sera le mieux.

Elle sait mettre de la distance, Anna. Lorsqu'elle le souhaite, elle peut devenir brutalement étrangère, cruellement imperméable.

Ses cheveux de jais seront ramassés en une stricte queue-de-cheval pour encore accentuer la sévérité de son beau visage laiteux. Sa bouche si pulpeuse adoptera une moue sèche. La lèvre supérieure rectiligne, l'inférieure que j'aime tant mordiller, ramassée, rétractée, interdite.

Elle aura bien entendu tout préparé à l'avance.

— Tes disques et tes livres sont dans des cartons. Voilà tes vêtements. Tu devrais faire un peu de tri d'ailleurs, si je peux me permettre, car tu as tellement de pantalons et de chemises... Je ne sais pas comment tu t'y retrouves. Je suppose que c'est comme pour tes livres et tes disques. Plus, toujours plus... Enfin, tu fais ce que tu veux après tout... C'est ta vie maintenant... Cela ne me regarde plus.

Je déteste ces phrases rabâchées. Elle ne se privera pas de me les resservir pour l'occasion. Dernière tentative de me faire la leçon, de me façonner à son image, toujours impeccable, lisse. Sa petite vengeance... Elle ne supportait pas lorsque je me moquais d'elle, parfois, par témérité :

— Je ne veux voir qu'une tête ! Garde-à-vous ! Au rapport, mon adjudant !

Je riais. Elle se crispait, soudain effrayée par ce rire trop grave, trop profond.

— Arrête, disait-elle, tu me fais peur quand tu élèves la voix.

Je l'aimais encore plus. Je ne voyais pas qu'elle s'estompait, s'éclipsait à pas feutrés, m'échappait un peu plus chaque jour. J'étais dans la construction et elle s'enveloppait de silence, de mystère, me laissait seul foncer tête baissée dans le mur. Elle pleurait beaucoup aussi. Ses crises de larmes étaient interminables, souvent nocturnes. Pour les abréger, elle vaquait à d'étranges occupations, parfois jusqu'au petit matin, occupant ses mains afin d'apaiser son désarroi. Comme cette fois où elle avait sorti d'un tiroir une paire d'aiguilles à tricoter. Une écharpe interminable. Une rivière sombre qui s'étirait en silence au rythme de son mal de vivre. Et moi, imperturbable, jouant encore au couple, plaisantant à tout-va, brandissant un nouveau livre ou deux billets pour la Première Symphonie de Brahms qu'elle adorait. Un sourire, à peine perceptible, se dessinait alors sur sa bouche. Instants rares qui décuplaient encore mon amour

pour elle. Le mirage de notre union reprenait quelques couleurs, ses contours se précisaient un temps. Elle nous réservait une chambre dans un hôtel chic, en bord en mer.

— Il fera beau, disait-elle. Nous nous promènerons sur la plage balayée par le vent, nous ferons le plein d'iode. Cela nous fera du bien.

Je lui répondais que justement j'adorais la Bretagne au printemps.

— Mais enfin, ce n'est pas la Bretagne ! C'est la Normandie ! Tu vas t'y mettre un jour, à la géographie ? Cela fait des années que tu fais la même erreur. Fais au moins semblant ! Et je ne parle que de cette bourde ! Il serait grand temps que tu sois plus précis. Prends garde à tes paroles, nom d'un chien !

Moins d'une heure passait avant qu'elle n'annule la réservation. C'était mon tour d'entrer dans une colère noire. Je ruminais, me triturais l'esprit, me contraignais à maîtriser la violence qui montait en moi. J'aurais pu la frapper. Alors, je hurlais, je faisais trembler les murs. Je la terrorisais. Je ne pouvais plus me passer d'elle.

Et à l'énième épisode de ce scénario, la tempête se calmait. Quelques jours s'écoulaient. Je restais sourd aux mises en garde de mes quelques amis proches.

— Mais non, ne vous inquiétez pas. C'est juste une mauvaise passe. Ça va aller mieux, vous verrez.

Ils levaient les yeux au ciel, tentaient en vain de me raisonner, m'avertissaient que cette « mauvaise passe » se prolongeait depuis longtemps, que je ne me rendais pas compte de l'état d'Anna, qu'elle avait maigri, qu'elle semblait triste, éteinte. Je rejetais tout en bloc. A part une fois où, les écoutant un soir de grande détresse, j'avais accepté de rencontrer une psychologue férue d'astrologie. Une femme exceptionnelle, grande, élancée, les traits fins, un parler pointu, une classe et un maintien

étonnants. A soixante-dix ans, elle avait « coaché » des politiques, des hommes d'affaires, de grands banquiers, et même un cancérologue soucieux de son image qui ternissait de façon irréversible, puisqu'en dépit de ses efforts il essuyait échec sur échec.

Elle m'avait posé quelques questions.

— Je ne sais pas pourquoi je lui fais peur. Elle me dit que j'ai l'air violent et que je change de tête dans ces moments-là.

— Vous ne vous en rendez pas compte ?

— Il arrivait à ma mère de me le dire. J'avais des accès de colère. Mais je me suis beaucoup calmé. En vieillissant, peut-être... Mes parents ? Jamais une parole plus haute que l'autre. Jamais une dispute, une vraie, une de celles qui soulagent, permettent de repartir d'un nouveau pied.

La psy écoutait, prenait quelques notes.

— Il y a bien ces maux de tête. Parfois, je sens qu'elle pourrait implorer tellement c'est insupportable. Là, c'est vrai, je serais capable de casser tout ce qui me passe par la main.

— Elles sont fréquentes, ces douleurs ?

J'avais dit oui. Elle m'avait laissé parler. Je me demandais à quoi servait cet entretien. Mais lorsqu'elle m'avait glissé qu'Anna avait les yeux noirs, j'avais vacillé.

— Comment le savez-vous ?

— Je sais. Je m'en doutais. Je ne suis pas surprise. L'âme de cette femme est sombre. C'est une grande dépressive. Ses crises de larmes. Elle a besoin d'aide. Mais pas de la vôtre. Pour s'en sortir, elle va vous entraîner vers un abîme de ténèbres. Il faut vous éloigner d'elle. C'est une femme aux yeux clairs qu'il vous faut. Elle existe, je vous assure. Vous devez vous mettre à sa recherche.

J'étais sorti bouleversé par ce diagnostic. Mais je n'avais aucune envie d'en tenir compte. Je m'accrochais encore. J'étais

ce musicien médiocre qui ne voyait pas la salle se vider au fur et à mesure qu'il massacre une œuvre. J'étais ce dictateur africain rencontré un jour, lors d'une mission, qui s'agrippait à son trône sans entendre les avertissements de la rue. Mes amis me mettaient en garde mais moi, j'étais sourd. Anna était la femme de ma vie. Il ne pouvait en être autrement. Trop d'indices, trop de coïncidences, trop de terrains d'entente. Tous, ils se trompaient tous ! Dès mon retour à Paris, je lui raconterai ce qu'il m'est arrivé à New York.

Le camp de Magadan, novembre 1947

Malgré sa cruauté sans limites envers les détenus, Alexander Derevenko était un mélomane averti. Enfin, c'est ce qui se disait dans l'enceinte du camp. A moins que la rumeur ne soit colportée par sa femme, Galina, une ancienne chanteuse de cabaret qui avait connu son heure de gloire avant la guerre. Elle vouait un amour immodéré à son sauveur. Sans doute aussi parce qu'il était le tout-puissant directeur du camp de Magadan. Elle parlait de lui comme d'un être exceptionnel, doué de qualités rares et d'une grande sensibilité.

Elle appréciait également l'attraction qu'il manifestait chaque nuit pour ses considérables rondeurs. Celles-ci avaient pourtant été la cause de grands bouleversements dans sa vie d'artiste. Depuis qu'en raison de son formidable poids elle était passée au travers d'une scène insuffisamment solide pour sa corpulence, elle n'avait jamais retrouvé employeur. Jusqu'à sa rencontre à Moscou avec celui qui allait devenir son époux, peu avant d'être dépêché en wagon de luxe vers la Kolyma où ils coulaient aujourd'hui tous les deux des jours paisibles dans une maison coquette à quelques centaines de mètres seulement du camp d'internement.

Mais après quelques années, lorsqu'elle comprit que cette

région glacée ne constituerait pas le tremplin idéal pour relancer sa carrière de chanteuse, elle commença à dépérir, suscitant une inquiétude grandissante chez son époux transi.

Il avait donc accueilli avec enthousiasme ce musicien fameux dont il connaissait le talent pour l'avoir applaudi à plusieurs reprises, à Moscou.

— Ma chérie, je crois que j'ai la meilleure idée possible pour te remettre en scène, lui annonça-t-il.

L'idée était audacieuse : la création d'un orchestre de jazz avec des détenus dont Galina serait la voix.

Il avait consulté les Vors du camp. L'un d'eux surtout, Lev Seminovitch Tvardovsky, s'y était montré très favorable. Les Tchétchènes avaient immédiatement après donné leur bénédiction, mais les aussi les Polonais, les Litvaniens et les Ouzbeks. Tous étaient probablement impatients, curieux et amusés de voir et d'applaudir la truculente Galina qui se déhancherait sur un podium.

Ne lésinant jamais sur les efforts que pouvaient déployer ses détenus, il avait fait aménager une plate-forme aux renforts conséquents, sur la place de l'appel. Il avait chargé quelques subordonnés de passer dans les baraquements et de dénicher des musiciens. Une dizaine avaient déjà été recensés. Leur trouver des instruments serait un jeu d'enfant. Et puis, on l'avait informé que ce Grynberg avait sa trompette avec lui.

Galina se jeta au cou de son mari et l'embrassa avec avidité. Son appétit de vivre naturellement développé lui était revenu instantanément. Elle comptait bien se produire dans les prochaines semaines. La perspective de chanter devant un public masculin à la politesse enchaînée, les yeux ravagés par le désir qu'elle ne manquerait pas de susciter, était particulièrement alléchante. Ses formes épanouies par des années de débauche alimentaire suffiraient amplement à exciter l'imagination d'une

audience conquise à l'avance et qui s'imaginerait, elle n'en doutait pas, mordre à pleines dents dans la chair rosée de ses bras consistants, de son cou tendrement plissé et surtout de sa poitrine dont les courbes s'offriraient aux détenus telle une pièce de viande délicieusement parfumée.

Une date fut fixée. Les répétitions pouvaient commencer. Ici aussi, au goulag, Izzy Grynberg allait faire vibrer son public.

Le Kremlin, février 1946

— Sosso, chuchota Jdanov, c'est à propos de cette femme.

— Bien, dit doucement Staline. Est-ce qu'elle est arrivée ?

— Oui, il y a une heure.

— Une heure ? Andreï Aleksandrovitch, tu joues avec mes nerfs. Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Sosso, je t'en prie, ne lève pas la voix.

Jdanov prenait décidément des risques en brusquant son chef, mais l'idée que les souldards avachis autour de la table puissent capter des bribes de cette conversation et les répandre à Moscou le terrorisait plus que la colère de Staline.

— Andreï, tu as intérêt à avoir une bonne raison pour me parler sur ce ton. A moins que tu n'aies décidé que ton souhait le plus cher était de finir tes jours à la Kolyma. De quoi s'agit-il ?

— Sosso... C'est sérieux. Je t'avais prévenu que cette femme ne t'apporterait que des ennuis.

— Quels ennuis ? Parleras-tu à la fin ?

Jdanov inspira profondément. Ce n'était pas tous les jours qu'il livrait à Staline pareille information. Il essaya d'évaluer l'effet qu'elle aurait sur lui et l'observa avec attention. Il avait vraiment pris un coup de vieux ces derniers mois. Il lui sembla un peu las et se demanda où il trouvait encore la force de se

glisser dans un lit avec une si jeune femme alors que lui-même, de dix-huit ans son cadet, en serait bien incapable aujourd'hui.

Il se concentra encore quelques secondes en évitant le regard de braise.

— Iossif Vissarionovitch, je n'arrive pas à croire que tu ignores ce dont je vais t'informer maintenant. Tu ne t'es donc rendu compte de rien ?

Jdanov s'approcha encore un peu plus de l'oreille de Sosso. Il était si proche que dans le brouhaha de la conversation ambiante, il perçut sa respiration lourde. Il lui parla lentement, choisissant ses mots avec précision et se tut.

Staline, qui durant ces quelques secondes avait froncé les sourcils en baissant la tête, souleva le gauche avec étonnement en posant à nouveau son regard sur celui qu'on appelait, à Moscou, « le pianiste ».

— Eh bien, quoi ? Tu en fais une tête, Andreï Aleksandrovitch ! Tu n'as donc rien d'autre à m'annoncer ? Est-ce là toute l'information que tu as à me livrer avec tant de mystère ?

— Je ne comprends pas, Sosso. Que veux-tu que je te dise de plus ? N'est-ce pas suffisamment grave ?

Staline leva les yeux au plafond et se tapa à nouveau du plat de la main sur la cuisse. Mais cette fois, au lieu d'un rictus de douleur, il sourit à pleines dents.

— Andreï ! C'est une excellente nouvelle ! Tu ne pouvais pas me faire plus belle offrande ! Tu vois ! Je suis fort comme un chêne ! Et pour encore de longues années ! Je suis et je reste le plus grand capitaine de tous les temps et de tous les peuples, comme l'écrivent si bien nos amis !

Son rire grave retentit de plus belle. Jdanov, abasourdi, n'avait pas anticipé cette réaction.

L'auditoire qui avait subitement fait silence en entendant la

voix de stentor de Staline résonner dans le salon observa la scène sans comprendre, mais avec cette perceptible inquiétude qui caractérisait toujours celui ou celle qui se trouvait dans le premier cercle des intimes du Guide. Tous, coutumiers de ses sautes d'humeur et de sa paranoïa extrême, se demandaient sur qui le couperet allait s'abattre.

— Mes chers amis, les rassura Staline, votre chef est un homme vigoureux et solide comme un roc. A ce propos, j'ai décidé de ne plus recourir aux services de Vinogradov qui s'y entend en médecine comme moi en couture. C'est un incapable. Je déciderai plus tard quel sort mérite un ignare de son espèce ainsi que certains de ses camarades de travail.

Les hommes présents poussèrent quelques discrets soupirs de soulagement. Staline était en joie et, en dépit de l'heure tardive, ils se doutaient que la soirée n'était pas encore terminée. Le cliquetis des verres et des bouteilles emplît à nouveau le salon.

— Mes chers amis, reprit Iossif Vissarionovitch, buvons à ma bonne santé et chantons ! Andreï Aleksandrovitch, apporte-moi mes partitions et va te mettre à ton piano.

Jdanov obtempéra. Il posa sagement ses mains sur le clavier et attendit le signal de son chef. Staline adorait la musique. Il était capable de verser une larme à la seule écoute d'un concerto, surtout si c'était du Mozart. Il vibrait au point d'en oublier les réalités du monde qui l'entourait. Quelle tristesse que ces œuvres aient été interprétées par des hommes ! Qui plus est, des hommes pensants et donc potentiellement subversifs et corrompus, même s'il se considérait lui-même comme un artiste. Il assimilait d'ailleurs sa conception de l'art au travail du paysagiste qui devait à l'avance connaître la finalité de son ouvrage pour parvenir à la beauté et à l'harmonie. Il devait ainsi dénicher les mauvaises herbes, puis les arracher jusqu'à en

extirper les envahissantes racines pour en fin de compte planter une graine pure dans une terre vierge. Rustre à souhait, ce matrabazi qui avait toujours refusé d'ôter son chapeau devant ses maîtres était doté d'une surprenante finesse d'oreille. Ses dons de chanteur s'étaient révélés à l'adolescence au séminaire et sa voix de ténor ravissait autant Kéké, sa mère, que les moines. Ils furent les premiers à l'encourager en lui offrant le rôle de soliste durant les offices. Les plus mélomanes d'entre eux le voyaient même embrasser une carrière de ténor professionnel, grâce à ce don. Ils durent probablement regretter de l'avoir ne serait-ce que suggéré, car ils le payèrent tous de leur vie. Durant les années de purges, Staline les élimina un à un.

Il ouvrit le livret, parcourut la partition avec un œil expert. Il n'avait rien oublié des conseils avisés de son professeur de chant, Simon Gogtchilidze, à qui il avait dans le passé adressé ses amitiés et sa reconnaissance par des lettres écrites du fond de ses lieux d'exil, alors qu'il était recherché par toutes les polices tsaristes. Il se redressa sur ses bottes, leva son menton et lissa son épaisse moustache en inclinant légèrement le visage. Il respira profondément et adressa un léger signe de tête à Jdanov qui ignorait encore ce qu'il avait choisi d'interpréter. Staline tenait la partition de son bras valide. Il ouvrit grande sa bouche et se mit soudain à imiter le hurlement d'un loup des steppes, plus vrai que nature. Comme s'ils s'attendaient à cette plaisanterie, Beria, Jdanov et Mikoyan se joignirent en chœur au chef de la meute qui s'interrompit subitement et pouffa de rire, déclenchant l'hilarité générale sous les regards stupéfaits des serveuses et de la petite Svetlana qui venait de faire irruption dans le salon en entendant les cris et les rires entremêlés.

New York, le 17 novembre 2001

Je la connais, cette sensation. L'angoisse du matin pluvieux, un matin sur deux, celle qu'on ne peut pas expliquer. Ou celle du dimanche soir, lorsque la nuit approche doucement, la gorge qui se serre sans la moindre raison apparente, une partie de moi qui pleure, qui voudrait se réfugier au fond du lit pour se protéger du monde des vivants. Alors, pour mieux la conjurer, on pique des colères, on provoque des scènes, on se lance dans des critiques acerbes qui dégénèrent en bataille rangée, on met la maison à feu et à sang.

Anna hurlait, me traitait de fou, de tyran, me disait que je l'étouffais, l'empêchais de vivre, que j'étais la cause de son mal-être, son obscurité. Je la croyais. Un temps seulement. Parfois, je me disais qu'elle avait raison. J'étais peut-être un déséquilibré, un grand malade, comme elle me l'assénait. Elle me remémorait le jour où j'avais brandi un couteau de cuisine dans sa direction. J'avais vraiment perdu la tête, un sursaut ridicule de virilité. Elle s'était enfuie pendant de longues heures. Je n'avais même pas cherché à la rattraper. Elle m'avait exaspéré. Je n'en pouvais plus de ses caprices, de ses leçons de vie qu'elle entendait me donner à la moindre occasion. Je l'aimais. Elle me mettait hors de moi. J'étais fou d'elle. Je l'opprimais. Je l'asservissais. Je la

piétinais. Je l'aimais plus encore.

Je regarde par la fenêtre de mon hôtel. Il fait un temps splendide. Le ciel de New York, d'un bleu profond et uniforme, ne colle pas avec mon angoisse. Je dois en avoir le cœur net.

Je compose le numéro de mon téléphone à Paris. Vérifier mes messages. Mon répondeur se met en marche. Il y en a une vingtaine. Aucune patience pour tous les écouter. Je passe rapidement de l'un à l'autre, identifiant au premier mot ces timbres de voix qui m'indiffèrent. Leur défilement me laisse le temps de cultiver l'espoir qu'Anna ait changé d'avis. Que sa dernière crise n'était que passagère. Tout va pour le mieux et il fait beau à New York ! Ma vie est si belle, pleine de rebondissements, d'imprévus... Je me suis découvert une famille, avec peut-être des cousins quelque part aux Etats-Unis, une vieille tante, un autre oncle. Ils vont surgir, eux aussi, de nulle part. Je ne serai plus jamais seul. J'aurais pu traverser ce monde sans rien soupçonner de l'existence de ma mère biologique, de mon vrai père. Moi qui me cherchais un destin ! Ne suis-je pas désormais la pièce maîtresse d'un fascinant puzzle en train de se reconstituer ? Mes deux parents ne sont-ils pas la preuve flagrante que l'amour a eu raison de la violence, de la haine, de la guerre ? L'amour est toujours le plus fort, comme disent toutes les mauvaises chansons de variétés.

Et puis, j'ai un nouvel objectif. Je vais perpétuer le souvenir d'Izzy et Elsa, relater leur poignante histoire, me lancer dans une grande aventure littéraire, remonter le fil de ma vie réelle, celle que j'aurais dû véritablement vivre, aller à la rencontre de ce monde ancien mais si nouveau pour moi. Et cet oncle si attendrissant qui a posé ses deux mains sur ma tête, comme pour me transmettre avec ses ultimes forces sa foi vivace, son indestructible héritage.

Toujours pas de message ? C'est étrange. J'en suis presque

au dernier. Cela lui irait bien de me faire un coup pareil. Me laisser dans l'ignorance de sa décision. Car elle l'a déjà prise, j'en suis certain. Elle a tout arrangé, tout programmé avec ses amis, avec les miens aussi probablement qui ont dû exercer de terribles pressions sur elle pour qu'elle me quitte. Pour mon bien... Mais qu'ont-ils tous à vouloir régenter ma vie ? De quoi se mêlent-ils ?

Je passe la main dans ma barbe épaisse. Elle l'adore cette barbe, Anna. Combien de fois me l'a-t-elle dit ? Ne te la rase jamais, je t'en supplie. Je cesserai de t'aimer le jour où tu la raseras ! Ne t'inquiète pas, Anna, elle pousse toujours ! Tu aimes tant la caresser. Elle est un peu plus grisonnante qu'à l'époque de notre rencontre et je la taille régulièrement. Mais elle est là, bien enracinée sur mes joues. C'est pour toi que je l'ai gardée, même si elle me vieillit un peu. Tu trouves ce masque si séduisant. Séduisant... De quels clichés ridicules n'as-tu pas usé pour m'en vanter les mérites ! Tu as l'air d'un sage. Cette barbe, c'est ma sécurité. Elle te rend si sexy. Tellement attirant. Surtout avec ces quelques reflets gris... Du vent, Anna, du vent, tes paroles. Tu ne veux plus ni de moi, ni de ma barbe...

Je reconnais la voix dans le répondeur. C'est le dernier message.

Cinglant comme un couperet.

Jacques, c'est moi. Cela fait une semaine que tu es parti. J'ai bien réfléchi. J'y pense depuis longtemps. Tout est ma faute. Je ne suis pas faite pour toi. Je sais... J'aurais pu m'en rendre compte plus tôt. Je suis désolée. Pardonne-moi, si tu le peux. Cela te prendra du temps, certainement, pour m'oublier. Mais dans l'intervalle, je veux que tu quittes l'appartement. Lorsque tu rentreras de New York, je ne serai plus là. Ça te permettra de prendre tes affaires. J'ai tout mis dans des cartons. La clef, tu n'as qu'à la déposer dans la boîte aux lettres. Ah oui... Tu peux prendre Albert, si tu veux. Ce serait mieux. Ce chat n'a jamais aimé que lui-même. Il te ressemble, finalement. Adieu.

— Pourquoi fais-tu cette tête-là ? Tu l'avais prévu, non ? Tu

t'y attendais ? Ne fais pas ton étonné ! Tous tes amis t'avaient prévenu !

Voilà, je parle tout seul maintenant. Le début de ma nouvelle solitude...

Il est bizarre, ce miroir au-dessus de la commode. J'ai l'impression que ma barbe est encore plus fournie qu'elle ne l'est en réalité. Je la supporte de moins en moins, cette barbe. Et je n'aime finalement pas le Waldorf et sa ridicule pendule baroque en plein milieu du restaurant. Même si Frank Sinatra et Golda Meir y avaient leurs habitudes. Je me demande s'ils s'y sont croisés, ces deux-là. Un couple improbable. Bah... Quelle importance ! Ce n'est pas moi qui ai choisi d'y résider. Avec Anna, nous avions nos habitudes au Savoy. Le jazz, encore, évidemment. Stompin' at the Savoy... Armstrong, le révolutionnaire, le choc de son grand concert à Chicago, en 1956, les prémices de sa colère contre Dizzy et le Bop.

J'ai l'air blafard. Je crois que je me prépare quelques nuits de souffrance à me débattre avec mes souvenirs. Quelques nuits, ou quelques semaines... Il vaudrait mieux que je me change les idées. Il faut que je trouve un truc à faire pour m'occuper.

Pourquoi diable ma trousse de toilette est-elle grande ouverte ? Ce serait un comble que les femmes de ménage farfouillent à l'intérieur. Quelques ustensiles en dépassent. Une brosse à dents, une paire de ciseaux... Mon reflet dans l'armoire de la salle de bains est encore plus terrible. Je fais peur à voir. Et le néon accroché au plafond n'arrange rien. J'allume les deux rampes de lumière jaune fixées de part et d'autre du miroir, histoire d'adoucir les traits de l'individu hirsute que j'ai en face de moi. Un ours, plutôt. Et si je la taillais, cette satanée barbe ? Si je me la rasais entièrement ? Après tout, je ne vais pas m'apitoyer sur mon sort. Surtout, ne pas pleurnicher. Il faut que je me ressaisisse, et vite encore. Pourquoi ne pas changer de

visage ? Une façon comme une autre d'ouvrir une nouvelle page et surtout de ne plus penser aux caresses d'Anna comme chaque fois que je me passe la main sur le visage. J'ai tout ce qu'il me faut. Mon Remington Deluxe, sans lequel je ne pars jamais en déplacement sous peine de revenir avec la tête d'un homme de Cro-Magnon. C'est un rasoir de professionnel. Des années que j'égalise ma barbe lorsqu'elle devient trop envahissante. Mais cette fois, la tâche va être plus rude, j'en ai au moins pour une heure. Cela doit faire trente ans que je la porte. Toute une vie, presque masqué. Et qu'on ne me serve pas le sempiternel Tu ne te cacherais pas derrière ta barbe, par hasard ? qui a généralement pour effet de me faire bouillir.

Je me demande ce que je vais découvrir. Mon visage a dû changer. Mes yeux se sont un peu alourdis, quelques rides sont apparues. L'avantage des poils qui camouflent toutes ces marques du temps.

J'adore tes petites rides, disait Anna, jamais en reste d'une banalité pour me faire croire qu'elle m'aimait vraiment. Vous les hommes, vous ne connaissez pas votre chance. Les rides, ça vous va à merveille ! Elle pensait ce qu'elle disait ? Ce serait un comble. Est-ce qu'on peut aimer une femme qui dit de telles âneries ? Apparemment, oui.

Allez, je plonge. Ma nouvelle vie qui commence. Tu parles d'une aventure... J'ai plutôt envie de chialer. Premier coup de ciseau. Une épaisse touffe d'un poil dru et gris, presque blanc, tombe dans le lavabo. Elle se confond avec la couleur de la céramique. Une deuxième suit. Les deux lames s'entrechoquent à nouveau. Puis une quatrième, une cinquième fois. Un petit monticule de poils s'est formé près de l'orifice d'évacuation. Je lève les yeux vers le miroir. J'ai l'air halluciné. Le genre Napoléon III, mais avec le bouc moins clairement dessiné, brouillon, et les yeux fatigués. A moins que ce ne soit un double

de Jules Ferry... En jouant avec les miroirs, je me regarde de profil. Ce que je vois me rappelle un homme remarqué sur une photo ancienne encadrée dans le salon d'Alexandre, à Brighton Beach. Un homme barbu, accoudé à la rambarde d'un bateau. Une photo prise à la fin du XIX^e siècle. Un sioniste, je crois, ancien journaliste, en route pour un congrès à Bâle. Mais il était coiffé d'un haut-de-forme... La ressemblance s'arrête là.

Pas si mal, un bouc... Pourquoi pas ? J'essaye. En quelques secondes, le Remington débroussaille mes joues centimètre par centimètre. Le poil n'est pas encore ras, mais on devine bien la peau qui n'a pas vu le soleil depuis longtemps. Quelques coups de lame bien appuyés vont être indispensables pour la mettre complètement à nu. J'applique une épaisse couche de mousse sur l'arrondi du visage. J'humecte le rasoir. Il glisse sans accroc. Pas la moindre gouttelette de sang ne jaillit. Une prouesse ! Je dois avoir une bonne peau. Les pattes sont fines et courtes. Les années 70 sont bien loin et Elvis est mort, contrairement à ce qu'affirment certains admirateurs. Les oreilles et les tempes sont bien dégagées, la jonction entre la moustache et le bouc, évasée. Les poils encadrent les contours de ma bouche avec régularité. J'aperçois uniquement la lèvre inférieure. L'autre est masquée. Curieusement, seuls quelques millimètres de ce qu'il reste du collier sont encore grisonnants, tandis que la moustache s'obstine à ne pas vieillir. Elle a conservé sa superbe, c'est-à-dire sa noirceur.

Rapide coup d'œil au miroir. Une seule conclusion : je suis hideux. En tout cas, méconnaissable. Ce bouc ne m'avantage pas, car je n'ai pas le visage ovale. J'avais oublié à quel point il était carré, massif. A moins que ce ne soit l'inexorable travail du temps... Il faut que je me débarrasse sur-le-champ de cette aspérité disgracieuse. Et cette moustache qui semble posée là, pour l'éternité. Si je n'y touchais pas... Au moins pas tout de

suite ? Je manie mes ciseaux avec une dextérité qui me surprend. La guitare, l'agilité des mains, des années de pratique. Le bouc s'estompe au rythme des claquements des deux ferrements. La moustache, par contraste, paraît de plus en plus épaisse. Tiens, je commence à me plaire. D'autant que les poils blancs se raréfient. Je rajeunis à vue d'œil. Même mes cheveux courts me semblent désormais bien noirs.

J'étale une nouvelle couche de mousse à raser. J'imagine l'expression horrifiée d'Anna, à cet instant, si elle faisait irruption dans la salle de bains. Elle hurlerait qu'elle me déteste, que je ne tiens jamais compte de ses désirs, que j'étais si beau, que maintenant je ressemble à n'importe qui... N'importe qui ?

Mon Dieu ! Cette tête ! C'est impossible ! Je suis au milieu d'un cauchemar. J'ai besoin d'eau froide. Je suffoque. Mon cœur bat vite. Si ça continue, je vais tourner de l'œil. Pas le moment de tomber. C'est absolument inconcevable. Ça n'a pas de sens. Je n'ai rien à voir avec cet individu, avec ce monstre ! Il ne peut pas y avoir un lien entre LUI et moi. Il faut que je parle à quelqu'un. C'est Goldman qui va me sortir de ce pétrin, me donner une explication. Il y a toujours une explication. Après tout, Isidore Grynberg était petit. Il a bien dû porter une grosse moustache, lui aussi, au cours de son existence. C'était la mode à l'époque, non ? OK. Jeanne et Hubert Linhardt ne sont pas mes parents biologiques, c'est difficile mais je peux l'accepter. Etre le fils d'un trompette et d'une danseuse russe, passe encore. Mais ça, non. Jamais. Ce visage, ça ne colle plus. Quelque chose ne tourne pas rond dans cette histoire. Je ne peux pas ressembler à... Même avec cette énorme moustache noire.

Je bondis sur le téléphone. Comme d'habitude, Goldman décroche dans l'instant. Je lui explique que je dois le voir immédiatement, qu'il doit venir à l'hôtel, que je me sens mal,

que j'ai peur, que j'ai fait une terrible découverte.

— Oui.

Comment ça, oui ? C'est tout ce qu'il a me dire ! Il n'a pas même l'air surpris. Est-ce qu'il joue ? Si c'était le cas, il m'aurait sans doute gratifié d'une nouvelle plaisanterie. Cette fois, je le sens tendu comme un ressort.

— Where are you, man ?

— A l'hôtel, Goldman. Je viens de vous le dire !

— Hôtel. Oh yes. I see.

Silence pesant.

— I'm on my way, me dit-il.

Goldman, laconique ? C'est mauvais signe.

— C'est ce que je craignais, ajoute-t-il en raccrochant.

Moscou, 8 juillet 1962

Il la trimballait partout, la peur au ventre. La trompette ne le quittait pas. Sept ans, huit peut-être qu'elle pesait tel un fardeau sur ses frêles épaules. Personne ne devait la reconnaître, l'identifier ou, pire, la voler ou la confisquer. Il savait que les responsables du Parti étaient particulièrement friands de ce genre d'objets de collection. Par peur de se la faire confisquer, il la tenait le plus souvent à l'abri des regards, dans une mallette neuve en moleskine noire qu'il avait dénichée pour quelques roubles chez un luthier de Moscou. Dieu et probablement Lev Semionovitch Tvardovsky étaient les seuls à savoir ce qu'il était advenu de l'étui d'origine.

La nuit était déjà tombée sur Moscou. Il pressa encore le pas, car il n'y avait surtout pas de temps à perdre. Mais un crissement de pneus le freina tout net dans son élan. C'était un milicien à moto. Il s'arrêta à sa hauteur. Un simple contrôle d'identité. La routine. Il aurait pu tomber sur pire. Les Patrouilles de la Musique du Komsomol, par exemple, chargées spécialement d'empêcher la propagation des mélodies et des rythmes jugés subversifs par le Parti.

— Tes papiers, camarade. Tu t'appelles... ?

— Alexandre Grynberg, né à Paris le 3 septembre 1928,

domicilé à Moscou, 3458 Ulitsa Arbat. Profession : musicien.

Il avait décliné le tout sans s'arrêter, dissimulant tant bien que mal ses battements de cœur. Il ne devait pas montrer qu'il avait peur. L'effort était épuisant.

« J'ai bien fait d'avaler ces quelques verres de vodka », pensa-t-il.

Son lieu de naissance et son léger accent firent comme toujours tiquer. Les Moscovites qui avaient l'accent français n'étaient pas monnaie courante. Et il ne fallait en aucun cas trop éveiller la curiosité d'un milicien. Comme à son habitude, il prit son souffle et récita sur un ton monocorde :

— Mes parents ont été gazés par Hitler. L'Union soviétique m'a sauvé des griffes des nazis. Mon frère aîné et moi y avons trouvé refuge.

Le faciès de l'agent passa du doute et de la suspicion à une sorte de bienveillante compassion.

— Tu n'es pas en bonne santé, camarade ? Pourquoi es-tu si pâle ?

— Je suis toujours pâle, répondit Alexandre. Ce n'est pas un type comme moi qui pourrait te faire tomber de ta moto, même si je le voulais.

Le milicien ne put s'empêcher de sourire. C'est vrai que ce type trop maigre n'avait l'air ni subversif ni menaçant. Il jeta un œil furtif sur la petite mallette noire.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Je suis musicien. Amateur. En trop mauvaise santé pour souffler là-dedans sans m'essouffler.

— C'est une trompette ?

Par chance, personne encore, dans les hautes sphères de l'administration, n'avait évoqué l'idée de déterminer le degré de subversion d'un musicien selon qu'il soit virtuose du violon, du piano ou de la trompette. Ce n'était probablement qu'une

question de temps avant qu'un haut fonctionnaire y songeât. Le Parti n'était jamais à court de bonnes idées. L'une d'elles avait été d'adresser quelques années auparavant à Alexandre une convocation exigeant qu'il se présente à la Loubianka. On lui demandait d'inscrire sa trompette au registre du KGB. La conséquence d'un coup de téléphone de voisins zélés qui trouvaient étranges les heures choisies par Alexandre pour répéter. Ils ignoraient que ses problèmes pulmonaires l'empêchaient de pratiquer son instrument le matin au réveil ou plus tard dans l'après-midi, surtout s'il devait encore se produire dans la soirée pour s'assurer quelques revenus. Il répétait donc en milieu de journée, prenant ainsi le risque d'être considéré comme un parasite. Pour ne pas qu'elle lui soit confisquée, il avait décrit au fonctionnaire son problème de santé et avait promis d'obstruer le pavillon de la trompette avec un torchon huilé qui étouffait le son. L'agent avait acquiescé, non sans passer au crible l'instrument avec la minutie d'un artificier penché sur une mine. Il n'avait heureusement pas sourcillé à la vue de l'inscription en bordure du pavillon. A ce poste, les responsables n'avaient ni l'intelligence ni la connaissance suffisantes pour identifier autre chose que de clairs slogans anticomunistes. Ces signes gravés dans le cuivre étaient sans doute des notes de musique. Alexandre avait été autorisé à rentrer chez lui en toute quiétude.

— Le Parti m'a demandé il y a plusieurs années de la faire enregistrer. Tu peux vérifier, camarade. Elle m'appartient en toute légalité.

— Je te crois sur parole, camarade. Tu ne m'as pas l'air d'un homme en état de risquer sa vie pour une musique qui déplairait au Parti.

Un frisson parcourut l'échine d'Alexandre. En URSS, le jazz était à peine toléré. Deux ans après la mort de Staline,

Khrouchtchev avait autorisé une troupe américaine à présenter à Moscou la comédie musicale de Gershwin *Porgy and Bess*. Peu de temps après, une commission avait été chargée d'établir des relations culturelles avec des pays étrangers. Des échanges avaient été autorisés entre l'Orchestre symphonique de Boston et le Bolchoï. David Oïstrakh avait pu se produire dans plusieurs capitales occidentales et Isaac Stern était désormais adulé dans le monde entier. Le critique Vladimir Gorodinsky, qui avait soutenu Staline et Jdanov dans leur entreprise de purger l'URSS de ses jazzmen, considérait désormais que certaines formes de jazz pouvaient être appréciées des communistes authentiques. Le *Komsomolskaïa Pravda* s'était même fendu, le 22 septembre 1960, d'un éditorial soutenant que les musiciens soviétiques pouvaient jouer du jazz, à la condition cependant qu'il s'agisse de leurs propres compositions. Du coup, des disques pressés aux Etats-Unis circulaient sous le manteau et les concerts où l'on reproduisait des standards qui faisaient fureur dans le reste du monde étaient interdits au grand public. Seuls les membres du Parti avaient le droit d'y goûter, à petite dose. Les émissions de *La Voix de l'Amérique* étaient brouillées un jour sur deux. Les amateurs avaient quelques difficultés à s'y retrouver. Des cabarets apparaissaient dans les grandes villes où des jeunes, vêtus de blazers en laine et fumant la pipe, parlaient jazz, dansaient et riaient fort en se donnant l'illusion de vivre « comme à Manhattan », avant d'aller voir une exposition d'art abstrait à l'hôtel Iounost, bien nommé l'hôtel de la « Jeunesse ».

Seul le KGB semblait capable de définir les limites à ne pas dépasser. Et elles variaient d'un jour à l'autre sans que l'objectif ultime apparaisse clairement. Le poète Evtouchenko, au début de l'année, ne s'y était pas trompé en publiant son poème au vitriol sur Les Héritiers de Staline.

Le milicien lui rendit ses papiers.

— Rentre chez toi maintenant, lui dit-il en enfourchant sa moto, et il démarra.

Alexandre regarda sa montre. Cet incident lui avait fait perdre du temps. Il reprit sa course en essayant de conserver ce souffle qu'il avait si court depuis sa naissance, lorsqu'il inquiétait sa mère par ses quintes de toux. La pauvre Bela pas plus que le KGB n'avaient réussi à étouffer la passion qu'il entretenait pour le jazz et qu'enfant il avait dû réfréner. Bela souffrait d'avoir vu l'aîné de ses deux garçons lui « filer entre les doigts » en devenant jazzman professionnel. Il fallait donc qu'Alexandre demeure dans le droit chemin, c'est-à-dire violoniste. Il avait de toute façon des poumons trop fragiles pour souffler dans une trompette comme un forcené. Mais en arrivant à Moscou après la guerre et à force de persévérance, il avait tout de même réussi à se tailler une minuscule place au soleil des artistes de la capitale. Il avait consacré des journées entières à répéter avec assiduité afin d'augmenter sa faible capacité pulmonaire. Lorsqu'il était en forme, sous les encouragements de musiciens impressionnés par sa ténacité, il sortait sa trompette dans l'un des bars de l'avenue Gorki et enflammait l'auditoire pendant quelques dizaines de minutes. Ses amis le comparaient à Django Reinhardt qui jouait de la guitare avec une main gauche privée de deux doigts.

— Toi, tu souffles dans une trompette avec seulement des moitiés de poumon..., plaisantaient-ils.

« Quelle ironie », se dit Alexandre en dépassant la statue de Gorki.

Cet illustre promoteur du « réalisme socialiste », qui avait vomi tout son soûl sur le jazz dans un célèbre article paru en 1928, avait désormais son nom associé à cet art que l'on pratiquait ici dans une quasi-clandestinité, sur le boulevard portant son nom, le Broadway de Moscou. Tout comme

Alexandre, il avait travaillé si dur. A force de souffler dans l'embout particulièrement étroit, il avait fièrement subi le sort des deux précédents propriétaires de l'instrument en se meurtrissant à son tour le muscle du baiser. Il saignait parfois tellement qu'il ne pouvait approcher la trompette de sa bouche meurtrie. Les conseils d'un professeur lui manquaient cruellement. Dans la capitale, ils étaient denrée rare, comme tout le reste.

Le plus difficile était pour lui de jouer plus d'une demi-heure d'affilée. Il en était incapable. Mêmes ses plus fervents admirateurs ne pouvaient que constater sa faiblesse. Ce qui ne l'empêcha pourtant pas de se tailler sa petite réputation auprès d'un public où se mêlaient des rejetons d'apparatchiks et de vrais fans aisément identifiables : les premiers s'étaient sur tous les premiers rangs, les seconds étaient assis le plus loin possible de l'estrade réservée aux musiciens. Mais lorsque Alexandre reprenait quelques-uns des grands succès d'Armstrong accompagné par la contrebasse d'Andreï Egorov ou le saxophone d'Igor Vysotski, les applaudissements fusaient de toutes parts, sans distinction.

Il regarda encore une fois sa montre. Il aurait fallu qu'il allonge le pas un peu plus. Et puis, il fallait à tout prix se garder d'éveiller la moindre suspicion. Mouchards et autres miliciens étaient partout dans les rues, le métro, les épiceries. Il bifurqua sur l'avenue Gorki. Dans moins d'une heure, la promesse qu'il avait faite à Lev Semionovitch Tvardovsky allait se réaliser.

La tournée de Benny Goodman en URSS s'achevait ce soir. Alexandre avait rendez-vous avec Clifton Daniel, le chef du bureau du New York Times à Moscou. Le journaliste l'avait assuré de son aide et avait persuadé l'attaché culturel de l'ambassade américaine, Terrence F. Catherman, de lui prêter assistance. Non sans mal, car ce Catherman avait les nerfs à vif.

Il avait été échaudé par les caprices du célèbre clarinettiste. Depuis le début de la tournée entamée le 28 mai 1962, Benny Goodman avait réussi la prouesse de se mettre à dos l'ensemble de ses musiciens. Au point de manquer à plusieurs reprises de compromettre une représentation. Goodman, nanti d'un don certain pour l'improvisation, avait en effet plus d'une fois déjoué la surveillance des agents du KGB, profitant de la confusion causée par l'afflux de jeunes Soviétiques qui envahissaient le hall des hôtels où résidaient les Américains dans l'espoir de les approcher. Benny se faufilait en dehors des établissements par les issues de secours et allait rencontrer chez eux des musiciens locaux, jouait dans des parcs ou se rendait à des heures indues dans des cabarets pour une jam-session endiablée.

La tournée s'achevait enfin, au grand soulagement de Catherman. Ce soir, le clarinettiste donnait le dernier d'une série de six concerts dans la capitale. Mais le diplomate ne se faisait pas d'illusion. Il pressentait déjà que le musicien ne dérogerait pas à son habitude en se livrant à une ultime escapade, comme il l'avait fait à Tachkent, Tbilissi et Sotchi. Il choisirait probablement le Molodyezhnoe, le club le plus branché de la capitale.

Les deux hommes se serrèrent la main chaleureusement. Alexandre remercia à nouveau Clifton Daniel pour son aide. Il savait que le journaliste risquait son job et probablement plus, s'il se faisait pincer.

— Ça va marcher, lui assura l'Américain. Catherman est au bout du rouleau, mais il a une bonne intuition. Il sait que Benny va choisir de venir jouer dans ce cabaret. Lorsque je lui ai dit ce que tu voulais remettre à Benny, ses yeux se sont mis à briller. Je suis sûr qu'il va nous aider, même s'il est à bout de nerfs.

— Il a bien compris que Benny doit ramener la mallette avec

lui à New York ? s'inquiéta Alexandre, en serrant de plus belle la poignée au risque de la briser.

— Tout est très clair. Du calme, mon vieux.

Il était 21 heures. Le concert venait probablement de se terminer et le rideau devait descendre sur la scène du palais des Sports de l'armée après les deux rappels convenus. Ces messieurs du Parti étaient pour la plupart des couche-tôt qui préféraient Mozart à Duke Ellington. Khrouchtchev lui-même avait sans doute affiché son désintérêt en bâillant durant tout le spectacle et en profitant de l'entracte pour aller siroter quelques verres de vodka. Seule l'insistance de ses conseillers avait dû le pousser à revenir dans la salle pour poliment saluer l'artiste. L'infatigable King of Swing en avait sûrement vu d'autres ces dernières semaines, entre les applaudissements froids et les visages compassés des militaires. Tout au long de la tournée, aucune manifestation d'enthousiasme. Comme si l'audience s'était donné le mot pour montrer son indifférence à cette musique.

Alexandre était anxieux. Fallait-il se fier à Catherman ? Benny allait-il choisir de venir jouer au Molodyezhnoe pour une jam-session ? Il ne fallait pas laisser échapper cette occasion unique et inespérée de sauver la trompette des mains d'un apparatchik soviétique qui pourrait la reconnaître. Le Boeing des Scandinavian Air Lines qui devait ramener l'orchestre du King of Swing à New York via Copenhague décollait dans la matinée.

Alexandre attendait ce jour depuis sa mémorable rencontre avec Lev Semionovitch, le 5 avril 1953. C'était un mois après que la mort de Staline avait été annoncée à la radio entre une Symphonie pathétique de Tchaïkovski et une Suite de Bach. Dans la foulée, le Kremlin avait divulgué le nom de son successeur, Maximilianovitch Georgi Malenkov, présenté

comme l'homme voulu par le Petit Père des peuples pour prendre sa suite. Du coup, les rumeurs les plus folles s'étaient propagées dans la capitale. Staline aurait été assassiné. Pour preuve, disait-on, le général major Kossynkin, chargé de la garde officielle du Kremlin, avait lui aussi été retrouvé mort quelques jours avant Iossif Vissarionovitch. Les Izvestia avaient employé pour la première fois le terme de « mort prématurée » pour cet officier, ce qui laissait croire qu'il était mort violemment. On parlait d'un coup d'Etat mené conjointement par Beria, le chef tout-puissant de la sécurité intérieure, et par Malenkov pour contrecarrer Molotov et le très populaire Joukov. Des médecins, pour la plupart juifs, accusés d'avoir tenté d'empoisonner Staline, allaient être remis en liberté d'un jour à l'autre. Puis on se mit à raconter que Beria était mort à son tour, non sans avoir au préalable liquidé impitoyablement tous ses ennemis. Des explosions laissaient soupçonner que le maréchal Joukov avait déployé ses chars autour du Kremlin. D'autres encore soutenaient que Khrouchtchev et Molotov avaient été assassinés, sans qu'on sache par qui. Mais le bruit qui se répandait le plus rapidement concernait les détenus. Sur ordre du Kremlin, des centaines de milliers de droit-commun venaient d'être libérés des camps, se dispersaient dans les campagnes, accouraient vers les villes pour y semer la terreur.

Lev Semionovitch, tout comme quelques dizaines d'autres Vars très puissants, avait bénéficié d'une mesure privilégiée au moment de sa remise en liberté. Les directeurs des camps où ils étaient internés leur avaient fourni des vêtements propres, un pécule substantiel, et un billet de train pour Moscou. Staline en personne avait exigé leur libération quelques semaines avant sa mort et en avait fixé les conditions. Car c'était lui qui les avait fait incarcérer pour instaurer le climat propice au maintien de l'ordre dans les camps. En échange, ces caïds avaient profité de

la bienveillance des gardiens reconnaissants face à cette aide inespérée. En les relâchant, le chef de l'URSS avait en tête de s'attirer leurs faveurs dans le but de les utiliser à nouveau, cette fois pour le servir à Moscou.

Alexandre et Lev s'étaient rencontrés par hasard. Au Molodyezhnoe, justement. La ressemblance entre Izzy et Alexandre était si frappante que Lev ne s'y était pas trompé. Alexandre s'était d'abord méfié de cet homme au visage creusé par le froid polaire, qui ressemblait déjà à un vieillard alors qu'il avait à peine cinquante ans. Le Vor portait des vêtements étrangement élégants et ne semblait pas manquer d'argent. Il avait été frappé par son charisme. Très vite, la confiance s'était installée entre les deux hommes. Lev avait raconté les circonstances tragiques de sa rencontre avec Izzy. C'était la première fois qu'Alexandre entendait à nouveau parler de son frère. Il le croyait mort depuis longtemps, probablement pendant la guerre, sous les bombardements allemands qui avaient frappé Moscou. Le fait est que personne en URSS n'évoquait le nom autrefois tant applaudi d'Izzy Grynberg.

— Ce n'est pas par hasard que je t'ai cherché, avait confié Lev Semionovitch à Alexandre. Je vais te remettre quelque chose d'important, un objet qui a appartenu à ton frère.

Il avait sorti de sa valise une vieille trompette sale, au cuivre terni, enveloppée grossièrement dans de vieux torchons.

— Tu la reconnais ?

— Sans la moindre hésitation.

Ils s'étaient beaucoup rapprochés, se revoyaient souvent et écoutaient ensemble du jazz. Lev Semionovitch, qui avait rapidement constitué un réseau de relations proches du pouvoir et avait fait fortune en s'associant aux responsables de l'exploitation des gisements de pétrole soviétiques, faisait désormais parti des admirateurs d'Alexandre. Il venait

régulièrement l'écouter, veillait à subvenir avec générosité à tous ses besoins. Il l'avait par ailleurs choisi comme témoin à son mariage et parrain à la naissance de son fils, Semion. Mais Lev Semionovitch était d'une santé fragile. Trente années au Goulag l'avaient miné. Un soir de janvier 1960, il s'effondra, terrassé par une crise cardiaque, dans le salon de sa luxueuse villa moscovite.

Alexandre et Clifton Daniel s'assirent au fond du cabaret, loin des projecteurs de la scène où se produisait un trio local, et commandèrent une bière. Alexandre regarda la petite mallette noire posée sur la table. Il allait bientôt devoir s'offrir un nouvel instrument. Ce ne serait pas un problème. Ce n'était pas les bons artisans qui manquaient à Moscou.

Clifton lui adressa un clin d'œil rassurant.

— Il va arriver d'un instant à l'autre.

Il faisait doux en ce beau mois de juillet 1962. La musique était bonne. Le public battait la mesure. Alexandre se sentait léger. La pression sur ses poumons avait diminué. La bière blonde lui procurait une réelle sensation de bien-être. Lorsqu'un semblant d'agitation du côté de l'entrée du cabaret attira son attention. Il saisit le journaliste par la manche de son imperméable.

Un homme en costume clair et au large sourire venait d'entrer. Des spectateurs le reconnurent et commencèrent à l'entourer. Clifton fit un bond sur sa chaise, courut à sa rencontre et se noya au milieu des admirateurs. Il parvint à s'en extraire au bout de quelques interminables secondes. Il tenait par le bras l'homme au costume blanc.

— Mon cher Alexandre, je te présente Benny Goodman.

— Mister Grynberg. It's an honor, sir, to meet Izzy's brother.

New York, 16 novembre 2001

Goldman. Egal à lui-même. Il se force à rapidement reprendre son souffle et remettre ses idées en place, car il a eu un bref mouvement de recul en me voyant. Ce type a de la ressource. En un clin d'œil, il redevient l'avocat new-yorkais qu'il a cessé d'être ces deux dernières minutes. Sans plus me regarder, comme s'il avait peur de ce qu'il risquait de voir à nouveau, il formule une étrange suggestion.

— You should meet Lana.

Lana ? Je lui demande si ce n'est pas une nouvelle tante ou une lointaine cousine qu'il vient par hasard de me découvrir... Je ne suis plus à une surprise près.

— No, I'm serious, Jack, dit-il, avant d'ajouter, en évitant toujours de croiser mon regard : Elle vit dans l'Etat du Wisconsin. Il faut vous habiller, sir. Je vais lui demander de venir. Vous avez de la chance, car elle est de passage à New York ces jours-ci.

— J'ai de la chance, moi ? c'est une nouveauté ! surtout en ce moment, je suis particulièrement verni !

Goldman ouvre le rideau et jette un œil au-dehors. J'aperçois la vie normale sur l'avenue, les gens qui sortent des bureaux, s'engouffrent dans les bouches de métro, des femmes qui

bondissent d'un magasin à un autre avec de grands sacs.

Etrange. Il ne m'a jamais appelé sir depuis notre première rencontre. C'est vraiment la première fois. Mais il a raison. Je dois m'habiller, car je suis encore en peignoir.

Une heure et dix coups de téléphone plus tard, il bondit à nouveau. Toujours ce regard fuyant.

— Vite, s'il vous plaît, monsieur... Elle arrive.

— Goldman, arrêtez de m'appeler monsieur, merde !

— Yes. Yes. OK. OK... sir.

Ce type m'exaspère. Qui diable est cette Lana qui vient du Wisconsin et se trouve par hasard, aujourd'hui, à New York ? J'enfile rapidement un pantalon et ma dernière chemise à peu près propre. Il est vraiment temps que je rentre à la maison. Mais ai-je encore une maison ? Je ne sais plus. Je vais devoir me lancer dans des recherches pour trouver un nouvel appartement à Paris. Et le chat... Ce maudit chat. Encore une âpre négociation à prévoir avec mes futurs propriétaires. Non, madame, il ne va pas griffer les murs. Oui, madame, c'est un jeune chat, pas un tigre du Bengale...

Le téléphone.

— C'est la réception, monsieur. Votre rendez-vous est arrivé.

— Rendez-vous ? Mais quel rendez-vous ?

Je me rends compte que je crie.

— But... sir...

Goldman me fait un signe de tête. C'est elle.

— Ah oui, mon rendez-vous. Vous pouvez lui dire de monter. Chambre... Enfin, vous savez quelle chambre, bon sang !

— Oui, monsieur, bien sûr, monsieur.

— Goldman, vous avez trois minutes pour me dire qui est cette femme !

Goldman s'exécute. Je ne suis pas au bout de mes surprises

avec lui. Il a perdu toute sa superbe et m'apparaît soudain comme un conseiller servile. Il commence à parler. Ses phrases sont courtes, le ton haché, il semble essoufflé, comme s'il avait couru.

Lana est une vieille dame. Comme son nom ne l'indique pas, elle est russe. Elle vit aux Etats-Unis depuis une dizaine d'années. Il a été son avocat lorsqu'elle a divorcé de son mari américain, William Peters, dont elle a gardé le nom. Sa mère s'est suicidée d'une balle dans la tête lorsqu'elle n'avait que six ans. Elle vivait à Moscou. Elle y est née. Elle a été mariée plusieurs fois et elle a aimé beaucoup d'hommes. Son premier grand amour remonte à ses seize ans, avec un cinéaste de vingt ans son aîné. Il a été déporté en 1943. Cinq années dans un camp de travail, à Vorkouta. Et une seconde fois en 1948 pour trois ans. Probablement aussi parce qu'il était juif. On l'a accusé d'être un espion à la solde de l'Angleterre. Il a dû attendre 1954, un an après la mort de... euh... Enfin... pour être réhabilité. En 1945, elle s'est mariée à Grigory Morozov. Deux ans. Ils ont un fils. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Il portait le même genre de prénom que vous.

— Quel prénom, Goldman ? Le même prénom que qui ?

Goldman transpire à grosses gouttes maintenant. Il a cessé d'avoir froid, apparemment. Sans répondre à ma question, il enchaîne :

— Je vous ai dit que son premier amour était un cinéaste. Un Juif. Son premier mari l'était aussi. Son père, monsieur, son père... Il les haïssait tous...

— Les cinéastes ? Il haïssait les cinéastes ?

— Les Juifs, monsieur. Son père les détestait. Il avait peur d'eux. Il s'en méfiait.

— Mais pourquoi ai-je besoin de savoir que son père ne les aimait pas ? Je vous rappelle, Goldman, que j'en suis un moi-

même... Depuis hier !

Goldman se renfroge. Il bredouille quelques mots incompréhensibles, s'excuse de ne pas connaître tous les chapitres de la vie privée de Lana et répète :

— Elle a eu plusieurs hommes dans sa vie. C'est tout. Ce n'est pas le plus important. C'est une vieille dame maintenant. Elle a été aussi mariée à Liouri Jdanov. Le fils d'Andreï Aleksandrovitich Jdanov. Pas longtemps. Un an...

— Vous vous moquez de moi, Goldman ? Quel Jdanov ? Le Jdanov ? Le collaborateur de... Staline ?

— Son fils, monsieur... Mais elle a aussi été mariée à un Indien dont elle a également divorcé. Et en 1967, elle a demandé l'asile politique. Elle a quitté l'URSS et s'est installée en Amérique. C'est là qu'elle a rencontré ce William Peters. Il n'en est pas, lui. Ça en fait au moins un. Vous voyez ? Elle n'a pas été mariée qu'à des Juifs... Pas besoin d'en faire tout un plat ! Et puis elle est retournée vivre à Moscou. Ses deux enfants, vous comprenez... Mais ils ne voulaient plus d'elle. Elle n'avait plus été leur mère pendant près de vingt ans, alors vous pensez... Elle est donc repartie. Aux Etats-Unis, à nouveau. C'est Gorbatchev qui l'a aidée. En 1986. Depuis, elle est dans le Wisconsin, comme je vous avais dit...

— Goldman, je vais vous casser la gueule ! Vous me parlez d'une femme que je ne connais pas, qui a eu une vie dissolue, mariée à des Juifs, au fils d'un salopard d'apparatchik communiste, un Indien, un Américain... et quoi encore ! Gorbatchev ? Elle n'a pas été mariée avec lui, par hasard ? Et elle n'aurait pas marché sur la Lune aussi, pendant que vous y êtes, votre Lana ?

— Monsieur... Pardon... Calmez-vous.

L'avocat retient tellement son souffle qu'il va finir par s'étouffer. Plus un mot ne sort de sa bouche.

La sonnette de la chambre.

— Goldman, elle est là. Son nom, Goldman !

Je l'empoigne par le col de sa veste. Il a beau être plus grand que moi, il est terrorisé.

— Quel est son vrai nom ? C'est un ordre, Goldman ! Si vous ne me répondez pas, ça va vous coûter très cher !

Il tremble de plus belle. Il va répondre. Ses lèvres remuent à peine.

— Svetlana, monsieur, Svetlana Allilouyeva.

— Qui ? Svetlana qui ?

— Allilouyeva, monsieur, Svetlana Allilouyeva. L'unique fille de Iossip Vissario...

La sonnette, à nouveau. Goldman s'interrompt.

Il échappe à mon étreinte et se jette sur la poignée de la porte qu'il ouvre brutalement. Je le vois s'incliner respectueusement, puis s'écarter.

Dans l'entrebâillement, je distingue la silhouette d'une femme. Elle est petite, replète. Ses vêtements sont ternes. Elle porte un foulard qui laisse dépasser quelques cheveux gris. Elle fait un pas en avant. Elle paraît intimidée, tourne son visage à droite puis à gauche, comme pour vérifier qui se trouve dans la pièce. Elle a du mal à me distinguer. La chambre est sombre. La nuit est tombée sur New York et je ne m'en suis même pas rendu compte.

— Je ne te vois pas, dit-elle.

La voix est grave. Plus assurée que la démarche. Elle s'exprime en français. Un très léger accent, raffiné, qui contraste avec la simplicité de sa tenue vestimentaire. Elle me tutoie.

— Allume la lumière, s'il te plaît.

— Oui, madame, réponds-je sans pourtant esquisser le moindre geste.

— Madame ?

Dans la pénombre, j'entends un rire frais, presque enfantin. Sa mère, suicidée lorsqu'elle avait six ans... Que reste-t-il d'une telle cicatrice lorsqu'on sait qu'on approche soi-même de la mort... ? Le ton de la voix est léger.

— Non, non, pas de madame, voyons. Svetlana. C'est mon prénom.

— Mais... Sommes-nous supposés nous connaître ?

— Allume la lumière, s'il te plaît. Il fait trop sombre ici. Et mes yeux sont fatigués.

Je ne bouge pas. Mes mains sont glacées, tendues le long du corps. Au garde-à-vous.

— Goldman, la lumière, s'il vous plaît.

Tiens, c'est bizarre. Elle a l'air plus distante avec l'avocat. Pas besoin de lumière pour voir qu'il est blanc comme un linceul, celui-là.

— Yes, miss.

Il me jette un coup d'œil rapide, fait un pas en arrière, manque de renverser une lampe et son guéridon, et appuie sur l'interrupteur.

Le Kremlin, février 1946

— Pourquoi mon père est-il si heureux ce soir ? lança la jeune fille en faisant irruption dans le salon.

Elle déposa affectueusement un baiser sur le front de Iossif Vissarionovitch.

— Ton père est heureux car il est fort et en bonne santé, ma fille ! répondit Staline avec un grand sourire qui disparut lorsqu'il se tourna vers l'horloge.

— Mais d'où viens-tu à une heure pareille ? lui demanda-t-il en fronçant les sourcils. Et dans une si belle robe ? Tu sais que je n'aime pas particulièrement ce genre d'amusement nocturne pour une belle jeune fille de ton âge.

Svetlana se renfroigna.

— Mon papa, j'ai vingt-deux ans. Tu ne peux plus me surveiller comme tu le faisais lorsque j'en avais seize et que je te devais t'obéir comme une gamine. Rappelle-toi Lioussa. Je ne sais même pas ce qu'il est devenu !

Lioussa ? Il ne se souvenait pas du nom. A moins que... Elle devait faire allusion à ce Juif, cinéaste et acteur médiocre. Comment s'appelait-il, déjà ? Alexeï Yakovlevitch Kapler. La mémoire lui revenait... Elle était tombée amoureuse de ce pervers qui avait déjà quarante ans ! Il avait essayé de lui faire

entendre raison. Sans succès. Il avait donc dû agir. Kapler avait été expédié sur son ordre à Vorkouta, une lointaine ville minière, histoire de lui faire perdre l'envie de revoir sa fille adorée. Il avait fait en sorte que Svetlana n'apprenne jamais la vérité.

— Mon papa... Tu crois que je ne me rends compte de rien ? Le moindre de mes mouvements est épié par tes hommes. Tu convoques même Klimov que tu forces à me suivre partout comme un petit chien, pour lui poser ensuite toutes sortes de questions. Comment pourrais-je avoir des secrets pour toi ? Rien ne t'échappe. Y compris ce que j'ai fait ce soir !

Elle éclata de rire. Elle savait qu'elle était privilégiée et elle en profitait allègrement. Elle entoura de ses bras le cou épais de son père. Staline sourit à nouveau. Il était réellement de bonne humeur. La dernière révélation de Jdanov et la tomate écrasée sur la figure ahurie de Beria avaient suffi à le mettre en joie. Ce soir, il ne souhaitait pas être en colère. Il observa sa fille chérie. C'est vrai qu'elle avait grandi. Elle était devenue une jolie femme aux formes généreuses, au sourire intelligent, et dont la précoce maturité l'avait surpris. Elle lui rappelait Kéké, sa mère, dont elle avait hérité la forte personnalité. Il l'adorait et ne manquait pas une occasion, lorsqu'elle se laissait faire, de l'embrasser chaleureusement sur ses deux joues parsemées de taches de rousseur. La mort brutale de Nadia avait cependant créé des tensions et suscité une distance entre eux dont il souffrait amèrement. Svetlana avait six ans au moment du drame et la thèse officielle du décès causé par une complication d'appendicite avait vite été balayée par les rumeurs de suicide. Depuis, il s'en rendait bien compte et s'en désolait, elle doutait en permanence de sa parole et ne manquait pas une occasion de le lui faire savoir.

Staline savait qu'elle avait traversé une période difficile qui avait abouti à la fin du couple qu'elle formait avec Grigory

Morozov. Encore un Juif, décidément. Il l'avait fait déporter celui-là aussi, au lendemain du divorce. Car il nourrissait l'espoir d'un rapprochement entre Svetlana et un vrai Russe, un homme solide et fidèle, comme il les aimait, Iouri, le fils de Jdanov. Une alliance dont il se réjouissait à l'avance. Sans trop oser y croire. Même si les deux jeunes se retrouvaient fréquemment pour danser le fox-trot à Moscou. Svetlana, pétillante et rêveuse, avait aussi un caractère de cochon qui pouvait rebuter le plus assidu des hommes. Staline connaissait bien ce trait de personnalité, puisque sa fille lui ressemblait à maints égards.

— Je ne veux rien savoir, je te promets. Ne t'inquiète pas. Ce soir, je te l'ai dit, je suis heureux. D'ailleurs, nous nous apprêtons justement à chanter des hymnes lorsque tu es arrivée. Viens, assieds-toi avec nous et écoute ton papa chanter.

Il se remit en position, se cambra et fit un signe du menton au « pianiste ».

— Papa ?

Jdanov suspendit ses mains dans le vide. Lorsque Svetlana était dans les parages, son chef n'avait d'yeux et d'oreilles que pour elle.

— Oui, Lana, Lanioushka, ma fille, je t'écoute !

Svetlana avait apparemment décidé de lui gâcher sa soirée.

— Papa, qui est cette jeune femme que j'ai vue entrer en larmes dans ton bureau ?

Staline regarda Svetlana droit dans les yeux. Il était depuis longtemps passé maître dans l'art de mentir. Ce n'était pas aujourd'hui, au sommet de sa puissance, que sa propre fille allait le déstabiliser.

— Quelqu'un sans importance. Tu ne la reverras plus. Elle travaille au Kremlin mais plus pour longtemps. C'était son dernier soir.

— Mais elle travaille dans quoi, ici ? En pleine nuit ?

— Elle me rend des petits services. C'est une ancienne danseuse. Elle est aussi la femme d'un musicien. Elle connaît bien les milieux artistiques. Et notre pays vit aussi la nuit, Svetlana ma fille adorée. C'est pourquoi ton père veille à tout moment au bien-être de son peuple. Et tu en fais partie.

La jeune fille observa avec incrédulité son père. Elle ne parvenait pas à croire à cette histoire qu'il semblait inventer au fur et à mesure qu'il la racontait.

— Mais pourquoi pleurait-elle ? insista-t-elle. Elle avait l'air si pâle, si désespérée.

— Elle ne pleurait pas, rétorqua Staline. Tu as mal vu. Ces couloirs sont insuffisamment éclairés, tu le sais bien. Souviens-toi comme tu te cognais dans les murs lorsque tu étais enfant. Ils ont toujours été trop sombres. Allez. Cessons maintenant cette conversation. Elle est sans intérêt. Chantons ! Cela vaudrait mieux. J'aurais tant voulu que tu joignes ta voix aux nôtres !

— Tu sais bien que j'ai horreur de chanter, papa. J'ai mieux à faire que de perdre mon temps avec de la musique.

Staline soupira. Le diable seul savait pourquoi aucun de ses enfants n'avait été attiré par la musique. Il aurait tant souhaité avoir un fils musicien. En dépit de sa puissance, il avait été dans l'incapacité de réaliser ce vœu. Mais qui sait ? La vie lui réservait peut-être encore une surprise. Qui aurait cru possible à cette période de sa vie qu'il entretiendrait une relation aussi exaltante avec une femme aussi belle ?

Jdanov, à qui pas un mot de ce dialogue n'avait échappé, donna le la. Mikoyan et Khrouchtchev se rapprochèrent du piano. Les autres convives en firent autant. De sa voix profonde, Staline entonna un de ses hymnes religieux appris au séminaire et qu'il affectionnait particulièrement. Ses yeux étaient rivés sur la partition ouverte devant lui.

Svetlana baissa la tête. Elle n'apprendrait rien de plus ce soir

concernant cette inconnue. Un sentiment profond d'irritation l'envahit. Son père la prenait toujours pour la gamine qu'elle avait depuis belle lurette cessé d'être. Elle lui baisa la main respectueusement, pivota sur elle-même et sortit d'un pas alerte du salon. Klimov lui emboîta le pas.

Staline ne les regarda pas s'en aller. Il était très concentré, les sourcils froncés. A aucun moment, il ne se détourna des pages noircies de notes. Une à une, il les lisait scrupuleusement, sans en omettre une seule, suivant un tempo parfait.

Epilogue

Les deux yeux clairs, entourés d'un nombre infini de rides minuscules, me transpercent, me scrutent longuement. C'est interminable. Que cherchent-ils à percer ? Ils débordent de curiosité, une sorte de convoitise, attente fiévreuse teintée d'espoir. J'essaie de soutenir ce regard pénétrant. Je parcours les contours du visage. Il ne m'évoque rien. Cette femme pourrait être n'importe qui... Non. Elle est réellement n'importe qui. Une inconnue. Comment pourrait-il en être autrement ? Je l'observe plus minutieusement. Ses traits sont finement tracés, le menton volontaire, à peine empâté, le nez bien droit. Ses cheveux sont ramassés en un chignon désuet. Je l'imagine les lâchant sur ses épaules. Elle a dû être séduisante, il y a longtemps. Mais là, ce qui me frappe, c'est sa souffrance. Elle est pâle, ses lèvres sont tendues, douloureusement crispées. Tout comme ses mains, rivées l'une à l'autre. Elle est peut-être malade. A son âge, ce ne serait pas surprenant. Elle s'efforce bravement de ne rien montrer, tout entière focalisée sur moi, s'attardant sur chaque parcelle de ma silhouette, mes cheveux, mes bras, mes jambes. J'ai le sentiment d'être un patient soumis à une radiographie, un objet soupesé qui va être offert à une vente. Cette façon insistante de me jauger, me toiser du haut de son mètre cinquante. C'est amusant. Nous avons presque la même taille.

Elle revient à mon visage. C'est lui qui retient surtout son

attention. Elle s'en approche. J'ai la sensation d'être disséqué. Je sens la morsure d'un scalpel sur mes joues fraîchement rasée, mon front. Mes cheveux, mon nez, la moustache sont passés au crible. Elle s'approche encore un peu. Nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre. Je sens son souffle. Un parfum lointain, familier, qui m'enveloppe par surprise. Elle a dû se rafraîchir avec de l'eau de rose. A vouloir trop la fixer, je sens des larmes qui me montent. Elle s'en aperçoit, sourit imperceptiblement, saisit ma main, la serre fort dans les siennes. Elle me regarde toujours. Mais son expression a changé. Elle se voile, un mélange d'étonnement et d'incrédulité. Ses yeux sont empreints de nostalgie, de douceur. Ceux d'une enfant blottie dans les bras de son père.

Remerciements

Muriel Beyer pour sa confiance.

Denis Bouchain pour ses encouragements et l'acuité de sa lecture.

Catherine Sayag pour sa patience sans limites.

Catherine Temin pour son œil avisé.

Véronique Girard et Jean-Charles Fitoussi pour leurs conseils professionnels et amicaux.

Le docteur Pierre Lévy-Soussan pour m'avoir éclairé sur le mystère de l'adoption et « ouvert » les portes du goulag, un soir d'hiver.

David Shapira pour m'avoir généreusement ouvert sa bibliothèque.

Mon frère Gil Anidjar pour la pertinence de ses observations.

Mes chers parents pour leur amour qui me porte.

Bibliographie

- Applebaum Anne, Goulag, une histoire, Grasset, Paris, 2005.
- Armstrong Louis, Ma vie à La Nouvelle-Orléans, Coda, 2006.
- Attias Gabriel et Effa Gaston-Paul, Le Juif et l'Africain, double offrande, Editions du Rocher, Paris, 2003.
- Beck F. et Gordin W., Russian Purge and The Extraction of Confession, Hurst and Blackett LTD, Londres, New York, 1951.
- Blum Alain, Craveri Marta et Nivelon Valerie, Déportés en URSS. Récits d'Européens au goulag, Autrement, Paris, 2012.
- Cité de la Musique, Lénine, Staline et la musique, Fayard, Paris, 2010.
- Collier James Lincoln, Louis Armstrong, Denoël, Paris, 1986.
- Dimlelby Jonathan, Russia, A Journey to the Heart of a Land and its People, BBC Book, Londres, 2009.
- Dregni Michael, Django, The Life and Music of a Gypsy Legend, Oxford University Press, Oxford/New York, 2006.
- Gottlieb Robert (Edited by), Reading Jazz, Vintage Books, New York, 1999.
- Hamon Hervé et Rotman Patrick, Génération (1 et 2), Editions du Seuil, Paris, 1987.
- Jackson Jeffrey H., Making Jazz French, Music and Modern Life in Interwar Paris, Duke University Press, Durham et Londres,

2003.

Kizny Tomasz, Goulag, Acropole, 2003.

Le Bris Michel, Blanc-Francard Patrice, Les Années Jungle, Naïve, Paris, 2010.

Matthews Owen, Stalin's Children, Walker and Company, New York, 2009.

Régnier Gérard, Jazz et Société sous l'Occupation, L'Harmattan, Paris, 2009.

Rieber Alfred J., Stalin and the French Communist Party 1941-1947, Columbia University Press, New York, 1962.

Salzman Jack (Edited by) avec Back Adina et Sorin Gretchen Sullivan, Bridges and Boundaries, African Americans and American Jews, The Jewish Museum of New York, 1992.

Sazonova Natalia, Red Jazz ou la vie extraordinaire du camarade Rosner, Parangon, Paris, 2004.

Schuller Gunther, L'Histoire du jazz, tome 1, Editions Parenthèses, PUF, Paris, 1997.

Sebag-Montefiore Simon, Staline, la cour du tsar rouge, Editions des Syrtes, Paris, 2005.

Shack William A., Harlem in Montmartre, A Paris Jazz Story between the Great Wars, University of California Press, Berkeley, 2001.

Starr S. Frederick, Red and Hot, the Fate of Jazz in the Soviet Union 1917-1991, Limelight Editions, New York, 1994.

Tchistiakov Ivan, Journal d'un gardien du Goulag, Denoël, Paris, 2011.

Tournès Ludovic, New Orleans sur Seine. Histoire du jazz en France, Fayard, Paris, 1999.

—, Young Stalin, Weidenfeld and Nicholson, Londres, 2007.

Von Eschen Penny, Satchmo blows up the World, Jazz Ambassadors Play the Cold War, Harvard University Press, 2006.

**Déjà disponible
dans la collection « L'HISTOIRE EN ROMAN »**

**Tuer Napoléon III
Jean-Baptiste Evette**

Paris, décembre 1851. Le futur Napoléon III prépare le coup d'Etat qui va asseoir sa dictature. Etienne Sombre, le typographe républicain, sait que la victoire du prince-président sera synonyme d'années de clandestinité. Déjà, les opposants organisent secrètement la résistance. Entre l'exil et la lutte, Etienne va devoir choisir...

Mais rejoindre le parti de l'opposition et de la clandestinité n'est pas sans danger. Surtout lorsque Paris est le théâtre d'événements bizarres : récemment, Etienne a été le témoin d'une étrange apparition à la fabrique d'horloge Forbes, un lieu à l'abandon. Alors qu'il se promenait tout près, il a failli mourir dans une terrible explosion qui a ravagé le bâtiment. Dans un semi-coma, il a vu une femme magnifique sortir de la fabrique, « telle une déesse allant son chemin »... Que se passe-t-il derrière les murs de la manufacture désertée ?

Lauréat du prix René-Fallet, Jean-Baptiste Evette a publié trois romans chez Gallimard : Jordan Fantosme (1997), Rue de la Femme-sans-Tête (2002) et Les Spadassins (2005). On lui doit aussi des romans en littérature jeunesse.

**A paraître
dans la collection « L'HISTOIRE EN ROMAN »**

**Le Jeu de quilles en or
Jean-Pierre Fournier La Touraille**

Paris, fin 1793. En pleine Terreur, la lutte pour le pouvoir est un combat à mort. Pour occuper le terrain, Hébert, le rédacteur du Père-Duchesne, le journal préféré des sans-culottes, multiplie les attaques contre l'Incorruptible. Mais Robespierre reste le plus fort. Sentant qu'il peut tout perdre, Hébert accepte d'aider un groupuscule de royalistes qui veulent délivrer le Dauphin du Temple. Leur but ? Emmener l'enfant en Espagne, organiser la reconquête du pays et restaurer la monarchie. Révolutionnaire de premier plan, Hébert les aidera à pénétrer au Temple.

Mais parallèlement, s'organise une autre opération dirigée par deux gentilshommes auvergnats libéraux, Amblard de Montorgue et le chevalier Bertrand des Roches. Par humanité, ils veulent arracher le malheureux Dauphin à sa cellule.

Dans cette course de vitesse où rivalisent républicains, réformateurs et ultras, personne n'aura de scrupule à trahir l'autre...

Jean-Pierre Fournier La Touraille a publié un roman sur Jean Le Posthume, Le Troisième Prétendant (Editions De Borée, 2002). On lui doit une biographie de Hudson Lowe, le geôlier de Bonaparte (Perrin, 2005). Riche d'informations inédites, Le Jeu de quilles en or lui a demandé quatre années de recherche.

Suivez toute l'actualité des Éditions Plon sur
www.plon.fr



et sur les réseaux sociaux

